00106563
GOD
355
Cha/Pri
106563

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019

PRINCIPES

DE LA

STRATEGIE.

Cet Ouvrage se trouve également :

A Amsterdam,	chez les frères VAN CLEEF.
A Berlin,	chez SANDERS. / SCHLESINGER.
A Breslau,	chez KORN.
A Bruxelles,	chez DE MAT.
A Coimbre,	chez AILLAUD.
A Delft,	chez DE GROOT.
A Francfort,	chez BRŒNNER.
A Genève,	chez J. J. PASCHOUD.
A Hambourg,	chez PERTHES et BESSER.
A Lisbonne,	chez REY.
A Londres,	chez BOSSANGE et MASSON. / TREUTTEL et WURTZ.
A Madrid,	chez DENNE.
A Manheim,	chez FONTAINE.
A Milan,	chez GIEGLER.
A Mons,	chez LEROUX.
A Naples,	chez les Associés du Cabinet littéraire.
A Ostende,	chez SCHELDEWAERT.
A St.-Pétersbourg,	chez ROSPINI. / CH. WEYHER.
A Turin,	chez CH. BOCCA. / PIC.
A Varsovie,	chez GLUCKSBERG.
A Vienne,	chez SCHAUMBOURG et Comp^ie^.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

PRINCIPES
DE LA STRATÉGIE,

106563

DÉVELOPPÉS

PAR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1796

EN ALLEMAGNE,

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND,

ET ATTRIBUÉ

A S. A. I. L'ARCHIDUC CHARLES,

AVEC CARTES ET PLANS.

TOME PREMIER.

Renfermant les Principes, et leur application sur un Théâtre de guerre supposé.

GOD
355
Cha/Pri
106563

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1818.

ERRATA DU TOME PREMIER.

Pages.	Lignes.	
22	14	*au lieu de* la plus éloignée, *lisez* le plus éloigné.
29	38	une place d'armes, *lisez* une grande place d'armes.
63	2	*supprimer le point et virgule ; et le placer après le mot* constant, *ligne* 3.
131		*supprimez la note* (2) *au bas de la page.*
140	21	*au lieu de* pénible, *lisez* paisible.
143		son aile droite, *lisez* son aile gauche.
144	31	et inquiétât, *lisez* ce qui inquiétait.

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES ÉDITEURS.

Le vif intérêt que tout militaire éclairé porte aux ouvrages qui peuvent propager la science de la guerre, avait déterminé M. le général Jomini à donner une traduction de l'excellent ouvrage de S. A. I. l'Archiduc Charles : mais les devoirs de sa place ne lui permettant pas de se livrer entièrement à ce travail, il a dû se faire seconder, par un ancien officier de son état-major, versé dans la langue allemande.

Les lecteurs accueilleront avec indulgence, une entreprise formée dans le seul but de leur être utile. Ils ne

sauront pas plus mauvais gré aux traducteurs d'y avoir ajouté quelques notes, que de les avoir restreintes à un si petit nombre. Le livre de l'Archiduc est trop intéressant par lui-même, pour avoir besoin de développemens ; il repose sur des principes trop sûrs, pour exiger des commentaires minutieux. Afin d'apprécier avec plus de rectitude les maximes de ce Prince et le mérite de son ouvrage, il ne sera pas inutile de tracer ici une analyse fort succincte des progrès successifs de la science stratégique, et de rappeler les auteurs qui ont écrit jusqu'à ce jour sur cette matière.

Nous ne remonterons pas aux siècles trop reculés, quoique Annibal, Scipion et César aient deviné les prin-

cipes ; il faut nous rapprocher du temps ou leur application fut soumise aux chances actuelles, par l'invention de la poudre et le changement qu'elle apporta dans la manière de combattre.

A l'époque du moyen âge, les arts étaient retombés dans l'enfance, et celui de la guerre n'y fut pas plus avancé que les autres. Le traité qu'en a laissé Machiavel, tout en portant l'empreinte du génie, prouve combien on était reculé au temps où il écrivait. Gustave-Adolphe conçut, le premier, des entreprises vastes, hardies, et souvent fondées sur de bonnes vues stratégiques ; néanmoins, il faudrait peut-être les attribuer à la nature de la guerre de religion, et à l'emplacement des états pour le sou-

tien desquels il avait pris les armes, plutôt qu'au perfectionnement réel de la science.

Sous le règne de Louis XIV, on combattit avec plus ou moins de talens; la tactique se développa, mais les conceptions de la guerre de mouvemens laissèrent beaucoup à désirer. Marlborough fut peut-être le général de cette période, qui sut le mieux embrasser un vaste théâtre d'opérations par ses points décisifs; sa marche savante, en remontant la Meuse, expulsa en un clin d'œil les Français de la Belgique, qu'ils avaient eu tant de peine à conquérir. Le prince Eugène se distingua aussi par son beau mouvement sur Turin.

Du côté des Français, Luxembourg devina l'art stratégique, mais le

laissa encore à son berceau. Au milieu du 18e siècle, Frédéric lui fit faire de plus grands pas. Feuquières et Lloyd contribuèrent, par leurs écrits, à en prouver l'importance; mais se bornèrent, comme le maréchal de Saxe et Guibert, à la pressentir ou à l'indiquer vaguement. Quant à Sylva, Maizeroy et Menil-Durand, on sait combien leurs dissertations s'appesantissent sur des branches secondaires, et combien elles furent loin de nous initier aux grandes conceptions d'un plan d'opérations. Jusque-là des théories incertaines et des systèmes plus ou moins fondés, avaient donc tenu la place des *principes*.

La guerre de la révolution développa les germes semés par les grands

hommes du 18e siècle, dont les exploits étaient encore présens à la mémoire de tout le monde. Des masses plus considérables furent mises en action avec autant d'audace que d'activité ; les opérations prirent bientôt le caractère impétueux des hommes qui se trouvèrent portés par les circonstances orageuses à la tête des affaires, et leurs succès mirent au jour un système entièrement [illegible].

Venturini et Bulow cherchèrent à pénétrer les causes de ces événemens, qui avaient rempli l'Europe d'étonnement et d'effroi. Cependant leurs ouvrages, malgré les excellentes idées dont ils étaient parsemés, ne touchèrent point au but ; quelques maximes justes furent noyées dans des calculs de tirailleurs, de lignes ex-

centriques, et d'autres écarts de cette nature.

Les belles opérations de l'Archiduc et de Bonaparte en 1796, dévoilant, comme par enchantement, les grandes vérités de l'art, qui avaient été jusque-là le partage exclusif de quelques généraux, signalèrent ainsi l'époque remarquable où la science devoit être fixée. Ces vérités, confirmées par les savantes Macmpagnes de Suwarof en 1799, et de Moreau en 1800; mieux développées encore par la marche hardie de l'armée de réserve, engagèrent le général Jomini à réduire, en maximes invariables, ce que de grands capitaines venaient de prouver, et ce que tous les auteurs n'avaient fait que discuter, sans trop s'en rendre compte eux-mêmes.

Quoique très-jeune encore, il se décida à entreprendre son *Traité des grandes opérations militaires* en 1803; et déjà un volume était prêt à paraître, lorsque des circonstances imprévues en retardèrent la publication.

Le plan de cet ouvrage se ressentit d'un début : l'Auteur, se défiant de ses propres lumières, crut devoir s'entourer d'une masse de preuves puisées dans l'ancien et le nouveau système de guerre; il ne fallait pas moins de précautions pour se hasarder à mettre en principes, des calculs sur lesquels on contestait même la possibilité d'indiquer de simples règles. Ainsi le résultat de plusieurs volumes, souvent beaucoup trop lourds, ne fut qu'un chapitre remarquable sur les

lignes d'opérations, et un autre de principes généraux, rédigé ensuite à Posen, en 1806.

Le général Jomini ne se dissimula point les vices de son travail; il savait qu'il serait préférable d'établir d'abord une définition exacte de toutes les combinaisons de la science des marches, ou des divers ordres de bataille, pour offrir ensuite le développement de chacune d'elles par des dissertations didactiques; et tel fut effectivement la méthode suivie pour le premier volume qu'il proposa par souscription chez nous, à la fin de 1803. La forme de son ouvrage y eût incontestablement gagné; mais il s'agissait moins alors de s'attacher à un plan régulier, qu'à mettre des principes à la portée de toutes les

classes de lecteurs, en les faisant emaner du récit même des événemens; et pour cela il fallait en revenir à la méthode d'une histoire critique. Sous ce rapport, on doit convenir que les efforts de M. de Jomini ont été couronnés du plus grand succès. Ses chapitres de maximes et de principes semblèrent si fort dégagés de toute forme scientifique, qu'on lui reprocha d'avoir réduit, en quelque sorte, l'art de la guerre à de trop simples expressions.

Après cet ouvrage, il en parut plusieurs en Allemagne, parmi lesquels on distingue celui du capitaine Wagner, de l'état-major autrichien (1

(1) Nous ne parlons pas ici des ouvrages intéressans publiés par Porbeck, Ruhle, Stutterheim, Mauling, etc., parce qu'ils furent postérieurs, et plutôt historiques que dogmatiques.

S. A. I. l'Archiduc Charles partit de ce point et conçut le louable projet de compléter tout ce qui manquait à l'art, sous ce rapport important. L'illustre guerrier qui combattit si vaillamment au cimetière d'Essling, qui combina avec tant d'habileté le mouvement contre Jourdan et Moreau en 1796, et manœuvra si bien à Stockach, ne crut pas indigne de sa gloire de devenir auteur didactique, et de chercher, jusque dans les fautes dont il fait un si noble aveu, les preuves des principes établis.

Les militaires de tous les pays sauront gré à l'auteur du *Traité des grandes opérations*, de leur offrir la traduction d'un ouvrage plus complet que le sien, et lui rendront toujours la justice de convenir qu'il jeta un

grand jour sur la science à l'époque où il parut, et que sa forme, toute vicieuse qu'elle semble, fut précisément ce qui contribua le plus au développement des idées stratégiques.

L'ouvrage de l'Archiduc immortalisera ce Prince autant que ses exploits; car c'est le propre d'une ame magnanime, de se dépouiller de tout préjugé et de tout charlatanisme. Il sera toujours le premier général en chef qui, parlant publiquement de ses opérations de plusieurs mois, ait avoué qu'il avait presque constamment agi en opposition à ce qu'il aurait dû faire.

Cependant, en qualité de bons Français, nous lui reprocherons aussi d'être parfois injuste envers nos gé-

néraux, et de leur imputer, faute de renseignemens exacts, des torts qu'ils n'ont pas eus : il doit savoir, mieux que personne, combien un général est souvent détourné, à la guerre, de la stricte application des principes, soit par des ordres supérieurs, soit par des faux rapports, soit par l'esprit des subalternes, ou mille autres circonstances. Toutefois, loin d'en accuser le caractère généreux du Prince, on ne doit l'attribuer qu'à son amour pour l'art : voulant démontrer des principes, il blâme tout ce qui leur est contraire, sans égard pour la cause qui a pu faire négliger leur application ; mais ce qui doit consoler ses adversaires, c'est qu'il ne se ménage pas plus qu'eux.

Nous réclamons, en ce qui nous

concerne, l'indulgence des lecteurs pour cette édition : exécutée loin de l'auteur, elle a dû s'en ressentir; quelques erreurs se sont glissées, particulièrement au tome 2. Les plans, lythographiés avec le plus grand soin à Munich, ont souffert du trajet. Mais à quelques taches près, l'ouvrage paraîtra digne de fixer l'attention publique, et obtiendra le suffrage de tous les gens de l'art.

AVANT-PROPOS.

Le but de cet ouvrage est de contribuer à former des généraux pour le service de la patrie.

Un Général à la fois sage, expérimenté et *intrépide*, est en quelque sorte le plus beau fleuron de la couronne d'un Souverain. Le salut comme la ruine de l'État, sont entre ses mains. Forcé de prendre des résolutions rapides, décisives, au milieu du tumulte des camps et du fracas des batailles, il doit souvent décider du sort de plusieurs millions d'hommes, sans avoir même le temps de la réflexion. Cependant il est censé ne se déterminer que sur une connaissance parfaite et une juste appréciation du véritable état des choses; connaissance que dans les circonstances ordi-

naires de la vie, on obtient uniquement par les calculs les plus exacts, et qu'il est si difficile de discerner du vraisemblable ou du faux.

L'exécution d'un projet exige plus ou moins de temps : néanmoins le Général ne connaît souvent les circonstances sur lesquelles il a à prononcer, qu'au moment où il faudrait déjà procéder à l'exécution des mesures qu'il doit adopter. Alors il est forcé de juger, décider et exécuter avec une telle rapidité, qu'il est indispensable d'avoir l'habitude d'embrasser d'un coup-d'œil ces trois opérations, de pénétrer les conséquences des différens partis qui se présentent, et de choisir au même instant le meilleur mode d'exécution.

Mais ce coup-d'œil perçant qui embrasse tout, n'est donné qu'à celui qui, par de profondes études, a sondé la nature de la guerre ; qui a acquis la parfaite connais-

sance de ses règles, et qui s'est, pour ainsi dire, identifié à cette science. La faculté de décider de suite et avec assurance, n'appartient qu'à celui dont la propre expérience a éprouvé la vérité des maximes connues, et qui possède la manière de les appliquer; à celui-là seul enfin qui trouve d'avance, dans ses connaissances positives, la conviction de l'infaillibilité de ses jugemens.

Puissent ces observations convaincre ceux qui se sentent le courage et les moyens d'aspirer au commandement d'une armée, de tout ce qu'ils ont à faire pour y parvenir! Et puisse cette conviction faire naître en eux la noble ambition d'acquérir les rares qualités qui leur sont nécessaires!

On n'obtient de grands résultats que par de grands efforts; mais combien la récompense en est douce, quand elle se trouve dans le sentiment intérieur des ser-

vices qu'on a rendus, dans la reconnaissance de la patrie, l'estime de ses contemporains, et l'admiration de la postérité!

L'on ne devient grand capitaine qu'avec la passion de l'étude, et une longue expérience. Il ne suffit point de ce qu'on a vu soi-même : car, quelle est la vie de l'homme assez féconde en événemens, pour donner une expérience universelle? et quel est celui qui aurait occasion de s'exercer dans l'art difficile du général avant d'avoir rempli cet important emploi? C'est donc en augmentant son propre savoir des connaissances d'autrui, en appréciant les recherches de ses prédécesseurs, et en prenant pour terme de comparaison, les exploits militaires et les événemens à grands résultats que nous fournit l'histoire des guerres, qu'on peut s'y rendre habile (1).

(1) L'auteur a parfaitement raison : quand on connaît

Mais aussi, quels progrès ne fera pas dans cette science difficile, celui qui, doué de ces connaissances préliminaires, partira du point où d'autres sont restés, et suivra avec persévérance la route tracée par ses devanciers !

Cet adage si rebattu de nos jours, que l'on naît Général, et qu'on n'a pas besoin d'étude pour le devenir, est une des nombreuses erreurs de notre siècle, un de ces lieux communs qu'emploient la présomption et la nonchalance, pour se dispenser des efforts pénibles qui mènent à la perfection.

Oui, sans doute, le génie naît avec

---

déjà la théorie de quelques principes fondamentaux, c'est sur-tout par la lecture de l'histoire militaire qu'on peut acquérir les qualités nécessaires à un général. Le coup-d'œil rapide et le sang-froid sont les grandes qualités qu'il doit recevoir de la nature ; l'étude approfondie de l'histoire lui donnera toutes les autres.

nous, mais le grand homme doit être formé : le génie n'est point l'édifice, il n'en est que la base. Quelquefois il néglige la marche systématique de l'enseignement, et devance, pour ainsi dire, l'expérience. Il ne saisit les résultats que par instinct, sans s'arrêter aux principes ; parce qu'ils se développent en lui, comme une grandeur inconnue. Plus souvent encore, il s'égare dans de funestes erreurs ; et quand dans son vol il atteint l'immortalité, c'est plus fréquemment l'effet d'un hasard heureux, que celui de son propre mérite. Il faut donc donner une direction au génie ; il faut l'épurer, l'enrichir, le dompter en quelque sorte ; que ce soit par l'effet de la simple réflexion ou de l'expérience, du hasard ou de la nécessité, d'un concours de circonstances favorables ou de l'enchaînement d'événemens extraordinaires, il faut en un mot que le génie soit développé.

Et, quoique nul ne soit encore devenu grand capitaine sans génie, nous voyons cependant dans les annales militaires, des généraux doués de moins de dispositions naturelles, mais mûris par l'expérience, vaincre des hommes qui n'avaient que le génie en partage, lorsqu'ils ont su réunir à l'*inflexibilité de leurs résolutions*, la persévérance dans l'exécution de leurs projets.

Cet ouvrage est le fruit de la réflexion et de l'expérience de l'auteur, enrichie de celle des autres. On y traite de la science militaire proprement dite, à laquelle on a donné le nom de *Stratégie*, pour la distinguer de l'art militaire, appelé *Tactique*.

La première partie en renferme les principes, et en fait l'application sur un théâtre déterminé.

Ces principes sont expliqués dans les 2^e^ et 3^e^ parties, par un fragment historique de la campagne de 1796.

Les vues de l'auteur se trouveront accomplies, et il recevra de ses travaux une bien douce récompense, s'ils sont de quelque utilité pour diriger dans une carrière si pénible, celui qui embrasse la noble vocation de défendre sa patrie.

PRINCIPES DE STRATÉGIE,

APPLIQUÉS

A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1796

EN ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PRINCIPES DE STRATÉGIE, APPLIQUÉS A UN THÉATRE DE GUERRE DONNÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Principes de Stratégie.

SECTION PREMIÈRE.

Définition de la Stratégie.

La Stratégie est la science de la guerre : elle esquisse les plans, elle embrasse et détermine la marche des entreprises militaires ; elle est, à proprement parler, la science des Généraux en chef.

La Tactique est l'*Art* de la guerre : elle enseigne le mode d'après lequel les grands projets doivent être mis à exécution. Cet art est indispensable à tout chef de corps (1).

La Stratégie détermine les points dont l'occupation est absolument nécessaire, et indique les lignes qui doivent les lier entre eux. De deux choses l'une : ou l'on occupe ces points avec le projet de s'y maintenir; alors ils forment, avec les lignes qui leur servent de liaison, ce qu'on appelle dans la guerre défensive, la *ligne de défense*, et dans la guerre offensive, *la base d'opérations* : ou bien, il s'agit encore d'arriver à ces points; et alors ils deviennent des buts de manœuvres, en même temps que les lignes qui y conduisent se nomment *lignes d'opérations*. Une armée qui se borne à conserver les points stratégiques qu'elle possède et à se mouvoir d'un de ces points à l'autre, opère défensivement dans toute la force du terme. Aussitôt qu'elle part de là comme d'une base pour atteindre d'autres points stratégiques ou d'autres objets d'opérations, elle prend l'offensive.

(1) La distinction faite par l'auteur pour définir deux branches d'une même science, nous paraît un peu trop recherchée. Pourquoi ne pas dire que la Stratégie est l'art de diriger ses masses sur les points décisifs, et la Tactique celui de les y engager ?

Tout plan stratégique doit pouvoir être mis à exécution par les moyens de la Tactique. Cet art enseigne à conduire les troupes aux différens points stratégiques, à les y disposer, à les mobiliser sur les lignes adoptées pour atteindre le but proposé ; la Tactique est donc subordonnée à la Stratégie.

Ces deux branches de la science de la guerre sont étroitement liées : une faute de Tactique peut entraîner la perte des points et des lignes stratégiques, et les manœuvres les plus justes de la Tactique ont rarement un avantage durable, dès qu'on les exécute dans des positions et des directions non stratégiques. Aussi, lorsque la Stratégie et la Tactique sont en collision, c'est-à-dire, quand des considérations stratégiques sont en opposition avec des avantages purement tactiques, *il est de règle de sacrifier* la seconde à la première, car les points et les lignes stratégiques dépendant de la conformation du théâtre de la guerre, il n'est pas au pouvoir du général en chef de les changer ; au lieu que le tacticien, soit par la disposition de ses troupes, soit par des retranchemens ou par d'autres mesures, peut trouver dans son art le moyen de remédier aux inconvéniens d'une position désavantageuse.

SECTION II.

Traits caractéristiques de la Stratégie.

La guerre a des résultats si décisifs, que le premier devoir d'un général en chef est de veiller à tout ce qui peut en assurer le succès. On ne peut avoir la certitude d'un résultat avantageux, que lorsque tous les moyens de pousser la guerre avec vigueur se trouvent préparés; c'est-à-dire, quand l'armée est maîtresse du pays qui fournit les ressources, et des chemins par où elles doivent arriver.

Il n'est pas de position ni de mouvement qui ne doive tendre à mettre à l'abri le pays situé en arrière, à couvrir la base d'opérations sur laquelle on a établi ses magasins, les communications avec ses derrières; enfin la ligne d'opération prise par l'armée, pour arriver de la base de ses opérations au point qui en forme l'objet: c'est un principe dont on ne doit jamais se départir, et sur lequel repose essentiellement la Stratégie.

Il est reconnu qu'une force quelconque ne produit d'effet que dans un rayon qui lui soit raisonnablement proportionné. Ainsi, le point sur lequel se trouve une armée, n'étend son

influence qu'autant que l'ennemi ne peut le dépasser, ni en atteindre un autre, sans courir le risque d'être prévenu, et sans s'exposer à être arrêté de front, ou inquiété dans ses communications, sur ses flancs ou sur ses derrières.

Par exemple : soit A (*figure* 1^re) le point où se trouve l'armée, et B la position de l'ennemi, A couvre alors toute l'étendue et les derrières de la ligne CD, coupée par la perpendiculaire AB au point A, où se trouve de chaque côté un angle de 90° ; et attendu que les lignes BC et BD forment les hypothénuses de deux triangles *rectangles*, elles sont plus longues que AC et AD ; ainsi, chaque mouvement de l'ennemi qui part de B pour aller vers la ligne CD, peut être prévenu par l'armée dont la position est en A.

Si la distance AB (*fig.* 2), entre deux positions diamétralement opposées, est coupée dans son milieu I par la ligne horizontale EF ; alors le point où est la position A en couvre aussi toute l'étendue en arrière, car A et B en sont également éloignés.

Si l'ennemi (*fig.* 3) est obligé de couvrir le point B, et de faire indispensablement sa retraite sur le même point, la position prise au point de tangence A, couvre tout l'espace situé hors du cercle qui a pour centre B, et pour

rayon AB; car chacun des points pris hors du cercle, est plus éloigné de B que de A, ou plus que A ne l'est de B.

L'armée placée en A peut, sur un point quelconque, comme X, par exemple, prévenir son ennemi, quand la ligne qui y conduit est intérieure au triangle équilatéral BAC ou BAD; et si l'objectif de l'opération de l'ennemi est hors du triangle, comme Z, elle peut attendre son adversaire au point B, sur lequel il doit inévitablement se diriger.

Lorsque le point A (fig. 4) doit être couvert contre un ennemi placé en B, l'armée ne peut, tant qu'il y reste, se mouvoir au-delà du cercle CED, dont AB est le rayon; car elle exposerait le point A aux entreprises que l'ennemi pourrait former du point B.

Une armée qui, par exemple (*fig.* 5), voudrait du point A se porter par le point C sur le point F, pendant que son adversaire se trouverait en B, laisserait à découvert le point A, ainsi que la partie GA de sa ligne d'opération FA; car FG = GB, et B, est plus près de la partie GA de la ligne d'opération, que ne l'est le point F.

Veut-on du point A (*fig.* 6) se porter par C sur le point F, pendant que l'ennemi se trouve près de B? Il faut assez l'éloigner de B

Fig 1.

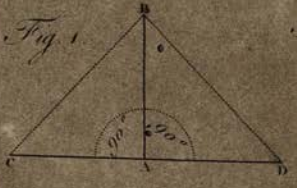


Fig 2.

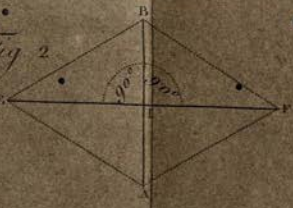


Fig 3.

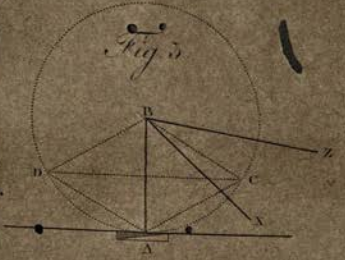


Fig 4.

Fig 5.

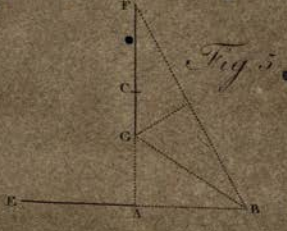


Fig 6.

Fig 7.

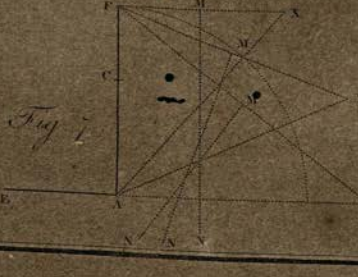


Fig 8.

en X, pour que A, aussi bien que la ligne FA, ne soient plus en contact avec la perpendiculaire MN, qui, du milieu de la ligne FX, serait dirigée contre la ligne d'opération; car, puisque FNX est un triangle isocèle, et que FN = NX, l'ennemi X pourrait encore, à chances égales, être prévenu tant que durerait le mouvement de A contre F, s'il voulait opérer sur la communication FA.

En général, pour la sûreté du point A, (*fig.* 7) et de la ligne d'opération FA, l'ennemi ne doit jamais être souffert sur le flanc de cette ligne, qu'en dehors du cercle, dont le centre est A, et le rayon FA; afin que les perpendiculaires MN, tirées du milieu de la ligne, entre l'objectif F, et les positions ennemies X, vers la ligne FA, ne puissent l'atteindre.

Comme à la guerre l'ensemble des mouvemens ne se calcule pas seulement sur la longueur des lignes, mais sur le temps que l'on met à les parcourir, l'adversaire rencontre quelquefois des obstacles tels qu'une contrée difficile, un fleuve P, des forteresses Q, R, etc. (*fig.* 8), qui retardent sa marche contre la ligne d'opération, et rendent par-là son rapprochement moins dangereux. Mais, en général, il ne faut considérer ces obstacles que d'après les difficultés réelles qu'ils présentent.

Ces principes déterminent le degré de sûreté qu'il convient de donner à la base et à la ligne d'opérations, ainsi qu'aux lignes de communications dans leurs différentes directions; ils indiquent en même temps le mode à suivre pour assurer les mouvemens des masses. Si, dans la conception de son plan, le général s'est attaché à bien assurer la base et les communications, et qu'il ne lui reste plus de doute là-dessus, l'offensive devra être hardie et impétueuse; et dans la défensive, on pourra tenir chaque position jusqu'à la dernière extrémité. Dans l'un et l'autre cas, ses opérations seront mal dirigées, s'il a méprisé ces principes, et il en résultera pour l'État de véritables désastres.

Celui qui opérera d'après ces maximes, obtiendra sur l'adversaire qui s'en écartera, une supériorité que ce dernier ne recouvrera qu'en faisant de nouveaux sacrifices. Le grand art consiste donc à contraindre son ennemi, soit par la force, soit par des manœuvres, à s'écarter des principes de la Stratégie, sans jamais s'en éloigner soi-même.

Les points et les lignes stratégiques sont les moyens que présente le théâtre de la guerre pour mettre en pratique les maximes de cette science; l'étude de la marche des opérations et

celle des dispositions défensives, donnent la manière de les mettre à exécution.

SECTION III.

Des Points stratégiques.

Un point est réputé stratégique, quand sa possession présente un avantage majeur pour les opérations. Cette possession n'est décisive, qu'autant qu'elle assure la communication qui y conduit, qu'elle est liée à la probabilité de s'y maintenir, que l'ennemi ne peut impunément le dépasser; et enfin, que de ce point, on a la faculté de se porter dans différentes directions.

Sont réciproquement stratégiques, dans l'offensive, les points qui doivent être gagnés; et dans la défensive, ceux qui doivent être maintenus. Mais la nature et la configuration du théâtre de la guerre peuvent seuls les déterminer.

Dans les pays ouverts, qui sont par-tout praticables, et dans lesquels l'ennemi peut se mouvoir sans obstacle sur toutes les directions, il n'y a pas, ou il n'y a que peu de points stratégiques. Au contraire, on en rencontre un grand nombre dans les pays coupés, où la nature a tracé irrévocablement les chemins qu'il faut prendre.

Si l'on en excepte les pays couverts de très-hautes montagnes, les contrées les moins praticables en apparence présentent néanmoins toujours plusieurs communications dans la même direction, et l'ennemi est rarement restreint à une seule. Dans ce cas, le point stratégique est nécessairement où les communications se réunissent par les accidens du terrain; tels, par exemple, que des rivières navigables, des vallées qui se croisent dans les montagnes, etc. Lorsqu'il y a plusieurs communications parallèles, le point stratégique ne peut être qu'où elles sont plus rapprochées entre elles, et liées par une ligne transversale.

Les hautes montagnes dans lesquelles les communications sont rares, de même que les grands fleuves sur lesquels il y a peu de passages, ne présentent pas beaucoup de points stratégiques (1). Il en est de même dans les pays

(1) Il nous semble que cette phrase offre quelque contradiction avec ce qui a été avancé un peu plus haut. Le texte de l'auteur dit, que dans les pays ouverts, comme dans les hautes montagnes, il y a peu de points stratégiques. Ces deux idées paraissent difficiles à accorder; on pourrait toutefois les expliquer de la manière suivante: « Dans les pays de plaines remplis de communications, l'oc» cupation d'un point est moins importante, puisqu'il reste

où se projettent d'étroits contreforts de montagnes, où les communications, pour la plupart parallèles et sans liaison entre elles, ne se réunissent qu'en deçà ou au-delà des sommités principales. Les points stratégiques sont nombreux dans les montagnes de moyenne élévation, les pays bien cultivés et fort peuplés. S'il se trouve quelquefois de longs intervalles sans

---

» toujours assez de routes pour passer à droite ou à gauche; » il n'y a donc pas de point stratégique absolu. Dans les » hautes montagnes, ces points sont en petit nombre, parce » qu'il y en a peu d'accessibles. » Mais cette définition, qui semble la plus naturelle, est loin d'être satisfaisante. Un point stratégique n'est pas seulement un point géographique, il est aussi relatif aux positions respectives des troupes, puisqu'il est vrai que dans l'hypothèse de tel placement des forces ennemies, le point stratégique pourrait être au centre d'une ligne, et que dans l'hypothèse d'un placement différent, sur le même front d'opérations, le point stratégique décisif se trouverait sur une de ses extrémités. Cette vérité démontre qu'il y a des points stratégiques géographiques ou permanens, comme *Ratisbonne*, *Wittemberg*, *Leipsick*; mais qu'il y a aussi des points stratégiques de manœuvres, qui sont accidentels et dépendans de la position respective des forces des deux partis. Les premiers sont formés par la nature, les derniers sont indiqués par la science, et l'auteur ne fait pas même mention de ces derniers, qui sont pourtant les seuls qu'on puisse soumettre à des règles.

de pareils points, l'on en rencontre aussi de très-rapprochés; et alors, la contrée est particulièrement propre à la défensive. Il arrive souvent que les points stratégiques ne présentent pas de terrain favorable aux développemens de la Tactique; parce que, dans la plupart des pays, les communications se réunissent à la jonction des ruisseaux et des vallées. Mais, comme pour se maintenir sur un point, il ne faut pas précisément l'occuper, il suffit pour remplir ce but de prendre une position en avant ou en arrière ou sur ses côtés, sur-tout lorsque l'ennemi ne peut s'emparer de vive force du point à conserver; c'est au tacticien à choisir la plus avantageuse de ces positions. S'il était impossible, eu égard à la nature du terrain, d'en trouver une, il faudrait alors considérer le point stratégique comme un camp de réunion, à portée duquel on chercherait, par des mouvemens et des manœuvres, à réaliser ce qu'on aurait obtenu par l'occupation de la position même. Quand on en a le temps et les moyens, on peut assurer les points stratégiques par des ouvrages permanens, à l'aide du défilement; et l'on conseille cette méthode comme la plus efficace.

On compte dans l'offensive trois espèces de points stratégiques. Les premiers forment la

base d'opérations, comme une ligne d'où l'opération doit partir. Les seconds sont déterminés par le but de l'opération, et se nomment *objectifs*. Les troisièmes sont intermédiaires aux deux premiers.

Dans la défensive, ces points se présentent en rapport inverse. Les premiers protégent les contrées en arrière, ou la clef de notre propre pays; les seconds ont pour but d'empêcher l'ennemi de s'approcher trop des premiers, soit à force ouverte, soit par des manœuvres qui menacent ses communications; les derniers remplissent le même objet que dans la guerre offensive.

Dans chaque Etat, il y a des points stratégiques qui peuvent décider de son sort, et dont l'occupation rend maître de la contrée et de ses ressources. La plupart de ces points sont situés dans l'intérieur, à la réunion des principales communications, ou bien au passage des fleuves, ou au nœud des chaînes de montagnes qui traversent le pays.

Un Etat n'a pas ordinairement un grand nombre de ces points, souvent même il n'en a qu'un; et alors, il est toujours décisif, de quelque côté que vienne la guerre, et quel que soit l'ennemi. Mais les points qui servent aux opérations moins importantes sont d'autant

plus nombreux qu'ils ont un but d'utilité différent, et qu'ils varient dans leur espèce. Tel, par exemple, assure la possession d'une étendue de pays ; tel autre est utile pour faire de simples démonstrations ; celui-ci offre une position avantageuse pour gagner du temps ; celui-là enfin, présente un point de départ favorable pour étendre ses opérations, etc.

Il y a des points stratégiques intermédiaires *qui couvrant les contrées que l'on a franchies*, et assurant la possession de plusieurs communications, ouvrent ainsi un vaste champ aux progrès ultérieurs, et donnent les moyens, ou d'atteindre le but principal, ou de marcher à une entreprise accidentelle que les circonstances pourraient exiger. Quand une armée se trouve obligée de suspendre momentanément le cours de ses opérations, c'est toujours sur des points stratégiques qu'elle doit séjourner.

L'importance d'un point stratégique est la même dans la défensive pour celui qui l'occupe, que dans l'offensive pour celui qui l'attaque.

La connaissance des forces et de la supériorité de l'ennemi détermine le choix des points à défendre ; ceux dont l'occupation décide du sort de son propre pays, doivent sur-tout fixer l'attention du général en chef. C'est vers eux

qu'il dirigera la retraite et concentrera ses moyens, afin de les tenir jusqu'à la dernière extrémité, quand bien même il aurait des forces suffisantes pour espérer de couvrir le pays en avant. Lorsqu'on a des moyens inférieurs, il faut bien se garder de les disséminer pour une telle défense, puisqu'on s'ôterait jusqu'à la faculté de sauver le point décisif, qui seul mérite de fixer l'attention et tous les efforts.

Ce devrait être une maxime d'État dans tout pays qui a un système de guerre, de fortifier, même au sein de la paix, de pareils points, et de les entretenir assez soigneusement, pour qu'on pût les défendre avec peu de troupes; car l'ennemi connaissant la difficulté de s'en rendre maître, regarderait à deux fois avant de déclarer la guerre.

Les autres points stratégiques ne méritent d'être pris en considération et mis en état de défense, qu'autant que leur occupation faciliterait à l'ennemi le moyen de parvenir à ceux de plus haute importance. Encore cette défense doit-elle être en rapport avec l'intérêt qui s'y rattache, et le nombre de troupes dont on peut disposer.

Il peut arriver que l'ennemi se décide à prendre l'initiative pour attaquer, plutôt par

des circonstances particulières qu'à cause de sa grande supériorité : alors les points stratégiques qui auraient un intérêt offensif, c'est-à-dire, qui pourraient le menacer à son tour, seraient les plus convenables pour une bonne défensive, sur-tout si à cette qualité ils réunissaient encore des avantages tactiques, et s'il était utile de gagner du temps.

Mais pour bien opérer, il faut qu'en menaçant les points importans de l'adversaire, l'on ne donne pas trop de prise sur les siens. Il est nécessaire pour cela d'empêcher l'ennemi de rien entreprendre avant qu'il ne soit basé, et de l'entraver dans cette opération par tous les obstacles imaginables. On lui disputera avec opiniâtreté le point stratégique contre lequel il aura dirigé la majeure partie de ses forces; et l'on se portera ensuite sur un autre, sans s'exposer à être entamé; car, dans ce cas, un échec gâterait tout.

Tout point où se réunissent plusieurs communications, n'est pas pour cela stratégique. Il ne l'est qu'autant qu'il se trouve sur une ligne stratégique ou qu'il la commande.

Les points et les lignes stratégiques sont inséparables, et les uns n'existent pas sans les autres; car un point n'est décisif pour des opérations militaires, qu'autant qu'il est accessible

à toutes les armes; et l'on ne regarde une ligne comme avantageuse qu'autant qu'elle conduit à un but.

SECTION IV.

Des Lignes stratégiques.

De toutes les lignes qui lient deux points stratégiques, la seule vraiment stratégique est celle qui forme cette liaison avec le plus d'avantages.

Le premier et le plus grand de tous est celui de couvrir nos propres communications. On l'obtient en formant son armée sur un point stratégique, et on le conserve en la faisant mouvoir sur une ligne stratégique. Le second avantage est de gagner du temps. Ce dernier s'obtient en choisissant pour ligne d'opération le chemin le plus court d'un point à l'autre. Ce que nous appelons le chemin le plus court, n'est pas précisément celui qui forme la plus petite distance, mais bien celui qui exige le moins de temps pour le parcourir. En un mot, une ligne n'est pas stratégique, si elle n'est, dans toute son étendue, praticable pour toutes les armes et le transport du matériel indispensable à l'opération proposée.

Pour établir le calcul du temps nécessaire au trajet des lignes stratégiques, on doit avoir égard aussi aux facilités qu'offrent certains pays, de pouvoir marcher sur plusieurs colonnes dans la même direction, et par conséquent d'être parcourus beaucoup plus vîte que ceux où le terrain ne permet de marcher que sur une seule. On doit également considérer l'avantage qui résulte d'une rivière navigable, dont le cours suit la ligne de communication, et facilite le transport de tous les objets nécessaires.

L'importance des lignes stratégiques doit faire admettre en principe de n'engager aucun mouvement, quand même il procurerait des avantages tactiques, dès qu'il nous éloigne de notre ligne, et nous jette dans une direction qui l'expose aux insultes de l'ennemi.

Communément plusieurs lignes stratégiques conduisent à un même point. On appelle *ligne d'opération*, celle qu'une armée suit pour atteindre *l'objectif*. Ce nom la distingue des communications secondaires, qui à la vérité conduisent au même point, mais sont moins importantes, et employées seulement comme moyen auxiliaire.

A la rigueur, il n'existe qu'une ligne d'opération, parce qu'il n'y a qu'une seule ligne qui

soit décidément la plus avantageuse. On peut quelquefois cependant en prendre plusieurs pour arriver concentriquement au même but; sur-tout lorsqu'au début d'une entreprise, on a des forces considérables sur plusieurs points. Par ce moyen, sans doute, la marche des opérations est plus facile; mais elle n'est pas toujours la plus sûre, à moins que l'armée qui s'avance n'ait une supériorité telle, que chacune de ses colonnes soit plus forte que celle de l'ennemi qu'elle peut rencontrer; qu'elles soient assez rapprochées les unes des autres pour se prêter un secours mutuel, en cas de nécessité; ou enfin, que l'adversaire soit tout-à-fait hors d'état d'entreprendre quelque chose contre une d'elles, avant que toutes aient atteint le but de leur mouvement. Autrement, un corps d'armée qui s'avance sur plusieurs colonnes est toujours exposé à être coupé par l'ennemi qui se jetterait entr'elles, et les battrait les unes après les autres.

Mais les lignes d'opérations parallèles ou divergentes, sont encore bien plus dangereuses. Les premières n'ont pas assez de liaisons, ou elles ne leur servent à rien, parce que chaque ligne tend vers son but particulier. La liaison diminue dans les dernières, à mesure que la marche se prolonge. L'on ne

peut guères se servir de celles-ci que dans une invasion, ou lorsqu'on ne s'attend à aucune résistance.

Les observations précédentes sont dans la nature du sujet, et ramènent au principe fondamental : *de réunir ses forces où elles doivent agir.* Elles font voir aussi que la propriété des lignes d'opérations se développe en sens inverse dans les retraites. Leur objet est le même dans l'offensive et la défensive ; elles rattachent sans cesse le point où l'on se trouve, à celui qu'on veut occuper, et lient, en un mot, en avant comme en arrière, l'objectif avec la base.

SECTION V.

De la Base d'opérations.

La base d'opérations est formée par une série de points contigus, à proximité desquels se trouvent tous les objets nécessaires à l'armée, et assez de débouchés pour les faire transporter sur différentes directions. Il est donc de toute nécessité que la base, de même que ses communications avec l'armée soient constamment couvertes par les positions dans lesquelles on s'établira, ou par les mouvemens que l'on exécutera dans la suite.

Une base d'opérations doit reposer sur plusieurs points; parce qu'il est difficile et dangereux de réunir tous les approvisionnemens d'une armée dans un seul dépôt, et de n'avoir qu'une route pour les transports. Soit qu'on se porte en avant, soit qu'on se porte en arrière, il y a plus de facilité pour les manœuvres, plus de choix dans les lignes d'opérations, lorsque les objets nécessaires se trouvent répartis sur plusieurs points, et qu'on peut se les procurer par différens chemins.

Quelquefois cependant le terrain ne présente qu'un seul point pour base d'opérations, et une seule route pour ligne d'opération et de communication. Ces cas sont rares, mais ôtent alors toute possibilité de manœuvrer.

Les points qui constituent la base doivent être liés entre eux par des communications praticables. Il est bon qu'ils soient sur une ligne de défense avantageuse ou devant elle, afin qu'au besoin l'armée soit à même de les protéger. Dans ce cas, la ligne de défense devient elle-même la ligne d'opération. Il serait à désirer que ces points fussent fortifiés, afin de pouvoir les abandonner à eux-mêmes, sans crainte de perdre les magasins qui y sont établis; et de n'être pas obligé de les défendre avec des détachemens, qui ont toujours l'inconvé-

nient *d'affaiblir* l'armée. Les mouvemens d'un général en chef, forcé avant tout de couvrir ses magasins et de laisser des troupes pour les garder, ne seront jamais si rapides ni si hardis, que s'il avait la faculté de s'en éloigner pour quelque temps, avec l'assurance de les retrouver intacts.

La direction la plus favorable de la base d'opérations, est celle qui serait parallèle à la base d'opérations de l'ennemi, parce qu'elle est moins susceptible d'être menacée (1). Par la même raison, la meilleure ligne d'opération est celle qui, partant de notre propre base, conduit perpendiculairement contre la position de l'ennemi; attendu que de cette manière la base en est protégée, malgré son étendue et l'éloignement de l'armée.

L'opération la plus dangereuse est celle qui part du point de la base la plus éloignée de l'ennemi, vu qu'elle laisse ses flancs à découvert ainsi que ses communications et sa ligne de retraite.

(1) Cette assertion ne paraît pas juste, et je crois que la position de la Bohême, dans la campagne de 1813, suffit pour prouver que la meilleure base d'opérations est, au contraire, celle qui serait perpendiculaire avec l'extrémité du front d'opérations.

Si la base sur laquelle nous opérons est plus étendue que celle de l'ennemi, nous serons moins exposés à être entourés, et nos derrières en seront plus sûrs. Il en résulte toutes sortes de facilités pour manœuvrer, et une supériorité marquée sur l'adversaire, lequel éprouve plus de gêne dans ses mouvemens.

Il est également avantageux de se trouver plus près de la base de l'ennemi, qu'il ne le serait lui-même de la nôtre; car toutes les opérations sur ses flancs, ses communications et ses derrières, offrent plus de chances en notre faveur, que celles qu'il tenterait contre nous à un plus grand éloignement de notre base. (1)

---

(1) Si nous avons bien rendu le sens de l'auteur, cette maxime serait susceptible d'objections. Il semble, en effet, qu'une armée est toujours plus à craindre près de sa base, que près de celle de l'ennemi. Une armée française sera toujours plus forte sur le Rhin que sur la Vistule, ou même sur le Danube ou l'Adige; et je crois aussi que la manœuvre de l'archiduc Charles sur le flanc de Jourdan par *Neumarkt*, qui aurait dû perdre l'armée de Sambre et Meuse, n'aurait eu ni la même importance, ni le même résultat, exécutée à proximité de la base des Français. Quel a été le grand avantage du mouvement des Russes sur Kaluga, en 1812? c'est qu'il s'effectuait dans l'intérieur même de la base des Russes, et à 400 lieues

L'action d'une armée sur le pays qui l'environne suit la direction de la ligne d'opération. On dégarnit souvent une contrée pour en couvrir une autre; ce qui amène un changement dans la base d'opérations et dans les communications.

Ou les points qui forment la base sont d'une importance majeure, et leur *occupation* indispensable pour la réussite des entreprises, ou bien leur influence se restreint à assurer le succès d'une seule opération; et il suffit de les occuper temporairement lorsqu'on est sur le point de l'entreprendre. On met au nombre des premiers, les positions qui donnent l'entrée de notre pays. Celles-là ne doivent jamais être dégarnies, et leurs communications avec l'armée ne sauraient être interceptées sans les plus graves inconvéniens. Cependant, si elles étaient assez fortes par elles-mêmes, ou que l'armée eût déjà acquis un ascendant assez

---

de la base des Français : un tel mouvement, fait aux frontières de France, n'eût mené à rien. Enfin, s'il est vrai que les lignes d'opérations les plus profondes soient les plus désavantageuses (ce que personne ne révoque en doute); il est incontestable aussi que plus on s'éloigne de sa base pour se rapprocher de celle des ennemis, plus la ligne d'opération s'étend en profondeur, et devient par cela même dangereuse.

marqué sur l'adversaire, pour marcher sans inquiétude au but de ses entreprises, on pourrait alors les dégarnir. Il faut placer dans cette catégorie les points par où l'armée, en cas de revers, serait indispensablement obligée d'opérer sa retraite : ces derniers sont rares; souvent il ne s'en trouve qu'un sur la base. Ceux dont l'avantage consiste à ouvrir des lignes de communications à l'armée agissante sont plus nombreux et de moindre importance : ils peuvent être à la vérité dégarnis quand la marche de l'opération l'exige; mais il faut prendre garde, en le faisant, de s'enlever à soi-même plusieurs communications, de restreindre la base à un seul point, et de perdre ainsi la possibilité de manœuvrer. Lorsqu'une opération change de direction et qu'on ne peut éviter ce grand inconvénient, il faut former une nouvelle base dans le pays conquis, en prenant un soin tout particulier de couvrir les points stratégiques décisifs, ainsi que les lignes de communications qui y conduisent. Au contraire; quand la nature du terrain interdit ces changemens de base, il est prudent de renoncer aux opérations qui écarteraient trop de celle adoptée, parce qu'on s'exposerait aux plus grands dangers.

Le développement de la base doit être pro-

portionné à la longueur de la ligne d'opération; c'est-à-dire, que toutes les fois qu'on veut étendre la dernière, il convient de tenir l'ennemi, par le mouvement même, à une assez grande distance de notre flanc, pour que la base d'opérations, prolongée dans la même progression, soit hors d'atteinte. En cas contraire, il faudrait l'obliger, par des manœuvres ou de vive force, à s'en éloigner, avant de se diriger sur l'objet d'opération (1).

Le terrain permet un tel prolongement de la base, ou il le rend impossible. Dans le premier cas, en admettant que la ligne d'opération soit très-étendue, la base aura un si grand développement que, pour s'y établir et la conserver, il faudrait employer tant de

(1) Cette maxime est importante, et la campagne de 1812 en a été la meilleure preuve. Napoléon n'aurait pas été entouré à la Bérésina, si, à mesure qu'il s'éloignait du *Niémen*, il avait élargi sa base, en repoussant les corps qui se trouvaient sur ses flancs. L'art ne consiste pas toujours à pousser des pointes: forcer le centre d'un front d'opérations est fort bien, mais ce n'est pas pour continuer à marcher directement devant soi, c'est au contraire pour se rabattre sur les ailes divisées. Les pointes sont bonnes lorsqu'on veut frapper un coup politique, ou qu'en promettant de grands résultats, elles s'exécutent avec des forces suffisantes pour en rendre le succès probable, et le retour infaillible.

temps et de troupes, qu'il n'en resterait plus assez pour poursuivre avec vigueur l'objet de l'opération. Dans le second cas, les lignes qui partent de l'extrémité de la base pour arriver jusqu'à la position de l'armée, formeront un angle si aigu, que l'armée agissante, restreinte pour ainsi dire à une seule communication, serait exposée à être coupée de sa base, et à ne pouvoir manœuvrer sans la découvrir, ou tout au moins les routes qui y aboutissent. C'est encore ici le cas d'éviter cet inconvénient, en *formant une nouvelle base à mesure qu'on pénètre dans le pays.* On aurait soin de l'établir là où le terrain prête un appui aux ailes, et présente une série de points liés par des communications avantageuses tant entre eux qu'avec l'ancienne base. Il ne serait pas moins nécessaire que ces points fussent liés avec la ligne d'opération adoptée, et que celui qui forme la clef du pays en arrière, fût comme le pivot des mouvemens ultérieurs.

Cette seconde base étant destinée à couvrir l'ancienne, il est clair qu'elle doit être également protégée par les positions et les mouvemens de l'armée, et qu'elle est pour la nouvelle ligne d'opération, dans le même rapport que celle-ci était à l'égard de la base primitive.

Si la retraite de l'ennemi a lieu sur le pro-

longement de notre ligne d'opération, ou forme une parallèle avec elle, il n'y a pas d'inconvénient d'établir plusieurs bases d'opérations qui se succèdent dans une même direction et sur une même largeur; parce que le rapport de l'éloignement entre les deux armées, et par conséquent du pays en arrière, reste le même.

Mais s'il se retire vers les *flancs* de la ligne d'opération, l'armée victorieuse pourra choisir entre trois partis; l'un consisterait à donner une autre direction à la ligne d'opération, ce qui exigerait également un changement dans la base, afin de ne pas en exposer la partie la plus rapprochée de l'ennemi. Le second parti serait d'adopter une nouvelle *ligne* d'opération. Enfin, le troisième consisterait à forcer l'ennemi même à changer sa ligne de retraite; et à le repousser à une plus grande distance, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître.

Pour avoir autant de succès dans l'offensive que dans la défensive, il faudrait que chaque ligne de frontière d'un grand Etat, eût des places fortes à son centre et à ses extrémités (1). Cette ligne formant alors une bonne

(1) Cette manière de déterminer l'emplacement des for-

base d'opérations et une excellente ligne de défense, pourrait être regardée, dans l'un et l'autre cas, comme le garant de toutes les opérations. Il serait même convenable qu'elle fût toujours en état de défense. Si l'armée venait à s'en éloigner par des succès, loin de la négliger, il serait prudent de travailler à la mettre dans un état formidable, à mesure qu'on avancerait en pays ennemi, afin qu'elle pût servir d'arrière-base, et qu'en cas d'échec, elle procurât un bon appui. Sans cette précaution,

---

teresses, nous paraît un peu vague; en effet une place se trouve toujours, ou au centre, ou aux extrémités d'une ligne, à très-peu de chose près : car si elle est à quelques lieues de la frontière, elle n'en est pas moins à l'extrémité du front d'opérations; et si elle s'en écarte de plusieurs marches, elle se rapproche alors du centre. L'auteur aurait pu présenter un système d'emplacement pour des forteresses ; nous croyons qu'une frontière serait parfaitement couverte par deux lignes de trois places chacune, dont une au centre, et deux sur les ailes. La seconde *ligne* serait à deux ou trois marches en arrière de la première, afin que l'armée eût quelque espace entre elles pour combiner ses mouvemens. Par économie, on pourrait les établir en ligne concentrique, car les retraites qu'elles doivent couvrir se dirigent presque toujours vers le centre de l'État : alors on construirait trois places en première ligne, deux en seconde, et une place d'armes en troisième.

les succès obtenus n'auront d'autres résultats que d'affaiblir et peut-être de détruire l'armée victorieuse.

SECTION VI.

Des Opérations.

Toute opération repose sur une base, a un objet pour but, et s'exécute sur des lignes d'opérations, qui joignent la base avec l'objet (1).

---

(1) L'objet principal d'un plan d'opérations, est souvent d'atteindre un point géographique, mais ce n'est pas une condition absolue de toute entreprise. Dans la guerre d'invasion, les capitales sont les points décisifs auxquels on vise, et on ne peut se dissimuler que quelle que soit la situation intérieure d'un Empire, l'occupation de la capitale ne porte un coup fatal à sa puissance réelle et à sa puissance d'opinion. Mais un tel point objectif est plutôt un but idéal éloigné, qu'un but direct d'opérations; puisque ces dernières doivent être dirigées avant tout contre les forces organisées de l'ennemi. Ainsi, dans un plan de campagne bien conçu, l'emplacement de ces forces décidera seul du point objectif des premières entreprises, et l'on ne pourra choisir en sûreté les points géographiques les plus avantageux, qu'après avoir désorganisé et détruit les moyens de défense de son adversaire. C'est pour avoir oublié ces vérités, qu'on a fait si souvent la guerre à des

Une opération comprend le cours entier d'une guerre, ou seulement d'une campagne. Quelquefois encore elle se borne à l'occupation d'un point stratégique, et à l'obtention des avantages qui s'y rattachent. Le choix de l'objet de l'opération n'est pas indifférent, vu qu'il doit porter sur le point dont l'occupation peut procurer un résultat décisif. La fixation de la base doit lui être subordonnée, en ayant égard toutefois à la nature du théâtre de la guerre.

---

provinces, à des lignes de fleuves ou de places, et qu'on n'a obtenu que de faibles succès. Nous donnerons pour exemple de cette assertion, le plan d'opérations arrêté par les Souverains alliés, à *Trachenberg*, en 1813, et qui a eu de si grands résultats : il ne contenait aucun point objectif; la concentration des efforts devait avoir lieu sur le quartier-général de Napoléon, ce qui, en d'autres termes, voulait dire qu'on agirait suivant l'emplacement de ses forces, mais toujours de manière à opérer un effort simultané. Sans doute ce plan avait aussi ses défauts, car l'on n'a obtenu de succès décisifs que quand les trois armées n'ont plus formé que deux masses réunies sur une seule rive de l'Elbe; mais il fera néanmoins époque dans les annales militaires, par sa simplicité et la justesse des principes sur lesquels il a été basé. La division des masses en trois armées, a été une faute nécessitée par des considérations politiques tout-à-fait étrangères à l'opinion des auteurs du plan.

Le choix de la ligne d'opération et du point dont il faudrait partir pour atteindre le but proposé, ne dépend pas toujours des avantages naturels de cette ligne; mais souvent de circonstances et de causes tout-à-fait étrangères. La position réciproque des troupes, la proximité ou l'éloignement des endroits d'où l'on attend des renforts, l'avantage de couvrir une plus grande étendue de pays par la ligne d'opération qu'on a prise, la nature du terrain traversé par ces lignes; comparée aux différentes armes que l'on a à sa disposition, ou dans lesquelles on a la supériorité, le dégré d'importance que l'adversaire attache à telle ou telle ligne, la résistance présumable des points qui la défendent; en un mot, toutes les circonstances qui peuvent avoir de l'influence dans la guerre, doivent être calculées d'avance pour décider un choix aussi important.

Les manœuvres combinées sur le concert et la réunion de plusieurs masses éloignées sont, en Stratégie, beaucoup plus dangereuses qu'en Tactique, vu que la distance des lignes est plus grande, et qu'il est par conséquent plus difficile de mettre de la précision dans des calculs, et de faire tout arriver à point nommé. Les avantages que de semblables manœuvres sont dans le cas de procurer, dépen-

dent d'un hasard heureux, et sont toujours moindres que si l'on opérait avec une force imposante contre un point décisif. Lorsque la supériorité vous autorise à prendre l'offensive, vos opérations auront une direction avantageuse sur la ligne stratégique qui lie de plus près la base à l'objectif. Il faudra vous en rendre maître à force ouverte; parce qu'elle offre le double avantage de raccourcir les distances, et de morceler les forces défensives de l'ennemi, de manière à anéantir toute résistance sur d'autres points. Mais si la supériorité numérique n'est pas assez grande pour compter avec certitude sur l'heureuse issue d'une telle attaque, et sur la possibilité de chasser l'ennemi de ses positions stratégiques, vous ferez bien de manœuvrer.

Il n'y a qu'un moyen efficace pour forcer son adversaire à abandonner un de ses points stratégiques : c'est de le menacer de gagner avant lui sa ligne d'opération et de communication, ou bien de le prévenir sur la position qui couvre sa ligne de retraite.

Une manœuvre qui s'écarterait de la direction perpendiculaire sur la position de l'ennemi, pour en tourner le flanc, ne s'exécuterait avec sûreté que si, dans le cours même de ce mouvement, l'on pouvait atteindre une ligne stra-

tégique qui présentât toujours les moyens de retraite ; ou si celle dont on partirait se trouvait tellement fortifiée par la nature et l'art, que l'adversaire ne pût s'en emparer avant qu'on l'eût délogé de ses positions.

Le temps qu'on emploie à tourner un point doit être proportionné à son degré de force et à la durée probable de sa résistance ; les démonstrations qui doivent accompagner de pareils mouvemens, la promptitude qui en est inséparable, le secret à observer, les précautions à prendre, enfin le mode d'exécution, sont du ressort de la Tactique.

Souvent l'on est obligé dans l'offensive d'abandonner au milieu d'une opération la ligne stratégique sur laquelle on se trouve, pour en prendre une autre, soit à cause d'obstacles imprévus et trop difficiles à surmonter, soit par suite d'une opération soudaine de l'ennemi, qu'on n'avait pas dû prévoir, soit finalement pour se rapprocher d'une contrée d'où arrivent de nombreux renforts. Lorsqu'on a assez de temps, un pareil changement doit s'opérer au point où la ligne abandonnée se réunit avec la nouvelle. Mais s'il ne comporte aucun retard, il faut l'effectuer avec célérité et précaution, sur un point qui donne la certitude de ne pas perdre entièrement sa première ligne d'o-

pération, sans être en mesure d'atteindre la seconde avant l'ennemi, et d'assurer ainsi la ligne de retraite. C'est une règle essentielle, et qu'il ne faut pas perdre de vue dans les mouvemens que l'on entreprend d'un point ou d'une ligne stratégique à l'autre.

En général, la rapidité des mouvemens est indispensable en Stratégie. Il est rare qu'un premier avantage remporté sur un adversaire qui n'est pas tout-à-fait dépourvu d'aptitude, soit *décisif*: ce n'est d'ordinaire que par les suites qu'il le devient.

Le gain d'une seule marche est quelquefois décisif; mais il faut savoir le conserver par une grande activité; car un pareil avantage n'est pas assez grand pour qu'un ennemi actif ne le récupère par une manœuvre habile. Il n'est pas difficile de tourner son adversaire; mais le mouvement n'est pas dangereux pour lui, s'il est exécuté avec lenteur, et lui laisse le temps de changer sa position, ou de contre-manœuvrer.

Il y a plusieurs moyens d'arrêter l'effet d'une telle opération; mais leur réussite dépend essentiellement de la vivacité que nous mettons à prendre le parti le plus convenable, eu égard à nos forces et à notre position. Ces moyens consistent, tantôt à prévenir l'ennemi

vers le point qu'il se propose d'atteindre, tantôt à l'attaquer pendant qu'il est en pleine marche; d'autres fois à se porter sur sa ligne de communication, sans exposer la nôtre. Il est vrai qu'on suppose ici, de la part de l'ennemi, de faux calculs sur la durée du temps nécessaire à l'opération; mais il n'est pas impossible à un général expérimenté, de jeter son adversaire dans une pareille erreur, en usant de ruses et de stratagêmes. En effet, de certaines démonstrations, la propagation de fausses nouvelles, des ponts rompus, des chemins détruits à propos, le sacrifice de quelques détachemens, et tant d'autres moyens, suffisent pour arrêter sa marche et déjouer ses projets. Au pis aller, il vaut mieux encore se retirer sur un point stratégique, dans une position défensive, que de se laisser tourner.

SECTION VII.

Des Positions défensives.

Un avantage particulier des points stratégiques dans la défensive, c'est qu'on peut s'y maintenir avec un petit nombre de troupes, contre des forces supérieures qui arriveraient de divers côtés. On repoussera toutes les atta-

ques de l'ennemi, pourvu qu'on prenne la résolution de se jeter avec rapidité sur une de ses colonnes, avant que les autres aient le temps de concerter une attaque générale, ou de prendre pied sur la position. Le but de ce genre de guerre étant d'arrêter la marche de l'ennemi, et de préserver une contrée de ses insultes, on ne parviendra à le remplir qu'en conservant les points qui en donnent l'entrée, et sans la possession desquels il ne saurait faire un pas en avant. La plupart de ces points, se trouvant sur la ligne d'opération de l'ennemi, ce sera de préférence sur eux que l'armée qui se replie dirigera sa retraite.

La défensive s'appuie sur des points stratégiques fortifiés ou non fortifiés. Dans le premier cas, on se borne à les occuper, et à établir une réserve, soit derrière le plus faible, soit dans une position en arrière, à égale distance de tous. Mais si les vues de l'ennemi sont connues, on fera bien de se placer derrière le point menacé. Quand il est susceptible d'une longue résistance, et qu'après y avoir mis garnison, il reste encore des troupes disponibles, on choisira une position d'où l'on puisse se porter sur les flancs ou les derrières de l'ennemi, en cas qu'il voulût attaquer un autre point.

Si la défensive, au contraire, n'est soutenue par aucune place forte, il faut prendre position au point de la ligne qui offre le plus de chances favorables à l'entreprise projetée. Une telle défensive est toujours précaire; elle dépend le plus souvent du résultat d'une bataille, que gagnera, selon toute vraisemblance, le parti le plus nombreux.

Lorsque l'ennemi a le choix de plusieurs lignes offensives, la position défensive la plus avantageuse est à la réunion de ces lignes, ou bien au point qui les lient par une communication transversale. Alors, l'on a la facilité de se mouvoir dans tous les sens, et d'atteindre d'autres points stratégiques essentiels, soit pour couvrir les contrées en arrière du front, soit pour défendre celles qui se trouvent en arrière des flancs. Est-on à hauteur du point où l'ennemi peut commencer ses opérations? On risque alors, trompé par ses démonstrations, de faire des dispositions de défense sur une ligne qu'il n'a pas choisie, et d'être pris en flanc, et menacé sur la ligne de retraite, dès l'ouverture de la campagne.

Il ne suffit pas de prendre toujours position sur une ligne stratégique pour bien la couvrir. Il est des circonstances où il vaut beaucoup mieux s'établir à une certaine distance sur ses

flancs (1) : ceci exige quelques explications. Lorsque dans la défensive on choisit une position latérale, c'est dans l'intention d'empêcher l'ennemi de s'avancer, en menaçant ses derrières et ses communications, et principalement afin de le forcer à changer la direction de ses opérations, pour marcher contre le nouvel obstacle qu'on lui présente. On ne peut le contraindre à ce changement de direction qu'en choisissant une position telle que s'il voulait la dépasser, elle se trouvât plus rapprochée de ses lignes de communication qu'il ne le serait lui-même du but qu'il se propose ; outre cela, il faut que ce but soit susceptible de lui opposer une vigoureuse résistance. Pour qu'une position de flanc remplisse cet objet, il est indispensable qu'elle soit tactiquement bonne, fortifiée, s'il est possible, par l'art ou la nature, et que le nombre de troupes qu'on y emploie soit en rapport avec celui de l'ennemi : autrement, il serait facile à celui-ci de la forcer, ou tout au moins de la masquer, et de poursuivre ses desseins. Finalement, il faut

(1) La plus juste application de cette maxime est, sans contredit, la marche des Russes sur Kaluga, après la prise de Moscow.

qu'elle ait des points de liaison sûrs, tant avec notre base qu'avec les positions qui couvrent le pays en arrière, pour ôter à l'adversaire les moyens de nous y prévenir, dans le cas où il parviendrait à culbuter la position de flanc. Ces sortes de manœuvres sont faciles dans un pays protégé par un certain nombre de points stratégiques, et dont la conquête ne dépend pas d'un seul. Elles le sont encore dans ceux où la base d'opérations n'est pas immédiatement sur la principale ligne de défense ; et *enfin*, dans ceux où la conformation naturelle du théâtre de la guerre permet de donner à la première une nouvelle direction, sans exposer l'autre. La raison de cette facilité est que l'on n'est pas borné à un seul point de retraite, et qu'au pis aller, on peut en sacrifier un. Dans ces différentes hypothèses, il est certain qu'il vaut mieux se défendre par une position de flanc, que par une de front. On gagne plus de temps, chose importante dans la défensive, car un mouvement que l'ennemi n'a pas prévu, ou dont il n'a eu que tardivement connaissance, l'oblige à faire de son côté de nouvelles dispositions ; mais ce genre de défense sur les flancs, exige beaucoup de réflexion, des vues profondes et du jugement.

SECTION VIII.

De quelques Avantages de la Stratégie.

Les grands projets stratégiques décident des bons ou mauvais succès d'une série d'opérations, souvent d'une campagne, et même d'une guerre entière; ils fixent l'époque de la bataille, et l'amènent par de savantes combinaisons; ils marquent d'avance les résultats de la victoire, ainsi que les bornes des événemens désastreux. Ils peuvent, à la vérité, être quelquefois dérangés, et même entièrement détruits par des fautes de Tactique; mais ils rétablissent encore plus souvent les échecs qui proviennent des fautes de cet art.

La Stratégie prépare les batailles, et laisse à la Tactique le soin de les gagner (1). Lorsqu'on

(1) Cette pensée est fort juste pour les batailles que se livrent deux armées qui se choquent en masse, après avoir disputé des points stratégiques; mais il y a nombre de batailles qui se gagnent par la Stratégie seule; il en est d'autres où de bonnes manœuvres de Tactique pourraient retarder la défaite, mais ne sauraient l'empêcher. On citera pour exemple : Montenotte, Lonato, Castiglione, et Würzbourg même. La Tactique est l'art de bien com-

livre bataille sans y être engagé par des considérations stratégiques, c'est-à-dire, sans que le point et le mouvement aient été déterminés par les calculs de cette science, il n'en résulte, pour l'ordinaire, que des succès éphémères: c'est ainsi qu'on a vu tant de campagnes, fécondes d'ailleurs en faits d'armes brillans, mais conduites par des généraux moins stratégistes que tacticiens, rester en deçà du but, n'avoir pas de suites importantes, se traîner en longueur, et finir par l'épuisement des deux partis. Au contraire, un chef doué d'un génie stratégique, qui dirige une campagne, embrasse le théâtre de la guerre, traverse les lignes d'opérations de son adversaire, découvre les côtés faibles de sa base ou de ses points d'appui, lui enlève ses communications et ses ressources, enchaîne ses volontés, et anéantit souvent jusqu'à ses derniers moyens en une seule bataille, qu'il sait amener d'après les

---

battre sur un terrain donné : mais quand on a perdu la bataille en dispersant ses forces, comme cela arrive souvent, il est presque impossible que la défense d'un point isolé puisse rétablir les affaires. Je le demande, la valeur et toutes les subtilités de la Tactique, auraient-elles empêché d'Argenteau, à Montenotte et Dego, d'être écrasé après les fautes stratégiques de son général en chef?

principes de Stratégie, et livrer selon les règles de la Tactique.

Quelquefois cet art indique ou développe des avantages stratégiques qui n'entraient pas dans les vues du premier plan. Par exemple, quand on est décidé à forcer un point, et qu'on aperçoit la possibilité de conduire cette opération de manière à se rendre maître de la ligne de retraite stratégique de l'ennemi: dans ces sortes de cas, *les règles de la Tactique éprouvent aussi des modifications fondées sur* des avantages majeurs provenant de la Stratégie. Quand bien même le point par lequel on pourrait entamer la ligne de retraite de l'ennemi ne serait pas le plus avantageux, sous le rapport de la Tactique, il faudrait néanmoins le préférer à tout autre, s'il ne détruisait pas le premier but stratégique qu'on s'était proposé (lequel, dans l'exemple cité, n'est autre que de forcer un point donné), et s'il réunissait en outre la probabilité de procurer le second avantage stratégique.

L'ascendant que l'on acquiert, par l'emploi des lignes stratégiques, sur un adversaire qui les néglige et les juge mal, se conserve aussi long-temps que l'on peut opérer sur elles. Un général qui a gagné une marche sur son ennemi, reste en possession de cet avantage

jusqu'à ce qu'un grand obstacle, par exemple, un fleuve, une montagne impraticable, une forteresse, etc., le retardent autant de temps qu'il en faut à celui-ci pour regagner la marche perdue, ou se rendre maître de nouveau, par un détour, de la ligne stratégique. Dans aucun temps, les avantages stratégiques n'eurent des avantages plus grands et plus décisifs, que dans les guerres qui marquèrent la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième. Les progrès faits dans cette science durant la révolution française, ont rendu plus faciles et plus rapides qu'autrefois, les mouvemens des grandes masses. La facilité de réparer les pertes stratégiques a disparu: l'assaillant a acquis, sur celui qui se défendait, un ascendant marqué, et la Tactique a été plus que jamais subordonnée à la Stratégie. Delà vint, que des campagnes de quelques semaines produisirent des résultats que de longues guerres n'auraient pas amenés autrefois; et que des points stratégiques non fortifiés, résistèrent aux plus rudes chocs, tandis que des places fortes, établies sur des points non stratégiques, ne furent d'aucune utilité.

Les principes de la Stratégie renferment l'esprit du système de guerre en général, c'est

donc sur eux que repose aussi le système d'offensive et de défensive de chaque Etat en particulier. Toutes les mesures qui ont trait à la guerre, et qui ne dérivent pas de bonnes règles stratégiques, seront donc fausses et peut-être désastreuses.

Les établissemens qui procurent des avantages stratégiques ne sont pas l'ouvrage de quelques momens; ils exigent du temps et du travail. Celui qui a la direction des forces militaires d'un Etat, doit songer, même au sein de la paix, aux moyens de préparer d'heureux résultats pour la guerre; il faut que tout ce qu'il crée soit établi d'après les règles de la Stratégie: ainsi, ce n'est pas seulement l'organisation de l'état militaire et la construction des forteresses, mais encore la direction de toutes les routes, des canaux, l'emplacement des dépôts, des magasins, etc., qui doivent fixer son attention. L'application ou le mépris de ces vérités, est pour tous les Empires, une question d'Etat importante, qui décidera souvent de leur salut ou de leur ruine.

La France, déchirée par les troubles de l'intérieur et sans armées, résista, vers la fin du dix-huitième siècle, à toute l'Europe; parce que, depuis Louis XIII, le gouvernement avait sans cesse travaillé à mettre ses frontières en

état de défense, d'après les principes de la Stratégie. Basée sur un système pareil, elle soumit tous les pays du continent qui n'en avaient pas (1); et cette raison seule explique

(1) L'utilité des points stratégiques bien fortifiés ne peut être contestée; mais est-il bien juste de dire que la France n'a triomphé pendant vingt ans qu'à l'appui de ses places fortes, et parce que ses ennemis en manquaient? Schérer, maître de toutes celles d'*Italie*; avec 116 mille hommes, *n'en fut pas moins expulsé de ce pays en* 1799; les places de la Prusse n'arrêtèrent pas les désastres de ses armées en 1806. Ces événemens ramenèrent dès-lors le système des forteresses à sa véritable valeur. Croit-on que, si les invasions de 1792, 1793 et 1794 eussent été conduites comme celles de 1814 et 1815, la Convention nationale, malgré la perfection du système défensif des frontières de France, eût résisté à la guerre civile et à la guerre étrangère?

Les meilleures forteresses sont le patriotisme, l'attachement à l'ordre de choses établi, la vigueur du gouvernement, et l'union parfaite, non-seulement dans la nation, mais entre la nation et le gouvernement. Avec de tels élémens, la France fera plus qu'avec les boulevarts les plus formidables. Si les citoyens défendaient aujourd'hui leurs remparts, comme anciennement, les places auraient à la vérité plus d'importance, et n'affaibliraient pas autant les armées actives. Il faut peu de places, il les faut grandes, autant que possible à cheval sur des rivières et sur des points stratégiques : la multitude en est plus nuisible qu'utile.

comment ses généraux parvinrent quelquefois à détruire une armée et tout un Etat, par un seul succès stratégique.

CHAPITRE II.

Application de la Stratégie sur un théâtre d'opérations militaires donné.

SECTION PREMIERE.

Aspect général du théâtre d'opérations donné (1).

QUELQUE simples que soient les principes de la *science militaire*, l'application en est pourtant très-variée; elle consiste dans l'art infiniment plus difficile de ne s'écarter, sous aucun

(1) Nous avons balancé si nous ne supprimerions pas cette section, dont les détails sont superflus pour la classe de lecteurs à qui cet ouvrage est destiné. Les militaires capables d'étudier l'Archiduc, n'ont qu'à prendre à la main une bonne carte d'Allemagne, pour savoir tout ce que cette section renferme; mais comme nous avons annoncé une traduction, nous n'avons pu nous permettre cette licence.

rapport des règles fondamentales, et de prendre des mesures analogues aux différentes circonstances. A la guerre, les cas ne se ressemblent jamais (1) : il est donc impossible de tracer des règles fixes de l'application des principes; on ne peut donner que des exemples qui mettent à même de voir et de juger, par analogie, la manière d'atteindre le but proposé.

La Stratégie caractérise les points décisifs d'un théâtre de guerre, et indique la manière de baser et de mener à leur fin les opérations militaires. L'exemple à choisir pour faire l'application des principes de cette science, devait donc représenter ces points sur le terrain donné, et développer les moyens les plus efficaces de s'en rendre maître et de les conserver. Pour s'en former l'idée, nous ne pouvions mieux faire que de prendre un des théâtres

(1) L'auteur ne trouvera pas mauvais que nous émettions ici une opinion contraire à la sienne.

La même manœuvre, employée en différentes occasions contre une même position ennemie, aura presque dans tous les temps un résultat uniforme, indépendamment de la différence des localités et des circonstances secondaires. Les affaires de Montenotte, de Castiglione, de Ratisbonne, ont prouvé, comme mille autres, cette vérité.

Si la même manière d'employer les masses produit donc un résultat égal, et si l'art n'offre qu'un petit nombre de combinaisons au choix d'un général, il est impossible que beaucoup de batailles et de combats n'aient entre

les plus connus de la dernière guerre; c'est-à-dire, l'espace renfermé entre le lac de Constance, le Rhin, le Mein, l'Eger, l'Elbe, la Moldaw, l'Enns et les montagnes septentrionales du Tyrol et de l'état de Salzburg : attendu qu'il convient de fixer des bornes, et d'établir des points sûrs de départ, nous supposerons donc :

1° Que la Suisse et le Tyrol sont neutres;

2° Qu'il ne se trouve aucune forteresse dans cette étendue, excepté Cassel près de Mayence, Kehl, Prague et Theresienstadt;

3° Que chacune des puissances belligérantes n'a qu'une armée; que la première a pris le Rhin pour base de ses opérations, et que l'autre a établi la sienne sur l'Enns et la Moldaw.

Les crêtes principales des montagnes dessinent la figure du terrain et le cours des

---

eux une ressemblance parfaite, avec la seule différence dans les noms des lieux. Mais ce n'est pas aux manœuvres seules qu'on peut appliquer cette vérité; il est certain encore que les divers accidens du terrain ont par-tout la même influence sur les événemens : un fleuve ou une rivière inguéable, un pont coupé, un défilé difficile à forcer, un bois, ont toujours produit à peu près un effet semblable dans toutes les campagnes, même dans celles des temps les plus reculés.

Et s'il était vrai qu'aucune circonstance ne se ressemblât à la guerre, à quoi serviraient donc les exemples de l'histoire, et les leçons que l'auteur prétend avec raison en tirer pour former un général ?

rivières; et par conséquent aussi les points stratégiques, la direction des communications et celle des lignes d'opérations. Ainsi, la connaissance de la configuration du terrain doit être l'objet le plus important des différens rapports sous lesquels on considère stratégiquement un pays. C'est dans les Grisons que se trouve une des masses les plus élevées de la chaîne de montagnes qui traverse l'Europe et divise toutes les eaux qui se rendent aux différentes mers qui l'environnent. Delà, cette chaîne, laissant le Rhin à sa gauche, se prolonge vers le nord, et sépare le Danube du lac de Constance et du Rhin; elle contourne la source de ce premier fleuve, court ensuite vers le nord-est dans les états de Baireuth, et revient vers le sud-ouest, où elle forme une barrière entre la Bohême, la Bavière et l'Autriche.

De cette longue chaîne de montagnes, sortent le Rhin, le Danube et la Moldaw, ainsi que toutes les eaux qui y affluent.

Le premier de ces fleuves a trois sources principales: le Rhin antérieur, qui jaillit entre le revers méridional du Krispalt, et le côté oriental du mont Saint-Gothard; le Rhin du milieu qui sort du glacier de Luckmainer; et le Rhin postérieur, du grand glacier de Rheinwald, situés

l'un et l'autre sur le versant oriental du Vogelberg. Depuis la jonction de ses trois branches, il coule à travers le pays des Grisons, sépare le Voralrberg de la Suisse; entre dans le lac de Constance à Rheineck, le quitte au-dessous de la première de ces villes, traverse immédiatement le lac de Zell, et se dirige vers l'orient à partir de ce point jusqu'à Bâle. Cette direction est plus marquée encore depuis Schafhausen où son cours est resserré entre des rochers. Au-dessous de Bâle, il se détourne au nord, et coule jusqu'à Schliengen, au pied des montagnes qui bordent sa rive droite. Depuis là, sa vallée s'élargit de plus en plus, et finit par former une plaine qui a, en plusieurs endroits, jusqu'à quatre ou cinq lieues de largeur. Alors son cours devient tranquille; il est parsemé d'un grand nombre d'îles, et présente par conséquent une infinité de points de passage, la plupart de la rive gauche à la rive droite. Les plus avantageux sont Huningue, Brisach, Strasbourg, Selz, Lauterbourg, Germersheim, Spire, Manheim, Worms et Mayence. Il en est d'autres encore entre Strasbourg et Spire; mais ils ne méritent pas qu'on en fasse mention, parce qu'ils n'ont d'autres débouchés que les précédens.

La chaîne de montagnes qui sépare le Rhin

du Danube, n'a plus de vallées profondes ni de sites arides; à partir du point où elle quitte le lac de Constance, tout le pays, jusqu'à l'Aach, est peu montueux, très-peuplé, bien cultivé et rempli de communications : on n'y rencontre pas de grandes rivières.

L'Aach, depuis la petite ville de ce nom, traverse, pour se rendre dans le lac de Constance, une gorge profonde. C'est de ce point que commencent à s'élever insensiblement les montagnes qui vont enfin former cette masse escarpée et impraticable qu'on nomme *Forêt-Noire*. Delà, se précipitent la Wutach à travers un vallon à pic, près de Waldshut, et la Wiese, qui court dans des gorges plus impraticables encore, du côté du petit Bâle. Du prolongement de cette chaîne, on voit jaillir le Necker, près de Rothweil, et le Mein au-dessous de Baireuth, lesquels se jettent tous deux dans le Rhin; le Kocher et la Jaxt qui se déchargent dans le Necker; enfin, la Tauber et la Regnitz, qui vont mêler leurs eaux à celles du Mein.

Une seconde ramification de la principale chaîne suit, à partir de Willingen, une direction parallèle au Rhin vers le nord, et s'avance vers le Necker, en laissant Pforzheim à droite; une autre sépare cette dernière rivière du

Mein. Les revers de ces deux branches forment la vallée du Rhin : ils sont pour la plupart impraticables, leur pente est escarpée sur-tout du côté de l'ouest ; ils ont peu de routes dans cette direction ; celles qu'on y rencontre cheminent dans les vallées, et n'ont pas de liaison entre elles. De Pforzheim au Necker, la chaîne s'abaisse : on y trouve des communications, mais en moindre quantité, entre le Necker et le Mein, où le revers oriental des montagnes est escarpé et impraticable.

De toutes les rivières dont on vient de parler, le Mein est le plus considérable des affluens du Rhin. Il a deux sources : le Mein blanc qui surgit aux environs de Neubau, dans les montagnes du Fichtel-Gebirge, et le Mein rouge, qui jaillit près de Lindenhart, au-dessus de Creussen : ils se réunissent près de Steinhausen, au-dessous de Culmbach ; de Steinhausen à Cassel, vis-à-vis de Mayence, son cours est très-sinueux, encore que son lit ne soit resserré par de hautes montagnes que dans le pays de Baireuth et que toute la contrée de Bamberg à Würzburg, n'ait que des montagnes peu élevées, percées d'un grand nombre de communications, il forme presque par-tout un défilé. Entre Würzburg et Aschaffenburg, le pays devient montagneux ;

mais depuis cette dernière ville, il est plat et uni.

Les affluens du Mein sont à droite *la Saal*, et à gauche, *la Regnitz* et *la Tauber*: ces deux dernières descendent de la masse principale de cette chaîne, l'autre a sa source dans les forêts de la Thuringe.

La Regnitz est formée par la réunion des deux Rezat; elle coule sous le nom de Rednitz jusqu'à Fürth; et après avoir reçu la Pegnitz, elle se rend au Mein sous le nom de Regnitz; elle coule dans une large vallée, à travers des montagnes peu élevées et des coteaux, sans former de défilés remarquables.

Cette rivière reçoit: à gauche, 1° *l'Aisch*, qui serpente, avec ses affluens, des environs de Windsheim jusqu'à Hochstadt dans de vastes prairies, d'où elle descend entre de petites collines jusqu'à son confluent, près de Schlamersdorf; 2° *la Reiche-Eberach*, qui a sa source près de Grœfen-Neusess, et tombe dans la Regnitz auprès de Rittersdorf; 3° *la Rauhe-Eberach*, qui sort au pied des ruines du château de Tollberg, reçoit la Mittel-Eberach près de Burg-Eberach, et verse ses eaux dans la Regnitz, à Pettstadt. Le terrain arrosé par ces eaux est, à la vérité coupé; néanmoins praticable par-tout, vu qu'il est peuplé, bien cultivé,

et que ces ruisseaux ne forment pas d'obstacles.

A droite, la Rednitz reçoit la Wisent à Forcheim, et la Pegnitz près de Fürth. La première a ses sources au-dessus de Hollfeld, entre Ober-Steinfeld et Nider-Steinfeld, et présente en général des rives escarpées comme tous ses affluens. L'autre a son origine près des sources du Mein rouge, non loin de Lindenhart, reçoit plusieurs autres courans et devient assez considérable. Le sol qu'elle arrose est élevé, aride et coupé, jusqu'à Hohenstadt, par une infinité de défilés. La vallée qu'elle forme est très-resserrée, et fréquemment bordée de rochers : ce n'est qu'au-dessous de Hohenstadt, vers Nuremberg, qu'elle s'élargit; et c'est là aussi que les hauteurs commencent à baisser. Dans le pays situé au-dessus, les communications sont rares et difficiles; elles sont sablonneuses au-dessous de Hohenstadt, notamment dans les environs de Nuremberg.

La Tauber, qui jaillit au-dessus de Michelbach, et tombe dans le Mein auprès de Wertheim, a des rives escarpées, des abords difficiles, et par conséquent peu de passages. Il en est de même de la Saal jusqu'à son confluent auprès de Gemünden.

Après le Mein, le Necker est la plus impor-

tante des rivières qui se réunissent au Rhin dans l'étendue du théâtre de guerre supposé. Il a sa source dans la Forêt-Noire, près de Willingen; sur l'un des revers du Schweninger-Moos, d'où il coule vers le nord jusqu'à Neckerelz pour se détourner vers l'ouest, déboucher près d'Heidelberg dans la vallée du Rhin, et tomber dans ce fleuve auprès de Manheim. Il forme constamment un défilé particulier et de profondes vallées depuis son origine jusqu'aux environs de Rothenburg; de même qu'entre Heilbronn et Heidelberg, où il coupe la chaîne de montagnes. Le pays étant très-peuplé et bien cultivé, on trouve, entre Heilbronn et Tübingen, nombre de communications d'une rive à l'autre.

Les affluens du Necker les plus considérables venant de la chaîne des montagnes qui, comme on l'a dit, le sépare du Danube sont:

1° *La Lauter*, qui sort auprès de Guttenberg, de la masse appelée Rauhe-Albe, et se décharge à Wendlingen. 2° *La Fils*, qui prend sa source auprès de Wisensteig, et a son confluent auprès de Plochingen. Le lit de ces deux ruisseaux est profond et creusé au milieu de rochers escarpés. Il y a une communication le long de la Fils, entre le Necker et le Danube. 3° *La Rems* qui, à partir de sa source auprès,

d'Essingen, coule à travers une gorge tout aussi difficile en passant par Gemund et Schorndorf, et va se réunir au Necker, près de Neckerrems. 4° *Le Kocher*, qui a sa source au-dessous d'Aalen. 5° *La Jaxt*, qui jaillit non loin de Laucheim. Ces deux affluens ont un cours à-peu-près parallèle à leur origine vers le nord, se dirigent ensuite vers l'ouest, et se jettent dans le Necker, à Kochendorf et Jaxtfeld. Leurs lits forment de longs défilés. Le pays qu'ils renferment est montueux, et coupé par quelques gorges. La plupart des chemins y sont creux et très-mauvais, sur-tout dans les montagnes. 6° *L'Enz*, qui a sa source au-dessus de Wildbad. 7° *La Nagold*, qui sort près d'Urnagold. 8° Et *la Wurm*, qui jaillit auprès d'Emmingen. Ces trois dernières se réunissent à Pforzheim, après avoir couru pendant quelque temps parallèlement au Necker, qui les reçoit auprès de Bessigheim. Avant leur jonction, ces rivières coulent dans des gorges si profondes, qu'elles ont peu de passages. Au-delà de Pforzheim, la vallée de l'Enz a plusieurs communications.

La Forêt-Noire est formée, comme on sait, de cette ramification qui s'étend vers le nord jusqu'à Heidelberg, et vers le sud, jusqu'au-delà de Neustadt, pour s'abaisser brusque-

ment en revers impraticables, jusqu'aux bords du Rhin et vers les villes forestières. Sous les rapports stratégiques, les rivières qui en sortent sont peu remarquables; les principales sont les suivantes:

La Murg qui jaillit du Kniebis, longe Freudenstadt, Gernsbach, et Rastadt, d'où elle se rend au Rhin, près de Rheineck; *la Rench* qui, commençant à Oppenheim, arrose Oberkirch, Renchen et Helmlingen; *la Kintzig*, qui coule des environs de Freudenstadt, arrose Schiltach, Wolfach, Hausach, Haslach et Gegenbach, passe près d'Offenburg et se rend à Kehl, où elle tombe dans le Rhin, après avoir reçu au-dessus de Lahr, la Schutter, venant de Schweighausen; *l'Elz*, qui sort du territoire de Triberg, d'où elle se rend à Elsach, Waldkirch et Emmendingen: celle-ci reçoit auprès de Riegel la Treisam, formée de plusieurs petits ruisseaux qui s'échappent des vallées derrière Fribourg, et va se jeter dans le Rhin auprès de Niederhausen. Ces quatre courans se précipitent, du point le plus élevé de la Forêt-Noire, à travers des rochers escarpés, dans la vallée du Rhin. Les routes de la Forêt-Noire cheminent dans les vallées, et ne se rejoignent qu'au-delà des crêtes. Celles des vallées de la Murg et de la Rench sont difficiles et très-mauvaises: la

plus commode suit la vallée de la Kintzig, la plus large de toutes et la moins fréquemment coupée de ravins, ce qui permet à plusieurs chemins de s'y croiser. Plus loin, vers le sud, il n'y a qu'une seule communication à travers le défilé pénible du val d'Enfer.

Le Rhin forme à l'ouest la base du théâtre de la guerre. Le Danube, qui coupe par le milieu ce theâtre, prend sa source près de la chapelle St-Martin, au-dessus de Furthwangen, non loin de St-Georges. Les eaux de son premier bras arrosent, sous le nom de Breg, les villages de Worenbach et Wolterdingen; celles du second, sous le nom de Brieg, se rendent par Willingen à Donau-Eschingen, où tous deux se réunissent et prennent le nom de Danube. Ce fleuve coule au nord-est jusqu'à Ratisbonne, et depuis cette ville dans la direction du sud-est. A partir d'Ulm, où il devient navigable, il forme par-tout un défilé d'autant plus considérable, que le volume de ses eaux est contenu dans un lit qui a fort peu d'îles; aussi le passage en est très-difficile, mais plus haut il peut s'effectuer à volonté, sauf en quelques endroits où le pied des montagnes du Rauhe-Albe gêne fortement les abords de sa rive gauche. La rive droite, au contraire, cotoie des hauteurs à pente douce jusqu'à Ulm, où commence une

plaine qui se prolonge jusqu'au Lech. La ville d'Ulm, maîtresse d'un passage principal, est située au pied d'un contre-fort assez roide de la chaîne du Rauhe-Albe, qui s'éloigne ici du fleuve, et laisse entre elle et lui un pays ouvert de deux à quatre lieues de large, qui s'étend jusqu'à la vallée de la Wernitz, formée par des montagnes de moyenne hauteur.

Entre Ulm et Donauwerth, au confluent de la Wernitz, il y a des points de passage dont les plus importans sont à *Leipheim*, *Günzburg*, *Lauingen* et *Dillingen*, tous quatre plus commodes pour passer de la rive gauche à la rive droite, parce que la première est plus élevée (1). Il en est de même du passage de Donauwerth. Depuis là jusque vis-à-vis de Neuburg, le Danube cotoie des montagnes de médiocre élévation, qui s'abaissent et forment plaine au-delà de Pfœring. Ici la rive gauche du fleuve est resserrée par les revers escarpés des collines où coulent dans de profondes vallées l'Altmühl, la Laber, la Naab et la Regen, tandis que la rive droite est plate et parfois marécageuse jusqu'au confluent de l'Abens; depuis là jusqu'à Ratis-

(1) Ce n'est pas le cas à Günzburg, où la rive droite du Danube domine, au contraire, la rive gauche.

bonne, le cours du Danube traverse des montagnes de moyenne hauteur dont les versans sont très-roides, sur-tout entre Lengfeld et Abach.

Les principaux points de passage entre Donauwerth et Ratisbonne sont : Neuburg, Ingolstadt, Vohburg, Neustadt et Kehlheim ; tous très-bons, à l'exception du dernier, parce que les rochers qui bordent les deux rives du fleuve rendent le passage difficile et le débouché incommode. Ingolstadt présente sous ce point de vue beaucoup plus d'intérêt, attendu qu'il offre encore de vieilles fortifications faciles à relever, et dont on pourrait faire aisément une bonne tête de pont sur l'une ou l'autre rive.

De Ratisbonne à l'embouchure de l'Iser, la rive droite du Danube est découverte, tandis que l'autre est resserrée par des revers escarpés. Les points de passage sont rares dans cet intervalle : celui de Straubing est le seul qui conduise à une grande communication, et qui, par cette raison, soit de quelque utilité. L'espace entre l'Inn et l'Iser est coupé de montagnes de moyenne élévation : l'unique point de passage qui paraît être, au premier coup d'œil, de quelque importance, est à Passau ; cependant, quand on l'examine avec attention, il perd toute sa valeur apparente, attendu qu'on

ne trouve sur la rive gauche du Danube aucune route propre aux opérations militaires. De l'Inn à l'Enns, il n'y a guère plus de passages; la rive gauche du fleuve jusqu'à Mauthausen est bordée de hautes montagnes; la droite, de petites collines qui forment presque par-tout un encaissement très profond, d'où il résulte que les points de Linz et d'Enns, sont eux-mêmes peu favorables à un passage, parce que leur situation ne permet pas de l'effectuer de *vive force*.

Toutes les eaux qui affluent au Danube viennent du nord et du sud. Celles du nord sortent de la principale chaîne de montagnes dont il a été parlé plus haut; celles du sud, au contraire, jaillissent des crêtes les plus élevées des Grisons, ou de la ramification qui s'étend à travers le Tyrol et l'état de Salzburg, jusqu'en Styrie. Les premières ne sont pas aussi considérables que les secondes: aussi n'en parlerons-nous qu'autant qu'elles parcourront le théâtre des opérations donné, afin de décrire plus au long le cours des autres.

L'Enns, qui forme une partie de la base d'opérations à l'est, prend sa source auprès de Radstadt, dans le nord des hautes montagnes appelées Radstædter-Tauern, se creuse un lit sur des rochers escarpés dans une gorge qui ne

s'élargit qu'entre Irdning et Admont, dans la direction de Steier, où elle reçoit la rivière de ce nom. De Steier à Enns, elle coule au pied de montagnes un peu moins élevées, à la vérité, mais dont les flancs escarpés l'encaissent fortement; ce n'est qu'aux environs d'Enns qu'on voit une petite plaine sur la rive droite de cette rivière; sa rive gauche est bordée par des montagnes de moyenne hauteur, qui s'étendent jusqu'au Danube.

On trouve peu de passages favorables sur l'Enns; le bassin de cette rivière a une communication avec Salzburg par Lietzen et Lauphein; une autre par Radstadt; une troisième de Stadt-Steier à Klagenfurth, par Windisch-Garsten, Spital-am-Pirn et Lietzen; enfin une route vers l'intérieur de la Styrie par Altenmarck à Eisenærz et Leoben.

La Traun sort, au-dessus du bourg d'Aussée, des lacs de ce nom et de ceux d'Oden et de Grundel dans la chaîne de montagnes qui sépare la Styrie de la Haute-Autriche; elle forme dans son cours les lacs de Hallstadt et de Traun, reçoit les eaux de l'Ischel, près de l'endroit de ce nom, celles qui dégorgent du lac d'Aber, ou de Saint-Wolfgang, et prend ensuite l'Agger et l'Alben avant de se jeter dans le Danube à Zitzelau. Cette rivière roule sur des roches es-

carpées jusqu'auprès de Lambach, d'où elle traverse, jusqu'à Wels, des montagnes à pic pour entrer ensuite dans une plaine bornée sur la gauche par d'autres montagnes à pente douce, lesquelles s'élargissent à partir de Wels, et restent, sur la rive droite, à une distance toujours égale de son cours: par-tout elle forme un défilé à cause de sa profondeur. Au-dessus de Wels, il y a peu de passages, attendu qu'elle coule entre de hautes montagnes et qu'elle traverse le lac de Traun.

L'Inn jaillit du Maloia-Berg dans les Grisons: il traverse l'Engadine et le Tyrol, dans la direction du nord-est; après sa sortie de ces pays montagneux, il est resserré jusqu'à Œtting par des collines assez élevées, ce qui rend les points de passage de Rosenheim, Wasserburg, Kraiburg, Mühldorf et d'Œtting peu favorables. Au-dessous de cette dernière ville, s'embouche l'Alza, qui sort du lac de Chiemsée; et près de Winkelheim, la Salza, qui a sa source au-dessous de Ronach, et coule, par Mittersill, dans une large vallée bordée par des masses de rochers à pic. Son cours est très-resserré depuis Taxenbach jusqu'à Golling; il l'est moins depuis ce dernier endroit jusqu'à Salzburg, où elle arrose un pays qui est plus

découvert, sans cesser pour cela de former un défilé.

Des montagnes de hauteur moyenne (1), bordent l'Inn jusqu'à Braunau : elles s'abaissent près de cette ville ; le pays se découvre ; les rives du fleuve sont moins escarpées, excepté dans les environs d'Obernberg ; mais attendu que son lit s'élargit alors considérablement, que ses eaux sont abondantes et son cours impétueux, les passages sont en petit nombre et ne se présentent qu'à Braunau, Milham, Obernberg, Schærding et la ville de Passau, près de laquelle les montagnes s'élèvent derechef.

Le pays entre la Traun et l'Enns, au-dessus de Lambach et Steier, est élevé, en partie impraticable ; et n'a que très-peu de communications dans les principales vallées seulement. Il en est de même de l'espace entre la Traun, la Salza et l'Inn, au-dessous de Salzburg et de Rosenheim : depuis ces deux points jusqu'au confluent de la Salza et Mattighofen, les montagnes qui couvrent la contrée sont à la vérité bien cultivées et peuplées ; mais elles sont

(1) Le texte allemand porte *mittel-gebirge* (demi-montagne), expression qui ne peut être rendue dans ce cas par pays montueux.

coupées par plusieurs lacs et des gorges qui rendent les communications très-difficiles. A partir de Steier et Lambach, en allant vers le Danube, le pays s'aplatit : on y trouve plusieurs routes; mais les collines et les ravins qu'on y rencontre à chaque pas le rendent, par cela même, peu praticable, excepté dans la plaine entre Wels et Linz.

L'Iser a sa source dans le Tyrol, au-dessus de Hallerberg, et quitte cette province non loin du pas de Scharnitz, au-dessus de Mittenwald; il reçoit, à Wolfertshausen, la Loisach, passe ensuite devant Munich, tourne au nord-est après s'être grossi près de Moosburg, des eaux de l'Ammer (ou Amper), et de celles du lac de Wurm, et va se jeter dans le Danube auprès de Deckendorf. Les hautes chaînes du Tyrol, qui s'abaissent insensiblement en collines vers ces contrées en suivant le cours de l'Iser, s'éloignent, il est vrai, de Munich, mais n'en circonscrivent pas moins ce grand bassin, dit Moos-Kessel, formé par l'Iser et les montagnes appelées Œrdinger-Moos et Nymphenburger-Ried. Ce bassin, en s'élargissant de l'ouest à l'est, forme une plaine qui a dix-huit lieues depuis Fürstenfeld jusqu'aux forêts d'Anzing près de Hohenlinden, et dix-neuf lieues du sud au nord, c'est-à-dire,

de Holzkirchen, derrière le bois de Hœfeldingen jusqu'à Freising. Cette chaîne se prolonge d'un côté entre le Lech et l'Ammer; et de l'autre, entre l'Iser et l'Inn, où longeant la rive gauche de cette dernière rivière jusqu'auprès de Moosburg, elle contourne la plaine dont on vient de parler, pour border ensuite l'Iser jusqu'à Dingelfingen, et s'aplatir insensiblement vers le Danube.

Cet exposé suffit pour faire voir que l'Iser ne présente que peu de points de passage avantageux : les principaux sont à Munich, Freising, Moosburg, Landshut, Werth, Dingelfingen, Landau, Platting; encore tous leurs abords sont-ils pénibles, à cause des marais ou des hauteurs qui les environnent.

Le pays entre l'Inn et l'Iser, au-dessous de Wasserburg et de Munich, est couvert en partie de montagnes de médiocre élévation; la plupart sont arides, boisées, coupées d'un grand nombre de vallons marécageux, et ne s'abaissent qu'à proximité du Danube. Il n'y a dans ce district que trois ruisseaux qui méritent attention, et cela seulement parce que leurs cours marécageux forment des défilés : ce sont d'abord *la Roth*, qui jaillit auprès de Nieder-Berg-Kirchen, s'unit à Ober-Dietfurt avec la Bina, venant d'Ober-Baden-Kirchen, traverse

Eggenfelden, et entre dans l'Inn en face de Scharding; 2° *la Vils*, qui prend sa source non loin de Kochheim, traverse Vilsbiburg, prend à Kriegsdorf, les eaux de la Kolbach, et s'embouche dans le Danube à Vilshofen; 3° enfin *l'Isen*, qui commence au-dessus du bourg de ce nom, passe devant Dorfen et Ampfing, et se jette dans l'Inn à Neu-Œtting.

Les marais de la rive gauche de l'Iser, entre Munich et Freising, sont considérables, et s'étendent jusqu'à l'Ammer. Cette rivière vient d'Etal, au pied de la chaîne du Tyrol, coule entre des montagnes jusqu'au lac d'Ammer, arrose Bruck et Dachau, et se rend ensuite dans l'Iser à Moosburg, après avoir reçu la Würm, qui sort du lac de ce nom et traverse cette grande étendue de marais. La nature du pays laisse peu de communications ouvertes dans cette contrée.

Nous observerons que les quatre principales rivières dont il a été question plus haut, après avoir quitté la chaîne des Alpes tyroliennes se rendent au Danube dans la direction du nord-est, et qu'au contraire le Lech y arrive perpendiculairement. L'espace entre le Lech, l'Ammer et l'Inn a la figure d'un triangle dont le Danube forme la base. Les assises des montagnes du Tyrol, qui ne sont ici que de fortes

collines, s'abaissent de plus en plus vers le Danube, et se terminent pour la plupart à des plaines marécageuses; des forêts coupées d'une infinité de vallons arrosés par des ruisseaux bourbeux en couvrent la surface et entraveraient les opérations, quoique au-delà de Freising et de Friedberg, il existe des communications dans tous les sens. Les filets d'eau les plus remarquables de cet espace, sont la grande Laber, l'Abens, l'Ilm, la Paar et l'Acha.

Le Lech prend sa source au Hornspitz, sur le mont Tannberg, dans cette grande chaîne qui sépare le Vorarlberg du Tyrol, et divise, dans une direction septentrionale, les affluens du Rhin et du lac de Constance, de ceux du Danube. Il quitte le Tyrol au-dessous de Reuti, entre Pinzwang et Fuessen, où il n'est encore qu'une petite rivière; des rives escarpées resserrent son cours torrentueux jusqu'à Landsberg, et en forme un défilé difficile; qu'on ne peut franchir qu'à Fuessen, Schongau et Landsberg. Ici les montagnes s'abaissent, et la vallée dans laquelle il coule s'élargit. Aux environs d'Augsburg, il est bordé par des collines qui s'écartent souvent de deux et trois lieues de ses rives. Il reçoit près de cette ville la Wertach, et serpente dans la plaine jusqu'au Danube. A partir du point où la vallée

s'élargit, jusqu'à son confluent auprès de Rain; le lit de cette rivière est parsemé d'îles, et a plusieurs gués aux environs d'Augsburg. On voit par-là qu'en descendant son cours depuis Landsberg, il ne manque pas de passages: les principaux sont dans cette ville et à Rain.

Les courans entre le Lech et l'Iller qui méritent quelque attention sont: la Wertach, la Schmutter, la Zusam, la Mindel, la Kamlach et la Günz; ce ne sont pourtant pas des défilés remarquables, puisque, loin de sillonner de profondes vallées, ils arrosent au contraire un pays ouvert bien pourvu de communications.

L'Iller descend des montagnes de Dernberg et d'Eckberg dans le Vorarlberg, quitte la grande chaîne au-dessus d'Immenstadt, passe près de Kempten, et tombe dans le Danube, vis-à-vis d'Ulm. Quoique ses rives ne soient point escarpées, il présenterait pourtant des obstacles à un passage à cause de la rapidité de ses eaux, s'il n'avait plusieurs beaux ponts auxquels aboutissent nombre de communications. Depuis l'Iller jusqu'aux sources du Danube, le pays quoique coupé, se compose de hauteurs à pentes douces, arrosées par de petits ruisseaux; il est bien cultivé, très-peuplé, et par conséquent rempli de communica-

tions. La Riess, la Schussen et l'Ostrach, sont les seuls défilés qu'on rencontre. Cette dernière petite rivière forme depuis sa source, auprès de Nassach, jusqu'à son confluent non loin de Mengen, un marais qu'on ne peut passer qu'en fort peu d'endroits.

Les principaux affluens du Danube sortant de la chaîne de montagnes qui le sépare du Rhin et viennent s'emboucher sur la rive gauche sont :

1° La Blau, ruisseau qui mérite à la vérité peu d'attention pour le volume de ses eaux, mais qui, jaillissant auprès de Schelkingen, coule dans une gorge formée de rochers à pic, et tombe près d'Ulm dans le Danube.

2° La Brenz, qui serait aussi peu remarquable si, à partir de sa source auprès de Kœnigsbrunn, son cours ne traversait une vallée profonde jusqu'à Giengen, pour ensuite s'emboucher à Gundelfingen.

3° La Wernitz, qui reçoit aupres de Heroldingen les eaux marécageuses de l'Eger et les courans qui descendent de la montagne de Ries. Ce n'est qu'entre Haarburg et Donauwerth, qu'elle forme un défilé escarpé.

4° L'Altmühl, qui prend sa source au village de Hornau dans le pays de Baireuth, passe devant Eichstædt, et se jette dans le Danube au-

près de Kehlheim. Son lit est encaissé entre des roches profondes, et ce n'est guère qu'auprès d'Eichstædt, Kunting et Beilengries (ou Berngries), qu'elle offre des passages.

5° La Schwarze-Laber, qui sort du village de ce nom, et arrive au Danube à Bruck.

6° La Naab, formée de trois ruisseaux : le premier, appelé Wald-Naab, a ses sources auprès de Neubau, au pied du mont Ochsenkopf dans la masse nommée Fichtel-Gebirge; le second appelé Bœkmische-Naab, commence au-dessus du village de Naab, non loin de la petite ville de Bernau, tous deux se joignent à Neuhaus; le troisième, dit Heide-Naab, est formé par la réunion de plusieurs sources qui se rendent du Fichtel-Gebirge aux champs dits Nassen-Haide; il se mêle à la Wald-Naab à Wildenau. Cette rivière ainsi grossie, reçoit à Pfreint, le ruisseau de ce nom, et à Schwarzenfeld, la Schwarzach venant de Waldmünchen par Retz et Neuburg; elle passe ensuite devant Schwandorf et Burg-Lengenfeld, reçoit la Vils à Kalmünz, et se jette à Orth dans le Danube. Les sources de la Vils se joignent au-dessus de Vilseck, passent à côté d'Amberg, et reçoivent, auprès de Schmidtmühl, la Lauter, qui vient de Castell.

Ces affluens de la Naab suivent des vallées

profondes, bornées par des rochers à pic. Le pays qu'ils traversent est élevé, aride et pierreux. Le peu de chemins qu'on y trouve est mauvais. La chaîne principale dont ils descendent s'élève dans le pays de Baireuth à une grande hauteur, et forme le Fichtel-Gebirge, masse fort escarpée, mais qui n'est pas totalement dépourvue de communications. De ce point part une grande ramification qui trace, dans la direction du sud-est, la limite entre la Bavière et la Bohême, sous le nom de Bœhmerwald, se détourne vers l'est, et sépare cette dernière province de l'Autriche. Dans toute cette étendue, les sommités de la chaîne sont couvertes de forêts épaisses. Entre Egra et Neumarkt, cette chaîne est percée de plusieurs communications difficiles, et qui n'ont aucune liaison transversale. Aux environs de cette dernière ville, le pays devient impraticable, sauvage, escarpé et inhabité, de sorte que jusqu'à la grande route de Budweis, il n'y a pas de communication propre aux opérations militaires.

Le revers de la chaîne qui regarde l'ouest, vers la Naab et le Danube, est très-roide. La Schwarzach, qui en sort pour se rendre à la Naab, est resserrée par de hautes montagnes, mais du côté de l'est, le plateau en est plus

large, et a par conséquent une pente plus douce.

La Schwarze-Regen ou Grosse-Regen, se forme de la réunion de plusieurs ruisseaux qui descendent de la plus haute sommité de cette chaîne ; elle se joint à Kotzding avec la Weisse-Regen ou Kleine-Regen, prend la Cham à Altenstadt, se tourne ensuite au sud par Cham et Nittenau, et tombe dans le Danube près de Stadt-am-Hof. Le cours de cette rivière forme un défilé considérable, parce qu'il est resserré entre des montagnes escarpées, et que ses rives sont parfois marécageuses.

L'Ilz qui descend des frontières de Bohême vers Passau, a peu d'eau, mais coule constamment entre des rochers à pic. La route de Straubing à Cham se divise en deux branches auprès de cette ville, dans la direction de l'est, l'une va droit en Bohême, et l'autre conduit à Kloster-Schoen-Thal, où elle se rattache aux grandes communications qui mènent de Waldmünchen et Schwarzenfeld à la Naab, et de Retz par Nittenau à Ratisbonne. Le peu de routes qui vont du Danube aux montagnes se terminent ici, où les hauteurs deviennent d'un accès très-difficile. Il en est de même en Autriche, où l'on ne trouve entre l'Ilz et les chaussées de Linz et Enns, qui se réunissent à Freistadt

et conduisent à Budweis, aucune route propre aux opérations, quoique le pays soit plus peuplé, mieux cultivé et plus praticable. Ce n'est que par Zwettel, Leonfelden et Rosenberg, qu'un chemin commode mène à Budweis.

L'Eger prend sa source aux environs de Culmbach, sur le revers oriental du Fichtel-Gebirge, près du Heideberg. Il tombe dans l'Elbe à Theresienstadt; son cours jusqu'à son confluent est entièrement bordé de rochers

La Beraun, formée par la réunion de plusieurs ruisseaux qui coulent d'abord sous le nom de Miess, prend son nom près de Pilsen. Ses sources sont situées sur les revers orientaux de la montagne dite Glaser-Berg, ou Croaten-Berg, dépendant de la chaîne principale. Elle tombe au-dessus de Konigsaal dans la Moldaw. Ses rives sont escarpées, ses eaux peu profondes, mais elle est sujette à des crues fréquentes.

Entre l'Eger et la Beraun, et sur la droite près de la Wottawa, les montagnes s'abaissent insensiblement vers l'Elbe et la Moldaw; et quoique le pays soit rude et impraticable, il se découvre à dix à douze lieues de la frontière; plusieurs chemins descendent des hauteurs dans la plaine, et ne sont coupés que par un

petit nombre de ruisseaux. Les deux rivières dont on vient de décrire le cours, y forment les uniques défilés.

La Wottawa descend de la chaîne principale qui borde la Bohême au sud à l'est, reçoit la Planitz à Piseck, et se jette dans la Moldaw au-dessus de Klingenberg.

Entre la Wottawa et la Moldaw supérieure, le pays s'exhausse de nouveau et se transforme en montagnes recouvertes en grande partie par des bois peu frayés.

La Moldaw prend son origine dans des gorges profondes, entre les hautes montagnes de Brettenberg, de Schwarzenberg et de Vogelstein à l'est de la chaîne principale, d'où jaillissent la Wottawa au nord et l'Ilz au midi. Elle se dirige au sud-est vers le péage de Seiften, puis se détourne au nord et se jette dans l'Elbe à Melnik. Son lit, creusé dans une vallée profonde et étroite, ne peut être franchi qu'en peu d'endroits. La plupart se trouvent entre Rosenberg et Moldautheim, où le pays est assez peuplé et cultivé; au-dessous de Tein, la rivière devient trop considérable et ses bords trop escarpés pour la franchir commodément.

Il en est de même de l'Elbe, depuis sa jonction avec la Moldaw jusqu'à son entrée en Saxe. Dans l'étendue où ce fleuve forme la droite de

la base d'opérations à l[illegible], on ne peut le passer qu'à Leitmeritz sur u[illegible]nt.

SECTION II.

Considérations sur le Théâtre de la guerre.

En jetant un coup d'œil sur le théâtre de la guerre qu'on vient de décrire, on voit qu'il fournit, sous le rapport stratégique, les résultats importans qui suivent :

1° Ce théâtre a la forme d'un parallélogramme. La route du vieux Brisach, qui passe par Memmingen, Landsberg, Munich, Alt-Œtting, Braunau et Steier, marque la ligne du sud, parce que plus loin dans cette direction, il n'en est aucune autre qui soit propre aux grandes opérations. Elle a un développement de 152 lieues ou 25 marches. La route de Mayence à Egra et Theresienstadt, est de 129 lieues ou de 22 marches, et forme la ligne septentrionale. Les bases d'opérations tracent les deux autres lignes; celle de l'est de Steier à Theresienstadt a 83 lieues ou 14 marches; et celle de l'ouest, de Brisach à Mayence, 63 ou 10 marches.

En prenant un terme moyen, on peut évaluer la longueur des deux premières lignes à

24 marches, et à 12 c[illegible] des deux autres (1). Ainsi les deux lignes d[illegible]ord et du sud, n'ont que la moitié de la lon[illegible]ur des bases.

2° La base d'opérati[illegible]le l'ouest est à tous égards très-avantageuse. Formée par le Rhin, qui présente une bonne ligne de défense et partout des passages favorables, elle en a deux couverts par des têtes de pont, et se trouve en outre protégée par nombre de forteresses. Une seconde ligne de places, à une petite distance de l'autre, empêcherait les progrès de l'ennemi lors même qu'il aurait franchi la première barrière.

Le Rhin coule dans une vaste plaine, en sorte que de chaque côté il y a des communications faciles sur toute la ligne d'opération. Une infinité de routes partent de ses rives vers l'est, et se croisent dans tous les sens. On peut donc se porter en avant de cette base sans obstacles, puisqu'on a le choix de sa ligne d'opération, et qu'il suffit d'assurer ses propres communi-

(1) Il est assez singulier de prendre un terme moyen hypothétique, quand il s'agit de données positives. Une ligne d'opération qui a dix marches, et l'autre qui en a quatorze, ne peuvent offrir d'autre résultat que celui qui existe réellement, ni faire le terme moyen de douze.

cations sans qu'il soit nécessaire de couvrir la base même.

Les avantages ne sont pas aussi marqués sur la ligne d'opération de l'est; l'aile droite seule en est couverte par Theresienstadt, Prague et la Moldaw, qu'on ne peut passer que dans cette dernière place et à Tein. Le terrain présente les mêmes difficultés pour déboucher entre Budweis et Enns, où le Danube coupe la base d'opérations. La partie comprise entre Enns et Steier est, à la vérité, couverte par l'Enns; cependant, comme la rive gauche de cette rivière domine presque par-tout la rive droite, la défense n'en est que précaire, et l'on éprouve de grandes difficultés à déboucher des deux seuls points de passage qui se trouvent à Enns et à Steier.

Cette base n'a qu'une seule route de communication sur tout son développement; elle conduit de Prague à Enns par Freistadt, et ensuite à Steier par la rive gauche de l'Enns. De Freistadt un chemin conduit à Linz et à Wels. Le Danube n'offre que deux passages qu'on puisse compter dans la base d'opérations, c'est-à-dire, qu'il n'y aurait que deux points de liaison entre les deux parties de cette base que le fleuve sépare. Le premier est à Enns, et le second à Linz, deux milles plus loin; encore

présentent-ils des difficultés à cause de l'escarpement de ses rives. Cette base d'opérations est aussi défavorable dans l'offensive, où la nature du pays en avant s'oppose à ce qu'on débouche avec facilité et restreint le choix des entreprises, que dans la défensive, où il faut beaucoup de célérité dans les mouvemens pour garantir les points menacés (1).

Les montagnes qui masquent l'aile gauche, empêchent de se porter en avant, excepté dans le court intervalle entre le Danube et la route de Steier par Wels et Lambach. En face du centre s'élèvent les montagnes impraticables

(1) Cette pensée, quoique juste au fond, semblerait équivoque à beaucoup de lecteurs, si elle n'était expliquée. En effet, on pensera généralement que toute ligne où l'on attend l'ennemi, est justement plus facile à défendre, à mesure que les communications y sont plus rares et plus difficiles; car la frontière la plus inaccessible, à laquelle on n'aboutirait que par un seul chemin, serait bien celle qu'on attaquerait avec le moins de succès. Mais l'auteur a voulu dire, sans doute, que la base d'opérations citée ne serait pas d'une défense aisée, parce qu'elle est accessible perpendiculairement, et dans la direction suivie par l'ennemi; tandis que les communications transversales ou parallèles manquent, et que les troupes chargées de défendre la ligne ne pourraient pas se mouvoir avec facilité pour se porter au point où l'effort aurait lieu.

du Bœhmerwald, dans lesquelles on ne peut établir de communications, à partir du Danube jusqu'à la route qui conduit à Ratisbonne par Klattau et Neumarkt. Il y a bien entre cette première ville et Egra quelques chemins qui conduisent de l'extrême droite, au-delà de cette masse de montagnes, mais ils sont très-difficiles. On ne peut donc assigner d'autre direction aux opérations que vers les débouchés des montagnes entre Egra et Neumarkt, ou dans la vallée du Danube, par Enns et Steier vers l'Inn; encore ces deux lignes sont tout-à-fait séparées par ce fleuve et par la chaîne du Bœhmerwald.

3° Les communications qui traversent la masse principale entre Egra et Neumarkt, s'éloignent les unes des autres, et prennent des directions différentes dès qu'elles ont franchi les crêtes des montagnes. La route d'Egra se dirige vers le Mein; celles de Sandau, Rosshaupt et Klentsch mènent à la Naab, ou de Klentsch même par Nittenau et Kirn vers le Danube; enfin celle de Neumarkt conduit également à ce fleuve.

Dans toute l'étendue comprise entre les sources du Mein, celles du Danube et les deux rives de la Naab jusqu'au-delà de la Vils, les montagnes sont hautes et escarpées; en sorte que toutes les routes n'ont entre elles d'autre liaison

que la chaussée qui va d'Egra ou de Baireuth par Schwandorf à Ratisbonne. Ce n'est qu'au-delà des défilés de la Vils et de la Laber, où le pays se découvre, qu'il y a des communications directes, soit pour aller au Rhin, soit pour se rendre de ce fleuve au Danube. Les défilés, qu'on rencontre çà et là, sont si peu importans et si faciles à franchir, qu'on ne peut les considérer comme des obstacles dans le jet d'un plan de campagne.

Il n'y a que deux points sur la rive droite du Danube, d'où l'on puisse déboucher de la Basse-Autriche, sur cette base d'opérations; ce sont ceux de Steier et d'Enns. Les deux routes principales qui passent par ces villes, s'éloignent l'une de l'autre après qu'elles ont passé l'Enns. La première longe le Danube et va à Ratisbonne, l'autre se dirige vers l'Iser en traversant Braunau, Landshut et Munich. Les rives marécageuses de cette rivière et les difficultés que présente le passage de l'Inn, entravent la marche des opérations, et rendent les communications difficiles entre les différentes routes, qui d'ailleurs sont fréquentes et assez commodes dans ce pays où il y a peu de montagnes.

Depuis l'Iser jusqu'aux sources du Danube, la contrée plus ouverte encore, est percée d'un grand nombre de routes qui se croisent

en tous sens; mais dans les montagnes, le long du Rhin, elles côtoyent toujours le cours des affluens de ce fleuve. L'on trouve aussi sur la rive gauche du Danube, plusieurs chemins qui conduisent vers le Necker et le Mein par les sommités du Rauhe-Alhe, en suivant le cours des divers filets d'eau qui grossissent ces deux rivières.

4° Le Danube apportera toujours les plus grands obstacles à la marche d'une armée, soit qu'elle veuille faire des mouvemens, soit qu'elle cherche à lier les différentes lignes d'opérations d'une base à l'autre. En effet, ce fleuve parcourt le théâtre de la guerre presque dans toute sa longueur, et le coupe, ainsi qu'on l'a déjà dit, en deux parties égales, depuis Ulm à Ratisbonne. Comme à partir de la première de ces places, le fleuve forme un défilé considérable, les contrées situées à droite et à gauche de son cours, n'ont entre elles de liaison qu'aux points où les routes aboutissent à des passages. Ces points sont très-rapprochés entre Ulm et Ratisbonne; au-dessous il n'en existe que trois, à Straubing, Linz et Enns (1).

(1) Il y a encore un débouché par Krems; mais les lecteurs se rappelleront que le théâtre de guerre supposé par l'auteur, ne s'étend pas jusques-là.

Néanmoins, tous ces passages sont fort difficiles, tant à cause de la largeur du défilé, que par la disposition naturelle des bords du fleuve. Il ne suffit pas d'occuper une de ses rives pour être maître de l'autre; c'est une position avantageuse, mais non décisive.

Les armées respectives ont, des deux côtés du Danube, des lignes de communications avec leur base; elles peuvent donc, selon les circonstances, s'établir sur l'une ou l'autre de ses rives pour la défense des passages; il est même possible que ce fleuve trace la ligne de démarcation entre elles et restreigne l'étendue du théâtre de la guerre qu'elles occupent. Un pareil état de choses peut durer d'autant plus :

1° Que l'espace d'Ulm à Ratisbonne, où se trouvent le plus de passages avantageux, n'est que de huit marches, et par conséquent trop court pour en effectuer un avec sécurité, et le dérober à la connaissance d'un ennemi posté au point central.

2° Que la nature du défilé ne permet pas de le forcer aisément, et qu'il faut une très-grande supériorité de moyens pour l'entreprendre.

3° Que l'on ne peut se diriger vers les passages situés au-dessous de Ratisbonne, tant que l'ennemi occupe le pays au-dessus sans donner

prise sur ses propres lignes de communications, avant d'être à même d'atteindre celles de son adversaire; car d'après la nature du terrain en aval, on ne peut arriver aux communications de Ratisbonne autrement que par des détours, tandis qu'à partir de ce point, l'adversaire a la faculté de se porter en ligne directe sur les nôtres. En admettant, par exemple, qu'une armée venant de l'ouest, voulût partir de sa ligne d'opération sur la rive droite du Danube, pour gagner, par Landshut et Straubing sur Cham, la communication de l'armée opposée; il faudrait qu'elle fît de Landshut à Cham quatre journées de marche, sans compter le temps qu'elle mettrait à passer le fleuve et à franchir les montagnes dans des chemins difficiles. L'armée adverse n'aurait, au contraire, que trois marches pour se porter de Ratisbonne à Landshut, c'est-à-dire sur la ligne de communication de la première. De Munich à Linz, il y en a dix; et de Ratisbonne à Munich, six; ainsi de suite.

Cette différence devient encore plus sensible, lorsque l'armée de l'est doit opérer offensivement sur la rive gauche, où l'on ne peut gagner un point de passage qu'en faisant un long détour; car il y a cinq marches de Schwarzenfeld par Cham, à Straubing, tandis

qu'il n'y en a pas trois de Ratisbonne au premier de ces points.

4° Que l'armée de l'estne peut entreprendre de tourner le défilé et de passer au-dessus d'Ulm, de la rive droite du Danube à la rive gauche, sans donner prise sur toutes ses communications; tandis que de son côté, l'armée de l'ouest serait obligée, non-seulement de passer ce fleuve, mais encore l'Iller, pour arriver aux communications de l'adversaire en position vers Ulm; ces passages seraient très-difficiles près de leurs confluens en présence de l'ennemi; et si l'on voulait remonter l'Iller pour le franchir plus aisément, on s'éloignerait alors trop de la ligne de retraite. Enfin, il serait également difficile pour les deux partis de tourner la ligne de son adversaire par la rive gauche du Danube, attendu le défaut de communications transversales par les montagnes du Rauhe-Albe.

5° Que la difficulté de forcer le défilé ou de le tourner à proximité de l'ennemi, nécessitant une manœuvre longue, il n'en résulterait aucun avantage, quand bien même on serait parvenu à l'autre rive; car l'adversaire pourrait employer ce temps à passer lui-même le fleuve, c'est-à-dire à venir occuper les positions qu'on aurait quittées pour le tourner. Un semblable échange de positions ne souffrirait aucune dif-

ficulté, parce que chacune des bases a des routes qui conduisent aux deux rives du Danube : on éviterait par-là un combat, et l'on rétablirait même l'équilibre des chances, en prenant une bonne position défensive.

On ne saurait non plus laisser ces positions derrière soi sans danger ; d'abord parce que dans toute l'étendue du pays jusqu'à Ratisbonne, il y a sur le Danube beaucoup de passages d'où partent des routes dans tous les sens; et ensuite parce que, d'après la disposition du théâtre de la guerre, ses bases sont éloignées de vingt-quatre marches, et ses côtés seulement de la moitié ; on voit par-là que l'ennemi aurait plus de facilité à opérer sur les flancs et les derrières de l'armée qui dépasserait ces points, que celui qui manœuvrerait d'une base à l'autre pour atteindre le but de ses opérations.

SECTION III.

Détermination des objets d'opérations.

Le but d'une opération offensive étant de causer tout le mal possible à l'ennemi, plus on le repoussera, plus le mal sera considérable. Toutefois, la probabilité du succès est

la première des conditions d'un plan; et c'est après en avoir calculé les résultats, qu'il convient de prendre un parti. Cette probabilité ne peut exister dans une opération basée sur des communications incertaines, et qui laisse les flancs et les derrières de l'armée à découvert. On ne saurait donc compter sur le succès de celle qui partirait d'une base pour se rapprocher de l'autre, sans avoir au préalable couvert ses flancs; il faut, en conséquence, faire toutes les dispositions nécessaires pour chasser l'ennemi, ou tout au moins l'écarter des points d'où il pourrait mettre obstacle à un mouvement offensif, et s'emparer des communications, à l'aide desquelles il atteindrait son objet.

La manœuvre qu'on exécute sur le flanc d'une armée qui prend l'offensive, doit toujours être dirigée sur le point où plusieurs communications facilitent les mouvemens en direction transversale de toute l'étendue du théâtre de la guerre; ce ne sera donc pas entre Linz et Ratisbonne, ni par la chaîne du Rauhe-Albe, qui sépare le Danube du Neckar et des affluens de ce fleuve, ni par les montagnes qui forment la vallée du Rhin, que ces mouvemens auront lieu; mais bien dans l'étendue parcourue par le Danube, entre Ulm et Ratisbonne. En effet, c'est de là qu'il faut chercher

à éloigner l'ennemi; et pour y parvenir, il est indispensable qu'on puisse agir en liberté dans toutes les directions.

Le Danube est le seul obstacle auquel il faut avoir égard, dans le calcul des grandes opérations sur ce théâtre de guerre, parce que de tous les défilés qui s'y trouvent, il est celui qui exige le plus de temps et de moyens pour le franchir, quand même il ne serait pas défendu par l'ennemi. Il convient donc avant tout de lever cet obstacle, en s'assurant sur le fleuve, des communications hors d'atteinte. Le premier objet que les deux armées doivent se proposer dans leurs plans de campagne, et sans lequel elles ne peuvent se flatter de faire des progrès, est de se rendre maître d'un passage sur le Danube, entre Ulm et Ratisbonne, afin d'éloigner l'adversaire de tous les points où il lui serait facile d'arrêter, par des manœuvres, le cours ultérieur des opérations.

La difficulté de s'emparer d'un passage sur le Danube, quand il est occupé par l'ennemi, ne permet pas de compter sur le succès d'une pareille entreprise, et d'en faire la base d'un plan d'opérations; il faut d'abord tâcher de s'assurer, par un autre moyen, d'un passage au moins sur ce fleuve. Le meilleur et le seul sur lequel on puisse compter, c'est

d'arriver au défilé avant que l'adversaire y soit parvenu, et déjà en mesure de le défendre : les opérations doivent donc être conduites sur les points de passage mêmes, ou dans une direction telle qu'on soit sûr d'y arriver avant lui. Les obstacles que l'occupation d'une rive présente aux opérations qui ont lieu sur l'autre, sont réciproques, et entravent également les entreprises de l'armée opposée; ainsi toutes deux ont un égal intérêt à gagner le défilé du Danube, qui se trouve être, dans ce cas, l'objectif des deux partis.

Mais c'est principalement entre Ulm et Ratisbonne que le Danube a une influence marquée sur les opérations des deux armées, parce que les points de passage compris dans cet espace offrent seuls des communications qui coupent le théâtre de la guerre dans tous les sens; c'est par conséquent dans cet intervalle qu'il faut prendre une position favorable. Les deux partis peuvent se procurer cet avantage avec la même probabilité de succès, vu que la distance entre les deux extrémités du défilé et les bases d'opérations les plus rapprochées, est à peu près la même. En effet, de Brisach à Ulm, il y a dix marches; de Strasbourg jusqu'à la même ville, huit à neuf; de Lauterbourg, huit; de Budweis et d'Enns à Ratisbonne, il y en a dix.

Cette différence paraît moindre encore, si l'on considère qu'Ulm est encore distant de huit marches de Ratisbonne, qu'il existe beaucoup de passages dans cet intervalle, et qu'il suffit d'en avoir occupé un avant l'ennemi, pour manœuvrer sans obstacle sur les deux rives de ce fleuve. C'est aux circonstances à déterminer le choix du point le plus favorable et la manière de bien débuter, en écartant l'adversaire du fleuve et des positions d'où il arrêterait le cours ultérieur des opérations. Ce point enlevé, on marchera avec circonspection contre sa base, afin de s'emparer d'autres positions ou de quelques passages d'une importance plus décisive.

La base d'opérations de l'ouest est tellement couverte par le Rhin et par la double ligne de places fortes, que ce n'est qu'à la suite d'événemens extraordinaires et hors de la prévoyance humaine, qu'il est permis de l'attaquer; tout ce qu'on peut espérer, c'est de s'en approcher, et de choisir une position qui procure la faculté de déjouer les opérations de l'ennemi, de le repousser quand il se montre sur la rive droite du fleuve, et de couvrir les pays en arrière.

La ligne la plus convenable à ces sortes de positions, serait celle d'où l'on pourrait se mou-

voir vers toutes les lignes d'opérations de l'ennemi, sans compromettre ses propres communications. Celle qui remplira cette condition et se trouvera en même temps la plus rapprochée de lui, est la meilleure, parce qu'elle couvrira une plus grande étendue du pays en arrière.

La route de Fribourg à Francfort, dans la vallée du Rhin, forme la première liaison entre les différens débouchés de la base d'opérations occidentale; mais cette ligne est longue : les deux têtes de pont de Kehl et de Cassel, situées à ses extrémités, protégent tous les passages qu'il plairait à l'ennemi d'effectuer. La vallée du Rhin n'a pas plus d'une marche de largeur, et toutes les routes qui en partent sont parallèles jusqu'au-delà des montagnes et sans liaison transversale. C'est pourquoi il serait trop dangereux de s'établir sur une de ces lignes, l'ennemi pouvant déboucher vivement et inopinément de ses têtes de ponts, et atteindre les communications ou la ligne de retraite de l'armée qui s'y serait placée, avant qu'elle eût le temps de les couvrir.

La seconde ligne de communication entre les routes qui vont du Rhin au Danube, conduit de Mœskirch à Miltenberg et Aschaffenburg, en longeant le pied oriental des montagnes; elle parcourt un pays ouvert, et donne plus de

facilité pour manœuvrer, que celle de la vallée du Rhin; elle est en outre parmi les routes propres à la défensive, la seule qui se trouve entre la base occidentale des opérations, et une ligne tirée d'Ulm vers le Mein.

Le point le plus avantageux pour prendre position contre la base de l'ennemi, est entre Stuttgard et Ludwigsburg: il sera regardé comme le second objectif des opérations de l'armée de l'est. Il réunit toutes les conditions qu'exige la Stratégie, pour agir défensivement; aucun sur toute la ligne, n'a de communications plus courtes avec le Danube: les routes d'Esslingen à Ulm, de Canstadt à Dillingen par Heydenheim, d'Aalen et de Nœrdlingen par Ingolstadt et Ratisbonne, y aboutissent; l'ennemi qui s'avancerait du Rhin ne pourrait, sans être prévenu, atteindre une route qui menaçât cette ligne de retraite. La plus courte de celles qui y mènent, ainsi qu'aux bords du Danube, est celle de Brisach à Ulm par Mœsskirch; or de Brisach à Mœsskirch, il y a six marches, tandis qu'on n'en compte que quatre de Stuttgard: de Brisach à Ulm par Mœsskirch, il y a dix marches, et de Stuttgard, quatre seulement: tous les autres débouchés qui conduisent de Strasbourg au Necker, se rapprochant davantage vers le front de la position qu'on pro-

pose de prendre entre Stuttgard et Ludwigsburg, sont par conséquent encore moins à redouter pour elle.

Les routes qui conduisent du Mein au Danube, quoique un peu plus éloignées de la position de l'armée de l'est, sont également peu dangereuses, attendu qu'elles ne se tournent vers le Danube qu'après avoir débouché des montagnes du Rhin, et se dirigent sur des points qu'on atteindrait tout aussi vite de Ludwigsburg. Ces routes côtoyent les deux rives du Mein jusqu'à Aschaffenburg où elles se séparent : la première va à Miltenberg et se partage en deux branches au débouché des montagnes, l'une gagne le Necker par Heilbronn et Ludwigsburg, l'autre va à Mergentheim ; la seconde route conduit par Esselbach à Würzburg, et de cette ville au Danube, en passant par Ochsenfurt ou Kitzingen. De Mayence comme de Ludwigsburg, il y a cinq marches jusqu'à Miltenberg, et six jusqu'à Würzburg. D'un autre côté, trois routes conduisent de Heilbronn vers le Mein, et coupent celles dont nous venons de parler à Miltenberg, Bischoffsheim, Würzburg, Ermgen, Ochsenfurt et Kitzingen.

Soit que l'on considère l'impossibilité de dé-

rober les mouvemens d'une armée, soit qu'on calcule le temps nécessaire pour s'avancer des bords du Rhin à travers les montagnes, où l'on est forcé de défiler sur une seule route, tandis que l'armée de l'est, qui a moins de chemin à parcourir, a la liberté de manœuvrer sur plusieurs colonnes; l'on voit que de la position prise, on peut non-seulement prévenir l'ennemi sur toutes les lignes d'opérations, mais encore gagner assez de temps pour aller au-devant de lui.

On ne trouve pas contre la base de l'est de position semblable à celle que nous venons d'indiquer, et qui rende, en quelque sorte, celui qui l'occupe, maître de la majeure partie du théâtre de la guerre. De Ratisbonne jusqu'à la route de Theresienstadt à Steier, il n'existe que le chemin de Cham par Straubing, lequel coupe presque transversalement le théâtre de la guerre : ce chemin, qui traverse d'âpres montagnes, est trop étroit et trop difficile pour permettre des mouvemens rapides : il n'est donc d'aucune utilité dans une ligne défensive; ainsi l'on restera près de Ratisbonne, ou l'on pénétrera jusqu'à la base de l'ennemi pour chercher à s'y établir.

Les deux ailes de la base orientale sont

couvertes par des montagnes et des places fortes, et l'on ne peut guère combiner de mouvemens contre son centre, pour se rendre maître de toute la ligne. Il faudra donc se résoudre à tenter une opération isolée sur l'une des rives du Danube, attendu que la base de l'est ne peut, à proprement parler, être rompue qu'entre le Danube et Steier, ou entre Tein et Rosenberg. Une pareille entreprise n'aurait cependant de succès qu'autant que l'ennemi, dans l'impossibilité de gagner Ratisbonne, serait hors d'état de changer de rive et d'arrêter les mouvemens de l'armée de l'ouest, par une opération sur ses derrières.

En supposant même que ce cas ne soit pas à craindre, les points les plus importans de la base de l'est, où toutes les communications aboutissent, sont Enns et Budweis. Or, l'éloignement de ces deux points, et les difficultés d'y arriver, sont à-peu-près dans les mêmes rapports. Il y a de Ratisbonne à Enns dix marches, et autant de Ratisbonne à Budweis : la route qui conduit à la première de ces places traverse l'Iser et l'Inn, celle qui mène à l'autre est tracée sur les montagnes de la frontière de Bohême; mais en comparant les avantages de ces deux directions, on donnera la préférence à celle de Budweis, et l'on regardera ce point,

avec raison, comme le second objectif des opérations de l'armée de l'ouest.

La marche sur Enns vous rend maître d'un petit espace resserré entre de hautes montagnes et le Danube, où l'ennemi arrête tous progrès ultérieurs, en s'établissant sur les escarpemens de la rive gauche de ce fleuve : position dont on ne peut le déloger en aucun cas. Si vous avancez, au contraire, jusqu'à Budweis, alors votre armée est maîtresse de la plus grande partie de la ligne d'opération de l'ennemi. Celui-ci se porte-t-il sur Prague? les deux rives du Danube appartiennent au vainqueur, qui peut utiliser ce fleuve pour le transport de ses parcs et l'établissement de ses communications sur la rive droite. L'avantage n'est pas moindre pour lui, si l'adversaire se retire sur le Danube. En effet, rien n'est plus aisé que de l'y tenir en échec avec peu de troupes, et de s'établir sur sa base d'opérations en investissant, sans perte de temps, Prague ou Theresienstadt.

Dès qu'on a dépassé la frontière de Bohême, les communications sont encore plus sûres, parce qu'elles s'étendent d'Egra à Mayence, conséquemment à une plus grande distance du Danube et des points où l'ennemi pourrait les gêner. Au reste, il ne saurait lui-même s'exposer à quitter les environs d'Enns et de Linz,

pour manœuvrer, en remontant le Danube, sans donner prise sur sa ligne de retraite, à l'adversaire posté dans les environs de Budweis, attendu que de ce point aux deux premiers il y a trois marches, et douze de ceux-ci à Cham.

SECTION IV.

Choix des lignes d'opérations.

Pour la facilité du coup d'œil, on trouvera ci-après, sous la forme d'une table, les indications de toutes les lignes dont l'exacte connaissance est indispensable pour déterminer les opérations sur le théâtre de guerre donné.

Cette table comprendra :

1° Les deux bases d'opérations ;

2° Les côtés nord et sud du théâtre de la guerre ;

3° Le défilé du Danube, considéré comme premier objectif des opérations ;

4° Enfin, les lignes de communications des deux bases au premier objectif, qui servent à tous les mouvemens intermédiaires, et subséquemment à parvenir au second.

Les lignes d'opérations qui partent du Rhin, sont divisées en trois branches, savoir : entre la Wiese et la Murg, entre la Murg et le Necker, et le long du Mein.

Bien qu'il y ait, entre la Murg et le Necker, beaucoup de passages sur le Rhin, et que plusieurs routes partent des bords de ce fleuve, l'on n'a indiqué que celle du centre, c'est-à-dire, celle de Lauterbourg, en face de Carlsruhe; par la raison que toutes les routes qui débouchent dans cet espace, vont rejoindre si vîte le Necker, qu'il n'y a aucune différence sensible dans leur développement, quelle que soit celle qu'on choisisse.

En déterminant la ligne de la base de l'est, l'on n'a pas fait mention des débouchés sur l'Eger, attendu qu'on n'a pas de motif de préférer cette longue ligne d'opération.

L'on a envisagé cinq points dans le premier objectif, comme buts principaux des lignes d'opérations, savoir: les deux extrémités du défilé du Danube, puis Ulm et Ratisbonne; ensuite Dillingen, comme le plus propre au passage au-dessus d'Ulm; Donauwerth, à cause de la communication voisine du Lech; enfin, Ingolstadt, eu égard à la facilité de rétablir ses fortifications et à la bonté de son passage.

La différence de distance entre ce dernier et les autres est si peu de chose, qu'on peut la regarder comme nulle, et que le calcul de toutes les communications, conduisant des bases à chaque passage, serait superflu.

5° Les lignes directes des bases aux seconds objectifs en omettant les premiers.

6° Les lignes transversales qui forment la liaison des extrémités nord et sud du théâtre de la guerre, coupent par conséquent toutes les lignes d'opérations, et servent à leurs communications réciproques.

(*Voyez* la Carte du théâtre de la guerre donné).

1°.

Base d'opérations à l'Orient.

De Brisach à Mayence (1).

	lieues.	marches.
De Brisach, par Lauterbourg, à Mayence..	63	*ou* 10

Base d'opérations à l'Occident.

De Steier à Theresienstadt.

De Steier à Enns, par Budweis et Prague..	83	— 14

(1) L'auteur a consacré une section entière de son ouvrage, à donner la nomenclature détaillée des stations intermédiaires des différens points que nous indiquons. Nous nous sommes cru autorisé à supprimer ces détails, que l'on peut trouver sur toutes les cartes de poste, et qui, ne pouvant être d'aucune utilité au lecteur, déparent en pure perte un ouvrage d'un si grand intérêt.

2°.

Côté du sud du théâtre de la guerre.

De Brisach à Steier.

	lieues.	marches.
De Brisach par le val d'Enfer, Memmingen, Munich et Braunau.....	152	*ou* 25

Côté du nord du théâtre de la guerre.

De Mayence à Theresienstadt.

De Mayence par Würzburg, Bamberg et Egra.....	129	— 22

3°.

Objectif sur le Danube.

D'Ulm à Ratisbonne.

D'Ulm, par Donauwerth et Ingolstadt.....	50 ½	— 8

4°.

Des lignes d'opérations des deux bases au Danube.

Partant de la base de l'est, au Danube.

1° *Entre la Wiese et la Murg.*

De Brisach à Ulm, par le val d'Enfer.....	54	— 9

	lieues.	marches.
De Strasbourg à Ulm, par la vallée de la Rench	47	*ou* 8

Cette route est si mauvaise dans la vallée de la Rench, qu'elle n'est pas praticable aux voitures en tout temps, ce qui fait qu'elle ne peut être considérée comme une communication principale.

2° *Entre la Murg et le Necker.*

De Lauterbourg, par Stuttgard, à Ulm	49 ½	— 8
par Gemünd, à Dillingen	51 ½	— 9
par Nœrdlingen, à Dönauwerth	54	— 9
par Monheim, à Ingolstadt	69 ½	— 12
par Monheim et Beilengries, à Ratisbonne	85 ½	— 14

3° *Sur le Mein.*

De Mayence, par Dillingen et Ellwangen	70 ½	— 12
à Donauwerth, par Hall	70	— 12
à Ingolstadt, par Mergentheim	85	— 14
à Ratisbonne	90	— 15

Partant de la base de l'ouest au Danube.

Sur la rive droite de ce fleuve.

D'Enns à Ratisbonne	60 ½	— 10
à Ingolstadt	78 ½	— 13
à Donauwerth	92	— 15
à Dillingen, par Munich	96	— 16
à Ulm, par Augsburg	103 ½	— 17

Sur la rive gauche du Danube.

	lieues.	marches.
De Budweis, par Cham, à Ratisbonne.....	57 ½	ou. 10
à Ingolstadt.....	75 ½	— 13
par Stadt-am-Hof et Schambach.	76 ½	— 13
à Donauwerth.....	89	— 15
à Dillingen.....	96	— 16
à Ulm.....	108	— 18
De Prague à Ingolstadt, par Stadt-am-Hof..	81 ½	— 14
à Donauwerth, par Amberg....	54	— 16
à Dillingen.....	101	— 17
à Ulm.....	114	— 19

5°.

Lignes les plus courtes des bases aux seconds objectifs.

Partant de la base de l'est.

De Spire à Budweis, par Mergentheim, Nuremberg et Cham.....	136 ½	— 23
De Mayence à Budweis, par Nuremberg...	143	— 24

Partant de la base de l'ouest.

De Budweis à Suttgard, par Amberg et Nœrdlingen.....	126	— 21

6°.

Lignes transversales qui lient les côtés du nord et du sud du théâtre de la guerre.

	lieues.	marches.
De Friburg, par Rastadt, à Francfort.....	69 ½	*au* 12
De Mœskirch, par Heilbronn, à Aschaffenburg.....	67	— 11
De Memmingen, par Rothenburg, à Würzburg.....	60	— 10
De Landsberg, par Dietfurth et Roth, à Bamberg.....	60 ½	— 10
De Munich, par Schwarzenfeld, à Egra...	61 ⅓	— 12
D'Alt-OEtting à Klentsch.....	42	— 7
De Straubing à Cham, cette chaussée, encaissée entre deux hautes montagnes, est si escarpée en quelques endroits, qu'on ne peut s'en servir sans beaucoup de difficultés, et qu'il ne convient pas de la prendre dans les mouvemens qui exigent de la célérité..		
De Steier à Enns, par Budweis et Pilsen...	89	— 14

Ce sont les circonstances qui déterminent, dans l'offensive, le choix des lignes d'opérations, et dans la défensive, celui des lignes de défense.

SECTION V.

Positions défensives.

Lorsque par manque de forces, ou faute d'être suffisamment préparé, celui qui a le Rhin pour base d'opérations, est contraint de se tenir sur une défensive absolue, il n'a presque rien à craindre. A couvert par ses forteresses, les deux têtes de pont de Kehl et de Cassel le mettent à même d'inquiéter sans cesse l'ennemi qui s'avancerait contre la base, et de lui faire beaucoup de mal sans courir lui-même de dangers.

Celui qui doit défendre la base de l'est, se trouve dans une position bien plus difficile, quand les circonstances et la brièveté du temps ne lui permettent pas d'atteindre les environs de Ratisbonne, et de s'y préparer une position entre Landshut et Wernberg. Sans point intermédiaire pour arrêter les progrès de l'ennemi, n'ayant pour ligne de position que la base elle-même, privé de communications transversales entre les lignes que celui-ci choisirait vers Budweis et Ens pour son opération, il ne lui reste qu'à s'y maintenir jusqu'à ce qu'il se soit avancé de Ratisbonne sur l'un ou l'autre de ces points; seulement alors, selon que-

les circonstances et les forces disponibles le lui permettront, il marchera à sa rencontre, l'attendra à Budweis, s'il se dirige par la Bohême, ou prendra position sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de Linz ou d'Enns, au cas qu'il opère le long de ce fleuve. Dans les deux dernières hypothèses, le point le plus favorable pour l'arrêter est entre Budweis et Kaplitz; Scharding et Klattau en sont à-peu-près aussi éloignés que Ratisbonne est distant de la dernière de ces villes. On peut donc delà, sinon prévenir l'ennemi sur l'Inn et aux débouchés du Bœhmerwald, du moins l'attaquer immédiatement après le passage de cette rivière, à sa sortie des défilés.

En admettant que les circonstances nécessitassent une défense purement passive, la position qu'on vient de proposer serait encore la plus avantageuse, comme centre du seul espace attaquable de la base d'opérations. En s'y concentrant d'avance, on gagne le temps et les moyens, non-seulement de retrancher Budweis, mais encore d'établir une double tête de pont à Linz et à Enns, et de s'assurer par-là de nouveaux moyens de défense qui n'empêcheront peut-être pas, à la vérité, la base d'opérations d'être forcée, mais au moins qui y apporteront de puissans obstacles.

Enfin, si l'on considère que Budweis est à dix marches de Ratisbonne, et que cette ville n'est distante que de cinq de Munich, tandis que l'on compte treize marches de Budweis à Ratisbonne par Linz; qu'on fasse attention à la facilité avec laquelle des détachemens peuvent détruire tous les ponts sur l'Iser, l'Inn et le Danube, et qu'on calcule le temps nécessaire pour les rétablir, on reconnaîtra la possibilité de gagner de Budweis les lignes de communication de l'armée qui agirait contre l'Autriche, en atteignant celles qui conduisent à ce fleuve de l'intérieur de la Bohême. Si, par défaut absolu de moyens, l'on désespérait de se maintenir à Budweis, le seul parti qui resterait à prendre serait de profiter du grand développement des fortifications de Prague, pour se jeter dans cette place, et y causer, par une petite guerre, le plus de mal possible à l'ennemi.

Pour investir cette place, il est obligé d'établir ses troupes devant une longue ligne de circonvallation traversée par la Moldaw, coupée d'une infinité de ravins, et qu'on peut rompre avec des forces inférieures. Si, au lieu de l'investir, il prend position sur l'une de ses rives, alors le but qu'on se proposait est naturellement atteint; il ne fera pas d'autre entreprise, et l'on peut attendre un retour de fortune tranquil-

lement derrière les remparts; mais si après avoir franchi les montagnes de la Bohême, il se dirige sur Budweis; on fera bien d'inquiéter ses débouchés et ses communications.

Les motifs qu'on vient de donner pour déterminer le choix des points propres à la défense de la base d'opérations de l'est, dérivent de leur situation stratégique; mais d'autres considérations peuvent encore avoir de l'influence: par exemple, quand on attend sur un point, plutôt que sur l'autre, des renforts suffisans pour se défendre avec vigueur ou pour reprendre l'offensive. L'on observera pourtant que si l'on jugeait à propos dans cette vue, de prendre position sur un point moins favorable à la défensive, il ne faudrait le faire qu'avec la certitude de se réunir aux renforts attendus, avant que l'ennemi fût en mesure de s'y opposer ou de forcer la position, sans quoi l'objet du mouvement serait manqué.

Le but de la défensive est de gagner du temps; on le remplit d'autant mieux qu'on entrave la marche de l'adversaire, et qu'on retarde son arrivée aux points décisifs. Ceci exige tout le talent et toute l'énergie du général en chef, notamment quand ses points ne sont pas assez forts par eux-mêmes, pour faire une longue résistance. Ainsi, quand on peut rassembler à temps assez de moyens pour compenser la

supériorité de l'ennemi par les ressources de l'art, et suppléer au défaut de troupes par l'avantage de la position; de même lorsqu'on espère l'arrêter, en lui inspirant de justes craintes et en l'obligeant à ne s'avancer qu'avec la plus grande circonspection, on fera bien de s'écarter un peu de la base d'opérations, et de prendre toutes les positions favorables qu'on pourra atteindre avant lui.

On se procurera par les moyens qu'on vient d'indiquer, tous les avantages désirables pour une position défensive; savoir, la liberté de se mouvoir sur les flancs et en arrière, tandis que l'ennemi serait restreint à certains points d'attaque, et que des obstacles élevés par l'art ou la nature entraveraient ses entreprises. Les positions défensives ne méritent pas seulement d'être profondément appréciées dans les combinaisons d'une guerre de défense, elles doivent encore être prises en considération dans les entreprises offensives. Des revers, des événemens imprévus forcent bientôt une armée envahissante à se défendre à son tour. Ainsi, un général devra toujours calculer d'avance les ressources et les moyens de résistance que l'ennemi pourrait lui opposer, et qu'il aura à vaincre pour arriver à son but.

Il semble, au premier coup d'œil, que la position défensive la plus avantageuse aux deux

armées soit derrière le Danube, sur l'une ou l'autre rive, entre Ulm et Ratisbonne. Elle serait certainement la plus forte de front; et lors même qu'on ne croirait pas devoir la choisir dès l'ouverture de la campagne, il n'est pas moins vrai que, dans le cours des opérations, elle peut devenir fort utile à celui des deux partis qui aura besoin de gagner du temps. Avant tout, il est absolument nécessaire que l'armée qui l'aura choisie soit maîtresse d'Ulm et de Ratisbonne; car si l'ennemi s'empare de l'une ou de l'autre de ces places et gagne par-là son flanc, elle perd tous ses avantages. L'armée qui s'établira sur cette ligne, ne doit pas seulement être sûre de n'être prévenue sur aucun point, mais encore avoir des forces assez considérables pour la garnir, afin qu'on ne l'attaque ni ne la tourne impunément.

La défensive sur la rive gauche du Danube a ce grand inconvénient, que le plus grand nombre et les meilleures lignes d'opérations conduisent de cette rive aux bases et sur les derrières de la position proposée; ce qui en rend la défense précaire. Sur la rive droite, elle a, pour l'armée de l'ouest en particulier, tous les vices d'une position de flanc. Sa ligne de retraite passe d'une de ses ailes sur le prolongement de son front. En cas d'échec, l'armée qui

l'occuperait n'aurait pour se retirer que la route du val d'Enfer, elle-même très-dangereuse; car l'ennemi qui d'Ulm remonterait la rive gauche du Danube, n'est pas plus éloigné qu'elle de la base de l'ouest. La retraite de l'armée de l'est sur l'Enns, n'a pas cet inconvénient, vu que le défaut de passage sur le Danube ne permet pas à celle de l'ouest de l'inquiéter sur la rive gauche de ce fleuve.

Cette ligne de défense perd tous ses avantages, quand une grande supériorité numérique permet à l'ennemi de masquer ses mouvemens, et de continuer ses opérations derrière le Danube sans être aperçu; elle deviendrait même dangereuse si on la gardait trop longtemps, ou que l'ennemi parvînt à forcer le point d'appui le plus rapproché de la base de son adversaire, car alors celui-ci serait hors d'état de prévenir son adversaire sur le second objectif, et exposé par-là à une défaite totale.

Finalement, en prenant position derrière le Danube, on abandonne à son adversaire une grande partie du théâtre de la guerre et de ses ressources. Sous ce rapport, les fronts d'opérations, parallèles à la base de l'ennemi, sont avantageux (1); ils couvrent plus de pays, et

(1) Ce terme de front d'opérations dont je me sers ici,

leur but est plus immédiat. Ce n'est qu'à la base orientale du Rhin, et entre les crêtes du Rauhe-Albe, de la Naab, de l'Iller et de l'Iser, qu'on trouve des lignes de défense propres à ces sortes de développemens, attendu que ce n'est que là qu'on peut traverser, parallèlement aux bases, toutes les routes qui sont à la disposition de l'ennemi pour l'offensive.

La ligne défensive entre le Mein et Moessskirch serait non-seulement opposée avec succès à la base d'opérations de l'ouest; on pourrait, en sens inverse, la prendre avec plus d'avantage encore, contre une armée venant du côté de l'est. Le Necker en couvre le centre, et ses ailes ne peuvent être ni attaquées, ni tournées, tant parce que la ligne de

---

quoiqu'il ne soit pas celui employé par l'Archiduc, me paraît un excellent terme technique, sur lequel il convient de s'entendre. Ainsi, j'appelle la ligne du Rhin, la base d'une armée française qui opère en Allemagne; la ligne d'opération, celle qui mène de la base au point objectif; enfin, le front d'opérations est, en quelque sorte, un prolongement de la ligne de bataille, sans être pourtant la ligne tactique de combat. Par exemple, dans la campagne de 1796, que l'auteur choisit pour appliquer ses idées, la ligne de la Naab était un front d'opérations pour l'armée de Jourdan, et celle du Lech en était un autre pour l'armée de Moreau.

retraite est très-courte, que parce que le grand nombre de ses communications avec la base du Rhin, laisse le choix de la plus convenable, ou qu'enfin la base elle-même est, par ses places fortes, à l'abri des entreprises de l'ennemi. Cependant, comme le premier objet de l'opération est de gagner le Danube, la condition essentielle de la position à prendre à cette hauteur, s'il en est encore temps, doit être d'écarter l'ennemi de ce fleuve, autant que possible.

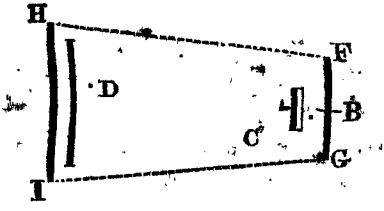
Le cours du Danube d'Ulm à Ratisbonne, étant presque perpendiculaire aux deux bases d'opérations, il s'ensuit de là que les lignes partant des flancs de chacune de ces bases, pour arriver à l'extrémité du défilé opposé, c'est-à-dire, de Mayence et de Brisach à Ratisbonne, ou de Theresienstadt et Steier à Ulm, sont les plus éloignées de celles qui peuvent être embrassées par le front d'opérations des deux armées.

Il résulte de ce principe, que plus une armée est rapprochée de la base d'opérations de son adversaire, plus sa ligne de position doit avoir d'étendue; et que plus elle se retire sur le premier objectif, vers sa propre base, plus cette ligne se raccourcit (1). Elle se termine au point

(1) On ne peut généraliser cette maxime, car, dans beaucoup de circonstances, elle paraîtrait inexacte.

de rencontre de la ligne d'opérations la plus éloignée de l'ennemi dont elle assure la défense; en sorte, par exemple, que la ligne d'Amberg à

La figure suivante est nécessaire pour expliquer cette idée.



L'auteur affirme que l'armée C couvrant le point B de sa base GF, n'a pas un front d'opérations aussi étendu que si elle s'avançait en D, près de la base de l'ennemi HI. Cette idée, qui paraît fort juste en théorie, ne l'est pas toujours dans l'application, et pour s'en convaincre, il faut jeter un regard sur le théâtre de guerre supposé; en effet, une armée autrichienne se trouvant sur le Rhin, devrait avoir, selon l'auteur, un front d'opérations beaucoup plus étendu que si elle était dans la vallée du Danube, puisque sa ligne courrait depuis Brisach jusqu'à Mayence, aux deux extrémités de la base ennemie. Mais pourquoi serait-il nécessaire de régler son front d'opérations sur l'étendue d'une ligne territoriale? N'est-ce pas d'après l'emplacement réel des forces ennemies, qu'il convient de le fixer? Si l'armée s'avance du Danube sur le Rhin, c'est qu'elle est en état de prendre l'offensive. En portant son front d'opérations au point central sur le Necker, il

Landshut, de six marches, ou jusqu'à Munich de neuf, sera pour l'armée de l'ouest la plus étendue, comme étant la plus rapprochée de la base ennemie; tandis que pour l'armée de l'est, celle d'Ochsenfurt à Memmingen, sera de neuf marches. Le front de ces deux lignes se rétrécit à mesure qu'elles se replient sur Ulm et sur Ratisbonne.

On trouve plusieurs lignes de positions avantageuses dans l'étendue dont on vient de parler,

---

n'est pas nécessaire de l'allonger jusqu'aux deux extrémités de la ligne ennemie, car si l'armée française se rassemble vers Mayence, à quoi bon étendre le front d'opérations jusqu'à Brisach? Si elle se réunit sur ce dernier point, pourquoi prolongerait-on la ligne vers Mayence? Enfin, si l'ennemi se divisait aux deux extrémités, loin de s'étendre comme lui, il faudrait se serrer sur le centre et l'y attaquer. Les accidens du terrain s'opposent aussi à ce qu'on puisse présenter l'idée de l'auteur comme une maxime invariable, puisqu'il est vrai que la configuration du théâtre de la guerre, loin d'exiger qu'on prolonge le front d'opérations en avançant vers la base de l'ennemi, obligerait plus souvent à le rétrécir. A l'appui de cette vérité, on peut prendre un exemple sur le théâtre de guerre supposé dans ce chapitre. Lorsqu'une armée française s'avance des deux extrémités de la base du Rhin vers le défilé du Danube, son front d'opérations se rétrécit à mesure qu'elle s'approche des points de Ratisbonne ou de Steier; ce qui est certainement le contraire de l'assertion que nous combattons.

parce qu'elle est coupée par un grand nombre de courans qui se rendent de droite et de gauche presque perpendiculairement et à la même hauteur dans le Danube, et forment des défilés d'une défense facile. Les deux armées peuvent en tirer un égal parti, le terrain étant en général découvert sur leurs rives.

Le Danube coupe toutes ces lignes vers leur centre, c'est-à-dire au point qui est ordinairement le plus favorable à sa défense. Ce point est en même temps celui qui offre les chances les plus avantageuses pour s'y maintenir, quand même l'ennemi aurait déjà franchi une partie des obstacles, et serait maître de quelque passage : considération qui fait encore mieux ressortir l'importance du Danube sur le théâtre de la guerre.

Toute position manquerait son but, si elle ne commandait pas immédiatement le Danube dans le rayon de sa ligne de défense, ou si elle ne se trouvait pas sur le fleuve même : sans cela, l'ennemi pourrait manœuvrer sur la ligne la plus courte, repousser l'armée du premier objectif, et s'ouvrir le chemin du second, en se portant sur le flanc de la position, par les lignes les plus directes qui y mènent du Danube.

A moins d'une grande supériorité numérique, on ne doit dédaigner, ni laisser de côté

aucune position sur le Danube; il faut au contraire les emporter toutes, afin de se débarrasser de l'ennemi.

Les observations précédentes démontrent la difficulté de tourner ces positions sans donner prise sur ses propres communications. Ces inconvéniens sont réciproques; car, à moins d'une supériorité décidée, l'ennemi ne pourrait guère mieux masquer ses attaques à l'armée postée sur le Danube, et tourner sa position en manœuvrant sur ses flancs ou sur ses derrières; en effet, si elle profite du moment favorable, elle parviendra, sans grands dangers, à culbuter les corps restés en position; puisqu'en cas de nécessité, elle conserve toujours la faculté de se retirer derrière le fleuve. Le corps qui aura cherché à la tourner sera lui-même dans une position fort critique, et battu en détail. Celle des deux armées qui n'occuperait qu'une partie des passages du Danube, n'a pas d'espoir fondé de forcer l'autre par une manœuvre, à abandonner la position qu'elle aurait sur ce fleuve, attendu que cette dernière serait à même, non-seulement d'intercepter ses communications, mais encore de se porter directement aux points où l'autre n'arriverait que par des détours.

Il résulte de ces diverses considérations, que

sur toutes les lignes parallèles de défense coupées par le Danube, entre Ulm et Ratisbonne; la position la plus avantageuse doit être sur le fleuve, à proximité d'un passage, puisque ce n'est que delà qu'on a la faculté de manœuvrer rapidement sur les deux rives, de prévenir et de faire échouer les attaques de son adversaire. En effet, si l'on s'écarte du Danube, sans s'assurer les moyens de contre-balancer l'avantage que l'initiative procure à l'ennemi, ses mouvemens commanderont alors aux nôtres; il récupérera, par une surprise ou une attaque inopinée, le temps qu'il aura mis à une plus forte marche; tombera rapidement sur la rive dégarnie, et couvert par le fleuve, il gagnera assez de marches pour en opérer sans obstacle le passage, et prendre en flanc toutes les positions défensives qu'il aura devant lui. Il obtiendra d'autant plus facilement ces différens résultats, qu'il menacera les communications de son adversaire, sans lui laisser le temps d'inquiéter les siennes, et qu'il aura des lignes de retraite sur les deux rives du fleuve.

S'il est vrai qu'une position sur le Danube soit la plus propre à arrêter la marche ultérieure de l'ennemi, tant qu'il reste lui-même appuyé au fleuve; il convient toutefois de dire

que les lignes de défense perpendiculaires à ses rives, acquièrent une importance momentanée. Elles peuvent servir à ralentir les progrès de l'ennemi, et le tenir plus long-temps éloigné du premier objectif, dans le cas où, plein de confiance en sa supériorité, trompé par de faux calculs, ou peut-être forcé par les circonstances, il adopterait une ligne d'opération autre que celle qui de sa base conduit au point le plus rapproché du défilé du Danube. Ainsi, l'on ne doit prendre de position près de ce fleuve, que lorsqu'on est forcé d'évacuer la première. Enfin, il reste une troisième et dernière position sur le fleuve même, qu'on occupera après l'avoir passé, si l'on veut l'opposer comme barrière à l'ennemi. Les défilés qui se trouvent devant le front de ces lignes, et derrière lesquels il y a des communications transversales, servent en même temps d'appui à l'aile dont les mouvemens auraient pour but de prendre en flanc les opérations de l'adversaire, et de protéger la retraite soit vers une autre position, soit sur le Danube même.

Les lignes défensives les plus importantes sur les deux rives de ce fleuve, faisant face à la base d'opérations de l'est, sont celles :

1° De Memmingen, sur la rive droite de l'Iller jusqu'à Ulm; de ce point en passant par

Albek à la Brenz, par Aalen sur le Kocher, par Ellvangen sur la Jaxt, par Rothenburg sur la Tauber, enfin au Mein par Marktbreit et Ochsenfurt.

Il est vrai que cette ligne a l'inconvénient d'avoir neuf marches, et d'être coupée par beaucoup de vallées et de montagnes ; mais il est moins sensible qu'il ne le paraît, parce que l'ennemi ne peut absolument s'avancer sur l'Iller dès qu'Ulm est occupé ; d'où il suit qu'on peut déduire de la ligne de défense, les deux marches d'Ulm à Memmingen. Le terrain, quoique coupé, n'est pas impraticable, puisqu'on peut aussi bien manœuvrer sur la communication transversale, que par les montagnes d'où sortent la Brenz, le Kocher, la Jaxt et la Tauber, tandis que l'ennemi ne suit que des vallées isolées pour se porter en avant.

La proximité de cette ligne des points où débouchent les routes qui viennent du Rhin, ne la rend favorable qu'à celui qui se trouve en face de ces débouchés ; elle serait dangereuse, au contraire, pour celui qui, les ayant à dos, perdrait la faculté de manœuvrer et de choisir ses lignes de retraite.

2° De Mindelheim, derrière la Mindel, jusqu'à Lauingen ; puis de la Brenz par Nœrdlingen, Dinkelspül et Feuchtwangen, à l'Aisch

près Windsheim et Neustadt. Cette ligne est aussi de neuf marches, dont on peut déduire, comme dans la précédente, celle de Mindelheim à Lauingen. De Feuchtwangen à Windsheim, elle suit la crête des montagnes. Elle est avantageuse aux deux partis, mais plus particulièrement contre la base orientale, parce qu'alors elle ne s'étend que jusqu'à Dünkelspül.

3° D'Augsburg à Dünkelspül, le long du Lech et de la Wertach, ligne plus avantageuse contre l'est que ne le serait contre l'ouest celle de Friedberg par Rain, Donauwerth, Wending, Gunzenhausen, Wassermungenau, Heilbronn et Burgfarnbach, laquelle est de sept marches, et se trouve coupée de plusieurs défilés.

4° D'Aicha à Neuburg, Eischtædt, Pfeinfeld, et delà le long de la Regnitz à Nuremberg. Cette ligne a six marches de longueur, et peut servir aux deux partis, avec cette différence seulement, qu'il faudrait s'étendre jusqu'à Friedberg si l'on voulait faire front contre l'est; alors l'Aach et le Neuburger-Moos en couvriraient le centre; et l'aile gauche ne s'étendrait que jusqu'à la Rezat ou au village de Wassermungenau.

5° De Pfaffenhofen par Ingolstadt à Neumarkt, ligne propre aux deux armées, et qui

n'a pas tout-à-fait cinq marches. Ses extrémités ne s'appuient, il est vrai, ni à la route d'Amberg à Nuremberg, ni à celle d'Augsburg à Freising et Munich; mais comme la ligne qui conduit à Amberg est plus courte par Neumarkt que par Nuremberg, et qu'il en est de même de la distance de Pfaffenhofen, de Munich ou de Freising à Augsburg, il en résulte que l'ennemi ne peut en dépasser les extrémités, et qu'il suffit de les occuper pour garantir ces routes. Une des deux armées pourrait prendre la ligne de défense qu'on vient d'indiquer en se plaçant sur la rive gauche du Danube, de Kehlheim à Beilengries, derrière l'Altmühl, et delà le long de la Sulz jusqu'à Neumarkt, position à laquelle le défilé escarpé de l'Altmühl donnerait bien de la force. L'armée qui battrait en retraite vers la Bohême, ne pourrait cependant profiter de cet avantage, attendu qu'elle serait sans communication avec la rive droite du Danube, où il n'existe pas de pont entre Kelheim et Ratisbonne.

6° De Landshut à Wernberg. Il importe d'autant plus d'entrer dans quelques détails sur cette ligne importante, qu'elle se lie à l'occupation de Ratisbonne, comme réunion de toutes les communications, et qu'elle offre en

même temps les premières positions à l'armée qui viendrait de la Bohême.

S'il s'agit de faire face à l'est, la ligne passe alors derrière la Naab sur des montagnes escarpées, de Wernberg à Schwandorf, où elle traverse la rivière pour se joindre à la Regen, et couvrir les avenues de Stadt-am-Hof. Cette dernière a aussi des rives escarpées et peu de passages; l'espace entre elle et la Naab est montueux et facile à défendre. Cette ligne présente néanmoins quelques inconvéniens, parce qu'elle est coupée en deux par la Naab et la Laber, qu'on aurait à dos. Lorsqu'au contraire la retraite s'effectue sur la Bohême, le front de la position est couvert par la Naab, qui en rend l'attaque plus difficile. L'ennemi ne peut s'approcher de cette rivière que par des défilés pénibles; il ne les franchira jamais assez rapidement pour empêcher celui qui les défend, de gagner avant lui les points menacés, ou même de se porter au-delà, et de rendre son débouché impossible en l'attaquant pendant sa marche.

Ce front de défense est moins avantageux sur la rive droite du Danube, par la raison que de Ratisbonne à Landshut, le terrain n'offre pas de position favorable; mais dans cet espace, on trouve une bonne position de flanc dont le front

est couvert par l'Abens et le ruisseau marécageux de la Gross-Laber, et dont les deux ailes s'appuient au Danube : elle a sur ses derrières des passages sur ce fleuve à Ratisbonne et à Kehlheim. L'ennemi qui veut pénétrer entre l'Abens supérieur et l'Iser, ne peut la laisser derrière lui, sans compromettre ses propres communications. Elle réunit toutes les propriétés d'une position défensive, et procurerait un meilleur appui pour les ailes que si on étendait la ligne jusqu'à Landshut.

En général, cette ligne a l'avantage de ne pouvoir être débordée entre Wernberg et Eckmühl, et l'ennemi ne saurait l'atteindre nulle part avant qu'on ne soit en mesure de bien la défendre; elle a encore celui d'être très-difficile à attaquer, en ce qu'elle n'est accessible que par des chemins et des défilés déterminés, tandis que celui qui l'occupe, est en possession de communications faciles. De plus, elle est préférable à toutes les autres lignes sur le Danube, parce qu'il suffit de tenir Ratisbonne pour s'y maintenir, et qu'à l'exception de ce point, les rives escarpées du fleuve, entre Kehlheim et Straubing, n'offrant aucun passage, il n'y a pas de possibilité de la tourner. Enfin, l'ennemi ne tenterait de passage au-delà de ces deux villes, sans

donner prise sur ses propres communications, d'où l'on est en droit de conclure, qu'il ne parviendra à faire évacuer cette position, qu'après avoir emporté Ratisbonne de vive force.

Cette place, liée à Stadt-am-Hof, sur la rive gauche du Danube, par un pont de pierre, est, par sa situation même, le point le plus fort du théâtre de la guerre. Son occupation, sans être subordonnée à la possession préalable d'aucun autre poste, n'en devient pas moins décisive pour la conservation de tous. Ratisbonne est comme un centre d'où partent plusieurs rayons, qui n'ont entre eux de communication qu'à une circonférence très-éloignée. L'armée obligée de manœuvrer sur ce cercle, ne pourra jamais parvenir sur un rayon avant l'adversaire qui, placé au centre, n'aurait qu'à changer de front pour le déjouer : il faut que ce centre soit forcé, si l'on veut en éloigner l'ennemi et passer outre.

Indépendamment de ces lignes de positions indiquées par la nature, il y a bien encore d'autres défilés susceptibles de former des points de défense; mais ils méritent peu d'attention, soit qu'ils ne réunissent pas toutes les propriétés indispensables, soit qu'ils aient les mêmes directions que les premières et concourent au même but qu'elles.

Sur la droite du Danube, ces défilés se forment des courans qui affluent à ce fleuve, entre l'Iller, la Mindel et le Lech, et sur la gauche des ruisseaux de Vils et de Laber, le long desquels les accidens du terrain s'opposent à de grandes manœuvres et à toute communication avec la rive droite. Il en est de même de l'Altmühl, en la remontant au-delà de Beilengries, position dont la principale communication part de l'une des ailes, comme dans presque toutes celles de flanc. Il n'y a pas d'inconvénient à s'établir, pour quelques jours, derrière ces défilés; mais il y aurait de l'imprudence de vouloir en faire des lignes de défense permanentes: ce ne sont, à proprement parler, que des positions isolées du ressort de la Tactique.

Enfin, outre ces diverses lignes de défense, bonnes dans toutes les hypothèses, il en est d'une autre espèce, dont on ne ferait usage que contre des opérations partielles.

On les trouve,

1° Sur l'Ostrach: cette ligne est avantageuse aux deux partis; mais plus particulièrement à celui qui défend la ligne d'opérations par le val d'Enfer et la vallée de la Kintzig;

2° Sur la rive gauche de l'Iller: cette position n'est utile qu'à l'armée de l'ouest;

3° Sur l'Iser : cette ligne n'est avantageuse qu'à l'armée qui a le Rhin pour base, parce qu'au-dessous de Landshut, c'est-à-dire aux points où les communications les plus importantes et les meilleurs passages traversent l'Iser, le cours de cette rivière tourne vers l'est, d'où il suit que la défense de sa rive droite serait précaire et même dangereuse;

4° Sur la Roth, où la position présente les mêmes restrictions;

5° Sur l'Inn, où la ligne est exclusivement favorable à l'armée du Rhin;

6° Sur la Traun, dont le cours offre peu d'avantages pour la défense de la rive droite; cette ligne est plus tenable cependant que les précédentes, attendu qu'elle ne peut être franchie qu'au-dessous de Lambach.

Il y a peu de lignes défensives dans la partie septentrionale du théâtre de la guerre, parce qu'ayant pris le Mein pour limite, les positions de flanc qu'offrent les bords et les environs de cette rivière, sortent des bornes que nous nous sommes proposées : elles se restreignent donc :

1° A la Regnitz; dont le cours perpendiculaire, des environs de Roth jusqu'à Bamberg, offre une bonne ligne pour les deux armées;

2° A la Regen : les ailes de cette position sont appuyées à la Naab et aux montagnes de

la Bohême; on peut s'y maintenir contre un ennemi qui, de Ratisbonne, s'avancerait par Kirn, Straubing et Cham; elle a cependant cet inconvénient, que sa route de retraite de Cham par Neumarkt court derrière son aile gauche;

3° A la ligne qui part de Klattau pour aller à Haid, au pied des plus hautes montagnes des frontières de la Bohême : on peut y manœuvrer, soit pour résister à l'ennemi, soit pour marcher à sa rencontre, s'il débouchait par l'un des trois défilés de Neumarkt, Klentsch et Rosshaupt;

4° A une position de flanc derrière la Beraun, entre Pilsen et Prague, laquelle offre bien quelques avantages sur son front, par l'escarpement des bords de cette rivière et les difficultés du terrain, mais qui a pour les deux partis les défauts de toutes les positions de flanc, c'est-à-dire, d'avoir sa retraite par les ailes, dans le prolongement de son front;

5° A la Wottawa jusqu'à son confluent dans la Moldaw; la position est très-resserrée; couverte sur son front par cette rivière, et bien appuyée au Boehmerwald et à la Moldaw, elle peut être utile aux deux partis, mais particulièrement à celui qui occupera la position de la rive gauche, attendu la direction de

cette rivière et l'avantage qui résulte de l'occupation des débouchés de Klentsch et de *Neumarkt*.

Le détail des déploiememens et des mouvemens sur ces lignes de défense, est du ressort de la Tactique; mais il est à propos de remarquer à cette occasion, que les avantages d'une ligne de défense, ne dépendent pas de l'occupation de tout son front, qu'il suffit souvent d'un seul point bien choisi pour se les approprier tous, qu'il est toujours dangereux de disséminer ses forces sur une ligne stratégique; et qu'en général, on ne doit pas confondre les différentes manières de disposer ses forces sur la ligne de défense, avec le choix même de cette ligne.

Les quartiers d'hiver ont le même but que les positions défensives; et sous les rapports stratégiques, les uns et les autres sont établis d'après les mêmes principes. Leur objet est de couvrir les mêmes points; il faut donc pour cela occuper les mêmes lignes défensives: c'est au tacticien à disposer ses cantonnemens de manière que l'ennemi ne puisse atteindre les points à défendre, avant qu'ils ne se trouvent suffisamment garnis de troupes.

Ratisbonne présente encore sous ce rapport, de grands avantages par son pont de pierre, ca-

pable de résister à tous les efforts des eaux (1). La possession de cette place empêcherait l'ennemi de profiter de la rupture des autres, pour s'emparer d'une grande partie du théâtre de la guerre; elle permet d'établir avec sécurité des quartiers d'hiver sur les deux rives de ce fleuve, sans courir le danger, en cas de revers, d'être forcé à en évacuer une, et de céder à l'ennemi l'avantage décisif, s'il était parvenu à occuper momentanément Ratisbonne (2).

---

(1) Le pont du Danube, à Ratisbonne, est un monument gothique qui étonne par sa hardiesse et sa solidité. Il est bâti en pierres de taille, et consiste en quinze arches de diverse hauteur, qui s'étendent sur une longueur de 1,091 pieds, sur une largeur de 28. C'est le plus beau pont qu'on voie sur ce fleuve : aucun sur le Rhin ne peut lui être comparé. Sa masse énorme le met à l'abri de tous les efforts des eaux et des glaces.

(2) Ceci n'est pas trop intelligible : il y a probablement une faute d'impression dans le texte allemand.

SECTION VI.

Plans d'opérations.

C'est en étudiant le théâtre de la guerre qu'on parvient à connaître les objectifs et à découvrir les moyens qu'offre la nature du terrain pour s'en emparer et s'y maintenir.

C'est à l'aide de ces renseignemens, qu'on combine les opérations, c'est-à-dire, qu'on examine par quelle voie il est possible d'arriver plus sûrement au but proposé, et quel résultat il est permis d'en attendre. Cet examen doit précéder nécessairement toutes les opérations, afin de ne commencer une entreprise que lorsque le résultat présumé répond à son objet, et de ne pas le laisser échapper en débutant par de fausses combinaisons.

S'il est vrai que la nature du théâtre de la guerre entre pour beaucoup dans le plan des opérations, il ne l'est pas moins que le rapport des forces des deux partis et le choix du moment pour l'ouverture de la campagne, influent d'une manière plus décisive encore sur sa réussite; mais ces deux circonstances ne dépendent pas toujours de la volonté du général en chef : la première dérive des ressources et

des forces disponibles des états; l'autre est ordinairement amenée par des événemens politiques ou par les opérations de la campagne précédente. Il ne reste au général qu'à bien se pénétrer de l'état des choses et à combiner ses projets, d'après les moyens qui sont à sa disposition, et selon que les événemens rendent ses déterminations plus ou moins urgentes.

Pour partir d'un point fixe et ramener à des hypothèses simples les divers accidens qui surviendraient dans le cours des opérations, par la différence des forces, et la facilité qu'une puissance aurait d'ouvrir la campagne avant l'autre; on va supposer qu'il y a parfaite égalité de troupes et de moyens dans les deux armées, ainsi que dans la capacité des généraux qui les commandent; ils seront censés partir de leur base à la même époque, et n'être guidés, dans le choix de leur point de départ, par aucune considération étrangère à leurs vues: l'on n'aura égard qu'à la nature du terrain pour développer les avantages d'un parti sur l'autre. La solution de ce problème fera plus facilement connaître et apprécier tous les changemens qui proviendront du hasard ou de la nécessité, et servira de base à leur calcul; car si l'on a compté d'avance sur le choc de masses égales, il sera d'autant plus aisé de déterminer le résultat,

quand il y aura inégalité dans les forces opposées.

Les points des bases d'opérations d'où partent les lignes les plus courtes, pour arriver aux premiers objectifs, sont Lauterbourg pour la base de l'ouest, et Budweis pour celle de l'est. Chacune des deux armées partira de ces points pour arriver aussitôt que possible sur le Danube. L'armée de l'ouest étant de douze lieues plus près d'Ulm, que celle de l'est de Ratisbonne, elle profitera de cette circonstance pour s'emparer de suite d'une plus grande partie de l'espace qui conduit à l'objectif, et préférera par conséquent, à la ligne d'opération d'Ulm, celle qui va directement de Lauterbourg à Donauwerth. Cette ville est éloignée de Ratisbonne de trente-une lieues et demie; mais les armées des deux partis ne sauraient assigner à leur ligne d'opération une direction sur des points plus rapprochés l'un de l'autre, et par conséquent plus éloignés des deux bases respectives; parce que dans une opération d'une longue durée, où tout le succès dépend d'arriver le premier, il est impossible de fonder ses calculs sur l'espoir d'arriver à point nommé et peu d'instans avant l'ennemi; il convient, au contraire, de prendre assez de

latitude pour parer aux retards qui peuvent survenir dans la marche.

Il y a pour l'armée de l'ouest un grand avantage à choisir cette ligne d'opération, en ce qu'elle a la faculté de la prolonger, au besoin, en ligne directe par Manheim jusqu'à Ingolstadt, où elle se trouve déjà fort avancée dans le défilé du Danube. Dans le cas contraire, elle peut se porter sans perte de temps, de Gemünd par Heidenheim à Dillingen; enfin, si les événemens l'exigent, elle est à portée de quitter Heidenheim, pour gagner en toute sécurité, par la ligne la plus courte, la place d'Ulm située à l'extrémité occidentale du défilé.

Pour continuer la supposition d'une parfaite égalité dans les moyens d'opérations des deux armées, admettons que celle de l'ouest a pour suivi, sans aucun changement, sa ligne d'opération jusqu'à Donauverth. Cette ville est à cinquante-quatre lieues de Lauterbourg, et Ratisbonne à cinquante-sept et demie de Budweis. Les deux armées peuvent donc, après avoir fait le même trajet, arriver simultanément aux positions qui leur donnent la faculté de commencer leurs entreprises sur l'une ou l'autre rive du Danube.

Le premier soin du général arrivant sur ce fleuve, doit être d'établir une double tête de

pont, au point qu'il occupe, pourvu que cela ne l'arrête nullement dans l'exécution de son plan, et qu'il n'ait pas besoin du monde nécessaire à ces travaux, ou qu'il le trouve dans les campagnes environnantes; après quoi, il fera les dispositions pour parvenir au second objectif, c'est-à-dire, pour chasser entièrement l'adversaire du premier, ainsi que de toutes les positions d'où il serait à même de l'empêcher d'arriver au second; mais ce but n'est pas facile à atteindre par des mouvemens, car l'ennemi est lui-même sur le Danube, et y appuie une de ses ailes.

Ce que ne produisent pas les manœuvres, il faut le chercher dans l'issue d'une bataille; les deux armées s'attacheront donc à la livrer sur la rive gauche du fleuve; celle de l'ouest, à cause de la grande facilité de gagner Budweis de l'autre côté, en cas de succès, et d'opérer sa retraite en cas de revers; celle de l'est, parce qu'éprouvant un échec, elle couvre le point le plus important de sa base d'opérations, et que Ratisbonne, seul passage qui lui reste encore, est plus faible et plus aisé à forcer sur la rive gauche du fleuve que sur la droite.

Ingolstadt est à treize lieues et demie de Donauwerth, et à dix-huit de Ratisbonne; les deux armées, en faisant un même effort, se trouveront

en présence dans les environs de Kœsching, au-dessus d'Ingolstadt. La Tactique seule déterminera, dans chacune d'elles, si la bataille doit être acceptée dans la position qu'on occupera, ou s'il convient de prendre l'initiative de l'attaque; mais lorsque des considérations stratégiques détermineront les dispositions du combat, celui qui le recevra fera bien d'appuyer une de ses ailes au Danube, et de refuser l'autre. Si l'armée de l'ouest prend l'initiative de l'attaque, son but est d'éloigner celle qui lui est opposée du Danube et de la route de Ratisbonne à Budweis, de gagner le point le plus important de ce fleuve, et de la repousser sur la ligne la plus longue de retraite qui passe par Schwarzenfeld. Si c'est au contraire l'armée de l'est qui attaque, son intérêt exige qu'elle dirige ses efforts contre l'aile gauche de l'armée de l'ouest, afin de la refouler vers Ulm sur le Danube, et de la forcer à abandonner son premier objectif en la resserrant dans les communications les plus difficiles, et menaçant sa ligne de retraite. Les dispositions offensives établies d'après ces considérations, ont encore cet avantage important, qu'on peut refuser celle des ailes que l'adversaire aurait envie de forcer, et éviter de cette manière le danger d'une contre-manœuvre imprévue de sa part.

Lorsque l'attaque a lieu par Ratisbonne, il y a d'autant moins de danger à pousser l'aile droite, que la gauche et par conséquent la ville même, sont fortement protégées par les défilés de l'Altmühl, de la Naab et de la Laber.

La difficulté de franchir ces trois rivières, semble faire croire qu'il serait plus avantageux aux deux partis de passer le Danube dès qu'on est arrivé sur ce fleuve, et de continuer ses opérations sur la rive droite; mais ce serait une erreur, car il faudrait le repasser pour gagner le second objectif; et ce passage, qu'on serait peut-être forcé d'effectuer sous les yeux de l'ennemi, présenterait bien plus de difficultés que celui de rivières peu considérables, encaissées entre des montagnes et des rochers. Ce ne serait que dans le cas où l'on se trouverait obligé d'ajourner la bataille, en l'évitant par une manœuvre, et dans celui où l'adversaire ayant déjà fait ce mouvement, vous forcerait à lui présenter le combat par une contre-manœuvre, qu'il conviendrait de passer de suite le Danube.

Cette bataille sera décisive ou non; si elle ne l'est pas, il faut en livrer une seconde le plutôt possible, attendu qu'il n'y a rien de fait tant que l'adversaire reste sur le Danube; si elle est décisive, il faut profiter de la victoire sans au-

aucun délai, poursuivre l'armée battue sans relâche, chercher à doubler ses avantages, et ne se prendre de repos qu'après avoir atteint le second objectif.

Il ne dépend pas toujours d'un général en chef de choisir sa ligne de retraite, car l'issue de la bataille la détermine dans presque toutes les circonstances. Il n'est guère plus en son pouvoir d'arrêter d'avance la manière de l'opérer. Obligé de faire filer d'abord son artillerie, ses munitions, ses pontons et ses équipages, et d'en encombrer les routes, il doit naturellement les couvrir, et se trouve par-là borné dans la direction de sa marche. Ses mouvemens, dans cette occurrence, ne sont pas aussi prompts que ceux de son adversaire, lequel laissant derrière lui tous ses trains, le gagne de vîtesse et le harcèle bientôt. Ce n'est donc qu'après avoir mûrement pesé ces considérations, qu'on appréciera les résultats de la retraite de l'ennemi.

L'armée de l'ouest, en se retirant sur sa base d'opérations peut longer le Danube et se diriger vers le Necker où sur le Mein. La direction sur le Necker est la plus avantageuse; elle conduit par la ligne la plus courte à une bonne position derrière cette rivière et les montagnes escarpées du Rauhe-Albe, ce qui procure les moyens d'arrêter la poursuite du vainqueur,

et de le forcer à suivre les routes que cette armée a tenues sans qu'il puisse jamais l'y prévenir; mais si après avoir forcé l'aile gauche, il arrivait plutôt par Nœrdlingen en position sur le Necker à Gemünd, alors elle serait forcée à se retirer le long du Danube. Cette retraite peut avoir lieu, soit en passant sur la rive droite, soit en côtoyant la rive gauche jusqu'au-delà d'Ulm, et prenant position aux points les plus favorables.

Dans le premier cas, la retraite sera d'autant plus difficile, qu'on aura tous les jours des combats à soutenir, et que l'aile gauche sera incessamment débordée. Cependant elle n'en est pas moins la plus sûre, vu qu'il est impossible à l'ennemi de prendre les devants par le val d'Enfer, quand bien même il aurait réussi à prévenir l'armée par Ulm et Tübingen, dans la vallée de la Kintzig.

La retraite par la rive droite semble pouvoir s'opérer au moyen d'une marche pénible; mais lorsqu'on considère que les deux armées partent du champ de bataille, c'est-à-dire du même point, et qu'on évalue le temps nécessaire à l'armée battue pour passer le Danube, pendant que l'autre s'avance sur la rive gauche de ce fleuve, l'on reconnaît bientôt que l'armée victorieuse, en se dirigeant sur le val d'Enfer, gagnera

même sur la dernière ligne de retraite de l'autre, une avance que celle-ci perdra sans retour.

Un troisième parti se présente encore, c'est de passer rapidement sur la rive droite du Danube, dans les environs d'Ingolstadt, ou dans la place même. L'effet de cette manœuvre détruirait les différens avantages qu'aurait eu l'ennemi en tournant l'aile gauche de l'armée de l'ouest, en arrêtant sa poursuite et menaçant ses propres communications; elle le forcerait sur le fleuve à une nouvelle attaque, qu'elle éviterait par un changement de rive. Toutefois elle n'adoptera ce parti qu'autant qu'elle n'aurait rien perdu de sa mobilité, de sa force et de son courage, et que l'ennemi n'aurait pas encore acquis une supériorité assez décidée pour masquer ses mouvemens, forcer impunément le passage du Danube au-dessus d'Ingolstadt, et se jeter sur les communications de l'armée battue.

La retraite sur le Mein laissant le vainqueur maître du Danube et de la route qui conduit au second objectif, c'est à tort qu'on croirait menacer son flanc. Le gain de la bataille le met à même de précipiter ses mouvemens. Ses communications étant assurées par l'éloignement du champ d'opérations au Danube, il pourra donc manœuvrer impunément contre

la droite de l'armée de l'ouest, et la rejeter sur le Rhin, en menaçant sa ligne de retraite. L'on ne rencontre dans cette direction d'autre position de flanc entre le Danube et le Mein, que celle de l'Altmühl ; mais sa droite est le point le plus faible, tant à cause de la direction de la rivière, que de la nature des rives en remontant son cours. La gauche est la plus rapprochée de la partie du Danube occupée par l'ennemi, et la position elle-même est si près du champ de bataille, qu'on ne pourrait s'y établir sans s'exposer à un nouveau combat, où l'on n'aurait pas plus d'avantages à espérer.

Il n'est permis de s'écarter d'une ligne de retraite reconnue avantageuse, qu'autant qu'on attend des renforts sur celle qu'on lui préfère ; encore faut-il avoir la certitude d'y trouver une supériorité absolue sur l'ennemi, sur-tout avant qu'il ne vous atteigne, vous disperse, gagne un objectif décisif, et ne s'y établisse : autrement, le but serait manqué. Ce n'est que dans cette seule supposition que la retraite sur le Mein offrirait quelques avantages, parce qu'elle s'opérerait sur un espace croisé par plusieurs routes, et que l'ennemi étant obligé de s'écarter de la ligne qui conduit directement sur la base d'opérations de l'ouest, l'on aurait

plus de temps et de facilité pour se réunir aux renforts qui en partiraient.

Une armée venant de la Bohême et battue près d'Ingolstadt, n'a que deux lignes de retraite, l'une par Neumarkt, et l'autre par Ratisbonne. Si le combat dans lequel elle a succombé a été décisif, elle a tout à risquer en abandonnant le point de Ratisbonne à l'ennemi, qui gagne par-là l'avance sur toutes ses lignes de retraite, et de Stadt-am-Hof menace même la route la plus longue d'Egra. Si dans la vue d'empêcher son adversaire de marcher sur Ratisbonne, elle prenait une position de flanc derrière l'Altmühl, un seul combat malheureux à son aile droite, la priverait de toute communication avec sa base. C'est donc sur Ratisbonne que la retraite offre le plus d'avantages. Les défilés de l'Altmühl, de la Naab et de la Laber arrêtent l'ennemi dans sa poursuite, et laissent le choix de se porter de Stadt-am-Hof sur la Bohême, ou de passer sur la rive droite du Danube à Ratisbonne même. On ferait mieux de se diriger sur la Bohême, si l'armée avait beaucoup souffert, et qu'elle en attendît des renforts, en raison de ce que la retraite a lieu par des défilés où l'ennemi ne pouvant la prévenir, ni éviter de s'engager, serait arrêté à chaque pas par une poignée

d'hommes. Une fois en Bohême, le général en chef a la faculté de diriger sa marche sur Budweis ou sur Prague. S'il a d'égales facilités d'arriver à l'une et à l'autre de ces places, et qu'il espère tenir dans la première ou à proximité, il préférera cette direction comme la plus importante; dans le cas où son armée aurait tellement souffert, qu'il fût hors d'état de défendre ce point, alors il n'aurait d'autre parti à prendre que de se jeter sur Prague, et d'y reprendre l'offensive dès que ses renforts y seraient réunis. Supposé que l'ennemi ait pénétré jusqu'à Budweis sur les entrefaites, il faut alors qu'il combine l'attaque de sa position, de manière à refuser l'aile gauche en avançant la droite, afin de le rejeter sur le Danube, dans les environs de Linz, et de le couper de ses communications avec Ratisbonne. Par cette manœuvre, le général regagnerait le point décisif à marches forcées, par Neumarkt, avant que son adversaire fût arrivé sur l'Iser, et inquiétât assez sa retraite pour la rendre périlleuse. Mais si ce dernier se dirigeait sur Prague, et qu'il s'agît de forcer de front la position qu'il aurait prise devant cette place, alors la Tactique seule ordonnerait les dispositions d'attaque, attendu que dans cette circonstance, sa ligne de retraite est derrière lui, et qu'il n'y a moyen

d'engager l'action qu'en débouchant d'un seul point sur lui : dans l'un et l'autre cas, si l'on vient à perdre une seconde bataille, c'est toujours vers Prague qu'il faut se replier.

Dans l'hypothèse que l'armée battue sur la rive gauche du Danube, près de Ratisbonne, fût encore en état de tenir la campagne, et qu'on n'eût pas de renforts à espérer de la Bohême, elle présenterait plus d'obstacles à l'ennemi en passant le Danube, et s'établissant sur la rive opposée, qu'en prenant des positions successives sur la ligne directe de retraite. L'adversaire ne saurait la laisser sur ce point et marcher sur la Bohême, sans s'exposer aux plus grands dangers; il devra donc chercher à la déposter de la rive droite; or, il ne le peut qu'au moyen d'un détour, puisqu'il n'y a pas l'espoir de forcer le passage au point défendu par l'armée entière : par ce moyen elle gagnera du temps et acquerra, en changeant à propos de rive, la possibilité de déjouer les entreprises formées contre elle. Elle pourrait même, en supposant qu'il arrivât des renforts de l'Autriche ou de la Hongrie, opposer, du moins pour quelques jours, des obstacles à la marche de l'ennemi, en prenant des positions derrière l'Iser et l'Inn; de là, elle serait en mesure de profiter de ses fautes, ou de se replier à Linz

sur les renforts attendus. Enfin en repassant le Danube, elle prendrait sur la rive gauche une position qu'il serait aussi dangereux de laisser de côté que Ratisbonne même, et qui la rapprocherait de Budweis, point central de sa base.

L'ennemi ne hasardera pas de pénétrer en Bohême par Ratisbonne et Neumark, tant que l'Iser et l'Inn seront occupés par une armée en état de combattre et d'atteindre ses communications avant qu'il ait gagné Budweis. Il sera donc forcé de suivre l'armée de l'est sur la rive droite du Danube, pour lui livrer un combat qui lui ôte les moyens d'opérer ultérieurement contre lui; mais dès qu'il est arrivé à une certaine hauteur dans cette direction, il ne dépend plus de lui de la prévenir sur Budweis, car à mesure qu'elle se rapproche de la communication la plus courte par Linz à Budweis, il s'éloigne de la ligne d'opération la plus rapprochée par Straubing et Cham.

L'exécution d'un plan semblable demande, à la vérité, que l'armée de l'est se trouve encore dans une situation respectable, autrement l'ennemi se dispenserait de la suivre dans ses mouvemens, et se contentant de la harceler avec un petit corps, il porterait en toute diligence le gros de ses forces sur l'objectif, où elle n'aurait pas eu le temps de jeter des troupes, et en

faveur duquel elle serait hors d'état de faire une diversion.

On déterminera aisément, par analogie de ces observations et des principes qui en dérivent, la conduite à tenir dans les différens cas qui se présenteraient selon les points de départ et de rencontre des deux armées. Le but est invariable, comme le chemin qui y conduit plus facilement. Ainsi, il nous reste à parler de l'hypothèse, où dès l'ouverture de la campagne, une des armées se trouverait en possession du mier ou du second objectif.

L'armée de l'ouest partant du Rhin pour diriger une opération contre l'ennemi qui se trouve sur le Necker, et qui a déjà atteint son second objectif, ne doit avoir d'autre vue que de lui faire du mal par les moyens les plus faciles, elle sera dispensée de toute précaution pour sa base d'opération, parce qu'elle a déjà en elle-même toute la solidité désirable.

Le parti le plus convenable serait de s'avancer entre le Necker et l'Enz, pour attaquer l'ennemi, soit en front s'il est près d'Heilbronn, soit en manœuvrant par Pforzheim et Bessigheim, sur la droite de sa position, s'il est près de Stuttgard. Dans ce cas, ni les communications, ni la ligne de retraite ne courraient de risque, parce qu'elles seraient couvertes d'un

côté par le Necker et les montagnes de l'Odenwald, et de l'autre par la chaîne qui s'étend de Freudenstadt à Pforzheim. Le pays intermédiaire offre d'ailleurs des routes et des plaines propres aux manœuvres.

Si l'on avait le bonheur de forcer l'ennemi à se replier sur sa gauche, vers Essingen ou Tübingen, on serait maître des routes qui mènent à ses communications du Danube. Une attaque contre la gauche ennemie par Tübingen, n'offrirait pas, au contraire, d'aussi grands avantages; parce qu'on le choquerait en front, et qu'en cas d'échec, l'on n'aurait pour se retirer au-delà des montagnes, que la mauvaise route de Freudenstadt.

Le même but ne serait rempli, ni par la ligne d'opération entre le Necker et le Mein, ni par celle entre Brisach et la Rench; on ne peut sur aucune d'elles franchir la ligne de Miltenberg à Mœsskirch, aussi long-temps que l'ennemi garde le Necker, à moins de lui livrer toutes les communications. Et ce ne serait qu'après une énorme perte de temps et avec des chances très-défavorables, qu'en dernière analyse il faudrait toujours en venir à une attaque de vive force. En effet, une simple marche du côté du Mein, ou une menace exécutée sur l'extrémité opposée, en s'avançant par la droite du Haut-

Danube, n'aboutiraient qu'à forcer l'armée de l'est à se rapprocher du fleuve, et seraient ainsi bien moins décisives qu'une défaite qu'elle essuyerait sur le Necker; celle-ci lui ôterait tout moyen de s'opposer aux progrès ultérieurs de l'armée de l'ouest, et la mettrait peut-être hors d'état de gagner son premier objectif sur le Danube.

En admettant qu'il fallût absolument chasser l'ennemi de son premier objectif, on ne pourrait, par les mêmes raisons, s'engager dans aucune opération qui partît des ailes de la base pour se diriger sur une extrémité plus éloignée; car il serait impossible d'y parvenir sans laisser de côté la position de son adversaire. Malgré la difficulté du passage à travers les montagnes du Rauhe-Albe, la ligne de Canstadt à Gemünd est la plus propre à remplir le but indiqué, attendu qu'elle couvre la direction de retraite, sur laquelle l'ennemi n'arriverait qu'au moyen d'un détour, c'est-à-dire, en exposant ses communications sur le Danube. Arrivé à Gemünd, on verra par la position qu'aura prise l'adversaire, dans quelle direction il convient de continuer le mouvement. S'il a pris poste à Ulm, il faudra avant tout aller l'y chercher.

En règle générale on doit calculer lorsqu'on

établit son plan d'opérations, que l'ennemi jugera avec sagacité, et prendra les mesures les plus convenables à ses intérêts; mais dans l'exécution, il est des cas où l'ennemi montrant des côtés faibles, vous autorise à vous écarter de cette règle et des premières combinaisons qui s'y rattachent. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut prendre pour objectif immédiat un point placé sur les derrières de l'ennemi, quand de faux calculs l'ont amené dans une position d'où il ne saurait rien entreprendre de décisif contre nos communications, avant que les siennes ne fussent elles-mêmes interceptées. L'armée de l'ouest a la faculté de tenter une manœuvre de ce genre, en opérant sur l'extrémité gauche de la ligne qui s'étend depuis le Mein jusqu'à Memmingen; parce qu'il n'y a pas plus de marches d'Ochsenfurt à Ratisbonne, que d'Ulm à l'une ou l'autre de ces deux villes; d'ailleurs, sous différens rapports, il n'est pas hors de vraisemblance, que cette armée atteigne le point de Ratisbonne sur les derrières de l'ennemi, avant que celui-ci ait le temps de s'y rendre, ou d'agir sur ses communications vers Ochsenfurt.

S'il fallait gagner le dernier objectif sur la Moldaw, la ligne la plus convenable à suivre paraît être celle de Ratisbonne à Neumarkt et

Budweis; ce ne serait toutefois qu'autant que l'ennemi se trouverait hors d'état, par suite de la perte d'une bataille, ou par d'autres motifs inhérens à sa situation, de faire aucune diversion sur Ratisbonne, où qu'on aurait la certitude de le rencontrer sur la ligne d'opération qu'on suivrait en marchant vers la Bohême. Quant à l'armée de l'est, ce n'est que de Prague quelle peut, avec probabilité de succès, diriger un mouvement contre l'ennemi qui aurait déjà atteint son second objectif. A partir d'Enns ou de Linz, l'opération ne serait, en quelque sorte, plus possible, s'il fallait effectuer de vive force le passage du Danube: elle réussirait peut-être, si l'armée se trouvait une fois établie sur la rive gauche; mais ce serait toujours une entreprise délicate, et qui n'offrirait qu'une retraite périlleuse. Nous ne parlerons pas de l'attaque de Budweis, en le prenant à revers par les pays situés en arrière, vu que ce champ d'opérations se trouve au-delà des limites que nous nous sommes posées.

Dans la supposition où l'ennemi n'aurait atteint que son premier objectif, il faut que l'opération soit incessamment dirigée de Neumarkt sur Ratisbonne, parce qu'on ne peut s'emparer de ce point décisif par aucune manœuvre, et qu'en se portant par la rive gau-

che du Danube, il est possible de faire des progrès, qu'on n'obtiendrait pas par la droite. Toutes les difficultés que présente l'attaque de Ratisbonne, ne sont rien en comparaison des avantages qui résultent de sa possession, et des obstacles qu'éprouverait un nouveau mouvement offensif, si l'ennemi en restait maître.

L'attaque du second objectif semble aussi difficile, quand l'armée ennemie tient les bords du Necker. On ne peut espérer de l'en déloger qu'en s'avançant de front entre Heilbronn et Tübingen. En faisant un mouvement vers les ailes de cette ligne sur le Danube ou sur le Mein, on exposeroit ses propres communications et ses points de liaison avec le premier objectif; bien plus, on ne gagneroit encore rien, lors même qu'on parviendrait à tourner un flanc de l'ennemi : car restant maître des lignes de retraite, il pourrait garder sa position aussi long-temps qu'il lui plairait.

La Stratégie n'a pas d'autres lignes à assigner aux opérations. C'est au général à trouver dans la manière de les embrasser, les moyens de faciliter ses manœuvres, et de vaincre les obstacles qu'elles présentent. La meilleure sans doute est de faire des démonstrations vers les directions qu'on n'a point envie de suivre, tandis que par des marches rapides et des

mouvemens accélérés, l'on se porte sur le véritable objectif. C'est également par l'emploi de ces moyens qu'on frappera un coup sûr et décisif quand les deux partis seront séparés par le Danube, ou qu'ils occuperont une position formidable, à cheval sur ce fleuve. Dans le premier cas, ils vous rendront maître du défilé; et dans le second, vous gagnerez un des flancs de l'ennemi, en passant inopinément le Danube.

Il n'est permis d'opérer directement de la base sur le second objectif, qu'après s'être emparé du premier, à moins d'avoir l'assurance que l'ennemi ne puisse absolument l'atteindre, ou au moins qu'il ne soit en mesure de s'y porter, qu'après qu'on sera arrivé à une hauteur d'où il serait aisé d'arrêter sa marche. Il faudrait néanmoins abandonner cette ligne provisoire, et regagner de suite le premier objectif, si l'ennemi s'en approchait réellement, faisait mine de s'y établir, ou menaçait de se porter au-delà. La ligne de Heilbronn-sur Budweis fournit réciproquement, aux deux armées, l'occasion d'appliquer ces manœuvres.

Nul doute qu'avec une grande supériorité de forces, on ne puisse cacher ses vues, et dérober ses mouvemens à un adversaire maître du premier objectif, et s'avancer sur le second à

dessein de se porter sur ses flancs ou ses derrières; mais ce cas, qui est très-rare, suppose une différence numérique telle, qu'on n'ait plus à craindre de voir culbuter les troupes laissées en tête de l'ennemi, soit par l'insuffisance actuelle de ses moyens, soit par l'impossibilité où il se trouverait de recevoir des renforts qui lui permissent de le tenter. En général, il serait pourtant toujours plus avantageux de profiter de cet excédant de forces, pour obliger l'ennemi à combattre avec peu de chances de succès; car une bataille gagnée conduit bien plus sûrement au même résultat, et promet des suites bien plus importantes.

L'intérêt d'une armée inférieure en nombre, est d'éviter la bataille, et de temporiser. Elle y parviendra en se retirant avec mesure, et en défendant pied-à-pied les positions propres à forcer l'ennemi à des mouvemens étendus qui ralentiront ses progrès, tandis qu'elle-même pourra se préparer à aller occuper d'autres postes non moins favorables. En saisissant à propos les fautes que l'adversaire commettra, elle pourra réparer tout le mal, et même reprendre le dessus, dès qu'il négligera de couvrir ses communications pour se hasarder sur une direction fautive ou dangereuse, en oubliant qu'il n'est pas indispensable d'a-

voir des forces supérieures, ou de combattre, pour couper de simples lignes de liaison. Cependant, on emploierait en pure perte ces moyens, et l'ennemi commettrait impunément les fautes les plus grossières, si l'armée ne prenait soin, à chaque mouvement rétrograde, de garantir assez sa ligne de communication la plus importante, pour la mettre à l'abri de tout danger. Mais lorsqu'on verra le dernier objectif, celui à la conservation duquel l'existence de l'état est en quelque sorte attachée, près de tomber au pouvoir de l'ennemi, et qu'il ne restera plus aucun autre moyen de salut, alors le général pourra courir les hasards d'une bataille avec des forces inférieures (1).

(1) Si l'on posait en principe, qu'une armée dût toujours se retirer lorsqu'elle est inférieure en nombre, quelle part resterait-il au génie dans le succès des opérations? Combien l'histoire ne nous offre-t-elle pas d'exemples de résolutions contraires, qui ont amené les événemens les plus favorables. Si Frédéric, à la bataille de *Leuthen*, se fût retiré devant les Autrichiens, il aurait perdu ses états : loin de là, il eut l'audace d'attaquer 70 mille hommes avec 30 mille, et sauva sa monarchie. Sans doute il s'exposa à tout perdre; mais n'y a-t-il pas souvent de ces cas où il faut tout risquer? Et que serait devenu Bonaparte devant Wurmser, en 1796, s'il s'était retiré du Mincio sur Gênes, parce qu'il avait des forces supérieures devant lui? Sans doute l'intention de l'auteur

Dans cette extrémité, il lui est permis de négliger les règles et de s'élever au-dessus de toute considération, pour ne songer qu'à s'assurer d'un bon champ de bataille. C'est le dernier effort du désespoir, à l'issue malheureuse de laquelle on ne doit plus survivre. Dès-lors, qu'importe comment on finit, comment on est victorieux! Tout est perdu par la défaite; tout est sauvé par la victoire, n'eût-elle d'autre résultat que de conserver l'objet pour lequel on a risqué ses dernières ressources.

---

n'a pas été de faire, de cette vérité apparente, une règle de conduite invariable, la suite de la dissertation le prouve; mais il a toutefois réduit à une seule hypothèse la nécessité de risquer bataille avec des forces inférieures; il regarde cette résolution comme un acte de désespoir réservé pour le moment où il faut sauver l'Etat ou mourir. Loin de partager sa manière de voir, je crois que 60 mille hommes, s'ils veulent se maintenir à la longue devant 100 mille, doivent toujours prendre l'initiative; s'ils laissent cet avantage à l'ennemi, et qu'ils veuillent se sauver par le choix des positions et par des retraites, ils seront perdus. Un tel système ne doit être adopté que dans le cas où l'on attendrait des armées entières à son secours; par exemple, comme Mack aurait dû le faire pour joindre l'armée russe en 1805; comme Blucher l'a fait en 1813, toutes les fois que Napoléon se portait sur lui, et qu'il fallait procurer à la grande armée de Bohême le temps d'opérer pour soutenir celle de Silésie; mais une armée inférieure en nombre à son ennemi, et opérant isolément, ne peut se maintenir ni espérer de succès que par l'initiative de l'attaque.

SECTION VII.

Etablissement des magasins.

Avant de mettre à exécution un plan de compagne, on doit préparer les moyens nécessaires pour le conduire à sa fin, et se placer ainsi hors de la dépendance des besoins journaliers. L'on ne peut donc entreprendre aucune opération avant de s'être procuré les approvisionnemens indispensables en vivres, munitions, objets d'habillement et d'équipement, transports; en un mot, avant d'avoir établi des magasins. Celui qui, dans son plan de campagne, compte sur les ressources du pays qu'il va traverser pour nourrir ses troupes, s'abandonne au hasard et risque souvent de subordonner ses opérations aux subsistances. Il est donc impossible de bien calculer les événemens, et illusoire de concentrer ou de déployer de grandes masses sur un seul point, si le pays conquis doit pourvoir seulement à leur consommation; car l'ennemi, fût-il même inférieur en nombre, peut faire échouer les meilleurs plans d'opérations, s'il enlève ou détruit les ressources de ces contrées (1).

(1) Ces maximes sur les magasins sont en général fort

Depuis la guerre de la révolution, les armées françaises ont introduit ce qu'on appelle le système de réquisition, et l'on ne disconvient pas que ce mode, joint aux moyens coërcitifs qu'elles se sont permis, n'ait alimenté leurs troupes aux dépens des pays qu'elles ont occupés, et sur des points où le défaut de temps, de moyens et d'abri les eût empêchées d'établir des magasins.

Toutefois, le système de réquisition n'est pas une invention nouvelle, car de tout temps

---

justes; en effet, plus les armées sont formidables, plus les magasins deviennent nécessaires. Tout est subordonné pourtant à la nature du pays, aux ressources qu'il offre dans l'instant où vous le parcourez, et à la force respective des deux partis. D'ailleurs, établir des magasins, ce n'est pas s'ôter la faculté de faire quelquefois dix à douze marches, sans en traîner après soi, lorsqu'il s'agit d'une opération décisive et d'armées de 80 à 100 mille hommes, dans un pays fertile. Mais entrer dans un pays stérile, déjà ruiné, ou que l'ennemi dévaste en l'abandonnant, et où les points d'appui et d'arrivée sont très-éloignés de ceux de départ, c'est s'exposer à des désastres pareils à ceux que les Français essuyèrent en Portugal et en Russie. Ce n'est pas qu'ils aient négligé de former des magasins et d'organiser des équipages militaires pour traîner des subsistances après eux; mais ils étoient si loin des corps agissans, que ces précautions devenaient illusoires.

on a levé, pendant la guerre, des contributions et des emprunts forcés, soit en argent, soit en nature : seulement, ce système a reçu de nos jours une extension plus prompte dans ses résultats, en ce qu'au lieu de répartir les charges sur les provinces occupées, dans la proportion de leurs ressources, et de ne les faire rentrer qu'après les expéditions, pour remplacer les denrées consommées dans l'intervalle, ou former des approvisionnemens pour les besoins futurs, on enlève, dès qu'on est entré sur un territoire, tous les vivres qui s'y trouvent, afin de les employer de suite à la consommation journalière, sans préjudice aux levées subséquentes, plus régulières, que le vainqueur a incontestablement le droit d'ordonner.

Ce mode de subsistances donne sans doute bien plus de facilité aux opérations rapides et d'un long cours; il diminue les trains, les convois, et offre sur-tout beaucoup d'avantages pour les divisions détachées; mais il n'exclut pas pour cela la nécessité d'établir des magasins sur les points les plus convenables et les plus sûrs; sans compter que le système de réquisition, sur-tout d'après son extension actuelle, devient ruineux pour le pays, et n'est applicable que chez l'ennemi. Il est de sa

nature plus propre aux guerres d'invasion qu'à celles de position, parce que, dans les premières, il importe peu que le pays qu'on traverse soit épuisé et dévasté; tandis que pour des armées séjournantes, la prévoyance exige qu'on assure leurs subsistances, ce qui oblige à emmagasiner les denrées requises sur des points préalablement coordonnés. D'ailleurs, la guerre ne se fait pas toujours dans des pays où la culture puisse subvenir aux besoins des troupes étrangères; il est même des cas où le théâtre de la guerre ne permet pas de franchir de suite ses propres frontières, et de se dispenser de faire suivre les subsistances déposées dans l'intérieur. Mais ce n'est pas seulement aux vivres que se bornent les besoins des armées agissantes; le système des magasins embrasse, outre les productions d'un sol fertile, tous les approvisionnemens d'objets confectionnés d'habillement, d'équipement et d'armement: élémens précieux que les ordres les plus rigoureux, les mesures les mieux prises, ne procureraient pas lorsque l'urgence s'en manifeste.

Si donc le système de réquisition avec exclusion de magasins, ne peut être adopté comme base de la subsistance immédiate des armées, il est pourtant vrai de dire qu'il donne de cer-

taines facilités pour remplacer les consommations journalières, établir de nouveaux magasins, et tenir en réserve, pour des besoins imprévus, les approvisionnemens déjà formés. Ainsi ce système emporte déjà par lui-même la nécessité d'établir des magasins sur des points stratégiques, pour peu qu'on veuille mettre les armées à l'abri des événemens, et concilier leurs besoins avec le moins de charges possible pour le pays.

Chaque ligne d'opération devant être couverte par les mouvemens et les positions de l'armée, il s'ensuit que les points les plus favorables pour le dépôt des approvisionnemens doivent se trouver sur cette ligne; et comme elle détermine en même temps la direction de tous les mouvemens progressifs ou rétrogrades, elle marque aussi la voie la plus convenable pour le transport des subsistances.

Restreindre à une seule ligne l'établissement des dépôts et l'arrivage des convois d'objets nécessaires à l'entretien d'une armée, est une chose trop difficile, pour ne pas chercher à les placer sur plusieurs points qui aient des communications sûres avec la ligne d'opération; plus ces points seront multipliés, plus la circulation sera facile et les subsistances seront assurées.

En face de l'ennemi, l'armée ne couvre qu'une étendue de pays égale à la largeur de la position qu'elle occupe; mais à une certaine distance, elle protége aussi tout le pays situé en arrière, que le premier ne pourrait inquiéter sans donner prise sur sa ligne de retraite. Il convient donc d'établir seulement quelques magasins à la proximité des positions de l'armée et d'en placer le plus grand nombre à un plus grand éloignement. Les premiers ne sont ni assez sûrs ni assez spacieux, pour qu'on y dépose des approvisionnemens qui excéderaient les besoins de quelques jours; les seconds doivent être destinés aux grands dépôts. Ces considérations s'appliquent aux convois des magasins principaux aux magasins avancés. Pour qu'ils soient bien couverts, il faut que toutes les routes sur lesquelles ils cheminent, se resserrent vers la ligne d'opération, à mesure qu'ils s'approchent de l'armée, et qu'elles finissent par s'y réunir (1). C'est d'après ces principes que se

(1) La direction concentrique pour les convois peut être bonne; mais ce ne serait jamais que contre l'attaque de grands corps réguliers. De bons partisans inquiéteront toujours les convois, quelle que soit la direction des routes,

déduit le maximum de la distance qu'il doit y avoir de la ligne d'opération aux magasins et aux communications qui y aboutissent.

On conçoit que des places fortes qui peuvent se défendre, et dont les garnisons protégent l'arrivage des convois, sont ici dans le cas d'une exception et susceptibles de servir de dépôt aux approvisionnemens, même dans une position fort avancée. Il serait néanmoins imprudent de trop y compter, dès qu'on n'a plus avec elles qu'une communication éloignée et périlleuse; car il est bien rare qu'une escorte puisse défendre un convoi contre des attaques sérieuses.

Il n'y a que les points stratégiques propres à l'établissement de grands magasins, parce que pour l'ordinaire, ils sont au centre des communications et offrent toutes espèces de facilités, soit pour l'arrivage des approvisionnemens, soit pour leur transport ultérieur jusqu'aux dernières positions, dans le cas même ou des événemens imprévus feraient changer de direction. On ne doit donc pas établir de grands

---

elle même, perpendiculaire du centre de la base au ce du front d'opérations, cas où elles présenteraient le moins de prise à l'ennemi.

magasins hors de la ligne d'opération sur des points qui ne seraient pas liés avec elle par plusieurs routes et dans des directions différentes.

Les rapports dans lesquels une armée se trouve avec les pays situés sur ses derrières, changent selon la marche des opérations et l'occupation successive des points stratégiques qu'elle avait pour but; ensorte qu'il faut modifier la ligne des magasins d'après les mouvemens de l'armée, afin qu'il n'y ait pas de discontinuation dans les convois de subsistances: ceci s'applique aux mouvemens offensifs, comme à ceux de retraite; pour bien développer ces principes, nous allons prendre pour exemple, une armée qui marcherait de la Moldaw sur la Wernitz, en suivant la ligne d'opération de Budweis à Donauwerth par Neumarkt et Ratisbonne. Afin d'éviter d'inutiles répétitions nous supposerons:

1° Qu'au moment où l'armée part de Budweis, l'ennemi est encore assez éloigné pour que les magasins principaux puissent être établis sur la ligne d'opération, même en disposant les choses de manière à ce qu'ils subviennent aux besoins des troupes, pendant la durée de leur mouvement progressif.

2° Que ce ne sera que sur la première ligne,

eu égard à la distance convenable de l'armée, où l'on établira de grands magasins, à partir desquels on en placera de succursaux sur des points intermédiaires, jusqu'aux positions de l'armée, où l'on formera des dépôts de distribution immédiate, pour huit à dix jours tout au plus.

3° Qu'on ne parlera pas de cette dernière classe de magasins, ni de ceux à établir à une plus grande distance sur les derrières, non plus que des directions à tenir par les convois, parce que ces explications sont tout-à-fait superflues pour le lecteur qui s'est bien pénétré du contenu des sections qui précèdent.

D'après ces modifications, l'établissement des magasins suit les mouvemens de l'armée aux époques suivantes :

1re Epoque. Quand l'armée s'avance de Budweis vers Klattau, les magasins sont à Prague, Budweis et Ciam-Lanz.

2e — Dès que l'armée a gagné Klattau, on les établit à Pilsen et Horazdiowitz.

3e — L'armée arrivant près de Ratisbonne, ils vont se former à Waldmunchen, Cham et Straubing.

4e — Aussitôt qu'elle a atteint Ingolstadt, c'est à Ratisbonne et à Stadt-am-Hof qu'il faut les établir.

5e Epoque. Lorsqu'elle occupe les bords de la Wernitz, elle reçoit les subsistances de Kupfenberg, Kœsching et Vohburg.

En cas de retraite, l'évacuation des magasins s'effectue sur cette ligne d'opération, d'après les mêmes principes, en conséquence:

A la 1re époque, c'est-à-dire, en quittant la Wernitz, ils seront reportés à Stadt-am-Hof et Ratisbonne.

A la 2e, lorsqu'il s'agira de quitter Ingolstadt, on les transférera à Waldmunchen, Cham et Straubing;

A la 3e, ils seront à Pilsen, Horazdiowitz et sur la route de Linz;

A la 4e, ils se retrouveront à Prague, Budweis et Ufar-Linz.

Si la retraite se prolongeait, et que l'armée fût forcée de se diriger sur Budweis, les magasins se trouveraient trop exposés dans Prague, à moins que les fortifications de cette place ne les missent à l'abri, et que les communications ne fussent suffisamment couvertes par le défilé presque impénétrable de la Moldaw.

SECTION VIII.

Système de Défense du théâtre de la guerre.

La possession des points stratégiques décide à la guerre du succès des opérations; mais la conservation des meilleures positions dépend d'une infinité de circonstances, souvent même du sort d'une seule journée: il faut donc déployer les moyens les plus efficaces pour défendre les points dont la conservation est la sauve-garde du salut de la patrie. L'art de fortifier nous les fournit; car les places fortes résistent pendant un espace de temps connu, avec un petit nombre de troupes, à tous les efforts d'un corps beaucoup plus considérable: c'est donc sur elles qu'il convient d'asseoir la base d'un système solide de défense.

Le nombre, l'étendue, la force des places de guerre qu'il s'agit d'établir, se règlent sur la quantité et l'importance des points dont il faut rester maître pour la sûreté et la facilité des opérations. Si le but de leur établissement est tellement essentiel qu'il se rattache à la possession de toute une province, au succès d'une campagne, à l'occupation d'un point qui sert de clef aux objectifs, il est indispensable que

leur enceinte soit assez vaste, et leur garnison assez nombreuse pour obliger l'ennemi à leur opposer des forces considérables. Des forteresses de cet ordre peuvent, selon leur importance et leur position, contenir plus et jamais moins de 12 mille hommes de garnison.

Il n'est pas nécessaire de donner tant de développement aux places qui ne font que faciliter la défense d'un pays ou concourent seulement à couvrir ses frontières, c'est-à-dire, à celles dont l'objet est de protéger une seule ligne d'opération, un point stratégique, un débouché, un passage; ni à celles qui barrent les abords d'un objectif, renforcent une position défensive, maintiennent les communications entre les grandes forteresses, etc. Toutefois, il est indispensable que la garnison de ces places de second ordre soit nombreuse, lorsque elles sont situées à l'embranchement de plusieurs routes, et que les troupes qui y sont postées, peuvent par des excursions nuire aux corps ennemis qui opèrent sur des lignes secondaires; mais quand il n'est question que du point même qui est sous le feu de leurs batteries, il devient superflu d'y laisser plus de troupes que n'en requiert leur défense immédiate.

L'on peut, selon la destination qu'on veut

donner à ces sortes de points de défense, les ser en quatre classes; savoir : celles de premier rang, ayant 12 mille hommes de garnison et au-dessus; de second, ayant depuis 12 mille jusqu'à 6 mille; de troisième, ayant de 6 à 3 mille; et enfin de quatrième, nommés aussi forts. Ceux-ci ne doivent renfermer que le nombre de troupes strictement nécessaire à leur défense.

De quelque côté que l'ennemi dirige ses opérations, les forteresses de premier rang jouent dans la défensive un rôle majeur; elles sont indispensables pour la conservation du pays, et d'après cette considération, lorsqu'il s'agit de déterminer les troupes nécessaires à leur défense, il faut au besoin, y employer même une grande partie des forces de l'Etat (1).

(1) Quand un Etat se trouve réduit à jeter la meilleure partie de ses forces dans des places, il touche de près à sa perte. Je ne citerai pas les dernières invasions en France, parce qu'elles sortent de toutes les bornes ordinaires. La moitié de l'Europe bloquait les places quand l'autre moitié allait à Paris, secondée par l'esprit de parti qui divisait la nation; je donnerai pour exemple, l'Italie en 1799, la Prusse en 1806. Au reste, nous ne contestons pas l'utilité des places : mais nous avons déjà émis notre opinion, relativement à leur disposition sur la frontière, à la fin du chapitre précédent.

Rien ne supplée au défaut de ces places; dès-lors il faut les construire avant toutes celles d'un ordre inférieur, et quoi qu'il en coûte à s'en procurer l'appui. Ce n'est qu'après leur parfait achèvement que l'on doit s'occuper de la construction de places d'une influence bornée à des opérations isolées, encore faut-il que ce soit en raison du degré d'importance de ces opérations, et non pas en proportion de l'étendue de leur développement; autrement leurs garnisons absorberaient toutes les troupes disponibles, et empêcheraient de tenir une armée en campagne.

Il devrait y avoir dans chaque Etat une place d'armes qui en fût comme la clef, en assurât l'indépendance, et sans la prise de laquelle l'ennemi ne pût faire que des invasions précaires, et ne causer à l'Etat que des maux faciles à réparer.

Un système défensif basé sur un cordon de places qui défendraient les différentes lignes d'opérations, et garantiraient ainsi toutes les frontières, ne peut convenir qu'aux pays où non-seulement l'armée régulière, mais encore toute la nation organisée militairement, sont appelées à la défense de ces points fortifiés. Ces deux grandes mesures sont inséparables et devenues aujourd'hui de toute nécessité pour

[redacted] Etats qui ont à cœur de conserver leur [redacted]pendance ; mais lorsque le salut de la pa- [redacted] se rattache aux succès de l'armée qui opère sur un théâtre accessible de toutes parts, le système de défense se présente sous un autre point de vue, parce qu'alors la force impulsive inhérente à l'armée, doit suppléer par des combinaisons stratégiques, au défaut d'avantages assurés par des frontières naturellement bien fortifiées ; et encore, parce qu'en disséminant les troupes régulières en autant de garnisons qu'en exigerait la défense passive d'une double et triple ligne de places fortes, on serait hors d'état de former une armée active capable de résister à l'ennemi, dès qu'il aurait forcé un point quelconque, sans dégarnir et exposer les autres places.

Ainsi, dans l'exemple que l'on va donner, l'on s'attachera à faire dans le choix des points propres à l'établissement des places fortes, l'application des principes de Stratégie, moins dans l'intention d'imaginer un système de défense qui couvre en effet la frontière ou mette à l'abri des entrées exposées aux invasions de l'ennemi, que dans la vue d'indiquer à l'armée agissante sur le théâtre donné, toute la portée de ses manœuvres, la manière de couvrir ses lignes d'opération et de communica-

tion, de garantir ses lignes de déploiement moyen de points d'appui bien déterminés, lui assurer par de grandes places d'armes possession des objectifs qu'elle aura atteints; enfin, de lui ménager les moyens de se porter avec facilité d'une position à une autre, pour profiter au besoin des côtés faibles que présentera l'ennemi, ou des fautes qu'il commettra, déjouer ses projets, et le faire repentir de ses entreprises hasardées.

Cette esquisse sera en même temps une sorte de répétition abrégée de toutes les sections que nous avons parcourues, puisque le même théâtre nous servira de base, et que nous verrons de nouveau les points et les lignes dont nous avons déjà examiné et apprécié la valeur.

Afin de donner l'aperçu d'un système complet de défense, nous admettons que l'armée qui a pris l'Enns, la Moldaw et l'Elbe pour base d'opérations, s'est emparée de tout le théâtre de la guerre, et qu'il s'agit actuellement de lui en assurer la conservation par un établissement de places fortes sur les points convenables. Nous désignerons ces places dans l'ordre de l'importance qui s'y rattachera, et des époques de leur construction; bien entendu que les ouvrages de celles qui seront situées sur des

rivières, s'étendront aux deux rives, et que ses ponts seront parfaitement couverts.

2° Les premières sont celles sur lesquelles, à proprement parler, s'appuie le système de défense, et dont l'existence dépend en quelque sorte. Ce sera, en commençant par la base d'opérations, Enns comme forteresse de premier rang, et Budweis comme place du second.

Quoiqu'on ait jusqu'à présent désigné Budweis comme terme objectif des opérations, il n'en est pas moins vrai qu'Enns exige plus de développement et de force, attendu qu'il est la clef des deux rives du Danube, qu'il exerce son influence sur toute la base d'opérations, et la flanque dans toute sa longueur. Budweis, au contraire, n'a d'influence que sur un district très-borné; c'est une forteresse intermédiaire entre les deux places d'armes de Prague et d'Enns, mais qui couvre l'embranchement de plusieurs routes.

Une place de troisième rang ou un fort serait très-bien placé sur la rive gauche du Danube, en face de Linz, pour défendre le passage sur ce point, et barrer la route de Budweis et Mauthausen.

3° Viennent ensuite les places du premier objectif, savoir: Ratisbonne, clef du théâtre de la guerre, dont on fera une place de pre-

mier ordre ; Ulm, une de second rang, eu égard à sa position, à la naissance du où aboutissent toutes les routes venant du nube supérieur et des montagnes du Rauhe Albe; et Ingolstadt, une place de troisième, pour lier les deux précédentes à l'embranchement de toutes les communications importantes du pays.

3° Passant au second objectif, on propose de fortifier Heilbronn comme place de premier rang, non-seulement pour défendre les routes venant du Mein, du Necker et du Rhin, mais aussi pour entreprendre des diversions majeures contre l'ennemi qui opérerait des bords du Rhin vers ceux du Danube. Une forteresse de troisième ordre serait fort bien placée entre Canstadt et Esslingen pour défendre le passage du Necker, s'assurer de la route de Heilbronn à Tübingen, ainsi que des deux communications ouvertes avec le Danube par Schorndorf et Plochingen.

Au moyen des places fortes que nous venons de désigner, la base d'opérations et les deux objectifs renfermeront en eux-mêmes les premiers élémens d'une défense indépendante; mais comme les boulevards les plus redoutables tombent successivement quand ils restent trop long-temps coupés de l'armée ; que leur

délivrance est incertaine et difficile, quand elle [illegible] s'opérer à un grand éloignement; et que le [illegible]rain y oppose des obstacles fréquens, ainsi que la chose a lieu pour les places que nous venons de proposer: le moyen le plus naturel de pourvoir à leur conservation, c'est de fortifier ceux des points stratégiques intermédiaires où viennent aboutir les communications, ou dont l'occupation donnerait le plus d'avantages à l'ennemi.

4° Sous ces deux rapports, les points qu'il convient de fortifier pour assurer la liaison entre la base d'opérations et le premier objectif sont principalement.

a) Klattau, situé sur la ligne d'opération la plus importante entre Budweis et Ratisbonne, au débouché des montagnes et à la réunion des routes de Neumarkt et de Klentsch. On en fera une place du troisième ordre ou un fort.

b) Passau, à proximité de la seconde ligne d'opération, entre Linz et Ratisbonne, pour servir à lier les deux rives du Danube, à intercepter sa navigation et à couvrir le pont de l'Inn. Dans l'état actuel des choses, il suffirait d'en faire une place du deuxième rang; mais si, par la suite l'on rendait praticables les communications de Passau en Bohême, la

route qui conduit à Cham et celles qui se dirigent sur Ratisbonne et Linz, vers la rive gauche du Danube, alors cette place aura à remplir un rôle trop important pour n'être pas de premier ordre.

c) Ebersberg, où l'on construira un fort pour couvrir le passage de la Traun.

5° Malgré ces forteresses, il serait possible que l'ennemi, après avoir réuni des forces supérieures, et se trouvant favorisé par les circonstances, prît le parti de laisser de côté les places fortes du Necker et du Danube supérieur, et de marcher droit sur le point décisif de Ratisbonne, dans l'espoir de s'en rendre maître et de séparer ainsi de leur base les forteresses avancées, dont la chute deviendrait par-là plus prompte. Pour prévenir cette résolution, il serait à propos de faire de Würzburg une place du second rang qui barrerait les meilleures lignes d'opérations du Mein au Danube, et dominerait la navigation sur ce fleuve.

6° Pour compléter le système défensif et renforcer les positions de quelque importance, il faudrait ajouter en commençant,

a) Pour la base d'opérations : un fort et une tête de pont à Moldaw-Tein, seul endroit où l'on puisse avantageusement passer la Moldaw

entre Budweis et Prague ; et un autre fort à St.-Pölt-Steier pour servir d'appui à l'aile gauche et défendre le passage de l'Enns.

b) De là, passant à la position principale dans le rayon du premier objectif, faire d'Amberg, situé à son extrémité droite, où se croisent les communications venant de la Bohême, du Danube et de la Franconie, une place de deuxième ordre, et une de troisième à Landshut, placé à son extrémité gauche.

c) Arrivant ensuite au deuxième objectif, on élèvera une forteresse de second ordre à Mooskirch, et une de troisième à Mittenberg, pour arrêter l'ennemi qui voudrait s'avancer par cet objectif, et gagner le temps qu'exigeraient des contre-manœuvres.

Des places fortes établies dans l'étendue des objectifs, forcent l'ennemi à s'y arrêter et à diriger ses mouvemens sur des points moins importans ; il faut, ou qu'il emporte de vive force les lignes d'opérations fortifiées, ou qu'il hasarde des entreprises sur d'autres lignes qui ne lui présentent que des désavantages. Enfin, un pays garanti par un système de défense vraiment stratégique, ne doit craindre ni l'invasion ni le joug de l'ennemi, car celui-ci n'avance dans l'intérieur que précairement et à l'aide d'efforts ruineux. Sans doute des lignes de

places ainsi disposées ne mettent pas à l'abri des revers; mais alors les échecs n'entraînent pas de ruine totale; ils n'ôtent ni les moyens ni le temps de rassembler de nouvelles forces et ne réduisent pas à la cruelle alternative de tout perdre ou de se soumettre (1).

---

(1) Ici on ne peut qu'applaudir aux vues de l'auteur : si la France avait trop de places, l'Allemagne n'en avait pas assez; elles étaient généralement mauvaises, et peu convenablement placées.

CONCLUSION

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

En jetant un second coup d'œil sur cette première partie de l'ouvrage, le lecteur demeurera convaincu que la forme du terrain détermine les points décisifs de tout théâtre de guerre, et que ces points sont aussi invariables que le terrain même. Les autres élémens des opérations militaires varient; ils dépendent d'un concours de circonstances, de ressources, de lumières, en un mot, d'une infinité d'autres mobiles étrangers.

Il faut un examen soutenu pour parvenir à connaître les premiers, et pour faire un juste emploi des seconds.

L'histoire militaire nous enseigne, par des comparaisons, la manière d'appliquer les maximes de la Stratégie dans les diverses circonstances, et confirme par des résultats la juste appréciation des objets décisifs; elle nous offre

donc un moyen de nous assurer de la justesse de nos vues, et de l'exactitude de nos combinaisons, choses qu'on ne saurait trop apprécier lorsqu'il s'agit d'arrêter un plan qui détermine le but des opérations, et devient la base de tous les événemens ultérieurs.

L'histoire des guerres qui ont eu lieu au sud de l'Allemagne, depuis la conquête de la Germanie par les Romains, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, fournit mille preuves de cette maxime, que la vallée du Danube est la clef de ce pays. En tout temps on s'est battu sur les bords de ce fleuve, et l'issue de ces grandes luttes a toujours été à l'avantage du parti qui s'en était rendu maître.

En 1796, deux armées françaises, ayant pour elles la supériorité du nombre, s'avancèrent des bords du Rhin jusqu'à Amberg et Munich. Les Autrichiens se maintinrent dans une partie du défilé du Danube, à Ingolstadt et Ratisbonne, et l'ennemi fut bientôt repoussé au-delà du Rhin.

Les victoires de Moreau, en 1800, n'eurent de suites importantes qu'après qu'il eut jeté son adversaire loin de ce défilé.

En 1805, la campagne fut terminée dès que les Français furent maîtres du fleuve.

Napoléon, en remportant une victoire à Ratisbonne, et forçant ce point en 1809, s'ouvrit un vaste champ à d'autres succès; cependant ses progrès furent interrompus tant que l'ennemi se maintint sur la rive gauche du Danube, ce ne fut qu'après l'en avoir écarté, que de grands résultats couronnèrent ses opérations.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I^er. Principes de Stratégie. *Pag.* 1

SECTION I^re. Définition de la Stratégie. *Ibid.*

— II. Traits caractéristiques de la Stratégie. 4

— III. Des Points stratégiques. 9

— IV. Des Lignes stratégiques. 17

— V. De la Base d'opérations. 20

— VI. Des Opérations. 30

— VII. Des Positions défensives. 36

— VIII. De quelques avantages de la Stratégie. 41

CHAPITRE II. Application de la Stratégie sur un théâtre d'opérations militaires donné. 48

SECTION I^re. Aspect général du théâtre d'opérations donné. *Ibid.*

— II. Considérations sur le théâtre de la guerre. 78

— III. Détermination des objets d'opérations. 88

— IV. Choix des lignes d'opérations. 99

— V. Positions défensives. 106

— VI. Plans d'opérations. 132

— VII. Etablissement des magasins. 157

— VIII. Système de défense du théâtre de la guerre. 167

CONCLUSION de la première partie. 179

FIN DE LA TABLE.

PRINCIPES
DE LA
STRATÉGIE,

DEVELOPPÉS
PAR LA RELATION DE LA CAMPAGNE DE 1796
EN ALLEMAGNE;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND,
DE L'ARCHIDUC
A S. A. I. L'ARCHIDUC CHARLES

AVEC CARTES ET PLANS.

TOME SECOND,

Renfermant la première période de la Campagne

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1818.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE consacrée à l'instruction de l'homme, est aussi la meilleure école de l'Art de la guerre. Elle démontre l'excellence des principes reconnus, en exposant les résultats différens qu'ont produit le soin ou la négligence à les observer, et enseigne, par des exemples, la manière la plus convenable de les appliquer.

La nature du terrain déterminant l'ordre et la marche des opérations, il faut avant tout, avoir une connaissance parfaite du théâtre de la guerre, et se rendre compte de ses accidens, afin d'asseoir un jugement solide sur les événemens militaires qui s'y passeront.

Sous ce point de vue, l'on ne saurait trouver d'exemples plus instructifs et plus capables de répondre au but de cet ouvrage, que ceux de la campagne d'Allemagne en 1796, dont les scènes ont eu

lieu sur le théâtre décrit dans la partie précédente.

L'intention de l'auteur n'est pas de rabaisser les opérations de généraux justement estimés. Il sait qu'il est plus facile de juger des événemens après coup, dans le calme de la réflexion, et avec une connaissance exacte des ressources de chacun des partis, que de prendre une juste résolution au moment de la crise. Ainsi ce serait à tort qu'on le verrait dans cet ouvrage, frondeur jaloux ou critique présomptueux. Il ne prend la plume que pour étendre l'instruction et propager les connaissances militaires d'un ordre supérieur. L'Histoire de la campagne de 1796, ne doit donc être considérée que comme le développement des principes de Stratégie et de Tactique qu'il a posés dans la première partie de son ouvrage.

HISTOIRE

DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur les campagnes de 1792, 1793, 1794 et 1795, en France dans les Pays-Bas et sur le Rhin.

La révolution qui éclata en France en 1789 faisait des progrès rapides : elle sapait les droits de souveraineté chez toutes les nations, et particulièrement dans les pays limitrophes ; aussi les Princes les plus puissans de l'Empire Germanique crurent devoir conjurer l'orage, en se coalisant à Pillnitz, en 1791 (1).

(1) Il est permis de croire que l'auteur n'a pas été exac-

Le premier et principal objet de cette coalition, fut de défendre la dignité et les droits de Louis XVI, de rétablir la tranquillité dans l'intérieur de ses états, et de garantir celle des peuples voisins. Avant même qu'elle fût formée, les meneurs exaltés qui tenaient alors en France le timon des affaires, avaient regardé la guerre comme le moyen le plus sûr d'exciter le fanatisme républicain : la faction puissante des Girondins crut devoir s'en servir pour maîtriser l'effervescence de la Nation, en la détournant vers un objet extérieur. Elle ne manqua pas de prétexte pour l'allumer. Le 20 avril, la guerre fut déclarée à la maison d'Autriche, et presque aussitôt les hostilités commencèrent par des attaques infructueuses dans les Pays-Bas.

Les Princes coalisés armèrent également : mais ils croyaient trouver la France en proie

---

tement informé des motifs qui ont décidé le traité de Pillnitz. La révolution a été un grand malheur, mais ce traité en a été un autre. Ses conséquences immédiates ont précipité la chute de Louis XVI, causé la grandeur territoriale de la France, et augmenté les forces maritimes de l'Angleterre. Mais ce n'est pas ici le cas d'entrer dans une dissertation politique, pour rendre ces vérités plus sensibles.

à l'anarchie et à la désorganisation, sans ressources, sans énergie, et incapable de résister aux armées qui devaient l'envahir. Ils espéraient aussi qu'à leur approche un puissant parti se déclarerait pour eux, et n'entrèrent en lice qu'avec peu de monde.

Une armée de Prussiens, d'Autrichiens et de Hessois, pénétra en France dans l'automne de 1792; mais aucune mesure n'avait été prise pour lui assurer des succès qui répondissent à son importante destination : on paya cette première faute par les désastres d'une campagne malheureuse, d'une retraite pénible des plaines de la Champagne jusqu'au Rhin, de la perte immédiate de Mayence, et bientôt après, de celle des Pays-Bas.

Les armées de la coalition, renforcées de troupes auxiliaires dans la campagne de 1793, débutèrent par la conquête de la Belgique et la prise de Mayence. Les places de Valenciennes, Condé et Le Quesnoy tombèrent en leur pouvoir. Landaw et Maubeuge furent sur le point de se rendre; les armées allemandes se montrèrent aux portes de Strasbourg et de Cambrai; mais la révolution avait donné un nouvel élan au peuple français, et réveillé la fierté du caractère national. La crainte de voir la patrie foulée, conquise, et peut-être morcelée par des ar-

mées étrangères, excita l'enthousiasme de tous les citoyens. Aussi cette campagne, commencée sous de si heureux auspices, se termina-t-elle par la fatale expédition de Dunkerque, et les déblocus de Maubeuge et de Landau.

L'année suivante, les Alliés mirent en action plus de moyens, mais ils n'étaient pas proportionnés aux efforts de la France. La masse des forces de cette nation était sur pied. Malgré la prise de Landrecie par les armées combinées, et plusieurs combats à leur avantage dès l'ouverture de la campagne dans les Pays-Bas, les Français n'en montrèrent pas moins bientôt après leur supériorité, et ne laissèrent pas les fautes des Allemands impunies. L'hiver commençait à peine, que déjà ils étaient maîtres du Brabant, de la rive gauche du Rhin, et de toutes les places fortes de la Hollande. La coalition fut dissoute. L'armée hollandaise se dispersa; les Anglais quittèrent le continent; les Prussiens et les Hessois se retirèrent sous divers prétextes. Les Autrichiens, réunis à quelques troupes de l'Empire, restèrent seuls en présence de l'ennemi, sur la rive droite du Rhin.

Epuisées par des efforts si violens, les Puissances belligérantes ne purent, l'année suivante, entrer que fort tard en campagne. L'Autriche

perdit Luxembourg, à la suite d'un blocus qu'elle n'essaya pas de faire lever. Une armée française, commandée par Jourdan, passa le Rhin en automne, à Düsseldorf, tandis qu'une autre entra dans Mannheim par trahison, et menaça de se porter plus avant (1).

Jourdan s'avança jusques sur la Nidda; mais débordé par une belle manœuvre du général autrichien Clerfayt, il fut forcé à la retraite (2). Celui-ci faisant mine de le poursuivre, se rabattit avec célérité sur Mayence. Un juste calcul des marches qu'il lui fallait pour délivrer cette forteresse, investie sur la rive gauche du Rhin,

---

(1) Il y a bien eu faiblesse de la part du général commandant les troupes impériales dans Mannheim, mais pas de trahison. Toute l'Europe connaît la capitulation singulière en vertu de laquelle les Français entrèrent dans cette place. Le Gouvernement français n'achetait pas, à cette époque, ses succès à prix d'argent.

(2) Lorsque Jourdan se porta sur le Mein, en 1795, il eut ordre de respecter la ligne de neutralité qui avait été déterminée avec la Prusse, à l'époque du traité de Bâle. Cette ligne longeait le Mein jusqu'à Hochstædt. Clerfayt qui n'avait pas de semblables instructions de sa Cour, la franchit au-dessous de Francfort, et se porta sur la ligne de communication de l'armée de Sambre et Meuse, ce qui força le général français à se retirer. La manœuvre de son adversaire perd donc beaucoup de son mérite.

et de celles nécessaires à Jourdan pour s'opposer à cette entreprise, le fit apercevoir qu'il pourrait la tenter avec succès : l'événement justifia ses combinaisons. Il assaillit le corps de blocus dans ses lignes, le battit, le dispersa, et s'empara du pays situé entre la rive gauche du Rhin, la Nahe et le Speyerbach. Mannheim se rendit après cette victoire. Un armistice termina la campagne, et procura aux troupes des deux nations de paisibles quartiers d'hiver.

Le Rhin séparait les cantonnemens des deux armées depuis Bâle jusqu'à Klein-Holland, au-dessous de Spire. La ligne de démarcation s'étendait delà, pour l'armée autrichienne, sur la rive gauche de ce fleuve, se dirigeant par Weingarten, Edesheim, Weyer-Modenbach, Fischbach, Schmidthausen, Erbach, en face d'Ottweiler, Saint-Vendel et Neukirch. Elle longeait ensuite la Nahe jusqu'à Thann, suivait la rive gauche de la Simmer jusqu'à Koppstein, coupait la grande forêt de Sohnerwald, touchait Ober-Diebach, et traversait le Rhin pour en cotoyer la rive droite jusqu'au confluent de la Sieg, et remonter la gauche de cette rivière.

La ligne française était parallèle à celle des Autrichiens, depuis Bâle jusqu'à Lengenfeld; delà elle s'étendait de Homburg à Ottweiler, sur la rive droite de la Bliese; elle passait

ensuite sur la rive gauche de la Nahe, d'où elle gagnait à quelque distance la Simmer par Herborn et Greiorer. Elle allait s'appuyer au Rhin près de Nieder-Diebach, et suivait depuis cet endroit, la gauche de ce fleuve jusqu'au confluent de la Wipper, dont elle remontait la rive droite.

L'espace compris entre les deux lignes, déclaré neutre, ne pouvait être occupé par aucun des deux partis. On avait fixé dix jours d'avertissement après la dénonciation de l'armistice, pour la reprise des hostilités.

Les généraux autrichiens mirent à profit cette suspension d'armes, pour retrancher des camps sur les hauteurs de Hechtsheim, en avant de Mayence, et de l'ancienne tête de pont de Mannheim, afin de rendre l'approche de ces places plus difficile, préserver en particulier la première d'un second blocus, et l'autre d'un bombardement, protéger le développement d'un corps nombreux de troupes par ces débouchés, ou enfin pour préparer, en cas de malheur, aux armées impériales des points d'appui qui facilitassent leur retraite sur le Rhin.

CHAPITRE II.

Force des armées opposées, à l'ouverture de la campagne de 1796. — Plans d'opérations. — Positions des armées.

Les armées opposées, à l'époque du mois de mars 1796, étaient composées ainsi qu'il suit :

Armée autrichienne du Bas-Rhin, sous les ordres de l'archiduc Charles, y compris les contingens de quelques Princes, et les garnisons de Mayence et d'Ehrenbreitstein.

Infanterie de ligne.....	82 bat.	101 bat.	71,076 h.
Infanterie légère.....	19		
Carabiniers et cuirassiers..	28 esc.	139 esc.	20,702 h.
Dragons.....	24		
Chevau-légers et chasseurs à cheval.....	26		
Hussards et uhlans.....	61		

Armée autrichienne du Haut-Rhin, aux ordres du maréchal Wurmser, y compris les garnisons de Philipsburg et Mannheim.

Infanterie de ligne.....	67 bat.	78 bat.	60,836 h.
Infanterie légère.....	11		
Cuirassiers.....	40 esc.	134 esc.	21,940 ch.
Dragons.....	14		
Chevau-légers.....	27		
Hussards.....	44		
Cavalerie du prince de Condé.	9		

Armée française de Sambre et Meuse, sous le commandement du général en chef Jourdan.

Infanterie.....	87 bat.	65,000 hommes.
Cavalerie.....	95 esc.	11,000 chevaux.

Armée française de Rhin et Moselle, sous le commandement du général en chef Moreau.

Infanterie de ligne.	21 demi-brigad.	78 bat.	71,581 h.
Infanterie légère...	5		
Grosse cavalerie.....	11 régimens.	88 esc.	6,515 ch.
Dragons.....	5		
Chasseurs.....	4		
Hussards.....	4		

TOTAL *des forces allemandes :*

131,912 hommes d'infanterie; 42,642 hommes de cavalerie.

TOTAL *des forces françaises :*

136,581 hommes d'infanterie; 17,515 hommes de cavalerie.

Si l'on considérait seulement la totalité des forces actives, la supériorité serait du côté des Autrichiens; mais eu égard à la nature du pays qui devait servir de théâtre à la guerre, on trouve une grande différence à l'avantage des Français.

La droite de ceux-ci, appuyée à la Suisse, alors neutre, était protégée de Bâle à Landaw, par une double ligne de places, et par les forts situés au revers des Vosges; les places hollandaises de Maëstricht et Juliers couvraient leur gauche; Düsseldorf leur offrait, comme tête de pont, un débouché avantageux sur la rive droite du Rhin; enfin Luxembourg, Thionville, Metz et Sarrelouis, rendaient leur centre presque inattaquable.

S'il est vrai qu'une bonne ligne de défense accroisse les forces disponibles d'un Etat, en lui ôtant toute inquiétude pour ses propres frontières, ses magasins et ses communications, et qu'elle lui facilite la réunion de ses armées pour l'offensive, la France était d'autant mieux partagée à cet égard, que les Autrichiens se trouvaient totalement dépourvus de cet avantage. Le Rhin seul couvrait leur ligne de Bâle à Philipsburg, encore ce fleuve présentait-il à l'ennemi des points de passage favorables. On ne trouvait sur ses bords ni dans la

Souabe, aucune place forte; les Autrichiens avaient négligé d'en construire pendant les quatre ans qu'ils occupèrent le haut Rhin, et de fermer par-là les principaux débouchés qui donnent accès dans le cœur de leur pays. Le passage du fleuve leur paraissant impossible, ils n'appréhendaient aucun des malheurs qui pouvaient en résulter. Leur aile droite était encore plus faible; car au même inconvénient, elle joignait celui de former un angle sans appui. Il est vrai que les places de Philipsburg, Mannheim, Mayence et Ehrenbreitstein, couvraient le centre de la ligne, mais à quoi sert la force de celui-ci, lorsque la perte des ailes lui enlève tout moyen de résistance, isole ses points fortifiés, et donne prise à l'ennemi (1)?

(1) L'auteur affirme, que la ligne du Rhin eût été bien couverte avec une forteresse sur chacune de ses extrémités. Nous demanderons à notre tour, si ces deux places auraient interdit à une armée entreprenante, le passage de ce fleuve vers Neuwied ou Mannheim. Nous ne contestons pas l'utilité d'un bon poste à Kehl pour les Autrichiens, nous convenons même qu'il leur eût été très-convenable d'avoir un point d'appui tel que Düsseldorf pour leur aile droite; mais nous observerons que le point essentiel, le centre, était suffisamment couvert par Philipsburg, Mannheim et Mayence, et que les Autrichiens, maîtres des deux rives du Rhin par ces deux der-

D'après ces considérations, il n'y avait pas d'apparence que les Autrichiens prissent l'offensive avec succès : leur défensive même était chanceuse. La France avait de son côté une base d'opérations, étendue à la vérité, mais qui embrassait plus d'objets, et se trouvait bien fortifiée. Tous les avantages qui en résultaient pour elle, augmentaient en raison des progrès que les Impériaux auraient faits entre ses places, puisqu'ils eussent facilité les moyens de les envelopper. Aussi long-temps que les Autrichiens avaient à craindre d'être tournés, ils devaient, en cas d'offensive, tenir sur les extrémités de leur ligne des armées nombreuses, pour s'emparer, avant tout, des points fortifiés sous la protection desquels l'ennemi pouvait s'avancer sur leurs communications : mais la disproportion de leurs forces ne leur permettait pas d'employer ces moyens.

---

nières places, possédaient autant d'avantages stratégiques que s'ils eussent eu deux forteresses de plus le long du fleuve. Le défaut réel de la ligne autrichienne était de n'avoir pas plusieurs places en seconde ligne sur le Necker ou le Danube, car Ulm dominé, et alors tombant en ruines, était hors d'état d'opposer la moindre résistance, et Ingolstadt, d'ailleurs trop éloigné, appartenait aux Bavarois.

Dans la défensive, la conservation de leur ligne dépendait toujours des changés d'une bataille. Celle de l'ennemi, au contraire, ne pouvait être considérée comme enfoncée, après plusieurs échecs et la perte même d'une de ses places. La première, sans appui à ses extrémités, et hors d'état de se défendre par elle-même (1),

(1) L'auteur prétend que les Autrichiens auraient été dans l'impossibilité de prendre l'offensive, parce que la base des Français se trouvant plus étendue que leur propre front d'opérations, celui-ci eût été débordé. Nous ne partageons pas son avis. Une armée ne nous paraît susceptible d'être débordée que par des masses agissantes; elle ne peut l'être par une ligne topographique qui ne bouge pas. Si, pour atteindre ce but, l'ennemi portait ses forces aux deux extrémités de sa base, alors il se diviserait, et laisserait son adversaire maître des positions centrales, au moyen desquelles ce dernier l'en ferait bientôt repentir. Une base qui déborde n'est autre chose qu'un front plus étendu contre un front plus rétréci, ce qui, à forces égales dans les deux armées, n'a jamais été un avantage. On aurait pu en voir une nouvelle preuve dans cette occasion, car si les deux armées françaises eussent éprouvé le moindre revers sur le centre de leur ligne, elles auraient été poursuivies et forcées à se disperser pour se sauver dans les places.

La science de la guerre, calculée ainsi sur des lignes géométriques, jette un général dans l'irrésolution, et lui fait adopter souvent des partis pusillanimes. 180 mille

ne pouvait être occupée qu'avec des forces infiniment supérieures, que les armées allemandes n'avaient pas à l'ouverture de la campagne. En effet, si la cavalerie des Autrichiens était plus nombreuse que celle des Français, leur infanterie, cette arme principale, se trouvait inférieure à celle des derniers. Non-seulement il était facile aux Français de soutenir une défensive avantageuse avec une armée plus faible, en occupant les places fortes, mais encore l'offensive leur présentait beaucoup de chances favorables.

Les Autrichiens auraient dû y renoncer, en 1796, et il y a lieu de croire qu'ils eussent obtenu des succès, en abandonnant la rive gauche du Rhin, laissant de faibles garnisons dans les places, et divisant leurs forces en deux grands corps placés aux extrémités de leur ligne. Ils étaient assez nombreux pour en imposer : mais d'après le plan qui fut adopté, les ailes avaient trop d'extension pour se se-

---

Autrichiens, maîtres de Mayence et de Mannheim, ne risquaient rien en prenant l'offensive sur deux armées divisées et inférieures en nombre. Avant le départ des forces détachées en Italie, ce parti était le seul convenable, et aurait eu les plus brillans résultats.

ARMÉE DU HAUT RHIN,

Commandée par LE FELD-MARÉCHAL WURMSER.

		NOMBRE DE Bataillons	Escadrons	PRÉSENS SOUS LES ARMES EN Infanterie	Cavalerie
AILE GAUCHE La Tour, Général d'artillerie.	Depuis Huningue jusqu'à Selbach, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Frœlich	6	17	13,821	7,699
	De Selbach à la Renchen, corps du prince de Condé et contingent de Souabe	17	17		
	Depuis la Renchen jusqu'à Philipsbourg	10	14		
CENTRE Sztarray, Feld-maréchal-lieutenant.	Sur la Rehbach, et dans le camp près de Mannheim	6	41	11,250	3,280
	Dans le camp de Rheingönheim, et dans la place de Mannheim	8	10		
AILE DROITE [illegible], Feld-maréchal-lieutenant.	Dans les environs de Kayserslautern	15	[illegible]	[illegible]	[illegible]
	TOTAUX	78	134	60,880	16,940

ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE,

Sous les ordres DU GÉNÉRAL EN CHEF MOREAU.

		NOMBRE DE Bataillons	Escadrons	PRÉSENS SOUS LES ARMES EN Infanterie	Cavalerie
AILE DROITE Général Ferino.	Depuis les frontières de la Suisse jusqu'à Neuf-Brisach, division Laborde	3	3		
	Depuis Neuf-Brisach jusqu'à Strasbourg, division Tuncq	3	6	[illegible]	[illegible]
	Depuis Strasbourg jusqu'à [illegible], division [illegible]	3	7		
CENTRE Général Desaix.	Depuis [illegible] jusqu'à [illegible], division Delmas	9	15		
	Depuis [illegible] jusqu'aux montagnes près de Bergzabern, division Beaupuy	11	16	[illegible]	[illegible]
	[illegible], division Xaintrailles	8	13		
AILE GAUCHE Général Saint-Cyr.	D'Albersweiler à Annweiler, division Duhesme	9	11		
	D'Annweiler jusqu'à Homburg, Pirmasens, division Taponier	16	14	[illegible]	[illegible]
	TOTAUX	78	[illegible]	[illegible]	[illegible]

ARMÉE DU BAS RHIN,

Commandée par L'ARCHIDUC CHARLES.

		NOMBRE DE Bataillons	Escadrons	PRÉSENS SOUS LES ARMES EN Infanterie	Cavalerie
ARMÉE PRINCIPALE.	Avant-garde sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Kray, formant un cordon depuis [illegible] jusqu'à Kirn, ayant pour réserve le camp de [illegible]	18	32	8,119	5,303
	Dans les camps de [illegible], Wykershof et [illegible]	20	39	30,180	6,779
	Aux environs de Kirn	42	22		
	Près de Kreuznach, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Mercantin	18	28	19,300	5,168
	Garnison de Mayence, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Neu	8	2	[illegible]	64
Corps entre la Sieg et la Lahn sous les ordres du Prince de Wurtemberg.	Garnison d'Ehrenbreitstein	4	»	2,579	»
	Près de Neuwied, sous le général Finke	5	10	[illegible]	870
	Avant-garde sur la Sieg	4	12	[illegible]	[illegible]
	Entre Altenkirchen, Hachenburg et Dierdorf	10	14	[illegible]	[illegible]
	TOTAUX	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE,

Sous les ordres DU GÉNÉRAL EN CHEF JOURDAN.

		NOMBRE DE Bataillons	Escadrons	PRÉSENS SOUS LES ARMES EN Infanterie	Cavalerie
AILE DROITE: Général Marceau.	En cordon sur la ligne de démarcation, depuis Saint-Wendel jusqu'à Nieder-Diebach sur le Rhin, division Marceau	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
	Division Poncet	[illegible]	[illegible]		
	Division Bernadotte	[illegible]	[illegible]		
CENTRE: Général Jourdan.	Sur le Rhin, depuis Nieder-Diebach jusqu'au [illegible] de la Moselle, division Championnet	[illegible]	[illegible]		
	Depuis le confluent de la Moselle jusqu'à Cologne, division Grenier	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
	En arrière de Bonn et Cologne, division [illegible]	[illegible]	[illegible]		
AILE GAUCHE: Général Kléber.	Près de Düsseldorf, division Lefebvre	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
	Division Colaud	[illegible]	[illegible]		
RÉSERVE DE CAVALERIE.	Sur la basse Moselle	»	[illegible]	»	[illegible]
	TOTAUX	[illegible]	93	[illegible]	[illegible]

courir réciproquement, et se trouvaient en même temps trop éloignées du centre, pour en être protégées par la réserve qu'on y eût placée. Ainsi dans tous les cas, c'est aux environs d'Offenburg, point central entre Bâle et Philipsburg, vis-à-vis duquel se trouvent les passages les plus favorables de l'ennemi, et le débouché des grandes communications de la Forêt-Noire, qu'il aurait convenu de placer l'armée du Haut-Rhin. Celle du Bas-Rhin eût été bien postée entre la Sieg et la Lahn; delà chacune d'elles pouvait, selon l'occurrence, prendre l'offensive, ou repousser les attaques de l'ennemi.

Les considérations qui forçaient l'armée impériale à rester sur la défensive, et qui en faisaient dépendre la durée des chances d'une manœuvre ou d'une bataille, engageaient au contraire la France à prendre l'offensive; la possession d'un établissement solide sur la rive droite du Rhin l'y excitait, car la tête de pont de Düsseldorf lui donnait la facilité de disposer de toutes ses troupes pour une attaque. Ses propres frontières se trouvaient d'ailleurs couvertes par les garnisons des places fortes. La faiblesse des extrémités de la ligne autrichienne ajoutait encore un nouveau poids à ces motifs. La totalité des forces françaises pouvait

prendre l'offensive sur le Bas-Rhin ; il leur était encore possible de débuter par le passage de ce fleuve vers la partie supérieure de son cours, ou enfin d'attaquer sur ces deux points à la fois.

L'offensive semblait, au premier abord, plus aisée à prendre sur le Bas-Rhin, où les Français se trouvaient déjà établis, que sur le Haut-Rhin, où le passage de ce fleuve devait s'exécuter de vive force, et où l'armée avait à traverser la Souabe, pays montagneux, sans routes praticables. Mais si cette direction présentait plus de difficultés, elle était aussi plus décisive, en cas de succès, vu qu'elle menait directement à la principale communication des Autrichiens sur le Haut-Necker et le Danube.

Soit que l'on employât tout ou partie des forces à l'exécution de ces divers projets, ils avaient l'inconvénient d'exiger beaucoup de temps pour leurs préparatifs, et sur-tout pour la réunion des troupes ; ce qui pouvait en faire pénétrer le but d'autant plus aisément, que les quartiers-généraux des deux armées françaises étaient fort éloignés, et séparés par le corps autrichien établi sur la rive gauche du Rhin.

Cette circonstance, jointe au désir de prendre l'ennemi au dépourvu, en ne lui lais-

sant pas le temps de porter ses forces au point menacé, détermina le Gouvernement français à attaquer sur les ailes de l'armée autrichienne, et à ouvrir en même temps la campagne en Italie.

La Cour de Vienne, aveuglée par l'heureuse issue de la campagne de 1795, ne tint aucun compte des représentations des généraux de ses deux armées, et se décida aussi pour l'offensive. Son plan était de faire le siége de Landaw, après avoir repoussé l'armée française de la Moselle et des montagnes entre la Bliese et le Rhin, de pénétrer ensuite dans l'Alsace, de s'emparer de ses places fortes, et en cas de succès soutenus, de réduire Strasbourg par un blocus, quand bien même on serait obligé d'y employer tout l'hiver. Plan gigantesque, qui ne pouvait s'exécuter, à moins que l'armée française ne fût hors d'état de tenir la campagne, et entièrement détruite (1).

---

(1) Ce plan n'était certainement pas mal conçu, mais pour qu'il réussît, il ne fallait pas croire d'avance à l'impossibilité de son exécution. Tout dépendait d'une première bataille gagnée sur les deux armées isolées de Jourdan et de Moreau. La centralisation des forces autrichiennes permettait d'espérer la victoire, et l'on n'avait rien à risquer en cas de revers. En effet, l'on n'obtient de succès à la

Landaw, place forte de premier rang, défendue par une garnison nombreuse, demandait, pour son investissement seul, un corps de troupes considérable, et que serait-il donc resté pour l'offensive sur la Moselle et la Sarre, vers les Vosges, pour couvrir les plaines de l'Alsace, et s'opposer aux attaques de l'ennemi sur la rive droite du Rhin et de la Sieg, vis-à-vis Strasbourg, Brisach et Huningue?

L'extension démesurée de la ligne autrichienne en eût affaibli les extrémités. Les Français, repoussés derrière la Moselle ou dans les environs de Strasbourg, auraient eu beaucoup moins de chemin à faire pour se porter sur la Lahn, ou sur Offenburg, par le Rhin, que les renforts autrichiens qu'on y eût envoyés du corps d'observation devant Landaw.

En opérant ainsi par leurs extrémités, surtout vers le Haut-Rhin, les Français gagnaient de suite la principale communication de leurs

---

guerre qu'en frappant sur les masses ennemies qui tiennent la campagne, toutes les fois qu'on peut leur opposer des forces supérieures sur un point : c'est ce qu'on aurait dû essayer. Il eût toujours été temps, en cas d'échec, d'adopter le système défensif, et d'abandonner la rive gauche du Rhin.

ennemis. La levée du siége de Landaw et la retraite de ceux-ci sur le Rhin, étaient les conséquences infaillibles de cette manœuvre. Or, les premiers se trouvant déjà maîtres des communications de leurs adversaires, n'auraient pas manqué de la rendre aussi pénible que périlleuse. Pour assiéger cette place avec apparence de succès, et s'opposer aux entreprises ultérieures des Français, il était donc indispensable de rassembler une forte armée sur chacune des extrémités de la ligne autrichienne.

La formation de ces deux armées n'aurait pas dispensé d'avoir un gros corps de troupes pour défendre la position que les Impériaux tenaient sur la rive gauche du Rhin, car dans son plus petit développement, elle devait s'étendre de la Lauter à la Nahe, laissant le Glan au centre, entre Pirmasens et Deux-Ponts. Ses deux ailes, appuyées au Rhin, décrivaient autour de Landaw un demi-cercle coupé par les montagnes des Vosges, dans lequel tous les corps isolés ne pouvaient se prêter secours, ni se réunir. Ainsi la France avait l'avantage de tous côtés, lors même qu'elle n'aurait pu mettre sur pied des armées aussi formidables que l'Autriche, car avec la faculté de concentrer ses forces à volonté sous la protection de

ses places; elle conservait, dans tous les cas, une supériorité réelle sur ses ennemis disséminés.

Cependant l'offensive sur les autres points n'offrait aucune chance favorable aux armées autrichiennes, et ne pouvait, dans l'état de choses actuel, remplir le but proposé. Il n'y avait que deux opérations susceptibles de réussir, à la faveur de circonstances particulières. C'était un passage du Rhin plus haut que Strasbourg, pour faire le siége d'Huningue, ou une attaque sur la rive droite du Bas-Rhin pour reprendre Düsseldorf. Encore n'y avait-il pas beaucoup d'apparence de succès dans l'un et l'autre cas.

La reprise de Düsseldorf aurait étendu, et par conséquent affaibli la ligne défensive, sans procurer d'appui à son aile gauche (1). Le

(1) L'auteur prouve ici la justesse de la remarque que nous avons faite plus haut, au sujet des places fortes sur le Bas-Rhin. Il va même jusqu'à dire qu'elles eussent été nuisibles aux Autrichiens, en donnant trop d'extension à leur ligne de défense; sur quoi nous observerons encore qu'il paraît aller trop loin. Les Autrichiens ne devaient pas considérer Düsseldorf comme une simple place, mais bien comme une tête de pont qui procurait aux Français un très-bon débouché sur la rive droite. Sous ce rapport, il méritait une attaque sérieuse.

passage des Français, en 1795, n'avait que trop bien prouvé, que la ligne de démarcation prussienne ne pouvait être regardée comme un appui.

Une opération sur le Haut-Rhin, contre Huningue, présentait mille difficultés, quoique cette place ne soit elle-même que d'une faible importance. Le Rhin a peu de bons passages dans les environs, où d'ailleurs le terrain n'offre pas de position pour couvrir un siége.

L'armée d'observation aurait dû, dans ce cas, ou rester dans l'étroit espace compris entre le Rhin et les montagnes des Vosges, défendu d'un côté par Béfort, et borné de l'autre par Neuf-Brisach, ou laisser ces places derrière elle, pour les assiéger ensuite. Le premier parti était dangereux, et le dernier exigeait une supériorité marquée, parce qu'il nécessitait un grand développement de forces, principalement dans les Vosges. Aucun des deux n'aurait rempli son but, à moins qu'une forte armée sur la rive droite du Rhin, vis-à-vis de Strasbourg, n'eût été à même de déjouer les projets des Français contre les communications des Autrichiens; or, c'est ce que l'on ne pouvait attendre de l'armée d'observation chargée de couvrir le siége d'Huningue, car elle eût été déjà trop occupée.

Les Impériaux dénoncèrent l'armistice, en déclarant que les hostilités recommenceraient le 1er juin. Par suite de cette notification, les armées se concentrèrent de part et d'autre, les 30 et 31 mai, dans les positions d'où elles devaient bientôt se mesurer.

Elles étaient distribuées, ainsi qu'on le voit dans les tableaux ci-contre.

CHAPITRE III.

Buonaparte fait la conquête de l'Italie, et pousse jusqu'aux frontières du Tyrol. — Wurmser vole au secours de Mantoue. — Retraite des Autrichiens sur la rive droite du Rhin.

Les préparatifs de l'ouverture de la campagne se terminaient à peine en Allemagne, que déjà les hostilités commençaient en Italie. Buonaparte avait remplacé le général Schérer dans le commandement de l'armée française, et Beaulieu venait de prendre celui de l'armée autrichienne. Jusqu'alors la guerre s'était bornée, de ce côté, à la conquête de la Savoie, et à quelques combats insignifians. Celui de Loano, livré le 23 novembre 1795, fut le plus important, parce qu'il enleva aux Autrichiens la rivière du Ponent, avec les crêtes de la chaîne de montagnes qui sépare l'Etat de Gênes du Piémont.

L'intention de Beaulieu, à l'ouverture de la

campagne, était de pousser sur le Var ; il battit le général Cervoni à Voltri, mais négligea de s'emparer de cette chaîne de montagnes, véritable clef du pays, et qui servait d'appui à son aile droite. Buonaparte fit tourner cette faute à son avantage, et culbuta les Autrichiens à Montenotte. Ce combat fut suivi de deux autres aussi heureux à Dego et à Ceva. Les Français gagnèrent les flancs et les communications des ennemis; séparèrent les Piémontais des Autrichiens, et les forcèrent à une suspension d'armes. Buonaparte, par une marche rapide le long du Pô jusqu'à Plaisance, où il passa ce fleuve, profita non-seulement de ses avantages, mais sut encore en tirer le plus grand parti, en obligeant les Autrichiens à une retraite absolue. En peu de jours, il se rendit maître de l'Italie, dispersa les troupes impériales, plus encore par des marches que des combats, et sans bataille rangée, car le passage de l'Adda à Lodi n'était qu'une simple affaire d'arrière-garde. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'on jeta une garnison dans Mantoue, et qu'on put approvisionner cette place, seul boulevart de l'Autriche de ce côté. Les débris de l'armée se réfugièrent dans le Tyrol, où ils occupèrent les entrées des vallées devant Buonaparte, qui couvrait le siége de Mantoue.

Un si grand événement, et le danger qui menaçait l'Autriche, força la Cour de Vienne à donner l'ordre au feld-maréchal Wurmser de faire marcher, le plutôt possible, une partie de son armée par le Tyrol, au secours de Mantoue. L'ordre lui parvint le 31 mai, et aussitôt, 26 bataillons et 18 escadrons, formant 21,924 hommes de pied et 3,296 chevaux, se mirent en route pour l'Italie. Wurmser prit la majeure partie de ces troupes aux environs de Mannheim, où cantonnait le gros de son armée. Affaiblis par un détachement aussi considérable, les Autrichiens furent réduits à la défensive sur le Rhin; encore devint-elle très-précaire, vu que toutes les chances favorables de l'offensive étaient pour leurs ennemis.

Dans ces conjonctures, loin de renforcer les extrémités de leur ligne en butte aux attaques des Français, de ne laisser sur la rive gauche du Rhin que les troupes nécessaires à la défense des camps retranchés de Hechtsheim, et de la tête de pont de Mannheim, lesquelles, en cas d'échec, avaient une retraite assurée, les Autrichiens résolurent de se maintenir sur la rive gauche du Rhin. Ils conservèrent leur ligne, depuis ce fleuve, derrière la Rehbach, jusqu'à Mutterstadt, Neustadt, Frankenstein, le long de l'Alsenz et de la Nahe, jusqu'au confluent de

cette dernière rivière, et mirent un corps de réserve près de Kriegsfeld. Préférant laisser sans défense des contrées d'où l'ennemi pouvait gagner plutôt leurs propres communications, qu'ils n'étaient à même de les couvrir de leurs nouvelles positions, ils portèrent une armée devant des places construites pour être livrées à elles-mêmes, et se bornèrent à détacher de Mayence, le 1er juin, 5 bataillons sur la Lahn.

Il arrive trop souvent que les généraux en chef négligent d'examiner l'ensemble des opérations, et qu'ils se déterminent d'après des vues particulières, bonnes tout au plus à régler la conduite d'un général en sous-ordre. C'est à cette manière d'envisager les choses, qu'il faut attribuer quelquefois des dispositions très-nuisibles. Un général particulier n'est responsable que de sa valeur et de sa fermeté; il se déshonore, en abandonnant le poste qui lui est confié, quelle que soit son excuse. Mais le général en chef est bien plus coupable, lorsqu'il sacrifie un intérêt majeur à la défense d'une place ou d'une province.

Les événemens forcèrent bientôt les Autrichiens de renoncer à leur plan. Les hostilités commencèrent le 1er juin, par des escarmouches, entre les avant-postes de l'armée autri-

chienne du Bas-Rhin, et de celle de Sambre et Meuse. Les deux partis restèrent néanmoins dans leurs positions, car les Français n'étaient pas assez forts pour entreprendre quelque chose de sérieux, et n'avaient d'autre intention que de tâter leurs ennemis. Ce jour-là, les Autrichiens commencèrent leur mouvement rétrograde successif.

Le 3 juin, leur avant-garde alla prendre position près d'Ober-Alben et Blaubach. Le 4, elle se retira derrière le défilé de Lautereck; l'armée se transporta, le 6, dans les environs de Führfelden, ayant ses avant-postes sur le Glan. L'Archiduc détacha 9 bataillons à Wurmser, afin de réparer, en quelque sorte, les pertes qu'il avait pu faire pour se rendre en Italie.

Il n'était guère possible que les Autrichiens se maintinssent dans leur nouvelle position. Tandis que Jourdan cherchait à les retenir par des démonstrations dans le Hundsrück et sur la Nahe, Kleber s'avança de Düsseldorf, repoussa le prince de Würtemberg et s'approcha de la Lahn. Le passage du Rhin par la division Grenier, coïncidant avec la marche de Bernadotte et de Championnet vers Coblentz, donna à l'Archiduc des inquiétudes sérieuses sur ses communications; en conséquence, il détacha vers Mayence le contingent saxon,

consistant en 8 bataillons et 19 escadrons, avec 11 bataillons et 22 escadrons autrichiens; le reste de l'armée les suivit de près et passa le Rhin dans cette place, le 9 et le 10; 22 bataillons et autant d'escadrons restèrent sous le commandement du général Mercantin, derrière la Seltz, où ils entrèrent, le 14, dans le camp retranché de Hechtsheim. Les divisions Marceau et Poncet qui les avaient suivis, les y observèrent sans trop s'engager. Wurmser, sentant aussi la nécessité de contenir l'armée de Sambre et Meuse, détacha de Mannheim sur le Mein, 6 bataillons et 14 escadrons aux ordres du général Hotze.

A mesure que les troupes de l'Archiduc arrivaient sur la Seltz, l'armée autrichienne du Haut-Rhin quittait les positions qu'elle occupait à la fin de l'armistice, pour se retirer dans la tête de pont de Mannheim. Moreau la suivit avec son aile gauche et son centre, sans inquiéter sa retraite. Son projet de forcer le passage du Rhin était plus difficile à exécuter que celui de Jourdan : celui-ci avait déjà un débouché sur la rive droite du Rhin, à Düsseldorf, et par cela même, toute facilité d'attaquer l'aile droite de l'ennemi. Moreau agit avec prudence, en différant son opération jusqu'à ce que la marche de l'autre armée

eût attiré l'attention de la majeure partie des forces autrichiennes. Ses mouvemens préparatoires, sur la rive gauche du Rhin, furent bien ordonnés; il occupa l'ennemi devant Mannheim, en éloignant tout soupçon d'un détachement sur la Lahn, ou d'une concentration sur le point qu'il avait choisi pour effectuer son passage.

Le 11 juin, les deux armées avaient pris les positions suivantes: 11 bataillons et 20 escadrons autrichiens campaient près de Maudach, leurs avant-postes observant le pays depuis l'embouchure de la Rehbach jusqu'à Rugheim, en arrière des inondations formées par les crues de la Flossbach et de la Rehbach; 5 bataillons et 12 escadrons s'étendaient depuis Rugheim le long de la Flossbach, vers le canal de Frankenthal, et delà jusqu'au Rhin; 2 bataillons étaient en réserve à Oggersheim. Ces positions devaient couvrir les ouvrages commencés près de Mundenheim, pour mettre en état de défense le camp retranché de la petite tête de pont de Mannheim.

L'armée de Moreau campait: Delmas, avec 9 bataillons et 15 escadrons, entre Spire et Harthausen; Beaupuy, avec 15 bataillons et 16 escadrons, à Muschbach; la réserve de 6 bataillons et 14 escadrons, près d'Altorf; les

21 bataillons et 27 escadrons des divisions Duhesme et Taponnier, entre Muschbach et Gœlheim; la division Xaintrailles avait été incorporée dans celles des généraux Delmas et Beaupuy.

Moreau reconnut l'ennemi, et l'attaqua le 14 au point du jour. La division Delmas s'avança contre la Rehhütte, sur trois colonnes, l'une par Waldsee, l'autre sur la chaussée, et la troisième par Schifferstadt. La division Beaupuy marcha sur la route de Neustadt, tandis que Duhesme fit de fausses attaques sur celles de Türkheim, contre Frankenthal et Epstein. Duhesme s'empara de ces points, mais en fut bientôt chassé. La cavalerie autrichienne se maintint pendant quelque temps dans la plaine de Mutterstadt. Le combat sur la Rehbach fut opiniâtre, et tourna à l'avantage des Français. Leur infanterie passa l'eau, et enleva le poste de Kolhof. Desaix s'avança au même instant avec une autre colonne, contre Mutterstadt, par les bois inondés de Schifferstadt, et construisit un pont sur la Rehbach, par lequel la cavalerie le suivit sans qu'on pût l'en empêcher. Wurmser s'apercevant qu'il ne pouvait conserver ses postes contre l'ennemi, qui lui était supérieur en nombre, retira ses troupes sur Maudach.

Le 15 au soir, les Français firent une vaine attaque sur Rugheim, mais les Autrichiens se jetèrent la nuit suivante dans les retranchemens de Mundenheim. Moreau prit position en face, et poussa ses avant-postes d'Oggersheim sur Rugheim, derrière Maudach et Rheingenheim. Desaix campa avec deux divisions, entre Neuhof et Fusgenheim; la réserve près d'Igelheim. Un faible détachement fut envoyé à Worms. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au 19 juin. 30 bataillons et 45 escadrons de l'armée de Rhin et Moselle étoient réunis vis-à-vis des retranchemens autrichiens, à portée d'être renforcés par 21 bataillons et 27 escadrons.

Les Autrichiens avaient 13 bataillons et 10 escadrons dans le camp de Mundenheim, le reste de l'armée était disséminé en postes, sur la rive droite du Rhin jusqu'à Bâle.

Le 18 le feld-maréchal Wurmser partit de Mannheim pour l'Italie, où il devait prendre le commandement. Il remit celui de l'armée du Haut-Rhin au général d'artillerie Latour, qui reçut les ordres de l'Archiduc. Cette circonstance, qui donna lieu à l'unité du commandement, fut un bonheur pour l'Autriche, et sauva l'honneur de ses armes dans cette campagne, quoique la base choisie pour

opérer ne remplît pas le but proposé, et qu'il dût en résulter beaucoup d'inconvéniens.

Les succès ne s'obtiennent à la guerre que par des efforts simultanés vers un même point, des résolutions énergiques, et une grande promptitude d'exécution. Plusieurs conseils ont toujours des vues différentes; et si la volonté d'un seul ne l'emporte, bien que tous visent au même but, prenant des moyens différens pour y parvenir, ils risquent de s'entrechoquer dans leurs opérations, et de rester en deçà.

La connaissance de l'esprit humain, et l'expérience de tous les siècles, confirment cette vérité : Eugène et Marlborough forment seuls une exception à cette règle; mais s'il est rare que la nature produise deux hommes semblables à la même époque, il l'est bien plus encore qu'ils puissent agir d'après la libre impulsion de leur génie.

CHAPITRE IV.

Marche de l'armée de Sambre et Meuse sur la Lahn.

Le théâtre des premières opérations de la campagne fut transporté entre la Sieg et la Lahn. C'est une contrée coupée par des montagnes peu élevées et arides, dont la ramification principale se rattache à l'est, au Kalte-Eiche. Cette chaîne, qui est la plus haute du pays, sépare aux environs de Burbach, la Sieg de la Dille, et s'avance delà près de Renderoth, par Irdorf, Dreisbach, Ober-Sain, contre Hahn, d'où partent les routes d'Hœchstebach et de Hachenburg.

La Sieg et la Lahn, ainsi que beaucoup d'autres affluens du Rhin, prennent leurs sources dans cette chaîne de montagnes. Les principaux sont *la Dille* et *l'Els*, qui grossissent la Lahn, la première à Wezlar, et la seconde à Limburg; la grande *Nister*, qui jaillit à Humbergen, près de la route de Herborn à Hachenburg, coule dans la direction de cette

route, reçoit la petite Nister à Crobach, et se jette dans la Sieg, aux environs de Wiesen; enfin *la Wiedbach*, qui a sa source près de Hachenburg, et va se jeter dans le Rhin en faisant un coude. Ces ruisseaux sont peu considérables. Les deux derniers seulement forment des défilés difficiles, à cause de l'encaissement de leur lit, resserré par des hauteurs escarpées.

Le pays est coupé; presque tous les ruisseaux y creusent des vallons; les montagnes sont pierreuses et boisées. Ce n'est que sur la masse principale qu'on rencontre quelques petites plaines; il y a néanmoins dans la contrée de Freilingen, entre Hahn et Hœchstebach, plusieurs marais. Du Rhin à l'Els, les vallées sont profondes, et les montagnes escarpées; elles deviennent plus praticables depuis cette dernière rivière jusqu'à la Dille, principalement à l'endroit où celle-ci s'approche de la Lahn. Le terrain est au contraire plus coupé et moins ouvert entre la rive droite de la Wiedbach, la Mittel-Sieg et la Nister, jusqu'à la haute Dille, parce qu'il renferme beaucoup de vallées, de bois et peu de communications. Il y a pourtant quelques endroits découverts le long de la route principale d'Altenkirchen à Kircheip.

A partir du confluent de la Nister, le pays

vers la basse Sieg, s'incline et se découvre au-dessous de Blankenberg, où il forme une plaine aux environs de Pleiss, qui s'élargit de plus en plus jusqu'au Rhin. La Sieg a dans cet espace, non-seulement beaucoup de gués, mais aussi plusieurs ponts. Celui de Siegen est le plus important de la partie supérieure de son cours.

La plaine au-dessus du confluent de la Sieg, n'est pas étendue; elle est resserrée par des hauteurs qui bordent la rivière jusqu'à la Wiedbach, et en compriment le lit en plusieurs endroits, au point de ne laisser d'espace que pour la route. Leurs pentes sont très-rapides et couvertes de vignes. Des sentiers conduisent sur la montagne boisée qui les couronne. En traversant la Wiedbach, on arrive dans le charmant bassin de Neuwied, décrivant un demi-cercle plongé par la rive gauche du Rhin. A mesure qu'on s'éloigne de ce fleuve, le terrain s'élève insensiblement jusqu'aux montagnes qui forment, pour ainsi dire, le diamètre du demi-cercle, qui touche d'un côté à Erlich, et de l'autre à Bendorf sur le Rhin; il est coupé par la Wiedbach et la Sainbach. Plus loin, derrière Kloster-Romersdorf, Kladbach et Nieder-Biber, le terrain s'élève encore plus: l'horizon est borné par des hauteurs escarpées

et boisées, où les communications sont très-difficiles.

Immédiatement au-dessous de la ville de Neuwied, les Français occupaient une grande île au milieu du Rhin, très-propice à l'établissement d'un pont. Depuis Vallendar jusqu'au confluent de la Lahn, les rives pierreuses du Rhin n'offrent aucun passage avantageux, pas même à Ehrenbreitstein, d'où une chaussée conduit à la Lahn.

Cette rivière a peu d'eau et beaucoup de gués, mais ses rives sont presque toujours si escarpées, sur-tout depuis son embouchure jusqu'à Oranienstein, qu'on n'y peut aborder qu'aux points où les hommes ont percé des communications à travers les rochers. D'Oranienstein jusqu'en face de Steden, les hauteurs s'éloignent de ses rives, principalement à la droite, où le terrain s'ouvre davantage. Ici elles resserrent de nouveau son cours, et deviennent roides et escarpées jusqu'au-delà de Runkel. Depuis là, en remontant, elles ont des pentes plus douces, aussi les rives de la Lahn sont-elles plus accessibles.

Aux environs de Burgsolms, est une petite plaine sur la rive gauche; d'ici à Wezlar et à la Dille, le terrain, quoique élevé sur la droite, n'a pas de berge qu'on ne puisse franchir.

La nature des rives de la Lahn détermine ses points de passage. Ils consistent en un gué près de Nassau, en deux ponts de bois à Dietz et Leunen; en ponts de pierre à Limburg, Runkel, Weilburg, Nieder-Bühel et Wezlar, où l'on en trouve un autre de maçonnerie sur la Dille.

La chaussée qui conduit de Siegburg par Ukerath, Kircheip et Weierbusch à Altenkirchen, est une des principales du pays. Elle se divise en deux branches dans cet endroit : l'une conduit par Hœchstebach, Freilingen, Hahn, Walmerode et Els à Limburg; l'autre mène à Salzberg, par Hachenburg et Kirburg. De Salzberg, une route conduit à Limburg par Renderoth et Hadamar; une seconde à Herborn, où elle se joint à celle qui mène de Siegen à Wezlar par Dillenburg. D'Ehrenbreitstein part aussi une chaussée qui se dirige à Limburg par Montebauer (1). Outre ces grandes routes, le pays ne manque pas de chemins de traverse, seulement praticables pour toutes les armes dans les contrées ouvertes, et qui ne peuvent

(1) Puisqu'il ne s'agit ici que de communications principales, en jetant les yeux sur la planche 1re on verra

servir qu'à des colonnes de flanqueurs. La plupart des routes transversales aboutissent à Neuwied, passage remarquable sur le Rhin; plusieurs se joignent à Dierdorf, pour couper le défilé pénible de la Wiedbach : celle qui de Vallendar se rend à la Lahn par Montebauer, est la meilleure de toutes; elle est praticable en tout temps, excepté pour la grosse artillerie.

Le pays qui s'étend de la Lahn au Mein n'est pas moins difficile pour les opérations militaires. La chaîne de montagnes qui se projette entre ces deux rivières, sépare aussi la Lahn de la Vetter, s'avance entre Butzbach et Pollganz, Usingen et Grœvenwiesenbach, et forme vers le midi une masse de dix monts, sur l'un desquels nommé Speckberg, est assis le petit fort de Kœnigstein. Près des sources de la Use et de la Wiese, cette chaîne devient très-es-

---

que, de la Sieg à la Lahn, il n'y a que quatre grandes routes :

1° Celle de Siegburg à Altenkirchen;

2° Celle d'Altenkirchen à Wezlar;

3° Celle d'Altenkirchen à Limburg;

4° Celle d'Ehrenbreitstein à Limburg.

Ces quatre communications n'ont de liaison transversale que par la route de Siegen à Limburg, qui n'est pas achevée.

carpée, pierreuse et impraticable, quoique jusques-là le pays soit bien cultivé et peuplé, et qu'on puisse le mettre au nombre de ces contrées montueuses qui ne sont pas dépourvues de communications. Des vallées profondes et des monts escarpés ne dessinent pas seulement la plus haute chaîne, mais encore toute l'étendue vers le Rhin et la Lahn, à l'exception des environs de Limburg, le long de l'Ems. La ramification principale s'étend entre Griftel et Wüst-Ems, puis entre Idstein et Nieder-Selbach, jusqu'à Eichenhahn, où elle sépare les eaux qui affluent dans la Lahn et le Rhin; elle court ensuite sur la Platte, laissant Zaizenhahn et Langen-Schwalbach à droite, se tourne au nord sur Kemel, et revient près de Wellrôth, contre Lautert, d'où descendent vers le Rhin deux contre-forts sur Dexenhausen et Bacheln, entre Braubach et Müllen.

De cette masse surgissent quelques petits ruisseaux; mais ils ne méritent aucune attention, vu qu'ils parcourent un pays ouvert et bien cultivé; tels sont *la Wetter* et *la Nidda*, qui se réunissent à Assenheim, pour aller grossir le Mein de leurs eaux, près de Hœchst. Un plus grand nombre de courans se précipitent de la chaîne principale, dans des vallons escarpés et profonds. Les plus considé-

rables sont : *l'Use*, qui de Merzhausen se rend à Usingen et entre dans la Wetter, au-dessus de Friedberg; *la Weil*, qui a sa source près d'Arnoldsheim, arrose Weilmünster et Weilburg, où elle tombe dans la Lahn; le *Durstbach*, ou *Dreuschbach*, qui depuis sa source à Kemel, coule à travers des rochers escarpés pour se joindre à la Lahn, au-delà de Katzenelnbogen; *l'Aar*, dont la source est à Langen-Schwalbach, et qui va gagner la Lahn, auprès de Limburg; enfin *l'Ems*, qui d'Oberheims, y vient tomber au même endroit, après avoir arrosé Camberg. Les rives de celui-ci sont moins escarpées que celles des autres courans; après avoir franchi les plus hautes sommités, il coule dans un encaissement formé par des montagnes qui s'abaissent doucement vers ses bords.

Au midi, en tirant de Kronenburg à Wisbaden, le pays s'aplanit; c'est une vaste plaine arrosée par le Mein et la Nidda, où les armées trouvent alors les facilités de se mouvoir avec rapidité, dans tous les sens; au lieu qu'entre l'Ems, la Lahn et le Rhin elles n'ont, pour franchir les montagnes, que des communications mauvaises, et mal entretenues.

Celles dont on peut se servir, pour les

opérations militaires dans cette contrée, se réduisent aux suivantes :

1° Les routes de Cassel à Limburg par Wisbaden, et de Wisbaden à Nassau; néanmoins cette dernière n'est, entre Langen-Schwalbach et Singhofen, qu'un chemin vicinal; elle parcourt un pays impraticable pour une armée, et ne mérite guères plus d'attention que ceux qui conduisent de Kemel au Rhin, parmi lesquels celui de Braubach est le moins mauvais;

2° La route de Francfort à Limburg, par Bockenheim, Schwalbach, Kœnigstein, Camberg et Niederbrechen; les côtes au-dessus de Kœnigstein sont très-difficiles, mais moins auprès de Camberg, où le pays s'ouvre dans la direction de l'Ems;

3° Celle qui part de Francfort pour se rendre à Grovenwiesenbach, en passant par Bonamoes, Humburg, Usingen et les montagnes : elle se divise en deux branches, l'une allant à Weilburg, et l'autre à Wezlar par Braunfels; quoiqu'elle traverse aussi la chaîne principale du pays, elle est moins difficile que les précédentes;

4° Une route qui présente moins de difficulté encore, est celle qui conduit de Francfort, à travers les plaines, jusqu'à Vilbel, Friedberg et Pollganz, où elle se bifurque pour gagner

Wezlar et Giessen; celle qui mène de Hanau à Friedberg par Ilmenstadt, est aussi commode. Ces deux dernières ont plusieurs liaisons transversales qui manquent aux autres, excepté dans les plaines du Mein et le long de la Lahn, entre Wezlar, Limburg et Dietz.

Jourdan avait prescrit au général Kleber d'attaquer les Autrichiens, placés derrière la Sieg, avec les 24 bataillons et 20 escadrons des divisions Lefebvre et Collaud, réunies à Düsseldorf. En cas de succès, son intention était de passer le Rhin lui-même, et de se joindre à lui (1).

Kleber prit position le 31 mai, entre Porz et Benzberg, et borda les rives de l'Agger et de la Sieg, le long de la ligne de démarcation, afin d'être prêt à exécuter, le 1er juin, l'ordre qu'il avait reçu; la division Lefebvre devait, après avoir forcé le passage de l'Agger, entre Lohmar et Lorrath, enlever Sieburg et s'avancer sur la rive droite de la Sieg, jusqu'à Happenschos. Le général français croyait trouver l'ennemi en position à Ukerath, et espérait l'en

(1) L'auteur a été mal informé : Jourdan ne voulait qu'attirer les forces de l'Archiduc sur le Bas-Rhin; la manœuvre lui réussit.

chasser à la faveur du mouvement de cette division sur son flanc droit. Collaud avait l'ordre de passer la Sieg entre Maindorf et Menden, et d'en remonter la rive gauche pour s'établir à Busdorf.

Cependant le prince de Würtemberg, aussitôt après la dénonciation de la rupture de l'armistice, avait rassemblé la majeure partie de ses forces entre Altenkirchen, Hachenburg et Dierdorf, et de cette position centrale, se proposait de déjouer les projets de son adversaire.

Le cordon de la Sieg fut rompu, et l'avant-garde de 4 bataillons et 14 escadrons, partagée en deux détachemens. Le général Kienmayer avec 3 bataillons et 10 escadrons, se tint à l'embouchure de cette rivière, près de Nieder-Pleis, et le colonel Gottesheim avec le reste, prit poste sur les hauteurs de Daden. Le premier avait l'ordre de se replier devant des forces supérieures dans la position d'Altenkirchen, tandis que l'autre passerait la Sieg à Kirchen, et l'Agger à Overath, pour observer le flanc gauche de l'ennemi, durant sa marche de Daden à Benzberg. Dans le cas où celui-ci se serait porté vers Siegen, par les hauteurs, il avait l'ordre de se jeter dans les montagnes du Kalte-Eiche, et d'envoyer à

Lutzel un détachement pour éclairer les directions de Siegen et d'Olpe.

Le général Finke, avec 5 bataillons et 10 escadrons, fut chargé de protéger l'aile gauche, vers Neuwied, et de garder le Rhin jusqu'à Lorich. En cas de besoin, une partie de ces troupes devait se réunir par Dierdorf au corps principal, ou marcher par Neustadt, pour menacer le flanc droit de l'ennemi. Déduction faite de tous ces détachemens, le corps qui prit position à *Altenkirchen et Crobach, fut réduit à* 10 *bataillons et* 14 *escadrons.*

A la nouvelle de la marche des Français sur la Sieg, le Prince résolut d'aller à leur rencontre avec une partie de son faible corps. Kienmayer reçut ordre de couvrir sur l'Agger, avec son avant-garde, les débouchés de Troisdorf, ainsi que les gués de Maindorf et Menden; et de chercher sur-tout à retenir l'ennemi sur la Sieg, jusqu'à ce que les 6 bataillons et 14 escadrons détachés, fussent arrivés à l'embouchure de cette rivière. Gottesheim dut partir de Daden pour gagner les hauteurs de Traventer et d'Overath, et forcer le passage de l'Agger au moment de l'attaque. On envoya, pour le soutenir, un bataillon à Wiesen.

Le 1^er^ juin, avant même que les troupes avec lesquelles le prince de Würtemberg devait at-

taquer l'ennemi, eussent rejoint l'avant-garde, le général Collaud, après une affaire assez chaude, s'empara des gués de Mendorf et de Menden, et rejeta les troupes légères autrichiennes à Hangelar. Cette opération facilitant le passage de l'Agger à Troisdorf et à Lohmar, la division Lefebvre s'avança droit sur Siegburg, tandis que celle de Collaud continua sa marche le long de la rive gauche, et força les Impériaux à abandonner le pont de Siegburg. Kienmayer concentra cependant sa réserve auprès de Nieder-Pleiss; et s'étant réuni à quelques troupes du corps principal qui en précédaient la marche, il se porta au-devant de l'ennemi qui s'avançait de Maindorf; mais ce dernier, qui avait déjà fait passer la Sieg à la majeure partie de sa cavalerie, le rejeta au-delà du défilé de Wartt, et prit position sur les hauteurs de Hangelar. Lefebvre s'établit à Happenschos, derrière la Sieg.

Le même jour, des détachemens de Collaud remontèrent le Rhin à Kœnigswinter, établirent la communication avec Bonn, et facilitèrent à la faible division Bonnard le passage de ce fleuve. Ce premier échec força le prince de Würtemberg à rassembler de nouveau le gros de son corps dans les environs d'Altenkirchen et de Cobach; ses troupes revin-

rent, dans la nuit du 1er au 2, à Weierbusch, d'où elles se rendirent, le jour suivant, dans leurs premières positions. Le détachement de l'aile gauche, poussé de Neuwied au-delà de Neustadt, pour coopérer à l'attaque, reçut ordre de se replier sur ce village, et en cas de retraite définitive, de rétrograder soit avec l'infanterie sur Neuwied, soit avec la cavalerie sur Dierdorf. Afin d'entretenir la communication entre cette première ville et Crobach, Gottesheim eut ordre de revenir à Wiesen, pour couvrir l'aile droite. Kienmayer resta à Weiersbusch, gardant Kircheip avec de la cavalerie.

Le 2 juin, Lefebvre passa la Sieg à Blankenburg; Collaud s'avança sur les hauteurs de Jungrath; leurs divisions se réunirent en avant de Kircheip, d'où l'avant-garde délogea le poste de cavalerie autrichienne, et rejeta Kienmayer sous le canon de la position d'Altenkirchen. Ce mouvement détermina le détachement qui occupait Neustadt à une retraite prématurée, en sorte que les Français eurent prise sur la communication de l'aile gauche des Autrichiens auprès de Neuwied.

L'importance de ce poste détermina le duc de Würtemberg à faire une diversion sur l'aile gauche de l'ennemi pour l'en déloger.

Finke eut l'ordre de se porter de sa position de Neuwied contre ce point, afin de faciliter son attaque, qui devait être combinée avec celle d'un détachement du corps principal qui s'avançait par Steimel; le Duc détacha de nouveau 2 bataillons et 2 escadrons au soutien de Kienmayer, lui prescrivant de suivre la chaussée jusqu'à Weierbusch; d'y attendre que Gottesheim se fût porté, de Wiesen par Ham et Leischeid, sur le flanc gauche de l'ennemi à Kircheip; d'attaquer alors ce poste, de s'y réunir au colonel, et de chasser les Français des hauteurs de Jungrath. L'éloignement des colonnes désignées pour concourir à cette attaque, la fit remettre de 3 à 5 heures du soir. Trois coups de canon tirés des hauteurs d'Altenkirchen, devaient en donner le signal.

Le 3 juin, vers midi, l'avant-garde des Français [illegible] reconnaissance sur Altenkirchen. Le Prince prenant le change, envoya de suite aux commandans des colonnes l'ordre de ne commencer le mouvement, qu'après avoir acquis la certitude de n'être pas attaqué. Il prescrivit en outre à Gottesheim, déjà en marche, de s'arrêter à Ham, et de pénétrer jusqu'à Weierbusch, dans le cas où l'ennemi donnerait prise sur son flanc gauche. On reconnut

bientôt qu'on s'était trompé, et l'on reprit l'exécution du premier plan.

La colonne principale conduite par Kienmayer, s'étant avancée sur la chaussée, repoussa l'avant-garde française de Weierbusch jusqu'au bois de Kircheip, où elle attendit l'arrivée des autres colonnes, notamment celle de Gottesheim qui, d'après les premières dispositions, devait tourner cette position, lui en rendre l'attaque plus facile, et lui épargner les pertes qu'il aurait éprouvées en cherchant à l'emporter seul de front; mais le dernier ordre du Prince ne parvint pas au colonel, il suivit la direction indiquée d'abord, de façon qu'au lieu de prendre l'ennemi sur son flanc gauche, il vint se réunir en deçà du défilé, à la colonne de Kienmayer qui l'attaquait de front, ce qui priva de tous les avantages qu'on pouvait attendre des dernières dispositions.

Les colonnes de gauche reprirent Neustadt, mais ayant voulu pousser jusqu'à Asbach, elles furent obligées de céder au nombre. Dans cette position, le Prince ne jugea pas à propos de continuer le combat; il ordonna à l'avant-garde de Kienmayer de rester à Weierbusch et de garder Neustadt: les autres troupes reprirent leur première position à Crobach; Gottesheim revint à Wiesen.

Le 4 juin au jour, les Français levant leur camp de Jungrath, repoussèrent les avant-postes autrichiens, et se divisèrent en trois colonnes, dans l'intention facile à deviner, d'attaquer la position d'Altenkirchen et de Crobach. La colonne principale aux ordres de Lefebvre, composée de 6 bataillons, 7 escadrons et 15 pièces de canon, s'avança le long de la chaussée; la seconde de 3 bataillons et 3 escadrons, déboucha par Mehrem; la troisième de 4 bataillons et 2 escadrons, suivit la vieille route qui de Weierbusch et Hilgerod mène à Crobach et Hachenburg. La division Collaud marchait à son soutien sur la grande route. Le prince de Würtemberg ne se crut pas assez fort pour résister à ces masses considérables, et prit le parti de la retraite, dans l'espoir de défendre avec succès l'entrée des gorges de Hachenburg à Hoechstebach; mais [illegible] gauche était déjà trop engagée auprès d'Altenkirchen, pour que cette retraite pût avoir lieu à temps.

Deux bataillons et 4 escadrons défendaient, avec 10 bouches à feu, les hauteurs en arrière à gauche d'Altenkirchen; le défilé qui conduit de la ville à ces hauteurs, était gardé par un bataillon, 6 escadrons et 8 pièces de canon; 150 hommes occupaient Altenkirchen; on

avait jeté de l'infanterie légère dans les jardins et le vallon de la Wied; 6 compagnies de chasseurs tenaient Almersbach; enfin une réserve de 5 bataillons et de 12 escadrons occupait Crobach; mais celle-ci reçut bientôt après l'ordre de se retirer : elle ne put donc secourir la position; d'ailleurs, outre qu'elle se trouvait trop éloignée pour la soutenir, elle fut elle-même attaquée.

Lefebvre se déploya devant Altenkirchen, et dirigea son artillerie contre la gauche de la position, en même temps que la colonne qui avait débouché par Mehrem attaquait le village d'Almersbach. La compagnie qui gardait Altenkirchen abandonna son poste : les Français s'apercevant de cette faute, l'occupèrent aussitôt et s'emparèrent du pont de la Wied, par lequel ils débouchèrent sans obstacle sur les hauteurs de l'autre côté de la ville.

Un régiment de chasseurs d'environ 300 chevaux, défila par le pont, sous le feu le plus vif de l'ennemi, se forma au pied de la montagne qu'il gravit en tirailleurs, malgré sa rapidité, et se jeta sur la droite de l'infanterie autrichienne. Celle-ci soutint le choc avec fermeté et le repoussa; mais au même instant un bataillon de grenadiers passa le pont et es-

calla les premiers escarpemens de la position. Almersbach fut enlevé, et la colonne qui s'en était rendue maîtresse, se tourna contre la gauche de l'infanterie ennemie. Le régiment de chasseurs qui avait été ramené par elle, soutenu par cette colonne et les grenadiers, revint à la charge : les Impériaux furent enveloppés et enfoncés; les 2 bataillons pris avec 10 pièces de canon; leur cavalerie fut dispersée et poursuivie jusqu'au-delà de Vallerode. La troisième colonne étant parvenue à déboucher aussi par Hilgerode, sur la droite vers Crobach, attaqua un bataillon de troupes de Darmstadt qui défendait le bois d'Eichelhard, lequel s'y maintint jusqu'à la levée du camp principal.

Les Autrichiens se rallièrent à Hœchstebach, d'où ils se retirèrent dans la nuit jusqu'à Freilingen. Le général Finke reçut ordre d'abandonner [illegible]ied, et de se porter sur Montebaur; delà il devait aller prendre position le 5 à Molsberg, et se lier à la gauche du prince de Würtemberg. On prescrivit à Gottesheim de marcher sur Neukirchen près de Salzberg, de défendre ce point aussi long-temps que possible, et de se replier ensuite par Renderoth sur Mengerskirchen, pour couvrir les routes de Weilburg et Wezlar. L'arrière-garde avait l'ordre d'arrêter l'ennemi dans les défilés

de Hachenburg et de Hœhstebach, mais bientôt elle y fut forcée, et se retira le soir même derrière les étangs de Steinbach. Le Prince continuant sa retraite, arriva le 5 au matin à Molsberg, son arrière-garde à Hahn.

Pendant qu'on combattait le 4 à Altenkirchen, l'adjudant-général Ney détaché de la division Collaud, avec 2 bataillons et quelque cavalerie, s'était emparé de Dierdorf; d'un autre côté, la division Bonnard avait passé de Bonn à Linz, sur la rive droite du Rhin.

Le 5 avant-midi, Collaud attaqua l'arrière-garde du Prince, et Ney prévint Finke à Montebauer. Le Prince se retira sur Hundsangel, et fut poursuivi jusqu'à Molsberg. Finke alla passer la Lahn à Nassau.

Enfin le 6 au matin, le Prince effectua aussi le passage de cette rivière, après avoir détaché 2 bataillons à Diest et à Villburg, et placé son artillerie sur les hauteurs de Limburg et d'Oranienstein; son arrière-garde resta sur la rive droite. Cependant Lefebvre, qui s'était porté de Hachenburg à Renderoth, avait détaché le général Soult sur Dillenburg, avec 3 bataillons et 150 chevaux, ce qui détermina la retraite de Gottesheim sur Herborn et Wezlar.

Rassuré de ce côté, Kléber réunit auprès

de Hadamar les divisions Collaud et Lefebvre, avec lesquelles il marcha sur la Lahn. Par suite d'une affaire assez chaude, qui eut lieu sur les hauteurs d'Offeim et de Diekirchen, il força le 6, l'arrière-garde autrichienne à lui en abandonner la rive droite; mais ses tentatives de passage échouèrent auprès de Dietz et d'Oranienstein; il ne fut pas plus heureux à Runkel, d'où un bataillon de Darmstadt le repoussa. Celui d'Autrichiens détaché sur Weilburg, trouva cette ville occupée par des éclaireurs qui y étaient entrés aussitôt après l'occupation de Hadamar.

La position des Français s'améliorait de jour en jour. Neuwied ayant été évacué le 6, par les Autrichiens, la division Grenier y passa le Rhin en bateaux, ainsi qu'à Leutersdorf. Le 7, on jeta un pont près de la ville. Grenier occupa Vallendar et poussa des postes jusqu'à Montebauer. Bonnard se prépara à investir Ehrenbreitstein; Championnet et Bernadotte marchèrent sur Neuwied; la division Bonnaud suivait Kleber sur deux colonnes, par Dierdorf et la grande route; la position du prince de Würtemberg était d'autant plus fâcheuse, que ses troupes disséminées depuis l'embouchure de la Lahn jusqu'à Braunfels, n'avaient pour soutien qu'une faible réserve

près de Limburg; elles tenaient bien encore Wezlar et la petite ville de Nassau, mais l'ennemi occupait déjà les ponts de Leunen et de Weilburg.

Le 9, la division Bonnaud renforcée de 3 bataillons de celle de Grenier, forma l'investissement d'Ehrenbreitstein. Alors les autres divisions de l'armée française arrivèrent par le pont de Neuwied successivement sur la Lahn; à mesure qu'elles entraient en ligne, les premières venues appuyaient à gauche pour leur faire place.

Le 12, toute l'armée était en mesure de prendre l'offensive sur la Lahn; sa droite s'appuyait au Rhin, sa gauche aux gorges de Steinbach, d'Ober-Tieffenbach et de Nieder-Tieffenbach, d'où elle se liait, par une chaîne de postes, avec le détachement laissé à Herborn sous les ordres de Soult.

Il semble, au premier coup d'œil, que le pays entre la Sieg et la Lahn soit favorable à la défensive; en effet, un pays coupé qui a peu de communications, sillonné de vallées profondes et escarpées, traversé dans tous les sens par des courans, présente de fréquens obstacles à l'ennemi; cependant en y réfléchissant, on reconnaît qu'il est extrêmement difficile de s'y maintenir.

Il n'est pas de position plus désavantageuse, pour attendre son adversaire de pied ferme, que d'être sur deux lignes qui forment un angle saillant (1). L'on ne pouvait cependant ici en prendre d'autre, car on avait autant à craindre d'un mouvement partant de la Sieg que de Neuwied; et l'armée autrichienne était hors d'état de se maintenir sur l'une de ces lignes, sans garder l'autre. En les abandonnant toutes deux pour se concentrer, les Français auraient été à même de déboucher par la Sieg et le pont de Neuwied, et de réunir leur armée, avant que les Autrichiens fussent arrivés des bords de la Nahe, sur ceux de la Lahn; ce qui eût placé ces derniers dans une situation essentiellement défectueuse. Relativement à la nature du terrain, la position sur deux lignes, parallèles au Rhin et à la Sieg, n'était pas moins défavorable; car en portant la dernière en avant, on se serait trouvé au pied

(1) Cette idée est juste si les troupes doivent combattre en ligne déployée, sans bouger de place; mais elles peuvent être aussi en position défensive, par échelons sur le centre, ce qui, dans beaucoup de circonstances, produit un excellent ordre de bataille. Voilà comment il est difficile de donner des principes absolus sur l'emploi de telle ou telle ordonnance de combat, et de prescrire tout ce qui mathématiquement vu ne paraît pas convenable.

des montagnes, dans un espace coupé par des gorges profondes; on eût perdu la faculté de se mouvoir, avec la rapidité si nécessaire dans une défensive qui étend son action sur plusieurs points. Cet avantage inappréciable passait au contraire du côté de l'ennemi, qui n'avait qu'à déboucher par une de ces vallées, pour faire tomber la position. Si pour éviter cet inconvénient, on s'était décidé à occuper les sommités principales des montagnes, la ligne se fût encore agrandie, vu que la route de Siegburg à Limburg s'éloigne toujours plus du Rhin, et par conséquent de Neuwied, placé sur son extrême gauche. Dans ce cas, le point menacé eût été, pour ainsi dire, le pivot d'une aile, et précisément l'angle sans défense, où se joignaient les deux lignes. Il est reconnu qu'il n'y a pas de position plus défavorable que celle dont la partie faible se présente d'abord à l'ennemi. On ne pouvait songer à établir une réserve au point central, car le défaut de communication l'eût exposée à arriver par-tout trop tard, et cela avec d'autant moins de doute, qu'elle ne devait s'ébranler qu'après que l'ennemi aurait démasqué ses projets, et que la plus dangereuse de toutes les attaques, celle partant de Neuwied, pouvait être tentée à l'improviste. Que devait donc faire le général

autrichien chargé d'empêcher les Français d'avancer du Rhin et de la Sieg, sur les bords de la Lahn?

Dans l'offensive, souvent nous obligeons l'ennemi à subordonner ses mouvemens aux nôtres; mais dans la défensive, cela n'est possible qu'autant que la nature du terrain présente des positions qu'il ne saurait tourner. Or ce n'était pas ici le cas. Il fallait avant tout, que les Autrichiens examinassent quelle était l'opération la *plus probable*, c'est-à-dire la plus avantageuse aux Français. En mesure de prendre l'offensive, l'intérêt de ceux-ci exigeait qu'ils portassent le théâtre de la guerre sur la rive droite; ils ne pouvaient obtenir de grands résultats qu'en s'y établissant; et comme ils devaient présumer que leurs adversaires chercheraient à s'y opposer de toutes leurs forces, ils se trouvaient dès-lors obligés d'employer toutes les leurs, pour assurer la réussite de leur projet. Deux moyens s'offraient pour arriver à ce but: ils pouvaient passer le Rhin soit à Düsseldorf soit à Neuwied.

Il était présumable que Jourdan s'arrêterait au premier parti, parce que les Français se trouvaient déjà établis sur la rive droite; autrement il aurait fallu construire d'abord un pont à Neuwied, opération très-difficile en elle-

même, mais qui devenait sur-tout dangereuse, si les Autrichiens s'étaient rapidement avancés sur la Moselle. Les premiers progrès de Kleber au-delà de la Sieg, devaient forcer l'ennemi à évacuer Neuwied, et amener la réunion de toute l'armée. En cas d'échec, sa retraite était toujours assurée sur Düsseldorf. Tout concourait à rendre ce plan probable, et à ne laisser même aucun doute sur la manière dont Jourdan le mettrait à exécution.

Comme il était aisé de prévoir que les Français chercheraient d'abord à réunir leurs forces, on devait présumer qu'ils manœuvreraient pour gagner la route de Hachenburg à Limburg, et qu'au moyen de ce mouvement et celui d'un corps de flanqueurs, ils forceraient les Autrichiens à quitter la rive du Rhin. La route de Siegen n'étant pour eux d'aucune importance dans le moment, il suffisait de s'emparer de la Sieg inférieure et de la route de Siegburg à Kircheip, pour pousser plus avant. Ajoutez à cela que le passage d'un grand fleuve demande du temps, et que le débouché du bassin de Neuwied est très-difficile. En effet, un corps de cinq à six mille Autrichiens placé sur les montagnes impraticables qui l'entourent, pouvait arrêter plusieurs jours les Français, avant qu'ils eussent achevé le pont

de Neuwied, effectué leur passage et fait quelques progrès : délai précieux, à la faveur duquel les autres troupes auraient eu le loisir de se concentrer sur la Sieg.

Si ces observations prouvent qu'il n'y a point de bonne position entre la Sieg et la Lahn, il est visible qu'on ne pouvait garder le pays qu'après une affaire décisive. Le lieu le plus propre à l'engager, était celui qui présentait le plus d'obstacles aux Français, et de facilités aux Autrichiens pour manœuvrer; c'est-à-dire, dans la contrée ouverte aux pieds des montagnes, où la ligne des derniers, moins étendue et plus réunie, leur permettait de se concentrer pendant que les premiers défileraient, et où l'on était certain de les restreindre à la ligne d'opération sur laquelle on marchait à leur rencontre; en un mot enfin, sur la Basse Sieg.

Si les 15,000 Autrichiens qui restaient au prince de Würtemberg, après le détachement de 5,000 hommes qu'il fit à Neuwied, avaient été placés à la reprise des hostilités à Ukeroth, centre de la ligne, où le passage de la Sieg est le plus facile, et où le terrain découvert permet les marches de flanc; nul doute qu'informés du point de passage, ils n'eussent marché au-devant des Français, et qu'ils ne

les eussent battus, en les abordant avec vigueur.

En cas d'échec, la retraite des Autrichiens était toujours sûre par la grande route, car il fallait avant tout forcer Neuwied, et achever le passage, ce qui demandait du temps; d'ailleurs les Français se trouvant divisés, quand bien même ils auraient obtenu l'avantage, ils ne se seraient avancés qu'avec beaucoup *de* lenteur et de circonspection, tandis que leurs adversaires eussent opéré leur retraite en toute diligence sur la route. A la vérité, les premiers étaient supérieurs en nombre sur la Sieg, mais la disproportion entre les partis n'était pas telle, qu'on n'y pût remédier par une attaque vigoureuse, durant ou aussitôt après le passage.

Il semble que ce soit une faute contre les règles d'attaquer un *ennemi* supérieur en nombre, près de s'engager dans un terrain coupé, au moment où il traverse une contrée ouverte, et avant qu'il ait divisé ses forces; mais il n'est pas de règle sans exception, et c'est bien ici le cas. Si les Autrichiens n'avaient eu pour but que d'arrêter la marche des Français entre la Sieg et la Lahn, il eût été sans doute plus prudent d'attendre que leurs forces fussent partagées en plusieurs colonnes iso-

lées; mais leurs manœuvres devaient encore tendre à repousser du côté de Neuwied une attaque qui pouvait devenir plus dangereuse que celle de front. En laissant pénétrer l'ennemi dans les montagnes, le corps principal d'Autrichiens, destiné à la défense de la chaussée, se serait éloigné des routes qui conduisent de la Sieg sur les derrières et les flancs de Neuwied; elles n'auraient été occupées que par des détachemens trop faibles pour les défendre. Dans cette hypothèse, un succès sur la chaussée devenait éphémère, si les Français s'emparaient de Neuwied avec une colonne de flanc; car ils pouvaient, au pis-aller, la sacrifier pour gagner le débouché par où auraient défilé leurs troupes rassemblées sur la rive gauche du Rhin. Les suites de cette fausse manœuvre eussent été d'autant plus désastreuses, que le mouvement vers le fleuve aurait éprouvé de grandes difficultés, par le défaut de bonnes communications transversales de la chaussée au Rhin.

Les Autrichiens ayant laissé échapper l'occasion d'attaquer les Français, tous les combats postérieurs n'aboutirent qu'à une perte d'hommes inutile. En vain leur arrière-garde fut-elle aux prises pendant toute la retraite, en vain s'engagèrent-ils près d'Altenkirchen,

l'établissement du cordon jusqu'à Neuwied, et l'éloignement d'une partie de l'avant-garde sur le flanc droit, les avaient trop affaiblis pour en espérer quelque succès. Ils eussent beaucoup mieux fait de se retirer derrière la Lahn, et de temporiser en défendant ce défilé, ce qui leur était d'autant plus aisé, qu'ils pouvaient vraisemblablement le faire à forces inférieures avec toute chance de succès. Par ce moyen ils se seraient rapprochés de leur réserve et de l'armée principale.

La position d'Altenkirchen était très-mauvaise en elle-même, car toute hauteur n'est pas une position, et tout ravin un appui pour un flanc. Les troupes se trouvaient au pied d'une montagne, entre deux défilés praticables, gardés par de l'infanterie légère. Il y avait bien une réserve près de Crobach; mais destinée à couvrir la route transversale d'Hilgerod à Hachenburg, on ne pouvait y compter, puisque elle-même devait s'attendre à être attaquée.

Les dispositions de Kleber méritent des éloges, et furent aussi bien prises qu'exécutées. Il paraît néanmoins qu'il a encouru un reproche. Il n'ignorait pas que les intentions de son Gouvernement et de son Général en chef ne fussent de prendre l'offensive. Il avait fait la

campagne précédente ; il connaissait le terrain, et par conséquent toutes les difficultés du passage de la Lahn. Il eut donc tort de ne pas profiter du moment où les Autrichiens étaient dispersés en cordon, repoussés, et dans l'impossibilité de défendre la rive gauche, pour s'assurer de plusieurs passages. Ces points nécessaires aux opérations ultérieures, devenaient plus difficiles à enlever, insurmontables même, à mesure que les troupes ennemies s'augmentaient. En un mot, pourquoi garda-t-il une position défensive, lorsqu'il pouvait et devait conserver l'offensive (1), non pour gagner du terrain avant la réunion de l'armée française, car il eût été imprudent d'aller à la rencontre de celle des Autrichiens, qui s'avançait en masse, mais pour mettre le général en chef à même d'attaquer aussitôt que ses troupes seraient rassemblées. La position des Français derrière la Lahn, rendit aux Impériaux la liberté des mouvemens,

(1) Kleber suivait ses instructions. Son apparition sur la Lahn n'avait d'autre but, pour le moment, que de retenir sur le bas Rhin les principales forces de l'Archiduc, afin de faciliter le passage de Moreau près de Kehl. Sa conduite était le résultat du plan arrêté par les deux généraux en chef français.

aussitôt que leurs postes sur cette rivière furent assez renforcés pour n'avoir plus à craindre un passage subit. Une position à cheval sur la Lahn, aurait forcé l'Archiduc à régler sa conduite en conséquence. Il est vrai que Kleber, aussitôt après son arrivée, le 6, attaqua Runkel, Dietz et Oranienstein; qu'il emporta Weilburg et fit occuper le pont de Leunen par ses avant-postes; mais pourquoi ne renouvela-t-il pas ses attaques à mesure qu'il recevait des renforts de troupes et d'artillerie, et qu'il était en état de faire plus de sacrifices que son adversaire? Il se tint à Weilburg, dans une *presque île* resserrée et bordée de rochers, d'où il ne pouvait déboucher. Dans la supposition même qu'il n'eût pas dessein de s'étendre assez loin pour profiter de la possession du pont de Leunen, il devait au moins faire une tentative pour s'emparer de celui de Limbourg. Encore qu'il ne fût pas facile de s'en rendre maître, sa supériorité numérique lui donnait l'espoir fondé de réussir; il pouvait y employer toutes ses troupes, puisqu'il prenait l'offensive, et qu'il n'avait pas de motifs comme les Autrichiens de s'étendre sur la Lahn. En perçant leur cordon, il les forçait à se retirer dans les différentes vallées circonvoisines; avantage dont

la conséquence immédiate eût été d'empêcher l'Archiduc de réunir, par défaut de temps, un aussi grand nombre de troupes pour son attaque.

CHAPITRE V.

Combat de Wetzlar le 15 juin. — Retraite de Jourdan.

Le 12 juin, l'armée française de Sambre et Meuse occupait sur la Lahn la position suivante :

La division Bernadotte était entre Nassau et Lahnstein, sa droite appuyée au Rhin, sa gauche à la division Championnet, cantonnée entre Nassau et Dietz. Toutes deux couvraient le blocus d'Ehrenbreitstein, que devait faire la division Bonnard, et dont le succès était d'autant plus certain, que les Autrichiens avaient été chassés le 14 de Nassau, et de toute la rive droite de la Lahn.

A côté de la division Championnet, s'étendait celle de Grenier, appuyant sa gauche au village d'Els, et sa droite au bois en arrière de Gückingen, pour assurer les débouchés de la Lahn et les routes de Walmerode et de Montebauer. La division Colaud était postée sur les hauteurs vis-à-vis de Limburg; celle du gé-

néral Lefebvre faisait un crochet derrière le ravin de Steinbach, d'Ober-Tieffenbach et Nieder-Tieffenbach. Ces deux dernières devaient observer toutes les routes qui partent de Weilburg et de Wezlar, et placer en conséquence leurs avant-postes entre Munchhausen et Leunen : elles en avaient au pont de ce dernier endroit et à Weilburg, qui se liaient au camp d'Herborn. La cavalerie du général Bonnaud formait réserve derrière l'aile gauche.

Cette position ne remplissait pas le but du général en chef, soit que son intention fût de se tenir sur la défensive, soit qu'il voulût prendre l'offensive; car le terrain depuis l'embouchure de l'Els jusqu'au Rhin, qui ne convenait à aucune opération, se trouvait occupé par trois divisions, tandis que celui au-dessus de la Lahn, qui pouvait leur servir de théâtre, l'était seulement par deux. Le blocus d'Ehrenbreitstein ne devait pas occuper dans ce moment le général français, et encore moins lui faire commettre une faute pareille. Cette forteresse est bâtie sur un rocher élevé, environné de vallées profondes et escarpées, et renferme une si petite garnison, qu'elle ne peut nuire à une armée qui s'avance, ni faire d'entreprises sur ses communications. Il importait peu que les Autrichiens entretinssent des rapports avec

elle, vu que le terrain ne leur permettait pas d'opérer sous sa protection; il était indifférent aussi qu'ils l'approvisionnassent pour plus long-temps, parce que son occupation ne devait avoir aucune influence sur les opérations ultérieures.

Les Impériaux sentirent le peu d'importance de la Lahn inférieure; après l'arrivée de leurs renforts, ils tinrent toute la contrée de la Katze au Rhin, vis-à-vis de Rheinfels, jusqu'à Oranienstein, avec une simple chaîne de 12 bataillons et 11 escadrons, soutenue, en arrière de Dietz, par une réserve de 4 bataillons et de 9 escadrons.

La position de l'aile gauche de l'armée française était aussi vicieuse que celle de la droite; la division Lefebvre formait un flanc si étendu, que sur aucun point de cette partie, la plus faible, il ne se trouvait assez de troupes.

L'on ne doit faire de crochet que dans un moment critique; cela ne procure jamais qu'un secours momentané, et en principe, il faut l'éviter dans toute position. Il remplissait d'autant moins son objet ici, que la configuration du terrain le rendait inutile, et qu'il ne raccourcissait pas la ligne. Il y avait aussi loin d'Ober-Tieffenbach à Herborn, où il s'appuyait au corps du général Soult, qu'aux hauteurs en

avant de Wezlar : l'on avait des deux côtés également la Dille pour appui.

Près d'Herborn l'on barrait, à la vérité, la chaussée de Wezlar à Siegen, qui traverse en cet endroit la Dille, mais on pouvait aussi bien en interdire l'usage à l'ennemi, en prenant position sur les hauteurs en arrière de Wezlar; car cette rivière coule si près de leur gauche, elle a un si grand nombre de ponts et de gués, qu'on peut la passer par-tout et plonger la route, tant que l'adversaire n'a pas nettoyé les environs de Wezlar, et assuré les flancs de ses colonnes.

Ces observations qui démontrent les vices de la position en elle-même, acquièrent encore plus de poids, si l'on se rappelle que Jourdan voulait prendre l'offensive, et que le terrain entre Limburg et Wezlar lui offrait de grands avantages sous ce rapport.

Une marche en avant sur l'aile gauche ennemie près de Wezlar, l'aurait trop éloigné de ses communications, et eût exigé trop de troupes pour être couverte. L'attaque vers Limburg n'était pas sujette à cet inconvénient, mais il ne fallait pas moins déployer de vigueur et de célérité pour y forcer la Lahn, soit qu'on voulût s'en rendre maître à force ouverte, soit par surprise. Or la position qu'on

avait prise, ne permettait ni l'un ni l'autre; et quand bien même on aurait eu, dès le commencement, le projet insignifiant de se tenir sur la défensive derrière cette rivière, la répartition des troupes n'eût pas encore rempli ce but. Une division pouvait aussi bien occuper les hauteurs de Wezlar que le pont de la Dille, pour repousser les troupes légères de l'ennemi qui y rôdaient. Quatre divisions, réunies à la cavalerie, devaient s'établir vis-à-vis de Limburg, prêtes à s'avancer ou à se porter sur le point où les Impériaux auraient voulu percer en forces. Une seule eût suffi pour observer Ehrenbreitstein, occuper Montebauer, et couvrir la route d'une chaîne de postes. L'ennemi aurait opéré difficilement contre le flanc de cette position, car il eût compromis ses communications par un défaut inhérent aux manœuvres de flanc; d'ailleurs, ce que l'on peut tenter contre des troupes dispersées, devient dangereux à l'égard d'un corps concentré.

Jourdan qui était resté dans les environs de Coblentz et qui delà avait dirigé les opérations de l'armée, vint prendre, le 13; le commandement des troupes qui se trouvaient en position sur la Lahn. Il fit faire aussitôt la reconnaissance des passages et du terrain, afin

d'arrêter définitivement ses projets d'offensive. Il se flattait d'être en mesure le 17, mais il fut prévenu de vîtesse par les Autrichiens (1).

Il y a des fautes et des pertes réparables : mais à la guerre, ce ne sont pas celles du temps; aussi un général en chef doit-il être toujours à portée de son avant-garde. C'est delà qu'il reçoit toutes les nouvelles intéressantes, qu'il acquiert la connaissance du terrain et les notions qui lui sont indispensables pour former ses plans, et opérer avec énergie et célérité. Quand il est éloigné de la tête de ses colonnes, il risque très-souvent, ou de retarder leur marche jusqu'à ce qu'il reçoive un rapport général, ou d'avoir à rectifier des dispositions vicieuses. Dans tous les cas, il perd du temps, et l'adversaire mieux servi, a toujours l'avantage sur lui. Jourdan bien placé sur la rive gauche du Rhin à la reprise des hostilités, quand la plupart des troupes ennemies s'y trouvaient encore, aurait dû passer

(1) Il faut convenir d'une chose, c'est que l'Archiduc avait de Mayence deux ou trois marches de moins pour se rendre sur la Nahe que son adversaire, qui des bords de la Nahe devait venir passer le Rhin à Neuwied.

ce fleuve, près de Neuwied, avec la division Grenier, pour se rendre en toute diligence sur la Lahn, dès que les circonstances avaient changé. De cette manière, ses préparatifs eussent été terminés à l'instant où sa dernière division se mît en ligne.

La situation des Autrichiens sur la Lahn n'éprouva pas de changemens notables jusqu'au 12 juin; à la vérité, le général Wartensleben qui en prit le commandement, avait reçu 4 bataillons et 6 escadrons de renfort; mais il étendit sa position encore plus, et détacha 2 bataillons et cent-cinquante chevaux à Giesen, pour faire occuper cette forteresse du margraviat de Darmstadt, conjointement avec les troupes du Landgrave. A cette époque, l'Archiduc se rapprochait avec 32 bataillons et 81 escadrons, y compris le contingent saxon, 6 bataillons et 14 escadrons détachés de l'armée du Haut-Rhin par Wurmser (1). Il envoya par Kirchberg 21 escadrons

(1) L'Archiduc, informé le 5 ou le 6 de l'issue du combat d'Altenkirchen, aurait pu attaquer vivement tout ce qui se trouvait devant lui dans le Hundsrück. Jourdan se serait bien vu forcé de rappeler Kleber à son secours s'il avait été battu sur la Nahe. Si l'affaire ne tournait pas à l'avantage des Autrichiens, il leur restait toujours les

drons de renfort à Wartensleben, tandis qu'il dirigea une avant-garde par Homburg, Usingen et Weilmünster, pour couvrir et assurer sa marche; il suivit lui-même le premier détachement, avec le reste de ses troupes en deux colonnes, dont l'une marcha sur Schwalbach, Homburg et Groefenwiesenbach, et l'autre par Friedberg à Butzbach. Wartensleben reçut l'ordre de se replier sur l'Ems, s'il était forcé sur la Lahn, afin de gagner la communication la plus rapprochée de l'armée, et d'appuyer sa gauche au Mein, pour compléter au besoin la garnison de Mayence.

Le plan de l'Archiduc était de passer la Lahn, entre Wezlar et Leunen, où ses rives présentent le moins d'obstacles, d'attaquer à *force ouverte* l'aile gauche de son adversaire, de la prendre en flanc, et de la chasser des bords de la rivière. Afin de saisir l'instant où Jourdan paraissait faire peu d'attention au point d'attaque, il accélera sa marche. Dès le 13, 7 bataillons et 16 escadrons arri-

---

moyens de repasser le Rhin à Mayence le 10 ou le 11, comme ils le firent en effet. Il semblait d'autant plus naturel de tenter cette entreprise, que la garnison de cette place en eût favorisé l'exécution.

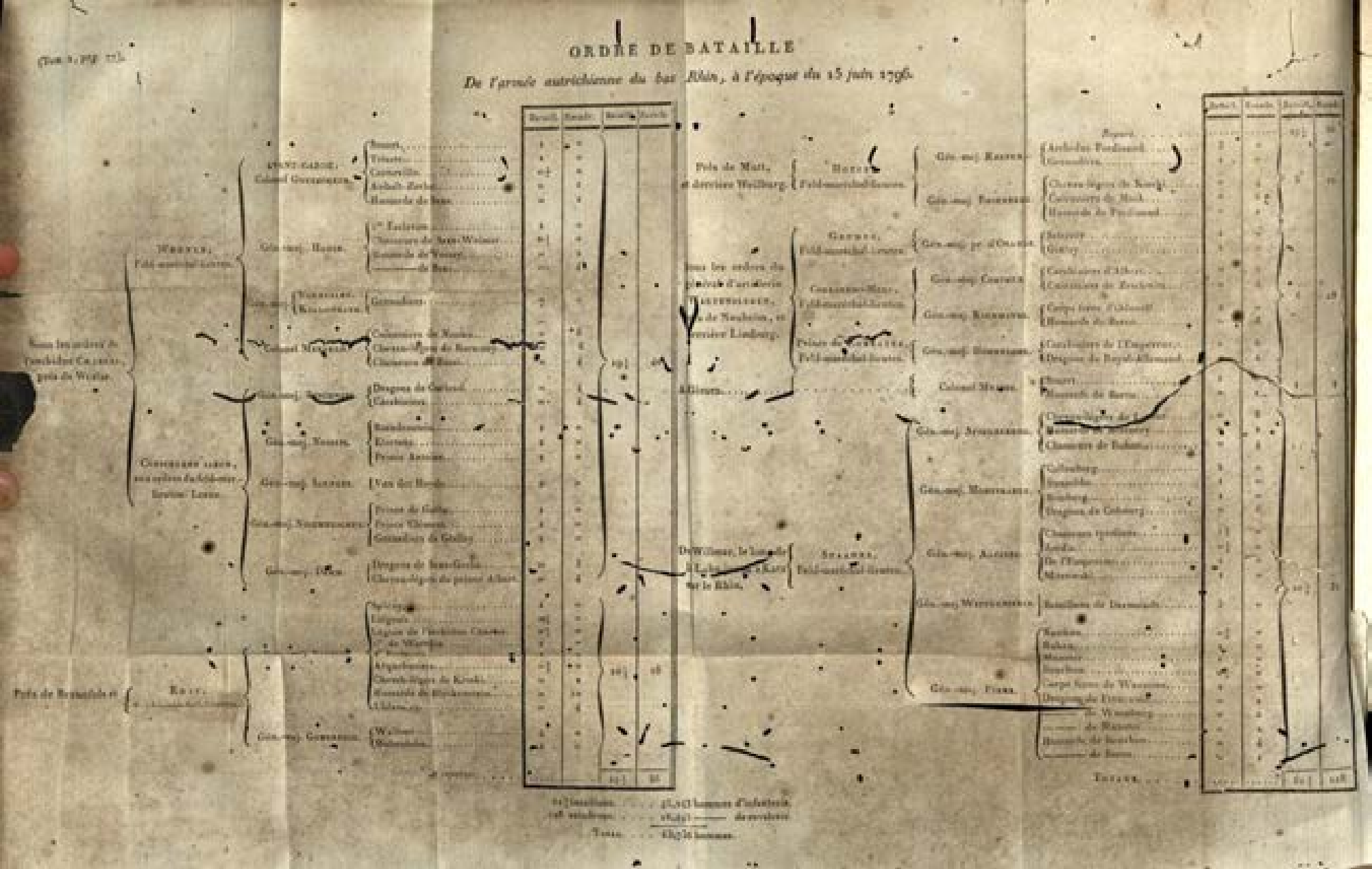
vèrent sur les hauteurs de Butzbach; 8 bataillons et 15 escadrons saxons à Ostheim; le reste de l'armée cantonna, ce jour-là et le lendemain, aux environs de Groefenwiesenbach; la colonne qui avait couvert son mouvement arriva à Weilmünster.

Le 14 juin, l'Archiduc porta ses troupes, de Butzbach sur les hauteurs de Wezlar; il fit replier les avant-postes français du pont de Leunen de l'autre côté de la rivière, et renforcer ceux des Autrichiens qui étaient restés sur la gauche de la Lahn et de la Dille, au-dessus de Wezlar.

Le lendemain, il ordonna à l'avant-garde de s'établir sur la ligne d'Herborn à Groefenstein et Leunen. Le 16, l'armée devait la suivre en trois colonnes, savoir : 15 bataillons et 31 escadrons sur Wezlar, 10 bataillons et 16 escadrons sur Leunen, et 5 bataillons et 12 escadrons sur Weilburg. Persuadé que l'ennemi, pressé sur son flanc par le mouvement des deux premières colonnes, abandonnerait ce dernier point, il avait prescrit au reste des troupes de suivre ce mouvement, à mesure qu'on gagnerait du terrain et qu'on leur ouvrirait le passage. Leur nombre s'élevait à 26 bataillons et 59 escadrons; mais si dispersés, que la réserve était la plus forte di-

ORDRE DE BATAILLE

De l'armée autrichienne du bas Rhin, à l'époque du 15 juin 1796.



vision; elle consistait en 6 bataillons et 28 escadrons, établis aux environs de Nauheim, derrière Limburg.

L'ordre de bataille ci-contre, renferme le détail des positions des Autrichiens, avant le passage de la Lahn.

La marche de l'Archiduc sur cette rivière était bien ordonnée (1), car pour arriver avec célérité, il fallait prendre la route où l'on pouvait former plusieurs colonnes, et cotoyer les montagnes les plus escarpées. Le dispositif du passage aurait rempli également son but, s'il avait eu lieu le même jour. Le prince Charles perdit inutilement vingt-quatre heures, en le différant jusqu'au 16. Aussi pour obvier à cet inconvénient, il prescrivit au général Werneck de suivre l'avant-garde, et d'occuper encore le

(1) L'Archiduc ne voulant pas attaquer Jourdan dans le Hundsrück, aurait pu partir le 7, et arriver le 12 à Limburg avec 65 mille hommes. L'armée de Sambre et Meuse, un peu trop étendue, eût été probablement accablée, et sa gauche fort compromise à Wezlar ou Steinbach. Ce parti aurait peut-être mieux valu qu'une marche sur Wezlar; mais puisqu'on adopta cette dernière opération, il semble que l'Archiduc commit une faute grave, en laissant inutilement des forces si considérables entre Limburg et l'embouchure de la Lahn, où elles restaient exposées sans motif.

15, avec le corps qui était derrière Wezlar, les débouchés et les hauteurs en avant de la ville; les Saxons reçurent ordre de venir le remplacer.

Jourdan informé de toutes parts de l'arrivée des Autrichiens dans les environs de Wezlar, ne douta plus de leurs intentions. En conséquence, la division Lefebvre reçut l'ordre d'appuyer à gauche, de prendre position entre Greifenstein, Oberbühl, et de repousser tout ce qui ferait mine de passer la Dille ou la Lahn; mais il était déjà trop tard; une seule division ne pouvait remplir cette tâche.

Rien n'est moins propre à arrêter un ennemi qui se déploie pour nous déborder et nous prendre en flanc, qu'un pareil mouvement ou une marche vers le point menacé. L'avantage de cette manœuvre est pour celui qui en a l'initiative, et les têtes de colonnes qui vont au soutien du point débordé sont toujours prévenues, forcées de se retirer subitement, ou engagées dans un combat désavantageux. Pour éviter d'être tourné, il faut se porter avec toutes ses forces, sur les communications de l'ennemi, lorsqu'on le peut sans risque pour les siennes, ou tâcher, par un mouvement rétrograde, d'arriver plu-

tôt que lui sur un point de la direction de sa marche, afin de lui présenter un nouveau front. Le général français ne pouvait faire aucune de ces manœuvres à temps, avec des forces suffisantes; aussi dès le 14, n'y avait-il déjà plus de doute qu'il ne fût contraint à repasser le Rhin.

Le 15 *juin*, au point du jour, Lefebvre se mit en marche au moment où les troupes légères des Autrichiens, s'avançant sur deux colonnes par la route d'Herborn, et entre la Dille et la Lahn, repoussaient les avant-postes de Soult depuis Werdorf jusqu'à Greifenstein. Lefebvre qui en fut aussitôt informé, divisa ses troupes en deux colonnes : la première de 3 bataillons et 100 chevaux, reçut l'ordre d'occuper Oberbühl, et de laisser quelques postes à Niederbühl et au pont de Leunen; le reste prit la direction de Werdorf, vers la *Dille*; cependant les Autrichiens étaient déjà maîtres de Niederbühl et d'Oberbühl, et s'avançaient de la Dille dans la forêt qu'on trouve entre la rivière et ces villages. Werneck suivait les troupes légères sur la route de Wezlar.

Les Français culbutèrent d'abord les premiers détachemens qu'ils rencontrèrent; mais ils éprouvèrent plus de résistance, lorsque leur

aile gauche déboucha des bois sur le plateau découvert qui descend de la chapelle de Dahlheim, vers Wezlar, au confluent de la Dille et de la Lahn. Leur droite, après s'être emparée d'Oberbühl et de Niederbühl, fut également arrêtée un instant près de l'abbaye d'Altenburg. Ce ne fut qu'au troisième assaut qu'elle y pénétra ; alors les Autrichiens battirent en retraite de tous côtés ; une partie se replia vers la Dille, et le gros sur Wezlar. Lefebvre les inquiéta par une canonnade, et mit ses troupes en position.

Il était quatre heures. L'Archiduc qui faisait justement une reconnaissance dans les environs, accourut au bruit du canon. En arrivant dans la petite plaine de Wezlar, il trouva tout en retraite. Werneck agissait comme aurait pu le faire un général sans expérience auquel une juste théorie n'indique pas les points importans où il doit porter ses troupes. Il avait occupé tout le terrain entre la Dille et la Lahn, s'était laissé forcer par-tout ; et considérant la perte de quelques postes comme un mal irréparable, il avait abandonné tous les autres. Le prince Charles lui ordonna de former 4 bataillons et 6 escadrons, et d'emporter avec eux les hauteurs d'Altstetten, où se trouvait établie l'aile

gauche de l'ennemi, sous la protection d'une batterie. Cette hauteur était la plus importante, et commandait toutes les autres. Le reste des troupes garda les passages et les routes le long de la Dille et de la Lahn, jusqu'à Wezlar. Une chaîne de tirailleurs fut jetée en avant, pour amuser la droite de l'ennemi. Les Saxons reçurent ordre de se porter de leur camp en arrière de Wezlar, sur le champ de bataille.

Il ne restait à Lefebvre, dans sa position, que 6 bataillons et autant d'escadrons, parce qu'il s'était affaibli en faisant occuper Weilburg, et avait envoyé plusieurs détachemens sur son flanc droit, principalement vers Leunen. L'infanterie autrichienne gravissait encore les hauteurs, lorsque trois escadrons ayant défilé le long de la Dille, prirent en flanc celle des Français, à l'instant où deux escadrons, couverts par un ravin, l'abordaient de front; elle fut culbutée et perdit quelques pièces d'artillerie. Le général Richepanse rassembla la cavalerie et s'avança avec elle, pour lui donner le temps de se reformer au bord du bois; mais il fut repoussé, et l'infanterie autrichienne l'emporta, malgré le feu nourri de l'ennemi. Sur ces entrefaites, les Saxons qui avaient débouché dans la plaine, se déployèrent pour soutenir l'attaque. Les Français occupaient la

hauteur de Berghausen, au-delà du bois, et cherchaient à couvrir la retraite avec leur cavalerie. Le général Zeschwitz les repoussa avec ses chevau-légers et ses hussards, et s'empara de leurs pièces. La nuit mit fin au combat. Sept bouches à feu, plusieurs caissons et un drapeau restèrent entre les mains des vainqueurs.

Le combat ne fut pas moins heureux à la gauche. Voyant l'affaire décidée sur la droite, l'Archiduc alla faire attaquer Altenburg par un régiment saxon. Ce poste, après deux décharges, fut emporté à la baïonnette. Les Autrichiens bivouaquèrent sur le champ de bataille, et les Français profitèrent de la nuit pour aller reprendre leur ancienne position derrière le ravin de Tieffenbach.

Ce mouvement porta l'Archiduc sur le flanc gauche de Jourdan, qui se décida à la retraite. Le premier poursuivit ses succès, et mit à l'avant-garde la colonne postée près de Leunen, après lui avoir fait passer la Lahn. L'autre retira ses avant-postes de Weilburg et Mehrenberg. Aussitôt que l'Archiduc eut des nouvelles de l'ennemi par ses partis, il alla s'établir à Greifenstein, d'où il pouvait se porter vers la Sieg ou le Rhin, en tournant par Mengerskirchen, les sources de divers cou-

rans qui parcourent des défilés très-difficiles pour se rendre dans la Lahn. Afin de donner des inquiétudes à l'ennemi sur la Sieg, et lui faire hâter sa retraite, les troupes légères qui étaient devant Wezlar, réunies à la garnison de Giesen, furent poussées sur les deux rives de la Dille. Elles attaquèrent, de tous côtés, le général Soult qui se trouvait en position près de Herborn. Ce ne fut qu'avec peine, et en colonne serrée, qu'il s'ouvrit le chemin de Hachenburg, après avoir abandonné une pièce de canon.

Jourdan inquiet sur le compte de ce détachement, et convaincu de la nécessité de gagner le défilé de Hachenburg avant l'ennemi, y envoya le général Bastoul avec 2 bataillons et 2 escadrons de la division Collaud, aussitôt qu'il prit la résolution de se retirer; ce renfort arriva le 16, recueillit la brigade Soult, et barra le chemin aux troupes autrichiennes.

L'Archiduc fit les dispositions nécessaires pour se porter, le 17, sur Mengerskirchen et attaquer Jourdan; mais celui-ci commença sa retraite dans la nuit.

L'armée française se retira dans le même ordre qu'elle s'était avancée; le général en chef et les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, se replièrent successivement par

Montebauer sur Neuwied; Bonnard le long du Rhin sur Cologne; Kleber avec les divisions Lefebvre et Collaud, et une brigade de la réserve de grosse cavalerie, sur la route qui conduit d'Altenkirchen à la Sieg. Le 17 juin à neuf heures, ces troupes s'établirent à Freilingen.

L'Archiduc apprit en route la retraite complète de Jourdan. Il changea sa direction en conséquence, fit un mouvement de flanc à Renderoth, et dirigea la division Werneck à Emerichenhain. Les troupes qui avaient passé la Lahn furent chargées de pousser l'ennemi, qui abandonna la même nuit, les bords de la rivière, par un mouvement aussi bien conçu qu'exécuté. Il fut suivi par plusieurs colonnes, dont une se dirigea par Oberlahnstein jusqu'à la Motter; une autre par Wilmar et Ober-Hadamar jusqu'à Molsberg; une troisième par Weilburg et Mehrenberg à Neukirchen; celle de Wartensleben sur Limburg. Mais il n'y eut, dans toutes les directions, que des escarmouches entre les avant-postes.

Comme Jourdan avait déjà une grande avance sur Neuwied, Kleber fit une marche forcée pour se porter dans la nuit du 17 au 18, de Freilingen en arrière d'Ukerath, où il prit position à cheval sur la route d'Altenkirchen, s'étendant jusqu'à la Sieg.

Colland formait l'aile droite, séparé de la division Lefebvre par la chaussée; deux bataillons occupaient Blankenberg. Le général Soult qui s'était joint ainsi que Bastoul, au corps de Kleber, près d'Altenkirchen, fut détaché sur la rive droite de la Sieg, pour assurer les derrières. L'arrière-garde resta sur les hauteurs, entre Weiersbuch et la position principale.

L'archiduc voulant profiter de son établissement sur le flanc de l'ennemi, s'avança jusqu'à Hachenburg, dans la nuit du 17 au 18, avec une partie de ses troupes, dans l'espoir de gagner encore le défilé au-delà avant l'ennemi. Mais il n'arriva qu'au jour à la vue d'Altenkirchen; les Français avaient alors passé le défilé, de sorte que vers midi ce poste fut évacué par eux. Les Autrichiens étaient fatigués, et leur général ne trouvant pas de vivres dans ce pays pauvre et épuisé, resta près de Hachenburg, et se contenta de faire poursuivre la colonne en retraite avec quelques troupes légères. Une colonne qui arriva de la Lahn marcha sur Dierdorf.

Jourdan arriva à Neuwied, et quoique les Autrichiens en eussent rompu le pont avec des radeaux, il fut cependant si promptement rétabli, et le passage des troupes se fit avec

une telle activité, qu'il ne restait que peu de cavalerie et presque point d'infanterie sur la rive droite, lorsque les troupes légères de l'aile gauche autrichienne, qui les poursuivaient, arrivèrent le 18 au soir sur Bendorf et Sayn, dans les environs de Neuwied. Elles se contentèrent de canonner, parce que l'on voulait attendre la colonne qui suivait, pour faire une attaque sérieuse. Elle n'arriva que le lendemain.

Le 19 juin au matin, les Français avaient passé le Rhin et détruit le pont de sa rive droite à l'île. La colonne autrichienne de Dierdorf marcha sur Neuwied, où elle campa sur les hauteurs en arrière, occupant fortement les bords du Rhin. Les Français s'établirent dans trois camps, près du fleuve, et Jourdan ordonna aux divisions Marceau et Poncet, qui avaient jusqu'alors observé le camp retranché de Hechtsheim, en avant de Mayence, de se replier sur Kreutznach, derrière la Nahe. Cette journée ne se passa pas si tranquillement du côté de Kleber; tout en faisant mine de reposer ses troupes fatiguées à Ukerath, il se disposait à exécuter les ordres de Jourdan, qui lui avait prescrit de temporiser, afin d'attaquer les Autrichiens dès qu'il en verrait l'occasion. De la position d'Ukerath, il avait la facilité d'arriver en peu de temps sur le Rhin à Neuwied,

de réunir ses forces et de reprendre l'offensive avec avantage. Ces motifs étaient plus que suffisans pour la faire jalouser des Autrichiens. Aussi, le 19 au matin, le général Kray s'avança avec l'avant-garde, portée à 14,000 hommes par un renfort du corps de bataille, contre les avant-postes français, et les repoussa jusqu'à la position principale. Un général d'avant-garde qui croit n'avoir affaire qu'à des troupes légères, commet ordinairement la faute d'éparpiller les siennes, quand il est exercé à ce genre de guerre. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Kray dissémina toute sa cavalerie; l'infanterie et la grosse artillerie suivirent seules la grande route. A mesure que les postes français se repliaient, les troupes autrichiennes s'étendaient davantage; elles faisaient des progrès sensibles sur le flanc gauche de la position, et cherchaient déjà à gagner le terrain coupé, lorsque Kléber se détermina à les repousser. D'abord il fit avancer toute l'artillerie, puis le général Richepanse avec quatre régimens de cavalerie, sous la protection desquels se formèrent sept bataillons en colonne d'attaque sur la chaussée; leurs flancs étaient couverts par la colonne du général Bastoul, de trois bataillons et trois cents chevaux, et par celle du général Leval, de trois bataillons

et quatre escadrons, qui prirent leur direction sur les ailes des Autrichiens. Collaud forma la réserve avec le reste des troupes.

La première attaque remplit l'attente de Kleber; Richepanse mit en fuite la cavalerie autrichienne; les colonnes d'infanterie nettoyèrent le terrain coupé, garni par l'ennemi, qui se retira dans le plus grand désordre. Arrivés devant Kircheip, les Français trouvèrent ce village fortement occupé, et couvert d'infanterie *placée avantageusement*, avec de *l'artillerie*, sur *les hauteurs* en arrière. Il s'engagea une forte canonnade; vers midi trois colonnes de cavalerie française essayèrent une charge contre la position; elles repoussèrent les escadrons autrichiens qui voulurent leur tenir tête; mais étant tombées sous le feu nourri de l'infanterie, elles furent forcées à la retraite. Dans cet instant, la colonne de Bastoul donna sur l'aile gauche des Impériaux. Cette circonstance obligea Kray à abandonner Kircheip, et à rassembler toute son infanterie sur les hauteurs en arrière de ce village.

Alors Kleber, pour l'attaquer de front, se mit à la tête d'un bataillon de grenadiers, et des trois de la 83e demi-brigade, soutenus de la 96e, tandis que les généraux Leval et Bastoul l'abordaient chacun de leur côté. Les

braves, conduits par Kleber, gravirent les hauteurs sous le feu de l'artillerie; mais ils y trouvèrent des adversaires dignes d'eux : les grenadiers d'Ulm, les bataillons de Spleny, de Stuart et de Hohenlohe, sous le commandement du général Mylius, après leur avoir fait essuyer deux décharges, s'avancèrent contre eux à la baïonnette. Il s'engagea une mêlée dont l'opiniâtreté a peu d'exemples dans l'histoire des guerres récentes. Enfin les Français furent culbutés des hauteurs avec perte d'un drapeau, et poursuivis par la cavalerie.

Leval et Bastoul ne purent percer; le dernier avait, dès le principe, repoussé la cavalerie autrichienne; mais l'infanterie le retint : la cavalerie se rallia bientôt, attaqua de front et de flanc sa petite colonne, et la chassa sans oser néanmoins la poursuivre.

Kleber ordonna la retraite générale dans la position qu'il occupait avant le combat. L'infanterie autrichienne le suivit jusqu'au village de Kircheip, où elle s'établit.

Les deux partis s'attribuèrent la victoire, et, à la vérité, tous deux avaient vaillamment combattu et essuyé d'énormes pertes (1). Des

(1) Ce combat fit le plus grand honneur au général Kray,

renforts du corps de l'Archiduc s'avancèrent jusqu'à Weierbusch pour soutenir l'avant-garde; mais ils s'arrêtèrent, le combat étant terminé. Wartensleben en détacha d'autres de Hœchstebach à Altenkirchen.

Le projet d'attaque de Kleber était sage, vu qu'il ne pouvait effectuer sa retraite en ordre en laissant prendre à l'ennemi position si près de lui. Il saisit avec habileté le moment où son adversaire, encore trop faible, poussait ses troupes sans plan et sans soutien, sur différentes directions, pour tomber sur le point décisif; s'inquiétant peu des progrès que les Autrichiens faisaient sur la Sieg, il frappa où le danger serait devenu imminent, si son adversaire venait à réparer sa faute. Ses mesures pour emporter la position de Kircheip méritent également des éloges, car à juger de la faible résistance des Autrichiens, il n'était guères probable qu'ils y missent de grands obstacles, ni qu'ils eussent fait des préparatifs pour le recevoir. La prudence lui conseillait aussi de se retirer dès que son attaque eût

---

en qui on remarqua dans le cours de cette campagne un coup d'œil sûr, une grande activité, et une énergie peu commune.

échoué. Il aurait pu, à la vérité, engager les troupes de Collaud; mais ses intentions se trouvaient remplies. En battant Kray, il aurait rencontré l'armée de l'Archiduc, sur laquelle il ne pouvait se flatter de remporter aucun avantage. Il eût perdu du temps, beaucoup risqué, et rien avancé. Par sa prudence, au contraire, il réussit à en imposer à l'ennemi, à mettre en désordre les troupes qui devaient le poursuivre, et à opérer sa retraite en sécurité. Il repassa la Sieg le 20 au matin à Siegburg, s'établit la nuit suivante derrière Obladen, et entra le 21 au matin dans le camp retranché de Düsseldorf. Les Autrichiens ne l'inquiétèrent pas, bien que des détachemens courussent la campagne, dès le 19, sur la route de Siegen, près de Ruprechtsroth. Kray s'avança le 21 jusqu'à Siegburg, et fit observer l'ennemi par ses troupes légères jusqu'à la Wipper.

Ainsi se termina la première opération de l'armée de Sambre et Meuse. Jourdan fut forcé, par de simples manœuvres, à renoncer à son projet, par cela même que les Autrichiens concentrèrent leurs forces au point décisif.

On donne ordinairement des éloges au général qui remporte une victoire à forces infé-

rieures ou égales, lors même qu'il néglige de faire usage des ressources qui sont à sa disposition ; car la plupart des hommes jugent de sa capacité d'après l'événement, et la mesurent à la difficulté momentanée des obstacles vaincus; mais les militaires consommés n'estiment dans un général que la justesse des combinaisons et la sagesse des mesures qui, dans le cours des manœuvres stratégiques, comme sur le champ de bataille, amènent des forces supérieures au point décisif. La marche de celui-là seul est sûre, et enchaîne la victoire: les autres ne doivent leurs succès qu'au hasard.

Les vues de l'Archiduc étaient justes, et l'on applaudirait aux manœuvres qui le conduisirent du Rhin sur les bords de la Sieg, s'il n'avait pas commis plusieurs fautes dans leur exécution (1). Il semble d'abord qu'il devait pousser plus loin que Greifenstein après le combat de Wezlar, afin de tourner le flanc de son adversaire. Cependant, si l'on considère qu'il envisa-

(1) Il ne faut pas oublier que c'est l'archiduc Charles qui parle ici lui-même. Nous aurons encore d'autres occasions d'admirer la franchise avec laquelle ce Prince convient de ses fautes.

geait la première action comme les préliminaires d'une bataille, on verra que c'est par prudence qu'il se décida à concentrer un plus grand nombre de troupes, et à ne rien donner au hasard. Quoique Jourdan fût dans une mauvaise position, il était possible qu'il engageât une affaire décisive. Une bataille, dans ce cas, avait de trop grands résultats pour être livrée avec légèreté, vu le risque que courait le Prince, en cas d'échec, d'être pressé sur la haute Lahn et séparé de Wartensleben et de Latour.

Il est moins excusable de n'avoir pas renforcé suffisamment Kray, lorsqu'il s'avança le 19 contre Ukerath, pour lui donner la supériorité sur Kleber. La fatigue des troupes, le manque de subsistances, l'incertitude où l'on était que l'ennemi eût entièrement passé près de Neuwied, enfin la crainte de trop s'étendre ne sont que des raisons spécieuses d'un bien faible poids, puisqu'il ne s'agissait que d'une seule marche pour s'assurer de la retraite totale de Kleber sur la Sieg.

Lorsqu'on *veut mettre* son ennemi dans l'obligation d'exécuter un mouvement à notre convenance, il est plus avantageux de l'y amener de vive force, que par des manœuvres ou des menaces sur ses flancs, puisque cette dernière voie fait toujours perdre beaucoup de

temps. On ne doit y songer que lorsqu'on n'a pas de forces suffisantes pour atteindre son but avec célérité.

C'est encore une faute de ne pas achever ce qu'on a commencé, et de tourner ses forces disponibles contre un objet secondaire avant d'avoir atteint le premier; car loin d'obtenir des facilités pour remplir le second, on court risque de les manquer tous deux, cet état de choses donnant à l'adversaire la latitude de réparer ses pertes.

La retraite de Jourdan était bien ordonnée; mais l'instruction qu'il laissa au général Kleber de gagner du temps, pour reprendre l'offensive, était peu convenable (1); ou il voulait le sacrifier afin d'opérer sa retraite plus facilement, ou il pensait se maintenir sur la rive droite du Rhin. La première hypothèse se fondait sur sa situation, qui n'était pas encore désespérée, puisqu'il avait déjà assez d'avance pour se retirer sans danger. Cependant, s'il

(1) L'auteur a fondé ses deux hypothèses relatives au combat d'Ukerath, sur des Mémoires souvent inexacts. On nous assure que Jourdan avait donné l'ordre à Kleber de continuer sa retraite, et de ne s'arrêter que quand l'ennemi cesserait de le poursuivre. Ce combat fut donc engagé contre l'esprit de ses instructions.

croyait se maintenir sur la rive droite du Rhin, après avoir été repoussé de Montabauer, il se trompait grossièrement.

Dès l'instant où les Autrichiens eurent débouché en forces sur Wezlar, et furent établis sur le flanc gauche de l'armée de Sambre et Meuse, celle-ci, dans la position défavorable où elle se trouvait, ne pouvait prendre d'autre parti que de repasser le Rhin. Si Jourdan avait attendu l'attaque de l'ennemi, son armée eût été battue en détail, détruite ou jetée dans les montagnes entre l'Els et le Rhin. Il ne lui était possible de se concentrer pour livrer bataille que sur l'Els, dont son aile droite était aussi éloignée que l'Archiduc; avec cette différence, que celui-ci avait à parcourir des contrées ouvertes, et l'autre, au contraire, des montagnes impraticables. La bataille aurait eu lieu dans la position la plus désavantageuse pour l'armée, dont le front se serait trouvé faire face à la Dille d'un côté et à la Lahn de l'autre. Jourdan ne pouvait rassembler ses troupes dans une position en arrière, avant que l'Archiduc ne l'atteignît et ne déjouât ce projet, parce que les Français étaient séparés; les Autrichiens, au contraire, étaient disposés pour des mouvemens plus prompts et plus faciles, ayant déjà gagné et même dépassé la ligne de leurs adversaires. Il ne restait donc

au général français que le parti de se retirer, comme il fit : tout autre eût été dangereux.

En s'y déterminant, il servit mieux la France que s'il eût remis aux chances incertaines d'une bataille, le succès de la diversion qu'il devait opérer en faveur de l'armée du haut Rhin. En effet, s'il l'avait perdue il eût donné à ses adversaires la faculté de disposer de toutes leurs forces selon leur gré, et sans inquiétude pour la suite des opérations ; en conservant au contraire sur le bas Rhin une armée intacte et en attitude imposante, il força les Autrichiens à perdre un temps précieux pour le suivre sur la Sieg, et à détacher plus tard une armée considérable pour l'observer. Par cela même Jourdan se trouva bientôt en état de ressaisir les avantages auxquels il paraissait renoncer en refusant le combat.

L'Archiduc mesurant le danger de sa situation, n'était pas sans inquiétude pour le haut Rhin. Dès le 21, il concentra les Saxons près d'Ober-Hadamar, et les fit marcher sur le Necker.

D'autres troupes des environs de la Lahn et du camp de Hechtsheim, eurent la même destination. Le Prince se décida à marcher avec elles, et confia au général d'artillerie Wartensleben le commandement des 37 bataillons et 76 escadrons ; c'est-à-dire, des 25,351

hommes d'infanterie et 10,933 de cavalerie, qui se trouvaient entre la Sieg et la Lahn. Il laissa pour garder les postes sur le Rhin, le camp retranché d'Hechtsheim et la garnison de Mayence, 34 bataillons et 36 escadrons, faisant 21,000 hommes d'infanterie et 6,000 chevaux.

Le général d'artillerie comte Latour qui annonça à l'Archiduc avoir repris, des mains du maréchal Wurmser, le commandement de l'armée du haut Rhin, reçut pour instruction de ne pas négliger Kehl, point le plus important de la partie supérieure de son cours; de concentrer une réserve à Offenburg, et de n'employer près de Mannheim que le nombre de troupes nécessaire à la garde des retranchemens et à la garnison de la place. Cet ordre judicieux arriva trop tard; la position défectueuse dans laquelle Wurmser laissa son armée sur le Rhin, était telle qu'on ne put y remédier.

CHAPITRE VI.

Passage du Rhin près de Kehl, et combats subséquens.

MOREAU ne pouvait choisir de moment plus opportun, pour exécuter le plan du Gouvernement français, que celui où le gros des forces autrichiennes se trouvaient occupées sur le bas Rhin, et où la partie supérieure de ce fleuve n'était que faiblement garnie. Il résolut d'en effectuer le passage à Kehl le 25 juin, et couvrit ses préparatifs du plus grand secret.

Dans la nuit du 19 au 20, les troupes qui devaient d'abord passer le fleuve furent dirigées sur Strasbourg. Elles avaient reçu l'ordre de se rendre en Italie, et toutes les mesures avaient été prises pour donner de la vraisemblance à ce mouvement. L'on feignit encore de porter à Worms celles cantonnées au-dessus de cette première place; mais tout fut si bien

calculé, qu'elles arrivèrent le 23, à leur véritable destination.

Pour mieux tromper l'ennemi, et cacher entièrement ses desseins, Moreau s'avança, le 20 juin, avec toutes les troupes présentes, contre le camp retranché de Mannheim. Il y engagea un combat très-vif, où il déploya autant de troupes et d'artillerie que le terrain pouvait le lui permettre. Après que toute la cavalerie du centre et de la réserve eut pénétré dans la plaine de Mutterstadt, il l'établit sur deux lignes, et commença une forte canonnade, qui força bientôt les avant-postes autrichiens, et la cavalerie qui les soutenait, à se retirer.

Ils n'occupaient plus que les deux redoutes de Rheingenheim et Bachhæusel, en avant du camp retranché, tant pour soutenir les avant-postes, que pour ôter à l'ennemi les points propres à l'établissement de ses batteries. Les Français s'avancèrent contre elles avec toute l'infanterie de la première ligne, et les canonnèrent si vivement, que les Autrichiens les évacuèrent, et se retirèrent dans le camp avec le matériel d'artillerie. La canonnade ne finit qu'à la nuit.

Immédiatement après le combat, Moreau

ayant rempli son objet, mit toutes les troupes en marche pour Strasbourg.

Le choix de Kehl était aussi heureux, par rapport aux facilités qu'il offrait pour les opérations ultérieures, que pour l'exécution du passage même.

La chaîne de montagnes qui forme la vallée du Rhin, depuis les villes forestières jusqu'à l'embouchure du Necker, escarpée en beaucoup d'endroits, est impraticable vers l'Enz; dépourvue de routes transversales dans les autres vallées, elle n'a qu'un petit nombre de communications, encore ne peuvent-elles servir aux opérations militaires. La principale passe par la vallée de la Kintzig, et débouche dans celle du Rhin, près d'Offenburg, vis-à-vis de Kehl, à la distance d'une marche des bords du fleuve. C'était, sous les rapports actuels, la plus propre aux opérations qui devaient mener dans le cœur de la Souabe, attendu que les montagnes de chaque côté de la Kintzig sont moins élevées, mieux cultivées, et par conséquent percées d'un plus grand nombre de chemins que le reste de la contrée. En passant heureusement le Rhin à Kehl, il était possible d'atteindre en peu de temps, non-seulement le meilleur débouché pour les opérations ultérieures, mais encore de couper

tout-à-fait la ligne de défense de l'ennemi, en s'emparant de l'entrée des montagnes, le long de la Kintzig. D'ailleurs, la proximité de Strasbourg, et le grand nombre d'îles boisées qu'a le Rhin dans ses environs, donnaient les plus grandes facilités pour exécuter en secret les préparatifs et l'embarquement des troupes; ajoutez à cela que des plaines boisées et un terrain très-coupé, favorisaient le débarquement sur la rive droite; enfin, les digues et les marais voisins remplissaient l'objet d'une tête de pont; et il n'était pas difficile d'en construire une à Kehl en peu de jours.

Mais indépendamment de tous ces moyens, la disposition de l'armée autrichienne favorisait encore ce projet. Par l'effet de sa répartition vicieuse à l'ouverture de la campagne, la majeure partie des troupes se trouvait dans les environs de Mannheim. Le contingent de Souabe de 7,500 hommes, disséminé en petits postes le long du Rhin, d'Ichenheim à Rench, n'avait que 6 bataillons et 2 escadrons, réunis au camp de Wilstædt. Plus bas à droite, 7 bataillons et 12 escadrons autrichiens formaient un cordon d'environ 8,800 combattans, de la Rench à la Murg; enfin le corps de Condé, de 3,800 hommes, était

dispersé entre Brisach et Kappel. On voit par-là qu'aucun d'eux ne pouvait arriver à temps au secours du point attaqué, et que leur dispersion rendait leur réunion impossible, sur-tout si l'on divisait leur attention par des démonstrations, et des fausses attaques.

Tout avait été préparé à Strasbourg, de longue main, pour le passage. Le 23 juin, les troupes destinées à l'exécution de ce projet, arrivèrent sous cette place. Desaix qui en prit le commandement, les répartit à l'entrée de la nuit ainsi qu'il suit;

Dans le polygone et au pied du glacis de la citadelle, sous le commandement du général Ferino;

16 bataillons.....	15,095 h.	15,763 hom.
10 escadrons.....	619	
2 compagnies d'artillerie..	49	

Près de Gambsheim, sous le commandement du général Beaupuy;

12 bataillons.....	10,811 h.	11,729 hom.
8 escadrons.....	859	
1 compagnie d'artillerie...	59	
EN TOUT.....		27,492 hom.

Ainsi les Français avaient réuni sur un seul point, une masse supérieure de 7,000 hommes, à celle que les Autrichiens pouvaient rassembler dans une étendue de 7 à 8 marches, depuis Breisach à Steinmauer. Le plus brillant résultat devait être le fruit d'une entreprise combinée avec tant de justesse, et exécutée avec des forces aussi imposantes.

Le 23, les portes de Strasbourg furent fermées, et l'on acheva les derniers préparatifs. L'attaque principale près de Kehl, dût être favorisée par deux autres; l'une de 500 hommes dans 11 bateaux, au-dessus de Strasbourg, vis-à-vis de Meissenhein; l'autre de 2,800, en 30 bateaux ordinaires, un grand bateau pour l'artillerie, et deux pontons pour un pont volant, devait aborder près du village de Gambsheim, vis-à-vis de Diersheim, sous la conduite de Beaupuy. Ces deux attaques devaient elles-mêmes être appuyées par deux intermédiaires, de chacune 160 hommes sur quatre bateaux: la première à droite, près de la batterie de Béclair, vis-à-vis de Goldscheier; la seconde à gauche, entre Strasbourg et Gambsheim, près de la route d'Isaac.

L'attaque de Beaupuy avait pour objet de jeter dix mille hommes sur la rive droite, afin de s'emparer de la route de Rastadt, et de s'oppo-

ser aux troupes autrichiennes, qui pouvaient accourir du bas Rhin. La crue fortuite des eaux l'empêcha d'avoir lieu; mais les autres atteignirent leur but en amusant l'ennemi, et facilitant le passage à Kehl. Indépendamment de ces fausses attaques, on avait ordonné d'engager une vive canonnade sur la ligne de Huningue à Herdt, afin d'alarmer tous les postes du Rhin.

On réunit pour le passage principal, 39 bateaux de l'Ill et de Strasbourg, sur lesquels on embarqua 3,540 hommes, on rassembla encore 60 pontons et 5 bateaux pour un pont volant. Ces transports devaient être conduits de l'intérieur de la ville, par le canal appelé Bras-Mabile, jusqu'au point destiné à l'embarquement des troupes. De là ils pouvaient aisément doubler la tête de l'île des Epis, passer le grand Rhin, et prendre terre aux îles de la rive opposée.

Les troupes destinées à cette expédition furent divisées en quatre sections, qui avaient chacune un point différent de débarquement. La première de 13 bateaux, précédée de 4 nacelles, sous la conduite de l'adjudant-général Abatucci, devait débarquer aux îles boisées, formées par le vieux Rhin auprès de Kehl, immédiatement au-dessous de l'embranchement nommé Erlenrhein, qui sépare l'Erlenkopf de la terre ferme. La seconde, composée

seulement de 2 bateaux, était chargée de jeter 50 hommes sur les îles qu'on appela plus tard des Escargots et de l'Estacade, pour repousser les postes ennemis qui auraient pu inquiéter le passage. La troisième, de 6 bateaux montés par 200 hommes, sous le commandement de l'adjudant-général Decaen, avait la tâche la plus difficile; étant destinée à remonter environ 50 toises dans le canal d'Erlenrhein, pour débarquer sous les embrasures d'une batterie, dont on devait commencer par se rendre maître, attendu qu'elle aurait empêché le débarquement de la quatrième attaque à Erlenkopf, et l'établissement du pont volant, par lequel seul on pouvait entretenir la communication, jusqu'à l'achèvement du pont de bateaux. Cette dernière section, aux ordres de l'adjudant-général Montrichard, consistant en 2 nacelles et 12 bateaux avait ordre de débarquer sur Erlenkopf, auprès du piquet de Durlach, et de se partager en deux détachemens après avoir pris terre. L'un devait occuper le petit pont sur l'Erlenrhein, dont on connaissait à-peu-près l'emplacement; avant que l'ennemi pût le détruire; l'autre marcher sur le rivage supérieur de l'île, et chercher les abâtis qu'on espérait y trouver, pour lier la terre ferme à l'île.

Le 23 juin à dix heures du soir, tous les bateaux arrivèrent, dans l'ordre prescrit, par le canal de navigation jusqu'à l'écluse de Péage. Là, on chargea 4 pièces de quatre démontées de leurs affûts, sur autant de bateaux; 2 pour la première section, et 2 pour la quatrième. On les conduisit ensuite dans le Bras-Mabile, jusqu'au point désigné pour l'embarquement, où se trouvaient les troupes en bataille.

A une heure et demie après minuit, toutes les nacelles furent chargées et partirent. La canonnade des autres attaques se faisait déjà entendre. Toutefois les postes des troupes de Souabe furent surpris. Les Français débarquèrent par-tout sans résistance, et leurs ennemis s'enfuirent sans détruire les ponts de communication de la rive droite aux îles. La batterie de 3 pièces, vis-à-vis l'Erlenkopf, ne fit même que quelques décharges; elle fut enlevée sans grande perte, ainsi que celle de 2 pièces qui était à côté.

Alors il se trouva environ 2,500 hommes sur la rive droite du Rhin. Ils s'établirent dans une plaine, entre deux digues, près des batteries emportées, et toutes les embarcations revinrent à la rive gauche, pour charger de nouvelles troupes. Cependant on travaillait à

la construction du pont volant, qui avait été préparé dans le Bras-Mabile. Il fut achevé à six heures, et les troupes commencèrent à y passer sans relâche.

Dès que le général d'artillerie Stain fut informé du vrai point d'attaque, il se porta avec 2 bataillons et 6 escadrons, du camp de Wilstædt, à la rencontre des Français; mais ceux-ci, déjà supérieurs en forces, repoussèrent son attaque. Les renforts se succédant avec rapidité, Desaix se décida à s'étendre et même à attaquer Kehl. Ce fort n'était pas tenable; l'on y apercevait à peine les vestiges des anciens ouvrages. Pour en défendre les principales approches, on avait construit une redoute, dite du cimetière, en forme de bastion, ouverte par la gorge, laquelle appuyée au Rhin, battait le cours du fleuve et la plaine le long de sa digue. Une seconde redoute d'un profil plus élevé, non fermée à sa gorge, entourée de trous de loups, et armée de 5 pièces, nommée batterie de Souabe par les Allemands, et redoute des trous de loups, par les Français, était située derrière un marais dans la plaine, entre la Schutter et le Rhin, vis-à-vis du débouché d'Erlenkopf.

Onze bataillons attaquèrent ces redoutes, sous la protection d'un feu très-vif des batteries

de la rive gauche. La première fut enlevée presque sans coup férir, parce qu'on arriva sur elle à couvert par la digue; l'autre éprouva le même sort, après avoir été vaillamment défendue et reprise par le lieutenant-colonel Raglowich. Quelques escadrons du corps de Condé arrivèrent sur ce point; mais après une charge, ils furent forcés de se retirer. Dès ce moment, les Français n'éprouvèrent plus de résistance; leurs tirailleurs chassèrent l'ennemi du village et du vieux pont de Kehl; s'emparèrent de la petite redoute de l'Etoile sur la Kintzig, ainsi que du pont que les troupes de Souabe avaient négligé de détruire. A dix heures du matin, ils avaient déjà des postes sur la rive droite et sur la route d'Offenburg.

Alors la section de Beaupuy qui était retournée de Gambsheim à Strasbourg, ayant passé le Rhin, on fut à même non-seulement de résister à toute attaque, mais encore de pousser plus avant. Les troupes de Souabe souffrirent beaucoup, et se retirèrent à Bühl avec perte de 13 pièces de canon et d'un obusier.

Le même jour, on commença le pont près de Kehl, et le lendemain entre dix et onze heures du matin, il fut achevé sur le grand et

le petit bras du Rhin. On établit en même temps un pont de bateaux d'Erlenkopf à la rive droite, tandis que le pont volant servait de communication entre les deux rives; 59 bataillons et 74 escadrons étaient sur la droite du fleuve, ou sur le point d'y passer. Le soir, Desaix fit emporter le village de Neumühl. L'infanterie de la division Ferino appuya pendant la nuit sa gauche au Rhin, derrière Spitalhof, et sa gauche en arrière de Sundheim; la division Beaupuy entre Sundheim et Kehl. Il était donc désormais impossible, avec les moyens qui restaient sous la main, d'arracher au Général français les avantages qu'on aurait pu lui disputer le 24, ou la nuit suivante.

Dès que l'on s'aperçut que tous les mouvemens des Français n'avaient pour but que de faciliter le passage du Rhin à Kehl, 2 bataillons et 4 escadrons autrichiens marchèrent de Stollhofen sur la Rench; 2 bataillons qui rejoignaient le général Frœhlich, se dirigèrent en toute hâte, d'Offenburg à Neumühl; tandis que le duc d'Enghien rassembla près d'Altenheim 2,000 hommes du corps de Condé. C'était bien fait : une attaque vigoureuse avant que les Français eussent pris pied et achevé leur pont, pouvait avoir une heureuse

issue; et en cas d'échec, il n'en résultait pas encore de conséquences fâcheuses.

Mais les généraux qui avaient tant d'intérêt à agir de concert, étaient indépendans; circonstance dont il résulta le plus grand mal. Ils ne prirent aucune résolution; pas même celle d'abandonner les bords du Rhin, et de se concentrer près d'Offenburg, à l'entrée de la vallée de la Kintzig, ou dans la belle position de Bühl.

Le 25 juin, il arriva 4 bataillons et 6 escadrons de renfort : alors seulement, on se décida à attaquer l'ennemi dans la nuit; mais déjà la plus grande partie de ses troupes établie sur la rive droite, avait pris possession de Neumühl; et son avant-garde avait été poussée sur Lings, route de Rastadt. Au lieu de s'avancer en forces sur Offenburg, et d'attirer à soi tous les détachemens qui se trouvaient dans les environs, on convint que le contingent de Souabe avec 4 bataillons et 3 escadrons autrichiens, s'avancerait entre la Kintzig et la Schutter; une seconde colonne devait menacer Kehl, tandis que le duc d'Enghien couvrirait le flanc gauche de la première. Les troupes étaient déjà formées et en mouvement, lorsque les Français culbutèrent les avant-postes à Neumühl. Ce nouvel échec

décida Staingel à renoncer à une attaque et à se replier sur Bühl.

Moreau en général habile, concentra ses forces au point décisif; les troupes qui avaient combattu en avant de Mannheim, se rendirent dans la nuit du 25, derrière la Queich, pendant que son adversaire se contentait de rassembler les détachemens les plus rapprochés. Le général Latour se mit en marche avec la petite réserve qui était aux environs de Schwetzingen, et donna l'ordre à 5 bataillons et 4 escadrons du camp retranché de Mannheim, de le suivre sans délai. Toute la rive droite du Rhin n'en resta pas moins garnie, et l'on commit encore la faute de laisser Froehlich, avec dix mille hommes, dans le Brisgaw sans destination. Par suite de cette négligence, Latour s'ôta tout moyen, je ne dis pas seulement de repousser l'ennemi sur le Rhin, mais encore de l'empêcher de gagner la vallée de la Kintzig; ce qui divisa l'armée autrichienne, et la mit dans l'impossibilité de se réunir. Le 26, il s'engagea une escarmouche, où les Français repoussèrent les avant-postes ennemis sur la Kintzig, et occupèrent Kork.

Le prince de Fürstenberg avec 4 bataillons et 6 escadrons autrichiens formant environ 4,000 hommes, était le 25 à Membrechtshofen

sur la Rench; le général Sztarray, avec 3 bataillons et 2 escadrons forts de 3,000 hommes, occupait Urlofen, Zimmern et Appenweier; les troupes de Souabe réunies à des détachemens autrichiens, faisant ensemble 17 bataillons et 10 escadrons, environ 8,000 hommes, appuyaient leur gauche de Bühl à la Kintzig, et leur droite à Romersweier aux montagnes; elles poussaient leurs avant-postes à Wilstædt, Sand et à la forêt d'Urlofen; le duc d'Enghien, avec 2,000 hommes du corps de Condé, avait posté son infanterie dans la forêt de Schutter, et la cavalerie à Langenhurst; c'était donc en tout 17,000 hommes éparpillés dans un grand demi-cercle coupé de rivières, de marais et de bois, qu'on opposait à Moreau, qui avait réuni au centre 59 bataillons et 54 escadrons, ou 53,000 combattans (1). Combien d'avantages pour la France, quels désastres pour l'Autriche, ne devaient pas résulter d'une telle situation!

(1) Il est vrai que Moreau pouvait rassembler 52 mille hommes, s'il avait attiré à lui l'aile droite; mais comme il l'avait laissée en partie sur le haut Rhin et en partie dans les environs d'Huningue, ses forces ne s'élevaient alors qu'à 34 mille combattans.

Moreau attaqua le 27 sur six colonnes; trois de chaque côté de la Kintzig. La première devait marcher sur Goldscheier et Altenheim, pour y amuser l'ennemi; la deuxième gagner la route au pied des montagnes, vers Eckersweier; la troisième suivre la rive gauche de la Kintzig: ces trois colonnes étaient formées des troupes de la division Ferino; la quatrième avait ordre d'attaquer de front la position de Bühl; la cinquième de gagner la Bergstrasse sur le flanc droit de la position; enfin la sixième devait emporter Urloffen et Zimmern, soutenir les autres et couvrir leur flanc gauche, conjointement avec la cavalerie. Ces trois dernières étaient composées du reste de l'armée.

Cette attaque, si elle eût été faite avec toutes les forces réunies, et conduite avec vigueur, aurait amené une bataille décisive; les ennemis pouvant être culbutés de leur position étendue, et forcés à quitter la vallée du Rhin.

Les Autrichiens arrêtèrent pendant quelque temps les colonnes françaises. La quatrième, qui débouchait de Wilstedt, fut d'abord repoussée; les cinquième et sixième emportèrent neanmoins Urloffen, Appenweier et Windschlæg, quoique la cavalerie autrichienne eût culbuté les escadrons qui s'étaient avancés sur la grande route et avaient pris posi-

tion pour soutenir les attaques de leur aile gauche.

Pendant que les Français s'emparaient des postes qui protégeaient la droite de la position principale de Bühl, ils se contentaient d'en inquiéter le front par une vive canonnade, et de repousser le duc d'Enghien à Offenburg, où il s'établit près du pont sur la rive gauche de la Kintzig.

La prise d'Appenweier ouvrit à Moreau une des deux routes qui mènent à la vallée de la Rench, et par conséquent aux montagnes. A la vérité, les Autrichiens occupaient encore Nussbach et Oberkirch, à l'embranchement des deux routes; mais par des postes si faibles, qu'ils n'auraient pas résisté à une attaque sérieuse. Dans cette position, Stain n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer dans la vallée de la Kintzig, avec les troupes de Souabe, presque anéanties par les pertes énormes qu'elles venaient d'éprouver. Son mouvement rétrograde s'effectua dans la nuit du 27, couvert par le colonel Giulay, avec 3 bataillons et 2 escadrons autrichiens, et 2 bataillons et un escadron du corps de Condé, lesquels occupèrent successivement Zell, Gengenbach et les vallées de Hammersbach et de Haigerach.

D'un autre côté, les Autrichiens qui avaient

encore 7 bataillons et 20 escadrons, formant environ 9,000 hommes, prirent position derrière la Rench : 4 bataillons et 8 escadrons furent répandus du pont de Waghurst à Membrechtshofen; 3 bataillons et 2 escadrons, postés sur le penchant des hauteurs, entre Rench et Oberkirch; et 10 escadrons dans la plaine de Rench. Cependant Frœhlich ne s'était ébranlé qu'avec la plus petite partie de ses troupes, tant il craignait d'affaiblir le corps d'observation du haut Rhin d'Huningue à Brisach, et se dirigea du Brisgaw par Herboltsheim à Schuttern.

Le corps du prince de Condé se retira à Lahr; Latour qui était en marche avec 6 bataillons et 22 escadrons, au lieu d'attendre les renforts de Mannheim et le corps qu'il avait détaché à l'armée du bas Rhin, aurait dû faire en sorte de se réunir aux troupes qui se trouvaient sur la Rench, et soutenir leur retraite; ou mieux encore, de les attirer de suite à lui, puisqu'elles étaient hors d'état de résister. Il ne s'arrêta néanmoins à aucun de ces partis. Rendu à Mukensturm le 26, et par conséquent près d'arriver à Rench, où les troupes l'auraient rejoint le 28, il resta persuadé qu'il était trop faible pour s'aventurer sur la Murg, avant l'arrivée de ses renforts; tandis que par une contradic-

tion manifeste, il se berça de l'espoir de défendre la rivière jusqu'à ce moment, et abandonna à elles-mêmes les troupes placées devant lui. Par cette faute, Moreau acquit la facilité de les battre en détail, et Latour lui-même après.

Les Français s'avancèrent le 28; la colonne principale aux ordres de Desaix, sur la route dite *Bergstrasse*, pendant que la deuxième s'acheminait d'Urloffen, et que la troisième, favorisée par le pays boisé, atteignait son but en amusant l'aile *droite de l'ennemi. L'autre essaya vainement quatre fois de déboucher* dans la plaine: la cavalerie autrichienne s'y opposa. Sur le flanc droit au contraire, Desaix *culbuta* les deux bataillons qui devaient défendre Oberkirch et les hauteurs entre ce village et Rench, les mit en pleine déroute, et saisit l'occasion de jeter plusieurs détachemens de cavalerie sur le flanc gauche de celle qui empêchait la deuxième colonne de déboucher. Les Autrichiens étaient dans un désordre affreux, et ne se rallièrent qu'à Œhnsbach, d'où ils continuèrent leur retraite jusqu'à Bühl. Leur droite se retira à Stollhofen. Sept pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français.

Moreau ne fit pas de progrès; il passa le 29 et le 30 en préparatifs et à réorganiser son armée. L'ordre de bataille, qui avait été rompu

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE, A L'ÉPOQUE DU 30 JUIN 1796.

AILE GAUCHE, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE DIVISION DESAIX.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Beaupuy.	Joba. Sainte-Suzanne.	10e demi-brigade légère	3	»
		10e de ligne	3	»
		62e idem	3	»
		103e idem	3	»
		8e régiment de dragons	»	4
		4e de chasseurs	»	4
		8e idem	»	4
Delmas.	Eickemeyer. Frimont.	16e demi-brigade légère	3	»
		50e de ligne	3	»
		97e idem	3	»
		10e régiment de dragons	»	4
		17e idem	»	4
		7e régiment de hussards	»	4
		Totaux	21	24

CENTRE, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE DIVISION SAINT-CYR.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Duhesme.	Vandamme.	17e demi-brigade de ligne	3	»
		100e idem	3	»
		2e régiment de hussards	»	5
		21e de chasseurs	»	4
Taponier.	Laroche. Lecourbe.	21e demi-brigade légère	3	»
		31e de ligne	3	»
		84e idem	3	»
		106e idem	3	»
		9e régiment de hussards	»	4
		2e de chasseurs	»	4
		Totaux	18	17

AILE DROITE, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL DE DIVISION FERINO.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Delaborde.	Jordy. Paillard.	3e demi-brigade de ligne	3	»
		28e idem	3	»
		2e régiment de cavalerie	»	2
		11e idem	»	2
	Tharreau. Tuncq.	3e demi-brigade légère	3	»
		56e de ligne	3	»
		74e idem	3	»
		29e idem	3	»
		89e idem	3	»
		18e régiment de cavalerie	»	3
		4e de dragons	»	4
		8e de hussards	»	4
		Totaux	21	17

NON COMPRIS : LE CORPS D'OBSERVATION DE PHILIPSBURG.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
	Scherb.	68e demi-brigade légère	3	»
		19e régiment de dragons	»	4
		Totaux	3	4

RÉSERVE.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Bourcier.	Forest.	93e demi-brigade de ligne	3	»
		109e idem	3	»
		1er régiment de carabiniers	»	4
		2e idem	»	4
		2e régiment de cavalerie	»	3
		7e idem	»	3
		9e idem	»	3
		15e idem	»	3
		18e idem	»	[illegible]
		Totaux	6	23

NON COMPRIS : LES GARNISONS

GÉNÉRAUX DE DIVISION.	GÉNÉRAUX DE BRIGADE.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Dans les places de *Kehl*, *Strasbourg*, *Landau* et *Bitche*		16e demi-brigade légère	3	»
		44e de ligne	3	»
		44e idem	3	»
		2e régiment de cavalerie	»	[illegible]
		19e de dragons	»	[illegible]
		Totaux	9	4

RÉCAPITULATION.

	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.	EFFECTIF EN Infanterie.	EFFECTIF EN Cavalerie.
Aile gauche	21	24	17,016	2,918
Centre	18	17	16,071	919
Aile droite	21	17	18,801	1,819
Corps de Scherb	3	4	2,811	189
Réserve	6	23	3,326	1,377
Garnisons de Kehl, Strasbourg, Landau et Bitche	9	4	8,001	238
TOTAL GÉNÉRAL	78	89	68,925	8,070

au passage du Rhin, fut rétabli ainsi qu'on le voit au tableau ci-contre.

D'après cette organisation, Desaix devait continuer ses opérations dans la vallée du Rhin, avec 21 bataillons et 24 escadrons de l'aile gauche, et 6 bataillons et 23 escadrons de la réserve, le tout formant 26,649 combattans, dont 3,625 de cavalerie. Le général Saint-Cyr avait ordre de s'engager dans les montagnes avec le centre, composé de 18 bataillons et 17 escadrons, faisant ensemble 16,274 hommes et 919 chevaux. Ferino qui était entre *Offenburg* et Anhof avec 21 bataillons et 17 escadrons, présentant un effectif de 18,622 hommes et 1039 chevaux, fut chargé de repousser Frœhlich. Saint-Cyr détacha le général Laroche, avec une demi-brigade et une centaine de chasseurs à cheval, pour s'emparer du Kniebis; cette petite colonne fut suivie par la division Duhesme.

Les troupes de Souabe s'étaient retirées, le 1^er^ juillet de Biberach à Hausach. On détacha 2 escadrons au Kniebis, où un bataillon de chasseurs autrichiens devait les joindre par la vallée de la Murg. Le duc de Würtemberg fit marcher à Freudenstadt le peu de troupes de ligne, de milices et d'artillerie, restées dans sa principauté.

Les Français se portèrent le même jour de Gengenbach vers Biberach, où le colonel Giulay couvrait la retraite du contingent de Souabe. Ce poste fut emporté, mais presque aussitôt abandonné par eux.

Le 2 à la chute du jour, ils surprirent par les sentiers d'Oppenau, les Wurtembergeois établis devant le Kniebis; ceux-ci s'enfuirent sans opposer la moindre résistance. Le général Hügel, qui commandait à Freudenstadt, abandonna son poste et 21 pièces de canon, dès qu'il en fut informé. Il ne resta entre cette ville et le premier poste que les chasseurs autrichiens; mais ils furent attaqués le 4, et repoussés jusqu'à Dornstetten.

En apprenant la retraite des troupes de Souabe, le corps de Condé s'était replié; et Froehlich en avait fait autant en se portant, avec 2 bataillons et 6 escadrons autrichiens, des bords de la Schutter à Kenzingen, derrière l'Elz; néanmoins il poussa un parti sur Lahr, pour conserver la communication avec le colonel Giulay. Ferino ne les poursuivit que jusqu'à la Schutter.

La perte de Freudenstadt décida le duc de Würtemberg à rappeler ses troupes, et à faire des ouvertures de paix à la France. Dès-lors, le landgrave de Fürstenberg, qui en

avait pris le commandement depuis la maladie du général Stain, accéléra sa retraite : il se porta le 5 à Hornberg, et le 8 à Schramberg, pendant que Giulay défendait encore la vallée de la Kintzig, entre Hausach et Schiltach ; et repoussait de Haslach l'ennemi qui le poursuivait.

Du 28 juin au 2 juillet, il ne se passa rien de remarquable dans les deux armées. Les Autrichiens venus de Schwetzingen et de Mannheim, se réunirent aux troupes qui avaient abandonné la Rench. Leur avant-garde était sur la rive gauche de la Murg, depuis Stollhofen et Steimbach jusqu'aux montagnes, le gros réparti derrière cette rivière; un bataillon formait l'extrême gauche à Gernsbach; 3 compagnies occupaient les hauteurs de la vallée de Baaden. Une escarmouche qui eut lieu le 2 à la droite, décida Latour à la renforcer.

Le 4, deux divisions de l'aile gauche, conduites par Desaix, s'avancèrent pour attaquer les montagnes et la grande route. Les Autrichiens furent culbutés et repoussés jusqu'à la Murg, en avant de laquelle ils tinrent non sans beaucoup de peine les avenues de Gernsbach, les hauteurs entre Ebersteinburg et Oberndorf, et ensuite Kuppenheim. Immédiatement après le combat, les Français prirent

position sur la route en avant d'Oos, appuyant leur gauche à Sandweier : une division entre Iffetzheim et Ottersdorf, et celle de Taponnier avec la réserve, en deuxième ligne.

Le projet et l'exécution du passage du Rhin, font également honneur à Moreau. En cinq jours, son armée atteignit la Rench, et se trouva maîtresse de l'entrée de la vallée de cette rivière, et de celle de la Kintzig. Mais immédiatement après, son but devait être de forcer son adversaire à la retraite, ce qu'il pouvait obtenir facilement par un combat comme par des manœuvres. En effet, depuis les affaires du 24 et du 28, il pouvait calculer avec certitude.

1° Que les Autrichiens n'avaient pas assez de forces réunies, pour se mesurer avec lui;

2° Les renforts qu'ils attendaient ne devaient venir que peu à peu;

3° Ils avaient tout-à-fait négligé d'occuper les montagnes, et s'étaient seulement établis à leur pied dans la vallée du Rhin;

4° Les troupes du contingent de Souabe, qui devaient défendre celle de la Kintzig, n'étaient plus capables de faire une longue résistance;

5° Les corps de Condé et de Frœhlich, dis-

persés depuis Bâle jusqu'à Gengenbach, n'étaient plus à craindre pour lui.

Pourquoi donc Moreau ne profita-t-il pas plutôt de cette supériorité? pourquoi les laissa-t-il tranquilles du 28 juin au 4 juillet, tandis que ce délai leur assurait la liberté d'attirer tous leurs renforts, et de rectifier leur position? Quand un général a obtenu sur l'ennemi un tel ascendant qu'il lui suffise de frapper encore un coup, pour parvenir à son but, il ne doit pas en laisser échapper l'occasion, et prendre la *voie plus longue* des manœuvres : car il remet ainsi en question les avantages que la supériorité de ses armes lui avait assurés.

Moreau ne voulut pas s'avancer dans la vallée du Rhin, avant de s'être rendu maître des montagnes, par une prévoyance fondée sur [illegible] maxime de l'art de la guerre, mais dont l'application était erronée et contraire à ces vérités incontestables, savoir: que dans le succès, on fait mal de rester à moitié chemin; qu'il faut profiter de ses avantages, et n'employer de troupes que là où elles sont indispensables pour accomplir les vues qu'on se propose.

Si Moreau, aussitôt après le combat de la Rench, s'était avancé sur la Murg par le pied des montagnes, avec les 5 divisions de l'aile gauche, du centre et de la réserve; et que de là

il se fût porté sur l'Alb en toute diligence, se contentant de pousser seulement Laroche dans la vallée de la Rench, vers le Kniebis qui était dégarni et ne fut occupé plus tard que faiblement : il eût culbuté les Autrichiens qui s'opposaient à lui, et battu en détail les renforts qui vinrent ensuite à leur secours. Dans le cas même où Laroche aurait échoué devant ce poste, l'armée autrichienne eût néanmoins été battue, et le petit nombre de troupes resté dans ce défilé, n'aurait point causé d'inquiétude. Disons plus; s'il avait ordonné à Ferino, qui resta si long-temps dans l'inaction, d'attaquer les ennemis dispersés sur l'Elz et aux environs de Biberach, et de s'avancer aussitôt dans la vallée de la Kintzig, il eût forcé les Impériaux à quitter le Kniebis et toute la Forêt-Noire, sans affaiblir le gros de l'armée française, ou retarder ses opérations. Moreau hésita, et ne tira aucun fruit de sa position. La marche de Laroche et de Duhesme, par la vallée de la Rench, aurait eu même des suites remarquables, si leur mouvement s'était opéré immédiatement après le combat du 28 et avec plus de célérité : en deux jours on pouvait arriver au Kniebis, c'est-à-dire avant que Stain n'y portât ses troupes.

Concluons donc que la lenteur de Moreau, dans cette occurrence, donna la facilité à ses adversaires de lui arracher ce qu'il avait gagné jusques-là, par ses bonnes dispositions.

CHAPITRE VII.

Marche de l'archiduc Charles sur le haut Rhin. — Combat de Malsch le 9 juillet. — Retraite des Autrichiens à Pforzheim.

L'ARCHIDUC reçut le 26 juin, au quartier-général de Walmerode, la nouvelle du passage du Rhin à Kehl par Moreau. Aussitôt il accéléra la marche des troupes déjà en mouvement sur le Necker, se rendit de sa personne le 2 juillet à Schwetzingen, et arriva le lendemain à Wiesenthal, avec 8 bataillons et 6 escadrons tirés de Mayence, la division Hotze, détachée de l'armée du haut Rhin, et environ mille hommes de renfort (1). Les Saxons s'é-

(1) C'était une précaution sage de la part de l'Archiduc de porter des renforts sur le Necker après que l'armée de Sambre et Meuse eut repassé le Rhin à Neuwied; cependant lorsqu'il fut informé du passage de Moreau à Kehl, il semble qu'il lui était facile d'attirer la moitié de la gar-

taient portés à Graben. L'Archiduc se décida à se réunir au corps établi sur la Murg, et à attaquer l'ennemi dans la vallée du Rhin et les montagnes qui la bordent. Il se rendit en

---

nison de Mayence, et la majeure partie de l'armée de Wartensleben, pour se jeter rapidement sur celle de Rhin et Moselle, qui n'ayant pas de tête de pont, n'aurait pu reparaître de long-temps sur la rive droite, si elle avait été forcée, par suite d'un échec, à repasser le fleuve. Le prince Charles, arrivé à Schwetzingen le 2 juillet, pouvait être rendu le 6 à Rastadt, et y attaquer Moreau avec toutes chances de succès. Il suffisait de laisser à Wartensleben un petit corps, dont l'infanterie aurait pu, à la dernière extrémité, se jeter dans Mayence pour en compléter la garnison, et dont la cavalerie eût rejoint plus tard l'armée du haut Rhin. Moreau une fois repoussé sur la rive gauche du Rhin, l'Allemagne était sauvée, et les efforts de Jourdan pour rétablir les affaires auraient été en pure perte. En effet, s'il s'était avancé sur le Necker, il n'en eût été que plus fortement compromis. L'Archiduc manœuvra avec habileté, cependant il ne prit que des demi-mesures pour l'exécution de son projet stratégique; delà vient qu'il fut forcé à la retraite. La direction concentrique qu'il donna à ses différens corps, répara à la vérité tout ce que ses premières opérations avaient eu de défectueux. On peut croire néanmoins que si les deux armées françaises avaient fait le moindre mouvement pour se réunir, elles eussent dérangé ses combinaisons et anéanti toutes ses espérances.

conséquence le 4, de Wiesenthal au camp de Mühlburg, et le 5 sur les bords de la Murg. Le combat de Kuppenheim et la bataille de Malsch, furent une conséquence de cette résolution.

Pour asseoir un jugement avec connaissance de cause sur la conduite de l'Archiduc, depuis le passage du Rhin de Moreau, jusqu'à la bataille de Malsch, il est nécessaire de partir du point de vue sous lequel se présentèrent les événemens, et *de la position où il se trouvait lorsqu'il forma son projet.* Dès qu'il fut informé du passage du Rhin à Kehl par les Français, il vit bien que cette entreprise était d'une importance majeure. Les Autrichiens, affaiblis par le départ de Wurmser dans le Tyrol; étaient bien assez forts pour résister à une des armées françaises, mais hors d'état de tenir tête à toutes deux. Il devait donc supposer que leur plan tendrait à diviser ses forces, et que le passage de Moreau sur le Rhin serait bientôt suivi de celui de Jourdan sur le cours inférieur de ce fleuve. Le but de cette opération pouvait être de réunir leurs deux armées entre le Necker et le Mein, pour en former un corps d'observation qui eût favorisé le blocus et le siége des places du Rhin, ou bien de prendre l'offen-

sive contre les frontières de l'Autriche, menacées à cette époque, du côté de l'Italie. La dernière supposition paraissait la mieux fondée; en effet, ce parti était le plus avantageux à la France. Les places allemandes du Rhin n'apportaient, par leur situation, aucun obstacle à l'exécution de ce plan; leur siége eût exigé trop de temps, et l'on pouvait d'ailleurs atteindre le but avec moins de peine, en s'avançant contre l'Autriche. Mais où cette jonction et cette attaque étaient-elles plus favorables à l'ennemi? Nul doute que ce ne fût sur le haut Necker et sur le Danube, car c'est de là que part la route la plus commode et la plus courte, qui mène au cœur des Etats héréditaires de l'Autriche, et que la jonction avec l'armée d'Italie devenait possible.

L'Archiduc inféra de là que le pays arrosé par le haut Necker et le Danube était le plus important à conserver, et que la marche de l'ennemi sur les routes qui y conduisent devenait dangereuse, pour ne pas dire décisive contre lui. Frappé de cette vérité, et dans l'impossibilité de partager ses forces pour s'opposer efficacement à l'armée de Sambre et Meuse; loin de laisser comme il fit, 36 mille hommes sur la Lahn, outre 27 mille dans Mayence et le camp retranché de Hechtsheim, il aurait dû

se borner à placer un petit corps d'observation sur la rive gauche de cette rivière, et se diriger sur-le-champ avec l'armée vers cette contrée par la route dite *Bergstrasse*, ne laissant dans Mayence que les troupes nécessaires pour le mettre à l'abri d'un coup de main. Alors il était certain de brusquer la décision des affaires sur le haut Rhin. De son côté, Wartensleben aurait dû se contenter d'observer l'ennemi, et de gagner, en cas de nécessité, le pays entre le Rhin et le Necker, après avoir complété la garnison de Mayence.

L'affaiblissement de l'armée du bas Rhin n'entraînait aucune conséquence nuisible aux opérations ultérieures de l'Archiduc. Wartensleben était toujours sûr, malgré son infériorité, d'échapper à Jourdan, en gagnant sur lui une avance, soit en prenant promptement son parti, soit par la diligence de sa marche, ou enfin par le temps qui s'écoulerait avant que les Français fussent informés de son départ, et eussent repassé le Rhin, avance qu'il eût été fort difficile à son adversaire de rattraper.

Les premières vues du Prince devaient donc être de gagner le haut Necker et le Danube avant l'ennemi, et de s'assurer du pays; mais était-il aisé d'y parvenir après que Moreau eut

effectué son passage à Kehl, et jeté, le 25 juin, 59 bataillons et 74 escadrons sur la rive droite du Rhin? qu'il eût occupé le 28 la vallée de la Rench, et placé ses avant-postes le long de la Schutter? A la fin de juin, Moreau déjà maître des deux routes de montagnes, était, par cela même, plus près du haut Necker et du Danube supérieur, que les Autrichiens qui se trouvaient dans la vallée du Rhin, et tenaient les routes de celles de la Rench et de la Kintzig à Freudenstadt et Haslach, avec les débris du contingent de Souabe; quelques compagnies de chasseurs et des détachemens des corps de Condé et de Frœhlich.

L'Archiduc avait dirigé vers le Mein le contingent saxon et la division de l'armée du haut Rhin, immédiatement après la retraite de Jourdan sur Düsseldorf et Neuwied, et se trouvait le 24 juin à Hachenburg. Quand il eut avis de l'opération de Moreau, il ne pouvait déjà plus atteindre Wiesenthal le 15 juillet, que par des marches forcées, avec 15 bataillons et 20 escadrons autrichiens. Les Saxons arrivaient le même jour avec 8 bataillons, 4 compagnies de chasseurs et 19 escadrons près de Graben; Latour avec 16 bataillons et 50 escadrons, entre Gernsbach et le Rhin,

sur la Murg; les restes du corps de Souabe, formant les cadres de 14 bataillons et 8 escadrons, battaient en retraite de Freudenstadt et de Hausach; le prince de Condé et Frœhlich, avec 12 bataillons et demi et 25 escadrons, se trouvaient répartis sur le Rhin, le long de la rive droite de l'Elz, et dans la vallée de la Kintzig.

La disposition de l'armée autrichienne du haut Rhin, à cette époque, y compris les troupes en marche, est indiquée dans le tableau ci-contre.

Trois divisions françaises et la réserve, formant ensemble 39 bataillons et 55 escadrons, étaient entre la Rench et la Murg; 6 bataillons et 9 escadrons, sur le Knibis et dans la vallée de la Rench; 2 divisions de 21 bataillons et 17 escadrons, établies aux environs de Biberach, sur la rive gauche de la Kintzig, laissant une chaîne de postes jusqu'à Brisach, en remontant la rive gauche du Rhin.

Tout forçait l'Archiduc à prendre un parti, car il ne pouvait désormais faire un pas au-delà d'Etlingen, sans perdre la faculté de se porter sur le Necker, à moins de retourner sur ce point; d'y battre l'ennemi, ou tout au

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE DU HAUT RHIN, A L'ÉPOQUE DU 30 JUIN 1796.

AILE GAUCHE, AUX ORDRES DU FELD-MARÉCHAL-LIEUTENANT FRŒHLICH.

F.-M.-LIEUTENANT.	BRIGADIERS.	TROUPES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
[illegible]	[illegible]	Wartensleben	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Hussards [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Carabiniers du prince Charles de Lorraine	[illegible]	[illegible]
	Lieutenant-colonel [illegible], commandant la frontière de la Suisse	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Corps du prince de Condé	[illegible]	[illegible]
		TOTAL	[illegible]	[illegible]

CENTRE, AUX ORDRES DU PRINCE DE FURSTEMBERG.

F.-M.-LIEUTENANT	BRIGADIERS.	TROUPES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Prince de Furstemberg, avec les troupes du cercle de Souabe	Lieutenant-colonel [illegible], détaché près de [illegible]	Grenadiers de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	Colonel [illegible], détaché dans la vallée de la Kinzig	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Dragons de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Cuirassiers de [illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Corps [illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Chasseurs de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Hussards de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		TOTAL	[illegible]	[illegible]

AILE DROITE, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL D'ARTILLERIE COMTE LATOUR.

F.-M.-LIEUTENANS.	BRIGADIERS.	TROUPES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Prince de [illegible], commandant l'avant-garde	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Dragons de l'Empereur	[illegible]	[illegible]
		Carabiniers des chevau-légers [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Dragons de l'archiduc Jean	[illegible]	[illegible]
		Chasseurs [illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Infanterie de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Hussards de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		—— de l'archiduc Ferdinand	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Cuirassiers de l'archiduc François	[illegible]	[illegible]
		—— de [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible], commandant [illegible]	Prince de [illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Dragons de l'Empereur	[illegible]	[illegible]
	Prince de [illegible]	Chevau-légers de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Carabiniers des chevau-légers de l'Empereur	[illegible]	[illegible]
		Dragons de [illegible]	[illegible]	[illegible]
	Colonel [illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible], en marche des bords du Rhin, [illegible]	Prince d'[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	Colonel [illegible]	Dragons de l'archiduc [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible], en marche sur le Rhin	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Cuirassiers d'Hohenzollern	[illegible]	[illegible]
		TOTAL	[illegible]	[illegible]

NON COMPRIS:

[illegible] Bataillons et [illegible] escadrons à Manheim. — [illegible] Bataillons à Philipsburg.

CORPS EN MARCHE AVEC L'ARCHIDUC — CONTINGENT SAXON, AUX ORDRES DU GÉNÉRAL LINDT.

F.-M.-LIEUTENANT.	BRIGADIERS.	TROUPES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Grenadiers de [illegible]	[illegible]	[illegible]
	Colonel [illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Cuirassiers de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Hussards de l'archiduc Ferdinand	[illegible]	[illegible]
	[illegible], de la garnison de [illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Dragons [illegible]	[illegible]	[illegible]
		TOTAL	[illegible]	[illegible]

F.-M.-LIEUTENANT	BRIGADIERS.	TROUPES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Chevau-légers de [illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Chevau-légers du prince Albert	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Prince Antoine	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Von der [illegible]	[illegible]	[illegible]
	[illegible]	Prince [illegible]	[illegible]	[illegible]
		Prince Clément	[illegible]	[illegible]
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
		Chasseurs de [illegible]	[illegible]	[illegible]
		TOTAL	[illegible]	[illegible]

RÉCAPITULATION.

	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Aile gauche	[illegible]	[illegible]
Centre	[illegible]	[illegible]
Aile droite	[illegible]	[illegible]
Corps en marche	[illegible]	[illegible]
Contingent saxon	[illegible]	[illegible]
Garnisons de Manheim et Philipsburg	[illegible]	[illegible]
TOTAL GÉNÉRAL	[illegible]	[illegible]

moins de le repousser au-delà de la Rench. Il n'y a qu'une seule communication transversale dans les montagnes entre la Rench et Etlingen; elle conduit de Gernsbach à Freudenstadt, et n'est pas praticable pour une armée sur tout son développement. On ne pouvait même compter sur elle, puisque les Français se trouvaient déjà dans les montagnes et devant Freudenstadt.

En marchant de suite par Durlach ou Etlingen, vers le haut Necker, l'Archiduc n'avait pas l'espoir d'y prévenir son adversaire; car démasquant son projet, l'exécution en devenait plus difficile. Mais en avançant et prenant l'initiative de l'attaque, il pouvait être victorieux; et au pis aller sa position n'en devenait pas plus critique, car l'ennemi n'ajoutait rien par là à la facilité qu'il avait déjà de le prévenir; si au contraire son attaque obtenait seulement un demi-succès, il attirait probablement l'attention de Moreau dans la vallée du Rhin, et arrêtait ses progrès dans les montagnes. Cependant le Prince conçut des espérances plus flatteuses encore: se voyant réuni au corps de Latour, il compta sur la supériorité de sa cavalerie, qu'il pouvait déployer facilement dans les plaines de la Murg; il se trouvait d'ailleurs en position de couvrir plus long-temps les for-

teresses dont l'approvisionnement n'était pas encore achevé.

Cependant la grande avance que Moreau avait déjà sur lui, rendait le danger imminent; il fallait y remédier promptement: l'Archiduc résolut d'attaquer.

Ici les critiques demanderont s'il n'était pas possible de neutraliser, par des manœuvres et des marches, l'avantage qu'avait l'ennemi d'être établi près des communications des Autrichiens; et si, *dans l'impuissance de le prévenir sur le haut Necker*, il n'y aurait pas eu de probabilité d'atteindre le but de cette manière avec une armée intacte, plutôt qu'après la perte d'une bataille; enfin, ils demanderont s'il était permis d'en espérer une heureuse issue, lorsque Moreau avait déjà concentré des forces aussi considérables, et fait des progrès si marqués dans les montagnes.

Il semble toutefois que l'Archiduc eût agi plus prudemment de réunir à ses troupes, toutes celles qu'il pouvait attirer de Philipsburg et de Mannheim, et de s'avancer assez loin sur la direction de Rastadt, pour donner le change au général français; tandis que Latour lui eût déguisé le vrai point d'attaque, en faisant des démonstrations dans la vallée du Rhin. Cet objet rempli, il aurait fallu

gagner, à marches forcées, le Necker et les environs de Ludwigsburg, par la route dite *Bergstrasse.* Latour au contraire serait resté le plus possible dans la vallée du Rhin, et avant de se réunir à l'armée, aurait jeté des garnisons dans Philipsburg et Mannheim.

Lors même que Moreau eût devancé l'Archiduc de quelques marches sur le haut Necker, il n'aurait pas osé se porter plus loin, et laisser l'armée autrichienne sur son flanc. Il eût peut-être été possible au prince Charles de faire prendre le change à l'ennemi par une démonstration qui menaçât ses communications, et l'engageât à un faux mouvement qui aurait permis de regagner l'avance perdue. Une fois arrivé sur sa propre ligne de communication, il avait l'option d'attendre Moreau ou de marcher à sa rencontre, et de courir les chances d'une bataille.

Quoique les Français occupassent Baden depuis le 4 juillet, néanmoins Latour ne renforça pas sa gauche; et le poste de Gernsbach, situé à l'embranchement des routes de la vallée de la Murg, de Baden et de Herrenalb, fut gardé par un seul bataillon; un autre tint l'étendue entre Bischweier et Gernsbach.

Cette position était défectueuse, puisqu'on prévoyait l'attaque de l'ennemi dans la monta-

gne. Moreau ne pouvant faire un pas dans la plaine, sans se rendre maître des hauteurs qui assuraient son flanc, les Autrichiens auraient dû établir le gros de leur infanterie aux environs de Gernsbach et de Rothenfels, et se contenter de garder la plaine avec quelques fantassins, leur cavalerie et de l'artillerie.

Le général français sentit l'importance d'occuper les montagnes, et résolut de faire attaquer Gernsbach par la division Taponnier; celles de Beaupuy et de Delmas devaient déboucher ensuite; la première contre Kuppenheim, et la seconde d'Ottendorf. Conformément à ces dispositions, Taponnier s'avança sur la route de Baden à Gernsbach, qu'il attaqua le 5, à cinq heures du matin. Le village fut bientôt emporté: on y prit une pièce, et le bataillon qui le gardait se retira sur Lofenau. Alors les Français poursuivirent les détachemens autrichiens postés dans la vallée de la Murg, près de Rothenfels, et poussèrent des partis dans les montagnes contre Michelsbach, afin de tourner leur flanc gauche.

Au commencement de la journée, le combat s'était borné, dans la plaine, à une fusillade d'avant-postes; mais lorsque Gernsbach fut emporté, il devint plus sérieux. L'Archiduc arrivait justement avec les têtes de colonnes à

Durmersheim, au moment où les Français s'avancèrent de leur côté par la vallée de la Murg. Une brigade attaqua Kuppenheim de front, tandis que 4 bataillons le tournaient par les hauteurs voisines, et forçaient l'entrée de la vallée. Ce village fut également pris, à la suite d'un combat qui dura trois heures.

Bientôt après l'attaque de ce point, le général Sainte-Suzanne déboucha de la forêt de Sandweier, avec la tête de la division Beaupuy, sous le feu des batteries autrichiennes, qui lui firent éprouver une grande perte. Vers la fin du combat, Delmas passa l'Oosbach avec sa division, et vint à Niederbühl, d'où il repoussa les postes autrichiens de l'autre côté de la Murg, et les poursuivit jusqu'au pont de Rastadt.

Ainsi finit cette journée. Si, au lieu d'employer une division contre le front de la position de Niederbühl, Moreau eût rassemblé toutes ses forces au pied des montagnes, sa victoire eût été moins coûteuse et plus complète. D'abord les Autrichiens eussent abandonné plutôt Kuppenheim et la Murg; ce qui aurait permis aux Français de passer cette rivière le même jour, et de tirer un parti d'autant plus avantageux de leur supériorité numérique et de leurs succès dans

les montagnes, que les renforts de l'ennemi n'étaient pas encore arrivés. Entre le Rhin et l'Oosbach, la nature du terrain, qui est boisé, marécageux, et par conséquent très-difficile, rendait inutile le mouvement de la division Delmas contre Rastadt, dont le succès dépendait, au reste, de l'attaque de Kuppenheim. Une simple démonstration avec de l'infanterie légère, aurait certainement suffi pour attirer sur ce point l'attention de l'ennemi.

On pourrait reprocher aux Autrichiens d'avoir défendu ce poste avec trop d'opiniâtreté, et de ne s'être pas retirés derrière la Murg aussitôt qu'ils aperçurent que l'ennemi faisait une attaque sérieuse; cette manœuvre leur aurait assuré au moins une position plus favorable; mais s'ils ne l'ont pas faite, c'est vraisemblablement parce que l'Archiduc avait envie de prendre l'offensive aussitôt après l'arrivée de ses renforts, et qu'il était essentiel de conserver les débouchés de la Murg, et de gagner du temps en disputant le terrain pied à pied. Ajoutez à cela, que le combat se trouvait déjà fortement engagé près de Kuppenheim, lorsqu'on apprit que les Français avaient pénétré dans les montagnes, et enlevé le poste de Gernsbach.

Les deux partis passèrent la nuit en présence, et les Autrichiens se retirèrent au jour sans être inquiétés ; leurs avant-postes formèrent une chaîne depuis la montagne jusqu'en avant de Durmersheim ; l'armée prit position derrière l'Alb, entre Etlingen et Mühlberg ; le corps saxon reçut l'ordre de se mettre de suite en marche pour Pforzheim, où se rendirent aussi quatre bataillons et six escadrons de l'armée principale ; deux bataillons, et autant d'escadrons, *furent détachés à Frauenalb*, et trois bataillons et deux escadrons à Langensteinbach ; *deux cents hussards furent jetés dans les* montagnes, le long de la Nagold, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

La première division du centre de l'armée française, prit position entre Freudenstadt et le Kniebis, son avant-garde en avant de cette ville ; la deuxième sur les hauteurs entre Gernsbach et Baden ; l'avant-garde entre Ottenau et Eberstein, poussant ses postes sur la rive droite de la Murg. La première division de l'aile gauche s'établit entre Niederbühl et Sandweier, l'avant-garde entre Oberndorf et Kuppenheim. La deuxième en arrière sur la gauche d'Otterdorf, l'avant-garde dans cette ville, à droite de Rastadt. La réserve, composée de deux demi-brigades, et de la plus

grande partie de la cavalerie, avait son infanterie placée entre Eberstein et Sandweier, la cavalerie à Sindsheim, Oos et Eberstein.

Les Français passèrent trois jours dans cette position. Les Autrichiens en profitèrent pour réunir et faire marcher dans la journée du 7, sur Rothensol, les quatre bataillons et six escadrons détachés à Pforzheim; les trois bataillons et deux escadrons de Langensteinbach, ainsi que les troupes qui avaient été rejetées l'avant-veille dans les montagnes. L'objet de ces mouvemens était de s'assurer de la vallée de l'Alb, ainsi que des postes de Tobel et de Spielberg. Le même jour, les Saxons arrivèrent à Pforzheim.

Alors les deux généraux en chef se préparèrent à une bataille décisive, bien résolus, chacun de leur côté, à prendre l'initiative de l'attaque. Moreau fixa la bataille au 9 juillet, et l'Archiduc au 10. On peut reprocher au premier d'avoir trop différé à la livrer; il avait toutes ses forces sous la main, et par conséquent nul motif raisonnable de la retarder : plus il la différait, plus il donnait de temps à l'Archiduc pour rectifier sa position, augmenter ses troupes dans les montagnes, et même éviter l'action en se retirant à Pforzheim, et delà sur le Necker. Cette lenteur

dans les mouvemens du général en chef français ne peut être expliquée que par le mauvais état des routes, dans ces contrées montagneuses, et par les obstacles qu'éprouvent les opérations, en général, dans un pays coupé et inconnu (1).

Cependant ces inconvéniens étaient communs à l'Archiduc ; on peut même dire qu'ils le gênaient d'autant plus, que ses troupes avaient à faire de longs détours, sur des chemins *difficiles*, pour arriver aux points d'attaque. On ne saurait donc censurer en lui que la résolution de livrer une bataille décisive en pareille conjoncture.

Moreau avait l'intention de tourner l'aile gauche de l'ennemi établie dans les montagnes derrière l'Alb, près de Frauenalb et de Herrenalb, de la forcer à la retraite, et de ga-

(1) Cette conjecture paraît d'autant mieux fondée, qu'à cette époque les troupes ne pouvaient se mouvoir dans la Souabe et la Forêt-Noire, sans faire au préalable des reconnaissances, dont les difficultés se multipliaient à chaque pas, faute de renseignemens. Aujourd'hui ces contrées sont très-connues : il en existe plusieurs belles cartes, et le général Guilleminot a donné une excellente reconnaissance de la Forêt-Noire.

gner par-là la route de Pforzheim, pendant que sa gauche s'avancerait dans la vallée du Rhin, et y amuserait son adversaire. Saint-Cyr devait attaquer dans cette vue du côté des montagnes, avec dix-huit bataillons et huit escadrons, renforcés par six bataillons de la réserve, en laissant très-peu de monde à Freudenstadt et sur le Kniebis. Desaix, avec les divisions Beaupuy, Delmas et la réserve, formant ensemble vingt-un bataillons et quarante-sept escadrons, reçut l'ordre d'avancer un peu plus tard sur la route dite *Bergstrasse*, d'attaquer le village de Malsch, et d'établir six bataillons derrière Œtigheim, pour garder les passages du Pfederbach.

D'après les dispositions de l'Archiduc, une colonne de dix bataillons et cinq escadrons, sous le général Kaim, fut destinée à s'avancer de Herrenalb contre Gernsbach, à forcer ce poste, et à se tourner ensuite contre Baden. Une autre, de treize bataillons et vingt-neuf escadrons, sous le commandement du général Sztarray, devait tomber sur Kuppenheim, en suivant la route dite *Bergstrasse*, tandis qu'une troisième, de neuf bataillons et vingt-huit escadrons, s'emparerait d'Œtigheim et de Bettigheim; sur la chaussée du Rhin, et

ORDRE DE BATAILLE

Des Troupes destinées à passer la Murg, le 9 juillet 1796.

COLONNES.	F.-M. LIEUTENANS.	BRIGADIERS.	CORPS SOUS LEURS ORDRES.	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
1re Colonne dans les montagnes.	*Général* KAIM.	SCHELLENBERG.	Hussards de l'archiduc Ferdinand.	»	1
			3e Esclavon.	» ½	»
			2e *Idem*.	» ½	»
			Grand-duc de Toscane.	2	»
			Olivier Wallis.	2	»
		Colonel LATTERMANN.	Archiduc Charles.	3	»
			Grenadiers de Reta et d'Ablaltern.	2	»
			Hussards de Szekler.	»	3
			Dragons de Waldeck.	»	3
			TOTAL.	10 ½	5
2e Colonne sur la route de montagnes; gén. d'artillerie SZTARRAY.	KOSPOTH, la cavalerie, et RIESH, l'infanterie.	Avant-garde : DEVAY.	Hussards de l'archiduc Ferdinand.	»	7
			Chevau-légers de Kinski.	»	6
			2e Servien.	» ½	»
			Szekler, infanterie.	1	»
			Spleny.	1	»
			Pellegrini.	1	»
			Dragons de Waldeck et de l'archiduc Jean.	»	8
		BAILLET.	Manfredini.	3	»
			Grenadiers de Reisingen, Candiani, Dietrich et Wallis.	4	»
			Venkheim.	1 ½	»
		Prince DE LORRAINE.	Cuirassiers de l'archiduc François.	»	4
			——— de Kavanagh.	»	4
			TOTAL.	13 ½	29
3e Colonne sur la chaussée du Rhin; gén. d'artillerie LATOUR.	HOTZE.	Avant-garde : CANISIUS.	Hussards de Szekler.	»	4
			Dragons de Colourg.	»	2
			Chevau-légers de Lobkowitz.	»	6
			1er Servien.	» ½	»
			2e Esclavon.	» ½	»
			François Kinski.	3	»
	Pr. FURSTEMBERG, l'infant. et RIESCH, la cavalerie.	Prince DE LICHTENSTEIN.	Dragons de l'Empereur.	»	6
		KEMPEN.	D'Alton.	»	»
			Grenadiers de Bideskuty, Szenassy et Benjowsky.	4	»
		Prince DE WURTEMBERG.	Cuirassiers de Mack.	»	6
			——— d'Anspach.	»	4
			TOTAL.	9 ½	28
4e Colonne entre la 2e et la 3e.	.....	Colonel MOSEL.	Chasseurs du Loup.	1	»
			Carabiniers des chevau-légers d'Albert.	»	2
			Idem de l'Empereur.	»	2
			1er Servien.	» ½	»
			Charles Schrœder.	2	»
			TOTAL.	3 ½	4

RÉCAPITULATION.

	NOMBRE DE Bataill.	NOMBRE DE Escadr.
Première colonne, KAIM.	10 ½	5
Deuxième colonne, SZTARRAY.	13 ½	29
Troisième colonne, LATOUR.	9 ½	28
Quatrième colonne, MOSEL.	3 ½	4
TOTAL GÉNÉRAL.	36	66

s'avancerait contre Rastadt. Les deux dernières ne devaient attaquer qu'après l'arrivée de la première à Gernsbach. Une petite colonne de trois bataillons et quatre escadrons, destinée à les lier constamment, avait ordre de marcher à leur hauteur entre le Rhin et la route qui suit le pied des montagnes, dans la direction de Leiberstung, pendant leur mouvement sur Bühl et Stollhofen.

L'ordre de bataille des troupes destinées à passer la Murg était formé, ainsi qu'on le voit au *tableau ci-contre*.

Pour favoriser cette manœuvre, le général Lindt reçut l'ordre de marcher de Pforzheim, sans grosse artillerie, avec six bataillons, quatre compagnies de chasseurs, et la cavalerie légère du corps saxon, par la vallée de l'Enz, sur Sprolenhof, vers Urnagold, et de prendre position entre ce dernier endroit et Besenfeld, afin de menacer le flanc gauche du corps ennemi à Freudenstadt, soutenir la première colonne par Kaltenbrunn, et couvrir sa retraite au besoin. Un bataillon et quelque cavalerie devaient être laissés dans ce village par le général Kaim, pour échelonner les Saxons. Deux bataillons de ces derniers reçurent l'ordre de suivre le long de la Nagold, sur Calw, un parti de cavalerie lé-

gère, dont la mission était de répandre le bruit de la marche d'une colonne sur cette route.

En comparant les dispositions des généraux en chef, on s'aperçoit que celles de Moreau sont les mieux combinées. L'Archiduc aurait dû refuser son aile droite, et concentrer le gros de ses forces entre l'Enz et l'Alb, de manière à s'assurer l'avantage et à se ménager, au pis aller, une retraite moins dangereuse sur Pforzheim.

Les deuxième et troisième colonnes avaient trop d'infanterie; car rien ne pouvait se décider dans la vallée du Rhin; elles auraient dû se borner à y amuser l'ennemi; mais le moindre échec qu'il eût essuyé dans les montagnes, sur l'Alb ou l'Enz, leur ouvrait au contraire sur Pforzheim une route plus directe que n'avait l'Archiduc pour s'y rendre. D'un autre côté, une victoire sur ce point, aurait forcé Moreau à se replier dans la vallée du Rhin.

Conformément au plan arrêté, le corps saxon devait soutenir l'attaque de la première colonne, en se portant sur l'Enz; mais l'Archiduc n'avait pas assez étudié le caractère du général Lindt qui le commandait, et fit trop peu d'attention au danger d'abandonner

ces Alliés à eux-mêmes. Lindt, vieux, cassé, et de plus très-entier, ne cherchait qu'un prétexte pour tirer l'Electeur d'embarras, et quitter sans doute le théâtre de la guerre avec le contingent. Etait-il prudent d'attendre un effort vigoureux de son zèle? Ajoutez à cela que, par la lenteur de sa marche sur Graben, il avait assez donné de preuves de sa mauvaise volonté. Les ménagemens que l'Archiduc voulait garder envers les Alliés, le décidèrent à les laisser quelques jours dans cet endroit, ce qui exposa le corps de Kaim aux plus grands dangers dans les montagnes de l'Alb.

La position respective des armées, et le plan suivi jusqu'alors par l'ennemi, ne devaient laisser aucun doute à l'Archiduc que l'attaque principale de Moreau n'eût lieu dans les montagnes. Pourquoi ne fit-il pas marcher de suite les Saxons de Graben à Pforzheim, et delà à moitié chemin de Rothensol, où ils auraient été à portée de pousser plus avant, ou de soutenir le général Kaim dans la défense de la vallée de l'Alb?

Moreau fit mieux, en refusant son aile gauche, et dirigeant ses efforts sur sa droite. Il y aurait encore employé plus de moyens, si la prudence ne lui eût conseillé d'occuper assez

long-temps la plaine et les débouchés des vallées, pour retirer ses troupes des montagnes en cas d'échec, et les rallier en sécurité, en présence des Autrichiens, qui s'avançaient dans la vallée du Rhin.

Il s'était encore assuré un autre avantage, en prévenant d'un jour l'attaque de l'ennemi.

Saint-Cyr qui devait s'avancer dans les montagnes, avait détaché le général Taponnier avec six bataillons et cent cinquante chevaux sur Wilbad, dans la vallée de l'Enz, tandis qu'il attaquait lui-même les Autrichiens avec douze bataillons et sa cavalerie. Leur position était très-forte de sa nature; un avant-poste occupait Lofenau; le corps principal appuyait sa gauche près de Tobel, à une vallée escarpée et profonde, formée par un ruisseau qui descend du mont de Tobel; le centre sur la crête escarpée du Rothensol, et la droite composée de trois bataillons, couverte par le ravin de Frauenalb, contre Moosbrunn. Cette position n'était accessible que par la route de Herrenalb, et quelques chemins pour ainsi dire impraticables, à travers des montagnes boisées. Saint-Cyr éprouva, le 9 à midi, une vive résistance; mais enfin Lobenau et Herrenalb furent cédés par les avant-postes ennemis;

alors il fit attaquer le Frauenalb par trois bataillons, afin de tourner le flanc de la position centrale de Rothensol, contre laquelle il avait l'intention de se porter lui-même de front avec neuf bataillons. Mais attendu que cette entreprise était délicate, il prit le sage parti de fatiguer les Autrichiens, par des attaques réitérées, aux points où sa supériorité numérique et la nature du terrain les favorisaient. Il répandit donc trois bataillons en tirailleurs, et attendit avec une réserve de six autres, *l'instant de porter le coup décisif.*

Si les Autrichiens avaient tenu le gros de leurs troupes sur le plateau, et envoyé seulement des piquets de tirailleurs au-devant des Français; qu'ils se fussent bornés à défendre leur position, et à tenir une réserve prête à repousser l'attaque principale, ou à la tourner, vraisemblablement ils n'auraient pas été délogés, malgré qu'il n'y eût que six bataillons à Rothensol. Mais après avoir repoussé quatre attaques vigoureuses, ils se débandèrent trop dans la poursuite au pied de la montagne, où le terrain est boisé.

Saint-Cyr profita de cette faute, en abordant pour la cinquième fois la montagne en colonne serrée, pendant qu'on pressait plus vivement Frauenalb. Ce village fut forcé, et les

trois bataillons de l'extrême droite des Autrichiens séparés du centre; ce qui permit aux Français de s'avancer dans le ravin de Frauenalb, contre la droite formée près de Rothensol.

Les Autrichiens ne résistèrent pas à ce choc; ils furent mis en désordre, culbutés, et précipitèrent leur retraite jusqu'à la tuilerie de Nibelsbach, sur la route de Pforzheim. Leur perte fut considérable; ils abandonnèrent deux pièces aux vainqueurs. Les trois bataillons de la droite se retirèrent sur Spielberg, d'où ils couvrirent les débouchés de la vallée de l'Alb à Etlingen.

Un détachement de hussards, qui précédait la colonne du contingent saxon, en marche pour sa destination, ayant rencontré un parti de l'avant-garde de Taponnier, apprit à Lindt l'issue malheureuse de l'affaire de Rothensol; mais au lieu de voler au secours des Autrichiens, ce général s'en retourna à Pforzheim.

A midi précis, Desaix se mit en mouvement, dans la vallée du Rhin, avec six bataillons et un régiment de cavalerie. Ces troupes étaient soutenues par le reste de sa colonne, et devaient attaquer Malsch, occupé par les troupes légères des Impériaux. Au même moment, une fusillade très-vive se fit entendre sur la chaîne

des avant-postes, jusqu'à Bietigheim près de la chaussée du Rhin. L'Archiduc fit aussitôt avancer la seconde et la troisième colonnes dans l'ordre de bataille prescrit pour le lendemain. L'infanterie française repoussa les Autrichiens de Malsch, et se forma sur la montagne la plus rapprochée, pendant que la cavalerie et l'artillerie s'établirent plus loin en arrière dans la plaine.

Malsch fut repris sans coup férir par la tête de la colonne autrichienne, qui rejeta les Français sur une hauteur en arrière : alors toute la cavalerie impériale se déploya dans la plaine, pour soutenir son attaque et charger la cavalerie française, si elle en trouvait l'occasion. Mais celle-ci, formée derrière le rideau de Muckensturm, fut si bien protégée par l'artillerie, que l'Archiduc dut renoncer à l'espoir de l'atteindre, et se contenter de couvrir les ailes de son infanterie.

Le combat se prolongea néanmoins avec la plus grande opiniâtreté. Les renforts se succédaient des deux côtés dans la même progression. Deux fois les Français emportèrent le village. L'Archiduc ne put s'en rendre maître qu'en le faisant attaquer par toute l'infanterie de la seconde colonne. Alors seulement celle de l'ennemi fut repoussée dans

les vignes et les bois d'Ober-Weier et de Nieder-Weier. La cavalerie soutint sa retraite, en se retirant lentement devant celle des Autrichiens.

La troisième colonne ne fut pas moins heureuse; elle chassa les Français de Bietigheim et OEtigheim, et les replia jusqu'à Rastadt. Mais que pouvait-il résulter de ces succès dans la vallée du Rhin, lorsque les Français, qui avaient déjà gagné le point décisif, étaient maîtres de toutes les montagnes, et déjà près de Pforzheim? L'Archiduc sentit tout le désavantage de sa position, et arriva le 10 juillet à huit heures, par une marche forcée, du champ de bataille sur ce point. La retraite se fit sans être inquiétée par l'ennemi, dans le même ordre que l'attaque; c'est-à-dire, en deux colonnes, par Etlingen et Mühlburg. L'armée prit position sur les hauteurs en arrière de Pforzheim, où le corps du général Kaim et les Saxons étaient déjà arrivés. La chaîne des avant-postes s'étendait de Neuenburg sur l'Enz, jusqu'à Durlach et Carlsruhe. On jeta des garnisons dans Philipsburg et Mannheim, et quelques escadrons furent portés à Bruchsal, pour communiquer avec ces places aussi long-temps que possible. Enfin l'Archiduc détacha encore 16 escadrons pour observer la contrée entre la Nagold et la

Wurm, et battre la campagne jusqu'à Horb et Rothenburg.

Du côté des Français, Saint-Cyr s'avança également le 10, dans la vallée de l'Enz jusqu'à Neuenburg : une de ses divisions prit position à Malsch, mais les autres gardèrent celles qu'elles occupaient à la fin de la bataille.

CHAPITRE VIII.

Deuxième passage de Jourdan sur la rive droite du Rhin. — Bataille de Friedberg, le 10 juillet.

LORSQUE Jourdan fut informé de l'heureux passage de Moreau près de Kehl, et du départ de l'Archiduc pour le haut Rhin, il se décida à reprendre l'offensive; tout avait été préparé depuis son retour sur la rive gauche, pour en assurer le succès. L'armée de Sambre et Meuse se trouvait alors répartie ainsi qu'il suit: Kleber avec les divisions Lefebvre et Collaud, occupait le camp retranché de Düsseldorf; celles de Bonnard et Grenier cantonnaient près de Cologne; Bernadotte et Championnet dans les environs de Coblentz; les divisions Poncet et Marceau observaient Mayence de leur position sur la Nahe. Les hostilités durent recommencer le 28 juin.

L'Archiduc à son départ, avait laissé le général d'artillerie comte Wartensleben, avec

136 bataillons et 54 escadrons entre la Lahn et la Sieg. Le général Wernek avec 7 bataillons et 22 escadrons, formait réserve à Idstein. Ces troupes étaient divisées comme on le voit au tableau ci-contre.

Cette armée n'était pas assez nombreuse, pour soutenir avantageusement la défensive contre Jourdan. Les Autrichiens auraient dû éviter une action décisive, et se retirer derrière la Lahn, delà sur Francfort et plus loin, en se rapprochant *toujours* de l'armée principale, jusqu'à ce que le sort des armes sur le haut Rhin, eût imprimé une autre direction à leurs opérations. Mais si Wartensleben était retenu sur la Lahn par les ordres de l'Archiduc, son devoir lui prescrivait de battre l'ennemi en détail, avant que celui-ci eût concentré ses forces. Or, la répartition de ses troupes ne répondait pas à ces deux objets; il s'établit avec 13 bataillons et 21 escadrons, près de Neukirchen, au sommet du Westerwald, et à l'embranchement des routes de Siegen, Siegburg, Marburg, Wezlar, Weilburg et Limburg, couvrant son front par la Nister, et son flanc gauche par le Hikebach.

Une chaîne de postes de 4 bataillons et 20 escadrons s'étendait d'Erpel au Rhin, jusqu'à la Sieg, et delà sur Hassel, Wiesen et Siegen

jusqu'à Dekmanshausen; 3 bataillons en formaient, comme l'avant-garde, sur le Kalte-Eiche. Un autre cordon d'un bataillon et 13 escadrons descendait le long du Rhin, de Nieder-Lahnstein jusqu'à Ehrlich, et communiquait avec le premier par des patrouilles. Six bataillons gardaient les batteries dans la vallée de Neuwied; leur droite s'appuyait à Hettersdorf, et leur gauche à Bendorf. Le Reingaw était occupé par 3 bataillons. Les Autrichiens avaient regardé la position de Neukirchen comme un point central entre les routes de Cologne, de Siegburg et de Siegen, et se flattaient sinon d'empêcher les mouvemens des Français, du moins de retarder leurs progrès, en les menaçant sur toutes les *directions*. Mais cette position avait l'inconvénient d'être la plus éloignée de la contrée décisive, pour les opérations de l'ennemi.

Le premier objet de Jourdan devait être de concentrer ses forces dispersées sur la Sieg et la Moselle: or pour cela, il fallait chasser l'ennemi de Neuwied; ce qui se serait effectué sans beaucoup de peine, en marchant sur le flanc gauche des Autrichiens postés sur le Rhin. Si l'on compare maintenant la distance de Neukirchen à Ehrlich, ou seulement jusqu'à Bierdorf, à l'éloignement de ces deux points de la

Sieg inférieure, et que l'on calcule le temps qui devait s'écouler, avant que les avant-postes connussent les forces et les intentions de l'ennemi, que leurs rapports fussent parvenus au commandant, que celui-ci eût fait ses dispositions et se fût porté à sa rencontre. On sent alors que les Français auraient emporté le poste de Neuwied et effectué leur concentration, avant que Wartensleben eût été en mesure de les en empêcher.

On peut conclure de tout ce qui précède, que Neukirchen ne convenait nullement, comme point de rassemblement, pour manœuvrer contre l'ennemi; et par conséquent, que la disposition des troupes était vicieuse. Les avant-postes avaient le défaut d'être trop éloignés de la position principale, et point assez soutenus; Neuwied manquait de troupes; la réserve placée à Idstein se trouvait trop en arrière pour secourir à temps le corps de bataille. Wartensleben voulant se mesurer avec l'ennemi, aurait dû s'établir en avant de Dierdorf et d'Altenkirchen, afin d'être à portée de l'attaquer au passage de la Sieg, de soutenir Neuwied, et de couvrir la route de Limburg. Alors si les Français avaient tenté de pousser une colonne par Siegen vers la Dille (manœuvre pour laquelle ils n'étaient point assez supérieurs en nombre)

elle n'eût rien pu entreprendre avant d'avoir assuré sa retraite. Dans le cas où le général autrichien eût voulu éviter de s'engager, c'était dans la position de Montebauer et de Molsberg qu'il devait se placer, parce qu'elle couvrait la route directe de Limburg à Francfort, et qu'il suffisait de tenir des postes d'avertissement sur la Sieg et le Rhin. Par ce moyen, l'armée assurait sa retraite sur Francfort, et même plus loin sur la route de Heidelberg, sans risquer de perdre sa communication avec l'Archiduc.

La plus légère réflexion sur le but des opérations de l'armée de Sambre et Meuse, convaincra de la justesse de ces observations. Nul doute que ses efforts ne tendissent à gagner la gauche de l'ennemi, pour le couper de l'Archiduc et du Danube; elle devait donc longer le Rhin et se concentrer en avant de Neuwied pour marcher de là sur Limburg; mais Jourdan n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire pour méditer de Coblentz un plan vaste et profond, et préluder sur la Sieg par des opérations, dont le résultat se fût fait sentir sur le Danube, et jusqu'au cœur de l'Autriche. Pour s'assurer du succès, il engagea sa gauche qui avait le moins d'obstacles à craindre, et dont les progrès devaient faciliter le passage des autres di-

sions. D'abord Kleber reçut l'ordre de passer la Sieg avec les divisions Lefebvre, Collaud et Bonnard, à laquelle avaient été réunis trois bataillons de l'armée du Nord et la réserve de cavalerie aux ordres de Bonnaud. On le renforça bientôt après de la division Grenier, qui passa le Rhin sur un pont volant près de Bonn; en sorte qu'il se trouva à la tête de 42 bataillons et 60 escadrons. Jourdan retira la division Poncet du corps d'observation de Mayence, pour lui faire passer le Rhin sous ses yeux à Neuwied. Cette division jointe à celles de Championnet et de Bernadotte, formait un corps de 36 bataillons et 24 escadrons, pour lequel on avait préparé en secret des moyens de passage.

Le 28 juin, Lefebvre et Collaud se mirent en marche de Düsseldorf, et campèrent, le premier près d'Opladen, et l'autre en avant de Renstadt; le 29, celui-ci s'avança sur Porz, tandis que le premier passa la Wipper et prit position à Meerhausen; son avant-garde sur la rive droite de l'Agger.

Ces mouvemens donnèrent l'éveil à Wartensleben: pénétrant l'intention de son adversaire, il ordonna à la réserve de marcher d'Idstein à Limburg, replia les avant-postes de la Sieg inférieure en arrière d'Altenkirchen et Dierdorf, et ceux de la Sieg supérieure,

commandés par le général Kray, sur le Kalte-Eiche, où l'on fit des retranchemens et des abatis. Il ne resta que des postes de cavalerie sur les bords de cette rivière.

Le 1^er^ juillet, Lefebvre poursuivit sa marche jusqu'à Erding, vers Siegen, poussant son avant-garde à Mehrenbach. Collaud, de sa position, se contenta de faire des reconnaissances devant lui. Bonnaud passa le Rhin sur un pont volant près de Cologne, et alla prendre poste sur les hauteurs, en arrière de Siegburg, où il resta le lendemain. Pendant que Collaud s'avançant sur Ukerath, s'établissait entre les chaussées de Limburg et de Blankenberg, et portait son avant-garde à Kircheip, Lefebvre gagna la chaussée de Siegen à Olpe, et se dirigea sur Krombach, d'où il poussa son avant-garde à Geissweidt.

De grands événemens se passèrent alors sur le Rhin. Les Français ayant, le 29, chassé l'ennemi de l'île d'Ormutz, vis-à-vis de Neuwied, et terminé leurs préparatifs de passage; le 2 juillet, les grenadiers des divisions Championnet et Bernadotte débarquèrent à trois heures du matin sur la rive droite. L'attaque de la première colonne était dirigée contre Neuwied; l'autre aborda près de Bendorf, sous la protection du feu violent d'une batterie de 25 piè-

ces établie sur la rive gauche. Les postes autrichiens placés le long du Rhin, se retirèrent; les retranchemens à droite de Bendorf furent emportés, ainsi que le village, où l'on trouva deux pièces de canon. Un bataillon qui arriva au secours des troupes forcées, y rentra en vain; la victoire se déclara pour les Français, après un combat sanglant de six heures. Ils furent aussi heureux sur tous les autres points: pendant qu'une colonne débouchait de Neuwied, une autre s'avança de Leidersdorf sur le Wiedbach, contre Hettersdorf, et emporta les retranchemens auxquels s'appuyait la droite des ennemis; après en avoir chassé trois fois les troupes de Darmstadt, qui ne sauvèrent leur artillerie qu'avec peine. Celles-ci ayant trouvé les hauteurs et les gorges de Grenzhausen déjà occupées, ne perdirent pas courage, et s'ouvrirent un passage à la baïonnette. Elles se soutinrent jusqu'à midi sur les hauteurs de ce village, d'où elles se replièrent ensuite, avec l'aile gauche des Autrichiens, jusqu'à Hohlbach, derrière Montebauer. Ici un bataillon et 2 escadrons furent détachés à Rothenhahn, pour garder la route d'Ehrenbreitstein, et se retirer plus tard par Nassau.

Ces combats n'empêchèrent pas les Français de continuer à faire passer des troupes

en bateaux jusqu'à ce qu'ils eurent établi un pont, sur lequel défilèrent trois divisions. Bernadotte prit position sur les hauteurs de Hilscheidt; Championnet marcha sur Dierdorf, et Poncet resta comme réserve, derrière le Saynbach. Le 3, ce dernier occupa le Rothenhahn, appuyant sa droite à Wallendar et observant Ehrenbreitstein. Bernadotte se plaça auprès de Montebauer, et Championnet sur les hauteurs en arrière de Freylingen, son avant-garde près de Molsberg. Grenier effectua alors sa jonction et vint se mettre à Dreifelden, derrière Championnet.

A la gauche de l'armée française, Bonnard s'était porté, le 3, sur les hauteurs d'Altenkirchen; Collaud à Hachenburg, et Lefebvre entre Siegen et Breitenbach. Ce dernier attaqua le 4 l'avant-garde des Autrichiens sur le Kalte-Eiche; Kray se retira à Dillenburg, et Lefebvre s'établit derrière le village de Bicken. Collaud marcha sur les hauteurs de Guttersheim, longeant la route de Dillenburg, d'où son avant-garde se lia par *Salzberg* avec Bonnard, qui s'établit près de ce village. Les autres divisions ne firent pas de mouvement.

Wernek était arrivé le 3 juillet avec la réserve à Molsberg, où il se réunit aux troupes chassées de Neuwied; il se retira le 4 der-

rière la Lahn, craignant de ne pouvoir tenir tête à l'ennemi; 4 bataillons de renfort lui étant arrivés de Mayence, il borda cette rivière de *Lahnstein* à *Weilburg*, avec 18 bataillons et 35 escadrons, dont le gros fut placé derrière Limburg, et les troupes légères sur la rive droite.

Cependant les Autrichiens étaient hors d'état de garder la position de Neukirchen; leur gauche manquait d'appui, et tout retard dans la retraite pouvait leur devenir funeste. Elle s'effectua le 5, sur deux colonnes : l'une se rendit par Herborn, dans la position du Galgenberg, en arrière de Wezlar; la seconde, par Greiffenstein et le pont de Leunen, à Solms et Braunfels. Kray se retira de Dillenburg, par Bicken, à Giessen derrière la Lahn.

De son côté, Kléber avait mis en marche la division Bonnard sur Triedorf, et celle de Collaud sur Herborn, afin d'attaquer le flanc droit de la position de Neukirch. Les troupes qui y étaient établies se seraient trouvées, par cette manœuvre, dans une position critique et presque coupées. Jourdan voulait en même temps faire une démonstration contre leur gauche; il ordonna en conséquence aux divisions Grenier et Championnet, qui avaient opéré le 5 leur réunion près de Molsberg, de marcher le lendemain, la première à Herchen-

rod, l'autre à Waldenbuch. Bernadotte et Poncet devaient couvrir cette marche, en prenant position à Molsberg.

Les Autrichieus avaient pris le plus mauvais de tous les partis en gardant, le 5, la position de Neukirchen. Dès que Neuwied fut forcé, le plus sûr pour eux était de se retirer en toute diligence à Limburg, et de s'y concentrer. Quand on attend l'ennemi, et que celui-ci peut arriver par trois lignes différentes, c'est commettre une faute que de se placer sur la plus reculée, car on donne ainsi à son adversaire la facilité de se réunir sur les deux autres; il est impossible de couvrir ses flancs, de se battre avec succès, et d'opérer sa retraite sans danger, à moins de la faire à temps dans une position avantageuse, sur-tout quand la ligne d'opérations qu'on occupe n'est pas la plus importante. En général, une position défensive ne doit être réputée tenable, et il ne convient d'y attendre l'ennemi, qu'autant qu'il ne peut la tourner; car si elle n'a pas cette propriété, et qu'on s'obstine à la garder jusqu'à ce que l'adversaire vous en chasse par ses manœuvres, l'avantage est toujours de son côté: c'est justement ce qui serait arrivé, si Kleber, au lieu de détacher la division Lefebvre sur la route de Siegen, et de diriger les deux autres sur Herborn, eût

porté toutes ses forces par Hachenburg, sur la chaussée de Limburg, et s'était réuni promptement à Jourdan ; car alors les Autrichiens auraient été débordés et prévenus sur leur ligne de retraite.

Le début des opérations semble indiquer que les généraux en chef des deux partis ont attaché trop d'importance à la possession de la route de Siegen à Wezlar, et aux débouchés de cette ville. C'est le défaut ordinaire des hommes de guerre qui calculent sans profondeur, et cherchent les causes des événemens dans les accidens qui les ont précédés; parce que les Autrichiens, après s'être emparés des hauteurs de Wezlar, quinze jours auparavant, avaient tourné le flanc gauche des Français, et les avaient forcés à la retraite, ils regardèrent cette ville comme la clef du pays, tandis que ce fut la position vicieuse de Jourdan qui, à cette époque, détermina l'Archiduc à une opération impraticable dans toute autre circonstance.

Arrivés sur la Lahn, les Autrichiens, à l'imitation de l'ennemi, formèrent un cordon le long de cette rivière, qui lui procura un nouvel avantage, eu égard à sa supériorité numérique. Leurs postes furent délogés de la rive droite presque sans combat, et restreints

tout-à-fait à la rive gauche, le 7 juillet. Le général Dauriez occupa les bords de la rivière avec une partie de la division Poncet, depuis Dietz jusqu'à son confluent; le reste de 6 bataillons et 50 chevaux, investit Ehrenbreitstein. Bernadotte après avoir chassé les postes de Wernek du faubourg de Limburg, dont le pont était barricadé, s'établit sur les hauteurs d'Ofheim, ayant sur la gauche la division Championnet; Grenier occupa Mehrenberg.

La division Bonnard prit position près d'Altendorf. Elle attaqua les Autrichiens au pont de Leunen, mais il resta indivis, et le combat se termina par une fusillade et une canonnade des deux rives.

Collaud qui était arrivé sur la route de Greifenstein, se porta sur les hauteurs, entre Altstetten et Wezlar; sa droite en arrière d'Oberbiel, et sa gauche appuyée à la Dille. Ses avant-postes bordèrent la Lahn, depuis Leunen jusqu'au confluent de cette première rivière. Il y eut à Dietz, Wilmar, Weilburg et Runkel de légères escarmouches entre les avant-postes. La brigade Damas de la division Championnet, força le pont de ce dernier endroit, et obligea les troupes qui le défendaient à se retirer. Quand on forme un cordon,

chacun ne songe qu'à la défense de son poste ; personne n'a de confiance dans l'ensemble du système ; aussi ne cherche-t-on qu'une occasion pour se tirer d'embarras. C'est ce qui arriva ici. Dès que Wernek apprit l'enlèvement de Runkel, bien qu'il lui fût aisé de le reprendre de Limburg, il inféra que les siens avaient éprouvé des pertes considérables sur la haute Lahn, et craignit le danger d'être tourné, prétexte assez plausible pour ne pas se commettre. En conséquence, il rétrograda le 7, avec 15 bataillons et 34 escadrons jusqu'à Nauheim, où il prit position sur les hauteurs de la barrière, plaçant ses avant-postes entre Wilmar et Katzenellnbogen.

Cette retraite prématurée décida successivement celle de tous les postes sur la Lahn. La même nuit, 3 bataillons et un escadron se portèrent d'abord de Weilburg à Græfenwiesenbach, et le lendemain à Usingen. Neuf bataillons et autant d'escadrons se dirigèrent de Wezlar sur Butzbach, et campèrent le 8 à Niedermœrle devant le défilé de Friedberg. Les troupes des environs de Leunen se réunirent à la colonne du général Kray, qui s'avançait de Giessen ; en sorte que celui-ci s'établit, comme arrière-garde, avec 11 bataillons et 32 escadrons, sur les hauteurs en avant de Poll-

ganz. La colonne de Leunen fut la seule inquiétée par l'avant-garde de Bonnard. Les coureurs de Collaud passèrent la Lahn près de Wezlar, et poussèrent jusqu'à Niederklee; mais les deux divisions restèrent dans la position de la veille.

Lefebvre marcha sur Giessen, et fit poursuivre les Autrichiens par ses troupes légères seulement; Championnet passa la Lahn près de Weilburg, et se porta en avant de la ville. L'aile droite, qui aurait dû s'avancer la première, ne bougea pas. Si Jourdan, après avoir commis la faute de renforcer et de déployer l'aile gauche, eût réuni promptement à Limburg les divisions Championnet, Grenier, Bernadotte et Poncet, il aurait sans doute passé la Lahn au plus tard dans la matinée du 8, et attaqué l'ennemi le même jour; mais il laissa échapper, par sa lenteur, cette occasion de prévenir Wartensleben sur le Mein.

Wernek informé que l'aile droite se repliait sur Usingen et Friedberg, laissa son arrière-garde jusqu'au jour à Nauheim, et poursuivit sa marche sur Esch, dans la nuit du 8 au 9. Il fut suivi par la division Championnet, dont la cavalerie de réserve prit la tête au débouché de la plaine de Camberg. Dix régimens tombèrent sur l'arrière-garde autrichienne, la cul-

butèrent, et percèrent jusqu'à la colonne. Heureusement l'infanterie les arrêta, à la faveur du terrain coupé. Championnet resta près de Camberg. De son côté, Wernek se retira; harcelé sans relâche jusqu'à Neuenhain, derrière Kœnigstein. La brigade Dauriez s'était portée en même temps de Nassau à Luttighofen; Bernadotte à Kirchberg, sur la route de Wisbaden; Grenier à Groefenwiesenbach, occupant Usingen, son avant-garde sur la gauche; la division Lefebvre prit position derrière Eberstadt, son avant-garde à Bergstadt, poussant des reconnaissances sur la Wetter.

Les Autrichiens s'étaient déjà repliés la nuit sur ces points; Wartensleben avait pris position entre Wildstadt et Rosbach; Kray avec l'arrière-garde, sur la hauteur de Nieder-Mœrle, en avant de Friedberg.

La division Collaud ayant tenté vainement de chasser les Autrichiens de Nieder-Weissel, Kleber résolut de les attaquer avec toutes ses forces. Lefebvre reçut l'ordre, à cet effet, de marcher par Bingenheim, sur le flanc droit de l'ennemi, pendant que les divisions Bonnard et Collaud l'attaqueraient de concert sur son front. Le combat qui s'ensuivit eut un caractère tout particulier.

La première intention de Wartensleben avait été de se retirer derrière la Nidda, parce que, dès le 9 juillet, l'ennemi avait forcé la garnison de Homburg à se retirer sur Usingen, et menaçait sa ligne de retraite. Mais la réception d'une dépêche où l'Archiduc lui prescrivait de ne se retirer des environs de Friedberg qu'après avoir tenté le sort des armes, le fit changer de projet, et il résolut d'attaquer le même jour. En effet, se mettant en marche vers midi, de Wildstadt sur Rosbach, il porta sa droite sur la Wetter, et sa gauche soutenue de la cavalerie, sur Nieder-Weissel, contre la position de l'ennemi. Au moment où les colonnes s'ébranlaient, ses troupes légères ignorant encore ce changement de dispositions, et supposant que la retraite s'effectuait comme elle avait d'abord été ordonnée, abandonnaient Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, Ockstadt, Johannesberg et même Friedberg; elles n'étaient suivies que par les coureurs de Collaud, parce que Kleber avait recommandé à ce général de ne pas s'engager sérieusement avant que le feu sur la droite des Autrichiens n'indiquât l'instant où la division Lefebvre serait aux prises.

Dès que Wartensleben rencontra son avant-garde qui battait en retraite, il la fit retourner

sur ses pas et réoccuper Ockstadt, et forma ses troupes en bataille sur la Warthe, derrière Friedberg dont il chassa les Français, pour marcher ensuite sur les hauteurs à gauche de cette ville.

Les troupes légères rentrèrent dans Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et venaient de s'emparer d'Ossenheim et Bauernheim, quand Lefebvre, qui s'était mis en marche au point du jour, parut: le combat devint plus chaud; son avant-garde ayant emporté les deux derniers villages dont on vient de parler, il la suivit avec sa division. Arrivé à Bauernheim, il rappela ses troupes légères; 9 bataillons et 8 escadrons se trouvant alors sous sa main, il tenta d'enlever, au moyen d'une canonnade, les hauteurs en arrière de ce village, sur lesquelles les Autrichiens étaient formés; mais il fut repoussé avec perte.

Cet échec ne le rebuta pas; il fit appuyer son artillerie à droite, à portée de mitraille, et renouvela une attaque qui eut un plein succès. Les Autrichiens perdirent une pièce de canon, et se replièrent derrière leur cavalerie, supérieure en nombre à celle des Français. Chassés successivement de Bruchenbrücken et d'Assenheim, ils se replièrent jusqu'à ce que leur centre et leur aile gauche

eussent dépassé Friedberg, et s'établirent sur les hauteurs en arrière de ces deux villages et de celui de Fauerbach, couverts par le petit ruisseau d'Usbach.

L'engagement de Lefebvre devint le signal de l'attaque générale : 3 bataillons et 4 escadrons poussèrent contre Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et 3 bataillons suivis du reste des divisions Collaud et Bonnard, s'avancèrent sur la route de Friedberg. Le combat fut très-vif. Les Autrichiens l'auraient peut-être soutenu, si l'échec de leur droite ne les eût forcés inopinément à la retraite. Ils se replièrent sur deux colonnes : la première sur le Johannesberg, et la seconde par Friedberg. Celle-ci défila à temps de la ville vers Fauerbach, pour appuyer les troupes qui défendaient le village, ce qui permit à Wartensleben de se former sur la hauteur en arrière de Friedberg. On les poursuivit chaudement. La droite des Français s'avança jusqu'à Ober-Rosbach et Bannerts ; le centre prit deux pièces et entra dans Friedberg de vive force. Les Autrichiens eurent beaucoup de peine jusqu'au soir, à l'empêcher d'en déboucher ; il leur devint donc impossible de garder Fauerbach.

Dans la nuit qui suivit ce combat sanglant, Wartensleben se retira dans la position de

Bergen, en avant de Francfort; ses avant-postes sur la Nidda. Wernek se porta à Bockenheim. Le 11 juillet, les Autrichiens passèrent le Mein sur les ponts de Kostheim, Rüsselsheim, Francfort et Offenbach. Wernek fut détaché à Aschaffenburg.

Les trois divisions qui avaient combattu à Friedberg, s'établirent avec l'aile droite à Ober-Rosbach, et la gauche sur la Wetter, près d'Assenheim. Bonnard resta en réserve derrière le centre. Les avant-gardes furent poussées à Ober-Wildstadt, Nieder-Rosbach, Assenheim, Wickstadt et Nieder-Florstadt.

Grenier arriva le 10 à Homburg; Championnet et Bonnaud, près de Kœnigstein; Dauriez gagna Schwalbach, et Bernadotte Neuhof, après avoir chassé l'ennemi de Wisbaden. Ces différentes colonnes rencontrèrent des détachemens de l'arrière-garde autrichienne, avec lesquels ils escarmouchèrent.

L'armée resta le 11 dans sa position; seulement la division Championnet tourna Kœnigstein pour en couvrir le siége. C'est un château sur un mont assez escarpé, au pied duquel passe la route qui, de Limburg conduit par les montagnes dans la plaine de la Nidda, par-delà Francfort. Sa grande élévation

et son exiguité, qui ne permet pas d'y renfermer plus de 600 hommes, ne le rendent redoutable, ni par son feu, ni par ses sorties, à l'ennemi qui passe à son pied. Les Français commencèrent à le canonner vivement, puis à le bloquer; enfin ils lui coupèrent l'eau. Sa garnison se rendit le 22, après plusieurs sorties infructueuses pour s'en procurer; elle eut la liberté de rejoindre l'armée.

L'affaire de Friedberg est aussi remarquable sous le rapport de la Stratégie, que sous celui de la Tactique. Les généraux des deux partis commirent des fautes, tant dans la combinaison que dans l'exécution de leurs projets. L'intérêt de Jourdan était de repousser l'aile gauche des Autrichiens, et de les éloigner de la route de Francfort, comme de la ligne de communication la plus courte et la meilleure avec l'Archiduc. Il aurait mieux fait de laisser plus long-temps leur aile droite où elle se trouvait; tous ses efforts même devaient tendre à l'y retenir par des démonstrations ou une retraite simulée, jusqu'à ce qu'il eût achevé sa manœuvre. Il y serait parvenu directement en chargeant Kleber de menacer Usingen ou Homburg; mais il devait bien se garder de forcer Wartensleben à la retraite, lorsque le chemin de Francfort lui était encore ouvert,

et qu'il conservait la faculté de se réunir à son aile gauche (1).

La prudence ne lui permettait de livrer bataille, que dans le cas où sa grande supériorité en cavalerie, pouvait lui donner l'espoir de battre et de disperser l'ennemi dans les plaines de Friedberg; or, Wartensleben avait 5 mille chevaux, et lui seulement 28 escadrons très-faibles. D'ailleurs la position autrichienne était plus accessible vers la gauche, où le terrain est moins favorable à la cavalerie qu'à la droite.

Quoi qu'il en soit, déterminé à livrer bataille, l'attaque principale devait être dirigée contre Ober-Mœrle et Nieder-Mœrle, et soutenue par une colonne poussée vers Friedberg. A la faveur des plis du terrain, on aurait pu avancer le long de la montagne, et de

(1) Peut-être aurait-il été plus convenable que Jourdan vint appuyer Kleber avec la gauche et le centre. Wartensleben séparé de Wernek, eût été ainsi culbuté sur Hanau et la démarcation prussienne, et le dernier rejeté sur Mayence. Mais ce mouvement ne s'exécutant pas, il paraît en effet que Kleber eût mieux fait d'agir par sa gauche dans la direction centrale d'Usingen, pour séparer et ruiner les deux corps autrichiens. Le passage de la Wetter par une seule division française était au contraire un peu hasardé, et ne promettait pas un résultat aussi satisfaisant.

cette manière, prendre en flanc l'ennemi, dont les forces étaient concentrées. A la vérité, on ne se serait pas approché aussi vîte de la chaussée de Francfort, que par Fauerbach; mais en revanche, la cavalerie n'aurait pas empêché si long-temps l'infanterie de déboucher de ce dernier endroit. Le pays de Friedberg à Francfort étant couvert, il ne suffisait pas d'avoir seulement la grande route, puisqu'il restait à l'ennemi beaucoup d'autres chemins. L'éloignement de Lefebvre, au 9, n'était pas un motif pour empêcher cette disposition; car il se trouvait plus en mesure d'arriver pour prendre part à l'affaire, que de gagner, le 10, la droite des Autrichiens.

Wartensleben chassé par des manœuvres, de la position de Neukirchen n'avait rien de mieux à faire que de se retirer promptement sur le Mein, pour s'établir, avec toutes les troupes réunies en arrière de Francfort, dans une position appuyée à Mayence, et capable d'en imposer à l'ennemi. Si chaque moment de retard dans la retraite entraînait des conséquences fâcheuses, à plus forte raison l'offensive était-elle hasardée, vu que les Français occupaient déjà Homburg et débouchaient de Kœnigstein.

Les dispositions faites sur le terrain, nous

semblent également vicieuses. Rien n'est plus difficile à soutenir qu'un combat en plaine, où l'adversaire peut déployer toutes ses masses, et où il n'y a pas d'espoir de lui dérober de mouvement. Le plus faible y est toujours battu, à moins que par des manœuvres préalables, il n'ait prise sur une aile ou un flanc de son adversaire, de manière à obtenir sur lui une supériorité quelconque. Mais si des circonstances particulières, ou une situation désespérée, nécessitent une attaque sur le front ou au point central, comme à Friedberg, par exemple, il faut alors employer l'ordre profond et s'avancer contre l'ennemi sur un front étroit, soutenu par des lignes disposées en échelons, qui se flanquent successivement.

Wartensleben dans sa position, ne devait pas risquer d'attaque; il ne pouvait en effet la diriger que contre le centre de l'ennemi, puisqu'en faisant mouvoir sa gauche il laissait Jourdan à Homburg sur ses derrières, et qu'en avançant par sa droite, il quittait la route et abandonnait la ligne de retraite sur Francfort. Malgré ces dangers, il en eut la hardiesse, et comment! dans une position où ses ailes sans appui et menacées d'être incessamment débordées, n'avaient point de réserve. En vain dira-t-on que l'ordre envoyé par l'Ar-

chiduc à Wartensleben, motiva sa résolution: il avait le droit de ne pas l'exécuter; le Prince ne connaissait pas sa position, quand il le lui donna.

Un général en chef qui trace à des subordonnés détachés au loin, leurs lignes d'opérations et les points stratégiques de leurs positions défensives, a rempli ses devoirs; on ne saurait exiger de lui des ordres précis et détaillés, surtout quand leur exécution dépend non-seulement de rapports tactiques, mais encore de vues instantanées.

En effet, ce n'est pas dans l'éloignement qu'on peut prescrire des manœuvres analogues à celles de l'ennemi, ni fixer le moment de l'attaque. Or, c'est ce qui arriva dans cette circonstance: la direction prise n'était pas stratégique et le combat fut livré contre toutes les règles de la tactique.

Le sacrifice d'un millier d'hommes n'est rien quand il s'agit de la conservation d'un point stratégique; la faute en est à ceux qui ont suscité la guerre; le général n'en est pas responsable; il peut croire que ce malheur préserve l'état d'un plus grand revers; mais quand le sang des soldats coule inutilement, le reproche pèse toujours sur celui qui l'a fait verser par ses fausses combinaisons.

CHAPITRE IX.

Marche de l'Archiduc sur la rive droite du Necker.

Les armées respectives étaient au 12 juillet dans la position suivante : celle de Sambre et Meuse sur la rive droite du Mein, comptait 72 bataillons et 88 escadrons, c'est-à-dire, 49 à 50 mille fantassins et 9 mille chevaux, non compris la division Marceau, qui observait Mayence sur la rive gauche du Rhin, et le détachement de celle de Poncet, qui bloquait Ehrenbreitstein.

Wartensleben, après avoir attiré à lui les troupes disponibles de la garnison de Mayence et du camp de Hechtsheim, s'établit sur la rive gauche du Mein, avec 39 bataillons et 110 escadrons, formant environ 45 mille combattans, dont 15 mille de cavalerie. Des détachemens occupaient Francfort et Aschaffenbuug.

L'armée de Rhin et Moselle, de 69 bataillons et 80 escadrons, n'avait pas moins de

65 mille fantassins et six mille chevaux; elle était établie sur la rive droite du Rhin, entre la Schutter et l'Alb, son centre dans les montagnes entre Freudenstadt et Neuburg.

L'archiduc Charles campait avec le gros de son armée, derrière Pforzheim; des partis de cavalerie entretenaient ses communications avec les places du Rhin et le Necker supérieur. Les corps de Condé et de Frœhlich étaient toujours sur l'Elz et près de Haslach. Leur force totale consistait en 57 bataillons et 126 escadrons; c'est-à-dire, en 40 mille hommes d'infanterie et 18 mille de cavalerie.

Indépendamment de ces deux armées, les Autrichiens avaient encore 30 bataillons et 7 escadrons à Mayence, 6 bataillons à Ehrenbreitstein, un à Kœnigstein, 20 bataillons et 300 chevaux à Mannheim, 5 bataillons et 30 chevaux à Philipsburg; en sorte que l'armée active, déjà affaiblie de 25 mille hommes par le départ de Wurmser pour l'Italie, l'était encore de plus de 30 mille par ces différentes garnisons.

Le contingent de Souabe presque dissous, ne prit plus de part aux opérations. Les pertes énormes des combats précédens avaient tellement diminué les forces des Impériaux, que leurs armées qui comptaient 174 mille combat-

tans à l'ouverture de la campagne, furent réduites à cette époque, à 130 mille, garnisons comprises. Cet affaiblissement parut d'autant plus sensible, qu'il n'était pas en proportion avec celui des Français.

Les places du Rhin ne fermaient aucun passage dont l'occupation leur fût rigoureusement nécessaire; ils n'employèrent pas même pour les bloquer autant de troupes qu'elles en contenaient, et communiquèrent toujours directement de l'intérieur avec les armées actives. Les routes de Limburg et de Kehl au Danube, étaient trop éloignées de ces places, pour que les partis qui en seraient sortis pussent les intercepter; il aurait fallu d'ailleurs y laisser plus de cavalerie. A la vérité, les garnisons de Mayence et de Mannheim pouvaient combiner une opération particulière; mais, trop faibles par elles-mêmes, le grand espace qui les séparait, ne leur permettait d'entreprendre rien d'important, bien que la dernière ne fût cernée que par de la cavalerie.

Les généraux français apprécièrent si justement la situation de leurs adversaires, que Moreau n'employa que 3 bataillons et 2 escadrons pour observer Philipsburg et couvrir la vallée du Rhin contre ses partis; il ne daigna pas même investir Mannheim. Jourdan dans

la suite, ne laissa que 26 mille hommes pour faire les blocus de Mayence et d'Ehrenbreitstein, très-distans l'un de l'autre.

L'Archiduc dans l'impossibilité de rétablir l'équilibre entre ses forces et celles de l'ennemi, en tenant ces places, dut chercher à atteindre ce but d'une autre manière, ou renoncer entièrement à changer la tournure des affaires. Pénétré de cette vérité, il esquissa à Pforzheim le plan de ses opérations ultérieures. Ce plan consistait à *disputer le terrain pied à pied, sans recevoir de bataille; à profiter de la première occasion pour réunir ses troupes jusqu'alors divisées, et se jeter avec supériorité, ou au moins à forces égales, sur une des deux armées ennemies* (1).

---

(1) Ce plan était incontestablement le plus convenable dans l'état actuel des choses; mais nous avons déjà observé plus haut, que le prince Charles aurait pu éviter cette longue retraite en opérant à propos avec des moyens suffisans contre l'armée de Rhin et Moselle; nous ajouterons encore, que ses belles combinaisons n'auraient pas eu lieu, si les armées françaises avaient pris, dès le principe, une direction concentrique entre le Mein et la gauche du Danube, vers Nœrdlingen, ou même plus tard, de Nürnberg et de Donauwerth sur Ratisbonne, au lieu de courir l'une sur le Naab et l'autre sur le Lech.

Ce projet semblait le mieux conçu et le plus prudent; mais la réussite n'en était assurée, qu'autant qu'on parviendrait à arrêter une des armées ennemies, à rompre l'accord de leurs mouvemens, et à les empêcher de s'avancer simultanément. L'Archiduc se décida, en conséquence, à opposer la plus grande résistance à Moreau, tant parce que sa marche vers le Danube l'inquiétait le plus, que parce qu'il voulait s'assurer de ce fleuve, comme pivot de ses opérations, et ligne de retraite naturelle vers l'Autriche. Il espérait encore rapprocher les deux armées impériales peu à peu, dans leur retraite, afin de les réunir en quelques marches forcées, sans que l'ennemi, attentif à empêcher leur jonction, pût s'y opposer. Or, une pareille manœuvre ne pouvait s'exécuter qu'à proximité du Danube; car l'Archiduc n'osait s'éloigner de ce fleuve avant la bataille décisive, afin que si la fortune venait à se déclarer contre lui, il pût toujours rester maître de ses rives, ou se retirer au pis-aller sur la droite pour se raprocher de l'Inn. Il devait sur-tout attacher un grand prix à celle-ci, parce qu'elle lui conservait la communication avec l'Italie, qu'une retraite sur la rive opposée lui aurait nécessairement fait perdre.

On ne pouvait prévoir l'époque du dévelop-

pement de ce plan. L'ennemi joignait à l'avantage de la supériorité, celui de l'offensive. Les manœuvres des Autrichiens, qui se retiraient en nombre inférieur, étaient nécessairement subordonnées aux siennes : il n'appartenait qu'à la sagesse et à la persévérance d'amener le moment favorable de l'exécution, et à l'énergie de le saisir.

Ajoutons que si les généraux français avaient la conviction que l'Archiduc jugeât bien de leur situation et de leurs moyens; de son côté celui-ci devait présumer qu'ils mettraient tout en œuvre pour l'empêcher d'atteindre son but sans renoncer au leur, étant favorisés par la supériorité du nombre et les derniers avantages obtenus.

L'Archiduc se trouvait encore à Pforzheim, lorsque Wartensleben se retira sur la rive gauche du Mein, et établit une partie de ses troupes aux environs d'Aschaffenburg. Cependant, comme il y avait entre eux un intervalle de trente-six lieues, le Prince ne pouvait conserver sa position, qu'autant que Moreau ne menacerait pas le Necker supérieur et le Danube.

D'un autre côté, s'il faisait une imprudence de l'abandonner pour se rapprocher de Wartensleben, il n'y en aurait pas moins eu d'attirer ce corps à lui, car en marchant vers le Danube

avant que ce dernier fût arrivé à Pforzheim, il l'exposait à tomber entre les deux armées ennemies. L'intérêt des Français était de prolonger cet état de choses, pour obliger leurs enhemis à se retirer dans une direction toujours divergente.

Ce plan eût été exécuté en partie, si Moreau marchant vers le haut Danube immédiatement après la bataille de Malsch, avait par cette manœuvre, forcé l'Archiduc à s'y retirer en toute diligence; et que Jourdan eût amusé pendant ce temps Wartensleben près de Francfort. En effet, on ne saurait nier que si les opérations de ce Général avaient eu pour objet de gagner le flanc gauche de son adversaire, de se rapprocher du Danube, et par conséquent de l'armée de son collègue, le Prince ne se fût trouvé dans l'impossibilité d'effectuer ses projets. Alors sans doute, la campagne aurait eu les résultats les plus brillans pour les armes françaises.

Heureusement pour l'Autriche, un seul Général commandait ses deux armées, et ses adversaires étaient indépendans.

Les Impériaux employèrent le séjour de Pforzheim à approvisionner les places, et à mettre en sûreté leur parc d'artillerie et leurs magasins, accumulés en grande partie à Heilbronn et dans les environs.

Le 11 juillet, les Français se contentèrent de repousser les avant-postes de Carlsruhe et Durlach jusqu'à Sollingen, et d'escarmoucher les deux jours suivans près d'Elmendingen et Birkenfeld. Cependant Moreau avait entièrement nettoyé la vallée de la Kintzig, et ouvert cet important débouché.

Les débris du contingent de Souabe se retirèrent le 5 à Hornberg, après la prise de Freudenstadt. Le prince de Condé se porta à Villingen pour occuper le principal débouché de la vallée de la Kintzig, et couvrir la retraite des Autrichiens qui se trouvaient encore sur le haut Rhin. Plus loin à Hausach et Haslach, il n'y avait qu'un détachement de troupes légères; le corps de Frœhlich tenait la vallée du Rhin. Cependant le général Jordy, qui était resté sur la rive gauche du fleuve, l'ayant franchi près de Nonenweiler, vint, le 11, attaquer vainement Haslach. Moreau voyant que sa tentative avait échoué, ordonna à la division Duhesme de se porter de Freudenstadt sur Alpiersbach, Schiltach et Wolfach, pendant que la première division de l'aile droite s'avancerait dans la vallée du Rhin, et que la seconde arriverait de front sur Haslach, dans celle de la Kintzig.

L'attaque eut lieu le 14 juillet. Les Autri-

chiens furent repoussés dans la vallée du Rhin, jusqu'en arrière de la Bleich; Haslach fut emporté après une résistance très-opiniâtre, et les Français s'avancèrent jusqu'à Gutach. La division qui partit de Freudenstadt se partagea en trois colonnes : la première marcha sur Wolfach, la seconde sur Alpiersbach, la troisième sur Schramberg; elles balayèrent sans peine ces trois vallées. Les troupes de Souabe se retirèrent à Oberndorf, sur le Necker; les Autrichiens s'étant réunis aux troupes de Haslach, entre Wolfach et Hausach, continuèrent à se retirer sur Hornberg, par la vallée de Gutach.

Alors les troupes établies dans la vallée du Rhin commencèrent à se retirer : Frœhlich par Simonswald, Freyburg et Villingen; le général Wolf, avec le reste du corps, se mit en marche des environs de Huningue, le long du Rhin, par les villes forestières. On laissa des troupes dans Hornberg, jusqu'à ce que toutes les colonnes fussent rendues à Villingen; après quoi le colonel Giulay, qui commandait ce poste, se retira à Krumschiltach, et le 15 à Saint-Georges et Peterzell, dans le double objet de défendre la route de Hornberg et Villingen, et d'entretenir la communication avec le contingent de Souabe, qui

s'était retiré à Oberndorf et Rothweil. De leur côté, les Français attirèrent, par Brisach et Huningue, les troupes restées sur la rive gauche du Rhin, et suivirent les Autrichiens dans les villes forestières.

On peut reprocher à Moreau d'avoir laissé Ferino aussi long-temps dans l'inaction sur le haut Rhin, et d'avoir employé 9 bataillons et 6 escadrons au cordon de la rive gauche de ce fleuve, au lieu d'en renforcer son aile droite. Ferino avec les 20 mille hommes de ses deux divisions, aurait culbuté sans effort Condé et Frœhlich, qui s'étendirent maladroitement entre le Rhin et la vallée de la Kintzig, et nettoyé cette vallée dans le temps que Saint-Cyr emportait le Kniebis et Freudenstadt. L'effet de cette faute fut d'enlever à Moreau la possibilité de s'établir sur le haut Necker avec 4 divisions, pendant que l'Archiduc se dirigeait sur Bruchsal. La dernière occasion favorable d'exécuter cette manœuvre, sans risque pour ses communications de retraite, s'offrit le 5, après le combat de Kuppenheim. Supposé que Moreau eût placé 2 divisions dans les montagnes boisées entre l'Enz et l'Alb, et quelques escadrons dans la vallée du Rhin, pour observer la position de Pforzheim, se portant ensuite avec le reste de ses troupes, à

marches forcées, sur Freudenstadt, il aurait pu delà se diriger contre Horb, et Ferino contre Oberndorf; en sorte qu'il se serait trouvé sur le Necker avec 5 divisions, avant que l'Archiduc eût levé son camp.

L'inaction de Moreau était condamnable sous tous les rapports; car après le combat de la Rench, non-seulement il perdit de vue son but stratégique, en négligeant de gagner le haut Necker avant l'Archiduc, mais encore il ne tira aucun parti de ses avantages tactiques, lorsqu'il pouvait rendre sa victoire décisive, en marchant rapidement sur l'Alb pour y prévenir les Autrichiens, et leur livrer un second combat. Nulle manœuvre cependant ne leur eût fait plus de mal, avec moins de risque pour les Français. Quand bien même le prince Charles, après l'éloignement de son adversaire, se serait porté à Pforzheim pour en expulser les troupes qui le gardaient, Moreau de Freudenstadt, était toujours à portée de soutenir ce poste; et au pis aller, n'eût jamais été coupé de son pont, puisque le chemin de cette ville à Renchen, est plus court que celui qui y mène de Pforzheim. Mais pouvoit-on craindre que l'Archiduc eût la témérité d'agir contre les communications de son adversaire, lui qui était réduit à la défensive, sans point d'appui

entre le Rhin et les montagnes, et sans motif spécieux pour justifier une telle entreprise? Disons mieux, soit que Moreau débouchât de Freudenstadt, et s'avançât encore plus, soit qu'il se tournât à gauche, et marchât sur la Nagold, l'Archiduc ne l'aurait pas attaqué sans se compromettre.

En manœuvrant sur le Necker, Moreau forçait son adversaire à évacuer Pforzheim, à se retirer précipitamment sur le Danube, vers lequel il l'aurait pu suivre; s'il avait franchi ce fleuve un peu plus haut, pour se porter sur ses communications, nul doute qu'il ne l'eût obligé à une retraite très-désastreuse. Finalement, en l'éloignant assez du Necker pour n'avoir plus d'inquiétude sur ses propres communications, rien ne l'empêchait de se tourner vivement sur le Kocher, de s'y réunir à Jourdan, et de marcher avec lui sur Donauwerth.

Moreau se décida à attaquer, le 15, l'Archiduc à Pforzheim; sur quoi nous observerons que les résultats d'une victoire sur ce point, n'étaient pas aussi prochains et aussi avantageux pour la France, qu'une manœuvre sur le haut Danube. Il y a tout lieu de croire qu'il voulait affaiblir son adversaire par une bataille, ou descendre de Pforzheim pour opérer sa jonction avec Jourdan; mais dans le premier

cas, il atteignait son but beaucoup plutôt, et d'une manière plus complète, en forçant l'ennemi de se retirer précipitamment sur le Danube; dans la seconde hypothèse, la manœuvre qu'il adopta ne l'eût conduit au but que fort lentement, et en sacrifiant même une partie des avantages déjà obtenus. Tout engageait donc les Français à gagner ce fleuve: or, Moreau en avançant de Pforzheim, s'en éloignait toujours plus; et si l'Archiduc, comme cela était présumable, évitait une bataille et se retirait derrière le Necker, la jonction des armées françaises ne pouvait s'effectuer sans livrer leurs communications avec Strasbourg, à la merci des Autrichiens.

Il résulte de tout ce qui précède, que Moreau perdit, après la bataille de Malsch, l'avantage de sa position. Prudent et circonspect dans une circonstance où il ne fallait que de la hardiesse et de l'énergie, il laissa le temps à l'Archiduc d'approvisionner les forteresses, d'évacuer ses dépôts et ses magasins, et d'assurer les subsistances pour la retraite.

Voulant préparer son attaque du 15, il porta sa gauche à Langensteinbach, le centre entre l'Ens et la Nagold, la division Taponnier à Calw, et la cavalerie légère au-delà de la Nagold, sur la Wurm. Dès que l'Archiduc en fut

instruit, il fit marcher, le 14, le contingent saxon, par Enzberg et Vaihingen, à Enz-Vaihingen. Les troupes autrichiennes le suivirent sur deux colonnes, le même soir à dix heures : la première sur la chaussée, jusqu'à Mühlacker, et de là par Roswangen à Vaihingen; la seconde sur Œdisheim, Lenzingen et Illingen, où elle campa. Le front des Impériaux était couvert par l'Enz; leur gauche appuyée au château de Vaihingen, et leur droite établie sur les hauteurs qui dominent l'Enz; les avant-postes à cheval sur cette rivière; le corps volant fut retiré de Bretten à Stepach, pour observer la route de Heilbronn et Laufen.

Le 15 juillet, la division Taponnier s'avança de Calw à Weil, et força la cavalerie légère autrichienne à se retirer derrière la Wurm. Les Français se montrèrent le même jour à Pforzheim et Eisingen.

Le 16, le gros de leur aile gauche marcha vers Pforzheim, occupa Eutingen, Œschelbrunn, Tiefenbrunn et Nagold: un détachement fut envoyé à Durm, sur la rive gauche de l'Enz. Le général Scherb, avec 3 bataillons et 2 escadrons, prit poste à Bruchsal, pour observer Philipsburg. Les Autrichiens, de leur côté, portèrent à marche forcée, 4 bataillons et 2 escadrons à Canstadt, pour occuper le pont du

Necker, et recueillir la cavalerie du prince de Lichtenstein, sans le cas où elle serait forcée d'abandonner les bords de la Wurm.

Ce petit corps avait ordre de s'établir entre Berg, à la réunion des routes de Stuttgard et Esslingen à Canstadt, et une hauteur où passe la chaussée de Vaihingen à Stuttgard.

Sur ces entrefaites, le centre de l'armée française, faisant mine de s'avancer contre cette ville, marcha directement sur la Wurm. L'Archiduc après avoir, le 17, renforcé de 4 escadrons le corps établi à Canstadt, l'envoya à Esslingen pour s'assurer de ce passage principal du Necker, et faire des démonstrations contre Hohenheim; il le remplaça par 4 bataillons et 2 escadrons. Le Prince se porta le même jour au soir, sur deux colonnes, à Schwieberdingen où il passa la nuit derrière le défilé; et campa le lendemain la droite en arrière de Kornwestheim, et la gauche derrière Mühlhausen, d'où il détacha les Saxons à Mœglingen; ses avant-postes s'étendirent derrière la Glems. Le détachement qui était resté à Stepach fut retiré derrière l'Enz, tant pour couvrir Heilbronn et Lauffen que pour favoriser l'évacuation du parc d'artillerie. On jeta deux ponts sur le Necker, près de Mühlhausen et d'Aldingen.

Pendant que l'Archiduc concentrait toutes

ses forces en gagnant le Necker, Moreau étendait les siennes : la première division de son aile gauche entre Pforzheim et Stein, poussant son avant-garde à Kieselbrunn; la seconde avait sa gauche à Neureuth sur le Rhin, et sa droite à Blankenloch et Weingarten; la réserve s'établit derrière Pforzheim, près de Birkenfeld, Bretzingen, Ispringen et Dietlingen. La première division du centre était établie sur le Necker, entre Ihlingen et Horb; la seconde avait sa droite sur les hauteurs de Eschafhausen, et sa gauche à Weil; son avant-garde à Leonberg. La première division de l'aile droite appuyait sa droite à Rheinfeld sur le Rhin, et sa gauche à Schopfen; la seconde avait sa droite à Mundingen, sa gauche à Simonswald; son avant-garde dans la vallée d'Enfer, et près de Saint-Peter; sa réserve à Eichstetten.

Cette disposition était vicieuse, parce qu'elle empêchait le général français d'attaquer en force et avec supériorité, et qu'elle laissait à son adversaire la liberté d'effectuer sa retraite comme il le jugerait à propos. Il faut convenir néanmoins qu'elle ne donnait pas de prise aux Autrichiens, car les divisions placées près de Weil et de Pforzheim, étant à portée de se réunir, suffisaient avec la réserve pour leur tenir tête.

Saint-Cyr s'avança le 18 juillet, contre Stuttgard, et Moreau avec la gauche et la réserve, sur Sachsenheim, par Vaihingen. A trois heures et demie les Français arrivèrent devant Stuttgard, culbutèrent les postes de cavalerie qui s'y trouvaient, et débouchèrent de la ville sur deux colonnes, contre Canstadt et Berg. Les Autrichiens conservèrent ce dernier village, et repoussèrent dans les faubourgs de Stuttgard les troupes qui l'avaient attaqué; enfin les Français restèrent maîtres de la ville et du bois qui s'étend jusqu'à Rohracker, et les Autrichiens de leur position.

L'Archiduc fit occuper dans la nuit Canstadt par 3 bataillons; il fit garder aussi le pont de Turckheim et le gué de Plochingen, et envoya des renforts par Esslingen au corps qui, après avoir menacé Hohenheim, s'était retiré sur les hauteurs d'Esslingen, après la perte de Stuttgard.

Le 19, au point du jour, l'armée impériale marcha par ligne et par la gauche. La première passa le Necker près de Mühlhausen, et vint par Hofen s'établir sur les hauteurs, en arrière de Canstadt; la seconde traversa la rivière près d'Aldingen, et s'établit sur les hauteurs d'Oeffingen, derrière la première ligne. Les Saxons formant une troisième colonne, se dirigèrent

par Zuffenhausen à Hofen, où ils passèrent le Necker, et prirent position à côté de l'aile droite. L'artillerie et les équipages suivirent la route de Neckerrems, et parquèrent à Waiblingen. Un rideau de troupes légères fut laissé sur la rive gauche du Necker: Canstadt, Esslingen et les hauteurs en avant de ce dernier endroit, restèrent occupés.

Par cette manœuvre, les Autrichiens maîtres de ces débouchés importans, tinrent l'ennemi dans l'incertitude de leurs projets, et couvrirent leurs positions de retraite : mesure indispensable, attendu que le terrain favorisait le passage de la rivière sur plusieurs points.

Lorsque tous les dépôts et les magasins de Heilbronn et Laufen furent en sûreté, le corps volant détaché dans cette contrée se retira à Ottmarsheim et Mündelsheim, derrière le Necker, d'où il continua à observer l'ennemi.

Le contingent de Souabe se repliait à mesure que la division Duhesme gagnait du terrain vers le Necker. Arrivé à Horb, ce corps occupa Haigerloch et Hechingen. Affaibli de 17, par la défection des Wurtembergeois, qui se mirent à Tübingen sous la protection des Français, il se retira le 19 à Gamerdingen, et

passa, le 20, le Danube en toute hâte à Redlingen. Il était temps : Duhesme entrait à Herrnberg, et ses partis se montraient à Rothenburg.

Fröhlich trop faible pour se maintenir à Villingen, où sa droite était en l'air depuis la retraite du contingent de Souabe, n'attendit pas l'approche de l'ennemi pour se retirer, et arriva le 19 à Geisingen; il y prit position à cheval sur le Danube, avec le corps de Condé, gardant Rothweil par des avant-postes. Blomberg fut occupé par les troupes retirées des villes forestières.

CHAPITRE X.

Les Français entrent dans Francfort. — Wartenslében se retire à Würzbourg.

Après le combat de Friedberg, Wartensleben se retira sur le Mein, et détacha Wernek à Aschaffenburg, avec 3800 hommes d'infanterie et 3000 chevaux, pour couvrir la route de Würzburg. Il compléta l'approvisionnement de Mayence avec tout ce qu'on put retirer du pays, et jeta 2400 hommes dans Francfort. On prit dans l'arsenal de la ville, qui renfermait 159 pièces de canon et 12 mortiers, l'artillerie nécessaire à l'armement des remparts. La place bastionnée avec une contrescarpe dégradée, se trouvait d'ailleurs à l'abri d'un coup de main, par des fossés pleins d'eau; c'était autant qu'il en fallait pour couvrir le pont du Mein, tant qu'on pouvait compter sur des secours de la rive gauche de cette rivière.

Le gros de l'armée de Wartensleben, consistant en 22 mille hommes d'infanterie et 11 mille

chevaux, prit position entre Offenbach, jusqu'en face de Hœchst : un cordon de troupes légères le liait à Mayence, et un corps volant entretenait sa communication avec le Necker. Le 12 juillet, l'arrière-garde se retira aussi sur le Mein, et s'établit entre Offenbach et Stockstadt, où elle se mit en communication avec Aschaffenburg.

A la vérité, Wartensleben s'était un peu trop étendu ; cependant la position qu'il choisit remplissait assez son but, et s'il l'avait bien défendue, l'armée de Sambre et Meuse n'eût pas fait un pas de plus. Jourdan n'avait pas assez de monde pour passer le Mein à force ouverte entre Mayence et Francfort, et couvrir ses flancs contre les têtes de pont de ces deux places, où des masses considérables le menaçaient ; il eût commis une nouvelle imprudence en se dirigeant vers le Mein supérieur, parce qu'il aurait donné prise aux Autrichiens sur ses communications (1), avant d'atteindre

(1) Si la neutralité de la Hesse, sous la protection de la Prusse, n'eût empêché Jourdan de se porter vers Hanau pour y tenter le passage du Mein, il y a tout lieu de croire que loin de donner prise sur ses communications, il eût menacé celles de son adversaire. Il ne se serait certaine-

leur ligne de retraite vers l'Archiduc et le Danube. Son début vicieux, en le plaçant dans cette situation délicate, avait permis à l'ennemi de se retirer librement sur le bas Mein. Il ne lui restait donc d'autre parti que de le déloger de Francfort, afin de lui enlever le point d'où pouvait partir incessamment le coup le plus funeste contre lui.

On savait que la place n'était pas tenable, et que ses fortifications se trouvaient en très-mauvais état; sa grande population, ses richesses, intéressant vivement les Autrichiens à sa conservation, fondèrent Jourdan à penser qu'il suffirait d'un bombardement pour la faire tomber entre ses mains; en conséquence, il fut résolu.

L'armée française resta, le 11 juillet, dans sa position de la veille. L'attaque fut fixée pour le 12; mais attendu que l'ennemi n'avait pas été complètement battu, on recommanda la plus grande prudence aux chefs des différentes colonnes. Les avant-gardes devaient reconnaître d'abord la position de l'ennemi, et être

---

ment pas compromis en opérant ce mouvement avec 60 mille hommes contre 40 mille rejetés sur la défensive, et tout occupés de leur propre conservation.

suivies du reste des troupes, auxquelles on prescrivit de ne pas engager de combat décisif. En exécution de ces ordres, les divisions Grenier et Championnet vinrent border la rive droite du Mein, la première derrière Hœchst, et l'autre, entre Niederliederbach et Criftel, après avoir tourné Kœnigstein le 11, et occupé les bois au pied des montagnes qui s'inclinent vers le Mein : ni l'une ni l'autre ne rencontrèrent l'ennemi. Bernadotte et Dauriez observèrent de leur position les débouchés de Cassel.

Sur ces entrefaites, Kleber conduisit les divisions Lefebvre et Collaud d'Ossenheim et Ober-Rossbach dans une position entre Rodheim et Nieder-Vildstadt, qui devoit être couverte par de la cavalerie et des postes à Ilbenstadt et Keichen. La division Bonnard formait la réserve. Le Général en chef français supposant l'ennemi derrière la Nidda et à Bergen, désirait avoir une connaissance exacte des choses, avant d'arrêter son plan définitif d'attaque.

Le 12 au matin, Kleber partit avec les coureurs. A son arrivée sur les bords de la Nidda, il trouva tous les ponts rompus, et les derniers postes ennemis en retraite sur le Mein. Comme la Nidda n'a presque point de gués, il

en rétablit aussitôt les ponts. Lefebvre et Bonnaud reçurent ordre de s'avancer sur Wilbel, Collaud sur Bonamœs. Kleber poursuivit sa marche jusqu'à Francfort, et jeta les premiers détachemens d'infanterie légère dans les jardins et les maisons de plaisance qui l'entourent. Aussitôt que son artillerie fut arrivée, on mit quelques obusiers en batterie ; et la canonnade s'engagea des deux côtés. Au bout d'une heure, on envoya au Magistrat une sommation qui fut remise au commandant autrichien, lequel répondit qu'il l'avait fait tenir à Wartensleben.

Cependant les colonnes françaises arrivèrent devant Francfort. Les divisions Lefebvre et Collaud se formèrent sur les hauteurs entre Bornheim et la tour de Bockenheim ; celle de Bonnard, en seconde ligne; une chaîne de postes borda le Mein depuis l'embouchure de la Nidda, en remontant jusqu'en face d'Offenbach. Ceux qui investissaient la place furent renforcés, et l'on disposa huit obusiers sur les points les plus avantageux. C'est avec ces faibles moyens qu'on bombarda la ville depuis dix heures du soir, jusqu'à cinq heures du matin. Le feu prit en plusieurs endroits ; bientôt parut un trompette, avec la réponse de Wartensleben, portant qu'il ne pouvait rendre la ville sans la permission de l'Archiduc;

auquel il avait expédié un courrier, pour prendre ses ordres. Le trompette était suivi d'une députation du Sénat, qui demanda grace. Le feu cessa; la députation et la dépêche de Wartensleben, furent envoyées à Homburg, quartier-général de Jourdan. La garnison profita de ce répit pour arrêter l'incendie et mettre en état les contrescarpes; Kléber de son côté, éleva de nouvelles batteries, fit venir des munitions et rassembla des échelles dans les villages voisins.

Cependant Jourdan fut inexorable; il n'accorda aux magistrats qu'une suspension d'armes de trois heures, menaçant la ville d'assaut et d'incendie; ce délai écoulé le 13 au soir, Kleber fit un feu violent de toute son artillerie. Des mouvemens de troupes, l'aspect des échelles apportées à dessein d'épouvanter les assiégés, leur firent croire qu'on allait tenter l'escalade. Le feu se déclarant au même moment en beaucoup d'endroits, Wartensleben entra en pourparlers avec Kleber : ils convinrent d'un armistice de quarante-huit heures. Aux termes de cette suspension d'armes, les Français ne devaient entrer dans Francfort, ni mettre pied sur la rive gauche du Mein, ni de la Kinzig, avant le 16, à sept heures du matin.

Cette convention était tout-à-fait dans l'es-

prit des instructions de l'Archiduc, pour qui la position de Francfort perdait toute son importance, dès qu'il se retirait sur le Danube. Wartensleben à la faveur de l'armistice, se dirigea sur Würzburg. Dès-lors ayant assez d'avance pour s'opposer incessamment à l'ennemi, il était sûr de pouvoir concentrer bientôt, sur le haut Mein, son armée étendue sous Mayence. Accorder du temps à un adversaire qui est sur la défensive, en retraite, et qu'on a tourné, c'est lui fournir gratuitement l'occasion de ressaisir l'avantage qu'il n'aurait recouvré qu'avec peine, et peut-être jamais.

Wartensleben profita de la convention, pour gagner Würzburg sans être inquiété. Le 15, l'armée autrichienne se mit en marche sur deux colonnes; toutes les troupes placées sur le Mein jusqu'à Offenbach, vinrent à Aschaffenburg; celles qui étaient à Aarheilingen, plus bas vers le Rhin, dans un camp derrière Bobenhausen. Un corps volant d'un bataillon et 8 escadrons, commandé par le général Elsnitz, se retira sur la gauche par Darmstadt et Weinheim; il ne resta que des postes de cavalerie en présence des avant-gardes françaises.

Le 16, toutes les divisions parvinrent à leur nouvelle destination; continuant leur marche le lendemain, elles passèrent le Mein sur un

pont volant à Lengfurt, et campèrent sur la rive gauche; l'arrière-garde à Esselbach et Rohrbrunn, tenant Aschaffenburg par un détachement. La colonne de Bobenhausen suivit le défilé de Miltenberg, en avant duquel son arrière-garde prit position. Elsnitz marcha par Ramstadt et Erbach. Wartensleben inquiet pour son aile droite, détacha la division Wernek à Würzburg, où elle arriva le 17. Lohr et Gemünden, d'où les Français pouvaient s'avancer de la Kinzig, sur la route la plus directe, furent occupés.

Le 18, l'armée campa à Rosbrunn, et le jour suivant à Würzburg, où elle s'établit sur le Galgenberg en avant de la citadelle. Le 20, elle passa le Mein dans la ville, et se réunit à Kœrnach à la seconde colonne, qui y arriva par Wertheim et Bischoffsheim. Elsnitz parvint le 19 à OEttelfingen, et le 20 à Bitterbrunn. Ses troupes légères prirent poste sur les bords de la Tauber, et se lièrent par des partis avec le corps volant de la grande armée qui était arrivé à Canstadt.

De son côté Jourdan fit avancer le 15, sur la Kinzig, les divisions Lefebvre et Collaud, pour occuper la ligne tracée par l'armistice et observer Aschaffenburg. La première se porta entre Gelnhausen et la route de Meerholz; la

seconde, sur les hauteurs derrière Langensel-bold; Grenier et Championnet, entre ce dernier village et Langendiebach; les avant-postes le long de la rive droite de la Kinzig.

Bonnard entra le 16 dans Francfort, immédiatement après que les Autrichiens l'eurent évacué. Sa division chargée ensuite d'investir Cassel, fut mise ainsi que celle de Poncet, sous les ordres du général commandant le corps d'observation de Mayence. Bernadotte qui arriva le 15 à Hofheim, fit jeter à Hœchst le 16 un pont sur le Mein, et envoya des partis sur la rive gauche, principalement vers Darmstadt.

Un mouvement général s'effectua le 18: Lefebvre prit position derrière Lettigbrunn, et fit un détachement à Gemünden, ses avant-postes étaient près des fermes de Geitz; Collaud marcha à Lohrhaupt, dont il occupa les bois, son avant-garde tint Framersbach; Grenier se plaça sur les hauteurs en arrière de Wiesen. Par-tout les avant-postes autrichiens cédèrent le terrain aux reconnaissances françaises; ils firent mine de défendre Lohr, mais ils l'évacuèrent le 19, à l'approche de l'avant-garde de Collaud. La retraite de l'armée autrichienne eut lieu sur Carolstadt, où la division repoussée de Gemünden, par les troupes légères de Lefebvre,

la rejoignit. Le gros de cette division française les suivit et bivouaqua près de la route, occupant Burgsinn, Maidsinn, Mittelsinn et Wernfeld par ses avant-postes. Collaud s'établit sur la hauteur de Ruppertshütte et Bartenstein, son avant-garde à Lohr; des coureurs se montrèrent sur les hauteurs de Zeilingen et Herstadt. Ces deux divisions gardèrent leurs positions le 20; Championnet et Grenier restèrent à Wiesen, où ce dernier était arrivé le 19, après avoir été relevé la veille, à Aschaffenburg par la division Bernadotte.

Le mouvement des Français sur Gemünden détermina l'avant-garde autrichienne stationnée aux environs d'Esselbach et de Bœsenbach, à se retirer à Lengfurt, d'où elle se porta le 20 à Würzburg, pour y passer le Mein à la nuit. Toutes les forces de Wartensleben étaient concentrées. Il choisit sagement Würzburg comme point de direction; car quoique l'Archiduc fût encore le 20 sur le Necker, le premier ne pouvait espérer se joindre à lui dans cette contrée; en effet, il n'avait plus de libre que la route de Miltenberg et Heilbronn, encore la longueur de son détour rendait sa jonction à la grande armée sur le Necker, d'autant plus incertaine, que celle-ci était en pleine marche vers le Da-

nube; de plus, le mouvement eût été dangereux : parce que déjà engagé dans les défilés du Necker, l'Archiduc aurait rencontré des obstacles insurmontables dans l'exécution des manœuvres qu'il eût tentées en faveur de son lieutenant. Leur jonction ne devenait possible, que dans le cas où le premier, attaquant son adversaire, Wartensleben aurait pris part au combat par une marche de flanc vers le Necker, dans les environs de Wimpfen. Mais qu'attendre d'une opération combinée à une pareille distance, contre l'ennemi qui avait, sur la rive gauche du Necker, toute facilité de manœuvrer? La position de Würzburg réunissait au contraire, plusieurs avantages stratégiques. Elle couvrait à la fois toutes les routes de la Bohême et celles qui mènent, par Ochsenfurt et Kitzingen, entre Ulm et Ratisbonne, sur le Danube. Tant que les Autrichiens en conservaient la possession, Jourdan n'eût pas osé s'avancer par Schweinfürt et Bamberg, de peur de les avoir sur son flanc, à portée d'opérer sur ses communications, sans risque pour les leurs. Enfin le terrain des environs de Würzburg est d'une telle nature, qu'il facilite les mouvemens en tous sens.

Le Général autrichien agissait prudemment

de hâter sa marche vers le point décisif. A la vérité, il aurait pu défendre un ou deux jours les défilés du Spessart et de Miltenberg; mais loin d'y gagner, il eût au contraire perdu la faculté de se préparer à recevoir l'ennemi, en différant à réunir ses troupes.

La poursuite de Jourdan laisse entrevoir un projet fautif: d'abord elle s'effectua trop lentement; ensuite sa ligne embrassa trop de terrain. On remarque que, sans plan fixe et sans avoir assez de troupes sous la main, il est obligé d'attendre constamment des nouvelles de l'ennemi, pour diriger ses mouvemens d'après les siens, tandis que sa supériorité numérique mettait en droit d'attendre qu'il lui dicterait la loi. Dès que les Autrichiens eurent consenti, le 13 au soir, à rendre Francfort, il devait présumer qu'ils renonçaient à conserver leur position derrière le Mein, et à opérer offensivement sur la rive droite. On ne pouvait supposer à Wartensleben que deux intentions: la première, de continuer sa retraite, et c'était la plus vraisemblable, d'après ce qui était arrivé sur le haut Rhin; la seconde, de rassembler ses forces et de reprendre l'offensive, en passant la Kinzig. Dans l'un et l'autre cas, Jourdan aurait dû concentrer son armée à Francfort, et faire ob-

server Cassel par un petit détachement. Par-là, il eût été à même de prendre, à l'expiration de l'armistice, une direction conforme aux circonstances, et de repousser toute attaque. Loin de s'arrêter à ce parti, les troupes françaises restèrent dispersées, et ne s'avancèrent de la position qu'elles occupaient depuis le 16, qu'après la retraite de l'ennemi.

Jourdan ébloui par l'avantage précaire et illusoire qu'il obtiendrait en portant sa gauche de la Kinzig à Schweinfurt, par Gemünden, avant que les Autrichiens y arrivassent, se décida à la faire avancer pour forcer l'ennemi à la retraite, en menaçant sa droite et refusant la sienne. Il ne fit pas attention que la route de Schweinfurt à Egra, étant la plus éloignée de la base d'opérations de l'ennemi, n'avait nulle importance; que sa perte n'entraînait point celle des communications du Danube, ni même des principales de la Bohême. Il n'eut aucun égard à la jonction des armées françaises et à la séparation des armées autrichiennes (1). Wartensleben eût été bien embarrassé,

(1) Faute de renseignemens exacts, l'auteur adresse ici à Jourdan, des reproches que mérite le Directoire : « *N'épargnez rien*, ne cessait-il d'écrire à ce général, *pour vous*

si Jourdan portant son aile droite en avant, l'eût menacé de le couper du Danube, et de le rejeter sur la route d'Egra.

Au lieu de poster un simple détachement sur la haute Kinzig, avec ordre d'y laisser paisiblement l'ennemi, le Général français chercha à occuper la route à laquelle il devait le restreindre, et marcha, après la prise de Francfort, sur Würzburg par Aschaffenburg Miltenberg. C'était sous la première de ces villes qu'il convenait d'attaquer les Impériaux; et si la position se trouvait trop forte pour être emportée, il fallait s'établir vis-à-vis dans une semblable, afin de couvrir ses communications et

---

emparer le plutôt possible de la ligne de communication d'Aschaffenburg, jusques et compris Nürnberg; si Wartensleben persiste à rester entre le Necker et le Mein, cela seul suffira pour vous donner un ascendant marqué sur lui; s'il se retire dans cette direction, poursuivez-le avec acharnement avec le centre et la droite, tandis que la gauche quittant les bords de la Kinzig, se dirigera sur la Saal, s'emparera de Schweinfurt, et prendra position sur le haut Mein, aux environs de Lichtenfeld. » Par cette manœuvre, le Directoire croyait tourner l'armée autrichienne qui se serait portée sur la Rednitz, l'empêcher de s'élever sur le flanc gauche et les derrières de celle de Sambre et Meuse; enfin la rejeter plus facilement en Bohême.

sa ligne de retraite, et faire sous sa protection des démonstrations contre Ochsenfurt. Wartensleben ne pouvait garder long-temps Würzburg : dès qu'il l'aurait évacué, c'était le moment de le poursuivre sans relâche avec la droite, afin de le forcer à précipiter la retraite, ou à recevoir le combat dans une position défavorable. Alors sans doute, les Autrichiens eussent été anéantis, et la campagne, peut-être même la guerre, se fût terminée; car après la destruction de sa droite, l'Archiduc se serait trouvé dans l'impuissance de résister aux deux armées ennemies. Tout concourut inutilement à procurer ce glorieux résultat au Général français, et c'est en vain que l'offensive lui donna l'initiative des mouvemens ; ses efforts ne visèrent point à forcer son adversaire à recevoir une bataille, où sa supériorité en infanterie lui donnait un espoir fondé de remporter la victoire.

On ne doit pas toujours réputer pour Général celui qui se trouve à la tête d'une armée. La plupart de ceux qui commandent n'ont aucune idée de Stratégie, et ne connaissent que la Tactique. Incapables d'embrasser l'ensemble des grandes opérations, ils ne sont guidés que par des vues étroites et momentanées; leurs mouvemens n'ont aucun but

marqué pour l'avenir ; ils vont en tâtonnant, et n'attendent les résultats que d'une série d'accidens fortuits, sans savoir de quelle nature ils seront, ni comment ils les obtiendront. Lors même que ces hommes seraient propres à ordonner une marche, à défendre une position, même à livrer un combat, ils succombent néanmoins sous celui dont le coup d'œil saisit le but des opérations, qui y court avec résolution par la ligne stratégique, et surmonte tous les obstacles qui ne sont pas appuyés sur les principes ; pour tout dire en un mot, le stratégiste n'est subordonné, dans aucun cas, au tacticien.

CHAPITRE XI.

Combats de Canstadt et d'Esslingen; retraite de l'Archiduc sur Bœhmenkirch.

Le 19 juillet, deux divisions de l'armée de Rhin et Moselle, sous le commandement de Desaix, et la réserve, formant ensemble 27 bataillons et 47 escadrons, arrivèrent à Vaihingen; Saint-Cyr occupait Stuttgard, avec la division Taponnier de 12 bataillons et 8 escadrons; celle de Duhesme, forte de 6 bataillons et 9 escadrons, fut poussée en avant de Horb.

Du côté des Autrichiens, un corps volant d'un bataillon et 7 escadrons, était entre Ottmarsheim et Mündelheim; le gros de l'armée et les Saxons, de 26 bataillons et 45 escadrons, campait sur la rive droite du Necker, en arrière de Canstadt, appuyant sa droite à la Rems. Une avant-garde de 12 bataillons et 26 escadrons, occupa les hauteurs de cette ville et d'Esslingen; un corps volant de 3 bataillons

et 12 escadrons, couvrit l'aile gauche à Plochingen. Le contingent de Souabe s'était déjà retiré à Gamerdingen.

La position des Autrichiens à Canstadt et Esslingen, parut trop menaçante pour que Moreau continuât ses opérations, avant de les avoir délogés et éloignés du Necker. Il donna l'ordre à Saint-Cyr de les repousser avec la division Tapponnier, dans l'intention de se diriger à droite aussitôt après cette attaque, de passer la rivière à Esslingen, et de marcher vers le Danube.

Ce plan, qui eût été bon lorsque l'Archiduc se trouvait encore sur l'Enz ou à Pforzheim, était peu convenable dans les conjonctures présentes. Moreau, ayant rassemblé la majeure partie de ses forces sur la gauche, pouvait-il bien se flatter de les porter à sa droite sans dévoiler ses desseins à l'Archiduc? Celui-ci qui se trouvait à Canstadt, n'était-il pas à portée d'occuper en forces la route de Plochingen et la vallée de la Fils, afin d'assurer ainsi sa communication avec le Danube, où les Français ne l'eussent jamais devancé? La conséquence la plus favorable de cette manœuvre eût été d'obliger les Autrichiens à continuer leur retraite sur ce fleuve, résultat que Ferino eût également obtenu en débouchant de la Forêt-Noire

et s'avançant par la rive droite. Moreau aurait donc fait un meilleur usage de sa supériorité, s'il eût débordé la droite des Impériaux, pour les acculer au Danube, et les couper de leurs communications avec Wartensleben, car c'est ainsi qu'il eût assuré sa jonction avec Jourdan (1).

L'Archiduc devina l'intention de son adversaire. Mettant une grande importance à la possession de la route d'Esslingen à Ulm, qui est la plus rapprochée du Danube, il détacha, le 20 au soir, 6 bataillons et 6 escadrons à Plochingen; 5 autres bataillons et 14 escadrons furent envoyés à Kœngen, afin de couvrir la route de Stuttgard à Kirchheim et Uihingen, dans la vallée de la Fils, et de pousser des détachemens à Urach pour observer l'ennemi. Ces renforts arrivèrent à temps. Le 21 au point du jour, Laroche parut vers Esslingen, et Taponnier, vis-à-vis de Canstadt. La fusillade commença entre les avant-postes.

(1) La Stratégie était alors dans son enfance. Moreau, comme ses collègues, n'avait encore fait jaillir que des étincelles de ce génie qui plus tard se développa en lui. Il ne fit pas plus d'efforts que Jourdan pour opérer la jonction des deux armées, et ne manœuvra point avec l'habileté qu'il déploya sur le même théâtre en 1800.

Les colonnes chargées de l'attaque de Berg et de Canstadt remplirent leur objet ; les Autrichiens furent repoussés de l'autre côté du Necker et perdirent le faubourg de cette dernière ville, sans avoir le temps d'en rompre le pont. Cependant, comme ils se maintinrent dans la ville et à la rive droite du Necker, les Français ne purent passer outre ; et le combat se réduisit à une fusillade assez vive qui finit à la nuit.

Pendant qu'on se battait à Canstadt, les Français attaquèrent aussi le général Hotze à Esslingen ; une colonne fila de Degerloch à Nellingen par Ruith, vers Esslingen et la ferme de Weilerhof ; chemin faisant, elle replia les postes autrichiens dans les jardins d'Esslingen et sur la hauteur de la maison de péage ; mais Hotze étant survenu avec 2 bataillons et 3 compagnies de chasseurs, la repoussa de Weilerhof et de la tête du bois voisin. Les Français renforcés à leur tour, revinrent inutilement à la charge : cette ferme et les hauteurs d'Esslingen, restèrent au pouvoir des Autrichiens ; les premiers retournèrent à Ruith, et placèrent des piquets à la lisière de la forêt.

Les deux partis restèrent en présence le 22. L'Archiduc avait déjà commis une faute d'attendre l'attaque des Français ; mais c'en était

une bien plus grave de passer la journée dans cette position, d'autant qu'il était informé du projet de son adversaire, de sa supériorité, et de son arrivée à Ludwigsburg. Le temps qu'il gagnait par ce délai ne compensait pas le péril qu'il courait.

Ce ne fut que le 22 juillet que les Autrichiens se rendirent à Schorndorf, en deux colonnes, par la chaussée de Waiblingen et par Romelshausen. L'arrière-garde partagée également en deux sections, s'établit à une heure après minuit, à Grossheppach et Beutelsbach, d'où elle forma une chaîne de postes, par Plochinhen et Kirchheim jusqu'à Owen. Le corps volant d'Ottmarsheim et Mündelsheim se retira entre Winnenden et Hauweiler.

Le 21, le contingent de Souabe, se prévalant de la déclaration du landgrave de Fürtensberg, portant « que les Princes souve-» rains du cercle de Souabe négociaient avec » la France, et que leurs troupes ne pren-» draient plus de part aux opérations » se retira de Gamerdingen à Biberach.

Au moment où l'Archiduc se préparait à quitter les bords du Necker, le général Lindt, commandant les troupes saxonnes, lui déclara qu'il lui était impossible de s'éloigner des frontières de l'électorat, et de continuer la cam-

pagne. Ce Prince pour le retenir, le dirigea le 22, par Schwæbisch-Hall sur Wartensleben, qui occupait Würzburg; mais Lindt marcha vers Nürnberg, et se plaça à Fürth, derrière la Rednitz, d'où il retourna en Saxe, au mépris de toute considération.

Le départ des contingens de Souabe et de Saxe affaiblit l'armée autrichienne, dans le moment le plus critique, de 10 mille hommes au moins. Au 22 juillet, son effectif ne s'élevait qu'à 24 mille fantassins, et 11 mille chevaux, répartis entre Hotze et l'Archiduc.

Froehlich dont le flanc droit était en l'air depuis la défection des troupes de Souabe, quitta le 22, sur quatre colonnes, la position de Geisingen; la première, composée de troupes légères, flanqua les trois autres par Friedingen, Mengen, Riedlingen, sur la rive droite du Danube; la seconde marcha par Tuttlingen, Mœskirch, Alschhausen et Waldsee; la troisième formée du corps de Condé, prit par Ach, Stockach, Ravensburg et Waldsee; la quatrième consistant en 3 bataillons et 4 escadrons commandés par le général Wolf, avait l'ordre de couvrir le Vorarlberg, et côtoya le lac de Constance, par Uberlingen, Mœrsburg, Buchhorn et Bregentz.

Le 24 juillet à deux heures du matin, l'Ar-

chiduc leva son camp de Schorndorf, pour aller bivouaquer à Gmünd. L'armée ne forma qu'une seule colonne, parce que le terrain coupé n'avait pour issue que la vallée de la Rems; l'arrière-garde resta à Schorndorf; une chaîne d'avant-postes lia sa droite près d'Oppelhausen, au corps volant qui était à Baknang, et sa gauche à Hotze, vers Adelberg. Ce dernier s'était retiré avec 11 bataillons et 14 escadrons d'Esslingen et Plochingen, par la vallée de la Fils, à Goeppingen; ses troupes légères occupaient Wangen, Jebenhausen et Gameltshausen; le corps volant de l'aile gauche tenait Blaubeuren, dans la vue de couvrir Ulm contre les partis.

Les Autrichiens furent suivis avec circonspection et lenteur. Delmas marcha dans la vallée de la Rems; la réserve ainsi que les divisions Taponnier et Beaupuy, longèrent la Fils; Duhesme s'engagea dans la vallée de l'Erms, sur la route d'Urach; en sorte que Moreau, en portant le gros de son armée dans la vallée de la Fils, perdit la belle occasion qui s'offrait, de serrer son adversaire dans les défilés qu'il allait traverser.

Le 25, les troupes légères de Delmas attaquèrent les postes en avant de Schorndorf, et les repoussèrent dans la ville. Le 26, l'ar-

mée impériale se porta du camp de Gmünd, sur la hauteur de Bœhmenkirch ; son arrière-garde prit position à Bargau; Hotze entre Geislingen et Urspring; le corps volant de l'aile droite flanquait ce mouvement par Murhardt et Geschwend; il s'étendit ensuite vers Gaildorf sur le Kocher, et derrière le Rothbach, du côté de Rupertshofen, poussant des partis jusqu'à Heilbronn. L'artillerie de réserve, ne pouvant suivre l'armée dans les chemins escarpés et rocailleux de Bœhmenkirch, fut envoyée à Heidenheim. L'on n'avait d'autre vue, en s'établissant à Bœhmenkirch, que de retenir l'ennemi jusqu'à ce qu'on eût évacué les magasins qui étaient entre Ulm et Günzburg ; la position prise remplissait parfaitement ce but.

La vallée de la Fils, dans laquelle le gros de l'armée de Moreau marchait à Ulm, par la route la plus directe, prend naissance entre Geislingen et Urspring, dans la chaîne du Rauhe-Albe. Cette chaîne n'est pas très-élevée, mais diffère de celles de même espèce, en ce que ses vallées sont formées par des rochers à pic, et qu'on trouve sur sa sommité une plaine assez étendue et découverte; la route qui mène de la vallée de la Fils à Ulm monte sur le plateau vers Urspring, dans un endroit assez resserré, près des sources de

plusieurs ruisseaux affluens du Danube et du Necker. Le passage principal nommé la rampe de Geislingen, est une montée roide, difficile, pratiquée dans un long défilé, et très-aisée à défendre : le général Hotze occupa ce point important.

Une seconde route mène du Rauhe-Albe au Danube; celle-ci quitte la vallée de la Fils auprès de Gross-Siessen; court ensuite dans une autre très-étroite, jusqu'à Weissenstein; de là elle chemine sur les flancs d'une montagne très-rude qu'elle descend ensuite par une rampe très-rapide, pour se rendre à Heidenheim, dans la vallée de la Brenz. Boehmenkirch est situé sur cette route, et c'est là qu'était placée l'armée autrichienne. Ces deux routes sont les principales du pays; l'artillerie légère seule peut y passer avec facilité : toutes les autres sont impraticables.

L'avant-garde de l'Archiduc était à Bargau, couvrant la vallée de la Rems et la route d'Aalen, par où s'avançait la division Delmas. La position de l'Archiduc sur ce point central, pouvait être regardée comme inexpugnable. La vallée de la Fils est un défilé si étroit et resserré par des montagnes si escarpées, qu'il ne reste à l'ennemi qui s'y engage aucune possibilité de manœuvrer. Il faut qu'il emporte

de vive force les rampes de Geislingen et de Weissenstein, ou qu'il retourne sur ses pas pour s'en approcher par la vallée de la Rems ou par la route de Blaubeuren.

Or, pour gagner la route de Blaubeuren, Moreau eût été obligé de rétrograder jusqu'auprès de Kirchheim, et pour arriver directement sur la Rems, il n'avait que le chemin de montagne de Siegen à Gmünd, lequel devenait très-dangereux à une si grande proximité de l'ennemi; s'il ne le prenait pas, il ne lui restait dans la vallée de la Rems, que celui de Gœppingen et Schorndorf. Une manœuvre qui doit commencer par une marche rétrograde de deux jours, en présence de l'ennemi, est sujette à beaucoup d'inconvéniens. Supposé que Moreau s'avançât nonobstant ces difficultés dans la vallée de la Rems, l'Archiduc avait un chemin si court pour gagner Ulm et la vallée de la Brenz par Heidenheim, que le général français eût été contraint à manœuvrer bien loin sur son flanc et de s'avancer jusques vers Aalen, avant de le forcer à abandonner Bœhmenkirch. Un tel mouvement n'était guère à redouter; car Moreau eût donné beaucoup trop au hasard en pénétrant dans le défilé d'Aalen, et laissant les Autrichiens en mesure

de l'attaquer à chaque instant avec toute chance de succès.

Moreau sentit l'avantage de la position des Autrichiens. Il vit qu'il risquait de se faire battre en détail, en débouchant des vallées avec ses colonnes isolées, et crut en conséquence devoir laisser ses adversaires tranquilles pendant quelques jours.

CHAPITRE XII.

Marche de Wartensleben à Zeil.

Le 21 juillet, Wartensleben réunit toutes ses troupes sous Würzburg; 23 bataillons et 44 escadrons campaient sur les hauteurs de Kœrnach; un bataillon occupa la citadelle, qui fut armée avec l'artillerie trouvée dans son arsenal; 14 bataillons et 61 escadrons de troupes légères formaient un cordon autour de la position de Schweinfurt, derrière la Wern, par Carolstadt à Bischoffsheim, sur la Tauber. Le camp de Kœrnach était au centre de ce demi-cercle, à portée de couvrir les points menacés.

Convaincu de l'excellence de cette position, l'Archiduc ordonna à Wartensleben d'y tenir aussi long-temps que possible. Il lui importait beaucoup que l'aile droite ne précipitât pas sa retraite; car si Jourdan gagnait sur elle un avantage trop marqué, il aurait pu se jeter, par un mouvement rapide, sur le flanc droit de la grande armée avant que Wartensleben,

trompé par des démonstrations, s'en aperçût et y mît obstacle. Heureusement le plan de Jourdan n'alla pas jusques là; il continua sa marche dans la première direction, et sembla n'avoir d'autre vue que de gagner du terrain sur son adversaire, sans lui livrer de bataille et sans entreprendre de manœuvre qui influât sur l'ensemble des opérations.

Le 21, Lefebvre s'avança à Deitensohl; son avant-garde à Arnstein et sur la Wern. Colland se rendit par Quint à Buthen, et fit occuper Carolstadt et Retzbach par son avant-garde. Grenier se porta par Gemünden à Bonland et Bühler.

Lefebvre chassa, le 22, les Autrichiens de Schweinfurt qu'il occupa, ainsi que le pont neuf, avec 4 bataillons et 3 escadrons. Le 24, les troupes légères passèrent la Wern; son corps de bataille s'établit sur les bords de cette rivière, derrière Wernek; son avant-garde sur le Mein, de Schweinfurt à Schæfferstadt; Colland prit poste entre Arnstein et Zeizleben; Grenier à droite, entre Arnstein et Müdesheim; Championnet arrivé le même jour à Carolstadt, appuya sa droite au Mein et sa gauche à la Wern; des troupes légères poussèrent jusqu'à Gramschatz, et trouvèrent la position de Kœrnach évacuée.

Aussitôt que Wartensleben fut informé de ce mouvement, il se décida à attaquer Jourdan, et à punir la témérité qu'il avait eue de découvrir ses flancs et ses communications. L'attaque dut avoir lieu le 23 juillet sur trois colonnes : la première dirigée par Oberbleichfeld, Brechthausen et Wernek contre Schweinfurt; la deuxième, par Unter-Bleichfeld sur Arnstein; la dernière, par Retzbach et Thüngen. La réserve eut l'ordre de suivre la seconde colonne. On jeta des ponts à Schwarzach pour faciliter la retraite aux deux premières; il fut enjoint à la troisième, qui avait la sienne assurée par Kitzingen, de recueillir la garnison de Würzburg.

La résolution de Wartensleben était conforme aux circonstances. Il est probable qu'il eût battu l'ennemi, inférieur à lui sur le point d'attaque, et que le moindre des résultats eût été de conserver plus long-temps le point stratégique, si important de Würzburg; mais, le 22 au soir, à l'instant où il donnait les ordres de mouvement, le rapport d'un déserteur annonçant l'arrivée de Bernadotte aux environs de Miltenberg, et ses dispositions pour se porter sur la Tauber, fit tout suspendre. Cette nouvelle, qui prouvait à quel point les Français se trouvaient dispersés, n'aurait pas dû retar-

der l'attaque d'un instant. En effet, les postes autrichiens étant encore à Bischofsheim et Mergenthein, Bernadotte ne pouvait gagner, le chemin de Schwarzach par le flanc ou les derrières de l'armée impériale, avant la décision du combat de Schweinfurt; sur-tout si Würzburg restait fortement occupé. Néanmoins Wartensleben convoqua un conseil, et non-seulement on y ajourna l'attaque, mais encore on y résolut la retraite.

Peu d'hommes ont assez d'énergie et de caractère, pour prononcer hardiment leur opinion, sans égard aux personnes et aux circonstances. D'un autre côté, rien ne blesse plus l'amour-propre, que le reproche du manque de jugement encouru par le général dont le plan a échoué; car la plupart des hommes jugent du mérite d'une résolution d'après le succès qui, à la guerre, ne se calcule jamais d'avance avec certitude. Aussi tous ceux qui sont appelés à un conseil de guerre, y entrent avec la conviction que le général en chef se trouve dans l'embarras, et cherche à s'étayer des avis d'autrui, pour rendre en cas de malheur ses fautes excusables. Chacun des membres est d'autant plus éloigné d'émettre une opinion tranchante, que le nombre de ceux qui peuvent déposer

contre lui est grand. Aussi ces conseils, où l'on tremble d'être tourné ou coupé, prennent-ils toujours des décisions pusillanimes. On veut éviter le danger présent et ne rien hasarder, ce qui est pourtant inévitable dans une action vigoureuse et décisive, sans songer aux embarras qu'on se prépare, tant il est peu de gens qui percent dans l'avenir!

Si les craintes du conseil de guerre, pour l'aile gauche de l'armée, motivèrent la retraite, celles de Wartensleben pour la droite et la route d'Egra, étaient encore plus vives. Il détacha le 22 le général Mercantin, avec 27 escadrons à Burgwinheim, en lui prescrivant de faire courir la campagne à ses hussards, jusqu'à Eltman et Schweinfurt. L'armée le suivit dans la nuit du 22 au 23, et prit deux camps à Brunn et à Neusess, sur le Sand. Le 23 au matin, tous les avant-postes furent repoussés de Wernek sur Schwanenfeld, après avoir soutenu un petit combat; leur marche depuis là ne fut plus troublée. Une partie de la cavalerie passa le Mein au gué de Dettelbach; le reste le traversa avec l'infanterie et la garnison de Würzburg à Schwarzach, sur deux ponts qui furent détruits aussitôt après. On établit une chaîne de postes, de Kitzingen jusqu'en face de Schweinfurt. Le gros de

l'arrière-garde, campa entre Reipelsdorf et Schwarzach.

Ce mouvement ne rassura pas encore Wartensleben, lequel croyait ne pouvoir défendre une route qu'en l'occupant. Informé que des détachemens ennemis poussaient jusqu'à Hassfurt, sur la rive droite du Mein, il fit aussitôt partir Mercantin avec sa cavalerie, pour le passer à Eltmann. Les avant-gardes des deux partis se rencontrèrent à Hassfurt et Kloster-Therese; mais les Français se replièrent sur Schweinfurt.

Le 24 juillet, Wartensleben suivit la cavalerie avec l'armée par Geroltzhofen à Eltmann, où l'infanterie passa le Mein sur deux ponts de pontons, et la cavalerie à gué, pour s'établir ainsi qu'il suit : 4 bataillons formant la droite dans Kœnigsberg, 14 bataillons et 24 escadrons sur les hauteurs entre cette ville et Zeil, appuyant leur gauche à la route de Schweinfurt à Bamberg; 2 bataillons et 10 escadrons à Sandt, sur la rive gauche du Mein, couvrant le chemin vicinal de Bamberg; un pont de pontons établit la communication entre ces deux lignes; un bataillon et 14 escadrons s'étendaient entre Breitbach et Ober-Schwarzach, près du défilé sur la route de Würzburg. Toutes les autres troupes, con-

sistant en 13 bataillons et 51 escadrons, étaient disséminées depuis Hofheim jusqu'à Kloster-Therese, sur la rive droite, et delà, sur la rive opposée de Geroltzhofen, à Kitzingen. Elsnitz qui se retira des bords de la Tauber le 23, sans avoir aperçu l'ennemi, occupa le lendemain Marktbreit, Ochsenfurt, Bœttigheim et Wertheim. Ses patrouilles se croisèrent encore avec celles de Mannheim, preuve que les inquiétudes conçues sur l'aile gauche des Autrichiens étaient sans fondement.

Wartensleben resta à Zeil jusqu'au 1er août. Il avait perdu, dans le peu de marches forcées qu'il avait faites, un nombre considérable de traîneurs et de déserteurs, et ne comptait pas dans ses rangs au-delà de 24 mille hommes d'infanterie, avec lesquels il se flatta néanmoins de couvrir toutes les communications. Il perdit aussi, faute de moyens de transport, beaucoup d'approvisionnemens, qui pouvaient fournir à l'ennemi les facilités de poursuivre ses opérations. Mais l'indécision de Jourdan, sa manie de s'avancer sur un grand front, et la lenteur des mouvemens qui en résultait, l'empêchèrent de faire des pas décisifs et de profiter de si grands avantages.

Le 24, quelques légers détachemens de Col-

laud, et l'avant-garde de la division Championnet, se présentèrent devant Würzburg. La citadelle qui n'était ni approvisionnée, ni en état d'assurer par elle-même un avantage, avait été remise par les Autrichiens aux troupes du Prince Evêque, qui la rendirent le 25 aux Français.

Le même jour, la division Lefebvre porta sa droite à Schweinfurt, et sa gauche vis-à-vis d'Ebenhausen; son avant-garde borda le Mein jusqu'à Gerstadt, ainsi que les débouchés des routes de Kœnigshofen et de Neustadt. On plaça des postes sur la rive gauche, en avant de Schweinfurt, et entre Wachenhofen et Linfried. La division Collaud suivit la précédente le 26, et se forma en deuxième ligne; Grenier quitta la Wern, et s'établit entre Schwanenfeld et Thalheim, se liant par des postes à l'avant-garde de Championnet, qui occupait Neusess. Le gros de cette division était entré le 24 à Würzburg, et s'était placé entre Kitzingen et Dettelbach, poussant ses troupes légères sur le Mein.

Bernadotte que Jourdan désirait rapprocher de lui, voyant que Wartensleben voulait se tenir à Zeil, prit sa direction par Langfurt et Würzburg, et effectua sa jonction avec Championnet le 30, en avant de cette ville;

il poussait devant lui Elsnitz, lequel abandonna enfin Marktbiber, et arriva le 28 à Burgwinheim; il occupa ensuite Schlusselfeld et Dieburg, d'où il communiqua, par des patrouilles, avec les avant-postes de l'armée. Les Français occupèrent Castel et Iphofen.

Jourdan garda le 30 juillet la position de Schweinfurt; à partir du 25, il ne se passa rien de remarquable dans les deux armées, quoiqu'il y eût de fréquentes escarmouches, à l'occasion des reconnaissances continuelles que les généraux en chef ordonnaient.

Ils étaient tous deux sans plan, et ne voyaient pas jour à en former dans leur situation respective; ils s'épiaient pour se mettre en défaut par de petits moyens, et faire un pas de plus. Jourdan ne voulait que gagner du terrain, et Wartensleben mettait toute son étude à n'en pas perdre : ni l'un ni l'autre ne montra d'énergie, et ne profita des fautes grossières de son adversaire; on eût dit qu'ils avaient changé de rôle, et agissaient l'un pour l'autre. En tournant la droite de Wartensleben, Jourdan fit tout ce qu'il fallait pour le rejeter sur ses communications avec l'Archiduc et le Danube; et le général autrichien en les découvrant, semblait inviter son adversaire

à s'en rendre maître. Il s'appliqua à barrer aux Français une route sur laquelle ils ne pouvaient lui nuire, et où ils se seraient écartés de leur but.

Lorsque Wartensleben prit la résolution de se porter en toute diligence à Zeil, il dut présumer, ou que l'ennemi se trouvait en force à Schweinfurt, ou qu'il n'y était pas. Dans le premier cas, il était probable que Jourdan s'avancerait rapidement dans cette direction, et alors il ne pouvait le prévenir; dans le second, il était inutile de manœuvrer avec toute l'armée, pour s'opposer à l'opération d'un simple détachement. De toute manière, il semblait plus convenable d'opérer sur les communications de l'ennemi, en se portant sur la Wern avant que Bernadotte pût arriver, et de le forcer par-là à la retraite; ou bien encore, s'il ne voulait pas l'attaquer, de passer le Mein près de Dettelbach, et de prendre position à distance égale de Bamberg et de Schweinfurt.

Supposé que Wartensleben fût déjà en mouvement sur Zeil, il eût bien fait de le continuer avec toutes ses troupes, afin d'être en mesure d'attaquer l'ennemi, immédiatement après son arrivée; mais puisqu'il connaissait la direction dans laquelle s'avançait la droite de l'armée

française, et qu'il pouvait facilement discerner son éloignement, il était plus probable qu'il le battrait alors, qu'après lui avoir donné le temps de rassembler ses forces. Ajoutez à cela que les Autrichiens n'avaient rien à craindre d'un échec, parce que l'ennemi ne menaçait pas leur retraite : c'était le cas ou jamais, de lui livrer bataille. Cependant Wartensleben étendit son front pour occuper toutes les routes aboutissant à Bamberg. Il se plaça, avec le gros de son armée, sur l'extrême droite, comme si des routes courant dans diverses directions pouvaient être défendues autrement que par le choix d'un bon point central.

Jourdan manœuvrait encore plus mal. Ses deux ailes étaient si éloignées, qu'il donnait à l'ennemi, quoique inférieur, l'occasion de les attaquer et de les battre, sans qu'elles pussent se secourir; d'ailleurs sa gauche s'étendait trop pour agir avec vigueur. Aussi tous les mouvemens s'opérèrent lentement, comme cela est inévitable, quand on les ordonne d'après les reconnaissances de la position de l'ennemi. Finalement, Jourdan perdit sept jours très-précieux, durant lesquels Wartensleben resta tranquille à Zeil. Il ne lui en fallait pas autant pour rassembler ses forces et attaquer son adversaire; ou tout au moins pour rec-

tifier la fausse direction de ses opérations, en faisant passer le Mein, en toute diligence, aux divisions Collaud et Grenier et se portant avec elles contre Bamberg, pendant que Lefebvre amuserait Wartensleben sur son front.

Cette manœuvre suffisait pour percer le faible cordon des Autrichiens. Leur armée, tournée par la gauche, eût été forcée de se retirer en toute hâte dans la direction prise; trop heureuse encore d'atteindre la Bohême par des détours! En cas d'échec, Jourdan avait une retraite assurée par la route de Würzburg, couverte par sa manœuvre : les Autrichiens, même victorieux, n'auraient pas osé s'avancer par Gmünden et le laisser sur leur flanc. Au pis-aller, quand toutes les routes lui eussent été coupées, il était toujours maître de se retirer vers le Necker.

L'expérience avait démontré jusqu'à nos jours, que les armées perdent en mobilité ce qu'elles gagnent par le nombre. Dans le siècle actuel leur force s'est considérablement accrue; néanmoins leurs mouvemens n'ont jamais été plus rapides. D'un autre côté, s'il est certain que la mobilité diminue en raison de l'agglomération des masses sur un seul point ou dans une même direction, il n'est pas moins

vrai que, pour obtenir l'avantage un jour de bataille, on doit rassembler toutes ses forces afin d'en opposer au moins d'égales à celles de son adversaire. Des contradictions en apparence si manifestes, ne peuvent être expliquées et appréciées à leur juste valeur, que par un général stratégien qui aura saisi les points décisifs du théâtre de la guerre. En effet, ces points servent de but à toutes les colonnes, quoiqu'elles y marchent par plusieurs directions; c'est là qu'elles se concentrent au moment du choc. Quand l'adversaire en est encore éloigné, ou qu'on a déjà remporté sur lui une victoire complète, qu'il est dispersé, coupé de ses communications, et sans appui; rien n'empêche alors de se diviser pour regagner, par la vîtesse de ses marches, le temps qu'on a employé à rassembler ses masses, à l'approche du combat, afin de s'ouvrir un chemin à la victoire.

Jourdan marchait et manœuvrait en présence de l'ennemi, avec des colonnes isolées, sans avoir obtenu ou sans viser à obtenir aucun avantage qui justifiât son système. Non-seulement il courut le danger d'être battu en détail, ce qui n'eût pas manqué d'arriver à Wurtzbourg ou à Zeil, avec un général plus hardi que Wartensleben; mais il négligea même l'objet qui seul pouvait motiver la dispersion de ses forces,

c'est-à-dire la célérité des mouvemens. En effet, toutes les fois que ses colonnes rencontraient les Autrichiens, elles ne les forçaient à la retraite que par des combats; perdant un temps précieux à attendre celles qui marchaient sur d'autres directions, et sans jamais se trouver en mesure de profiter de leur supériorité numérique pour inquiéter l'ennemi. Leurs manœuvres lentes et étendues n'auraient décontenancé ni amené un autre adversaire à faire ce qu'elles voulaient.

L'Archiduc ne dissimula pas à Wartensleben son mécontentement de la conduite qu'il avait tenue depuis le 22 août. L'abandon de Würzburg, et la convocation du conseil de guerre, où, au lieu de se décider à attaquer l'ennemi, on prit le parti de se retirer à Zeil, l'avaient vivement affecté. Il manda donc à son lieutenant qu'il allait le joindre pour frapper un coup décisif, et qu'il eût à se replier sur le Danube, en détachant un petit corps pour couvrir la frontière de Bohême. L'on observera que si Wartensleben avait eu plutôt connaissance du plan d'opérations, son mouvement sur Zeil n'aurait probablement pas eu lieu; il se serait retiré par Kitzingen à Nürnberg, ce qui l'aurait conduit au point décisif avec plus de facilité et de vitesse.

Sans doute le plan d'un Général en

doit pas être communiqué à tout le monde; cependant c'est une faute de le cacher à ceux qui sont destinés à concourir, dans l'éloignement, à son exécution.

CHAPITRE XIII.

Marche de Moreau sur la Brenz.

WARTENSLEBEN s'était déjà retiré à Zeil, au fond de la Franconie, que l'Archiduc se trouvait encore à Boehmenkirch, hors d'état de le joindre aussitôt qu'il l'aurait souhaité. Leur jonction ne pouvait s'effectuer désormais que sur le Danube inférieur, peut-être même qu'à Ratisbonne. Le prince Charles, obligé par-là de renoncer au projet de retraite sur Ulm, quitta la bonne position de Boehmenkirch pour occuper la rive gauche du Danube, où l'appelait l'exécution de son nouveau plan.

Après avoir renforcé son avant-garde du corps volant de l'aile droite, il l'établit à Hussenhof pour couvrir la route d'Aalen; et mit ses avant-postes à Gmünd; un détachement resta à Eschach pour battre la campagne environnante. Frœhlich qui arriva avec le prince de Condé, le 28 juillet, à Ochsenhausen, et qui avait renforcé le poste de Blaubeu-

ren d'une partie des troupes légères de Kirchbierlingen, reçut l'ordre de désarmer le contingent de Souabe qui se retirait à Biberach, et de se rendre ensuite à Ulm pour se réunir à l'armée, après avoir laissé le prince de Condé à Memmingen, derrière l'Iller, et le général Wolf sur l'Arg.

Les Français s'avançaient avec circonspection, et leur avant-garde parut seulement le 26 à Urach; Laroche arriva le 28 à Gœppingen. Le surlendemain ils chassèrent les avant-postes autrichiens de Gmünd et d'Eschach; le 31 ils repoussèrent celui de Ramsberg du côté de Weissenstein.

Le 1er août, à deux heures du matin, l'Archiduc transféra le camp de Bœhmenkirch à Heidenheim; le prince de Lichtenstein occupa Aalen avec des flanqueurs; Hotze s'établit en avant de Giengen, entre Falkenstein et Bissingen. Les avant-postes s'étendaient de Schwabsberg par Ramenstrut; Bœbingen, Weissenstein et Rauenstein, le long de l'Eibach, vers Geislingen, d'où ils se dirigèrent sur la route d'Ulm à Denkenthal, et par Albek, en avant du couvent d'Elchingen. Le corps volant des environs de Blaubeuren reçut l'ordre de passer le Danube à Ulm, pour couvrir sur la droite de ce fleuve, la marche de Frœhlich

qui descendait d'Erlemos le long de l'Iller. Tous les ponts du Danube, excepté celui d'Elchingen, furent détruits. Le même soir, les avant-postes français occupèrent Bœbingen, dont ils chassèrent les Autrichiens.

Le 2 août, l'Archiduc quitta son bivouac de Heidenheim pour se rendre à Neresheim. Hotze se porta à Gundelfingen, et le prince de Lichtenstein à Elfingen, en avant de Neresheim. Les avant-postes s'étendaient de Lauchheim par Aalen, Kœnigsbrunn, Heidenheim, Falkenstein et Hausen jusqu'au Danube. Frœhlich s'établit à Pfuhl sur sa rive droite, après avoir dirigé un détachement vers Kempten, afin d'occuper à tout événement les défilés d'Imenstadt et Reuti. La droite des Français n'arriva ce jour-là qu'à Constance.

L'évacuation de Bœhmenkirch obligea Moreau á changer de plan ; voyant l'impossibilité de prévenir l'Archiduc sur le Danube, et les obstacles qu'éprouveraient les opérations sur le Rauhe-Albe, il se contenta de porter le centre, sous le commandement de Saint-Cyr, par la route directe de montagne à Heidenheim, pendant que Desaix marchait à Gmünden, avec le reste de l'armée, pour s'avancer dans la vallée de la Rems.

La position de l'armée autrichienne à El-

chingen, Neresheim et Gundelfingen, avait trop d'extension pour être de bonne défense. Il n'y a guères que l'éloignement de l'ennemi, et la facilité d'occuper sans risque toute la contrée, pour en tirer des subsistances et en imposer aux Français qui, à certains égards, pouvaient en justifier le choix; aussi l'Archiduc la changea-t-il le 3 dans l'après-midi, dès qu'il connut la nouvelle direction prise par son adversaire, et que ses troupes légères parurent à Ellvangen et Aalen. Desaix qui était en marche pour Gmünden, apercevant le côté faible du cordon autrichien, l'attaqua à l'instant où il se retirait à Aalen, et le rejeta de cette ville et de la forêt de Waldhausen, avec une perte considérable, si bien qu'il se replia de Laucheim à Waldhausen et Kœnigsbrunn.

Ces mouvemens dénotaient l'intention de tourner la droite des Impériaux, et semblaient annoncer qu'on allait les attaquer vigoureusement, et les forcer à repasser le Danube; cependant ils n'étaient point encore assez prononcés pour qu'on dût en rien préjuger, car d'Aalen, ils pouvaient se tourner aussi bien vers Nœrdlingen que du côté de la vallée de la Brenz, par Heidenheim à Neresheim ou Gundelfingen.

Après avoir passé le Necker, Moreau projetait sûrement de gagner le Danube; mais il n'avait pas encore de plan pour franchir ce fleuve. Son indécision ne peut être attribuée qu'au peu de connaissance du pays coupé et difficile où il se trouvait. Il n'osait s'aventurer et s'exposer à un échec qui aurait eu les conséquences les plus graves dans ces longs défilés, que séparent des montagnes escarpées.

Bien que de Neresheim l'Archiduc fût assez près de Nœrdlingen pour y arriver avant les Français qui occupaient Aalen, il se décida, dès le 3 août, à s'y porter avec 9 bataillons et 15 escadrons; 3 bataillons et 4 escadrons restèrent sur la hauteur d'Umenheim, près de Neresheim; et le corps du prince de Lichtenstein, formant alors l'avant-garde de l'aile droite, fut établi à Trochtelfingen, occupant Bopfingen et Michelfeld, comme avant-postes.

Le 4, Hotze se porta avec 8 bataillons et 12 escadrons, de Gundelfingen à Umenheim; 2 bataillons et 4 escadrons restèrent à Dischingen; le général Riese marcha à Gundelfingen avec 6 bataillons et 12 escadrons: le reste de l'armée garda sa position qu'on couvrit par un cordon de troupes légères depuis Bopfingen par Natheim, Stauffen, Giengen jusqu'au Danube. Cette nouvelle position était

encore plus étendue et plus exposée que la première.

La chaîne de montagnes escarpées qui divise les affluens du Necker de ceux du Danube, sépare aussi le Kocher de la Brenz, entre Koenigsbronn et Ober-Kochen, d'où elle se projette dans la direction de Neresheim et Bopfingen. C'est de cette chaîne et de ses ramifications que sourdissent, de Gundelfingen à Donauwerth, tous les affluens du Danube, ainsi que ceux de la Brenz et de la Wernitz. Les vallées de ces ramifications ne sont pas fort longues, mais très-basses. Le chaînon qui s'étend vers la Wernitz est impraticable : borné d'un côté par le Danube, et de l'autre par un pays assez ouvert, entre Nœrdlingen et Mœdingen, ses revers, quoique peu étendus, deviennent abruptes à mesure qu'il se rétrécit; couvert de forêts épaisses, il n'est traversé que par des chemins très-mauvais, et la plupart impraticables à l'artillerie; le seul bon en tout temps pour les équipages conduit de Heidenheim à Neresheim, où il se bifourche; une de ses branches mène à Nœrdlingen, par Umenheim, à travers une forêt épaisse, d'où il descend brusquement dans la plaine de Hollheim; l'autre conduit au Danube par Dischingen ou Katzenstein et Eglingen.

Il n'existe dans les montagnes jusqu'à la Wernitz, aucune autre communication du Danube à la plaine de Nœrdlingen. C'est là que l'Archiduc s'était placé, sa droite appuyée à cette ville, sa gauche à Gundelfingen; n'ayant pour opérer sa retraite, que la route de Nœrdlingen à Mædingen, conduisant à Donauwerth, par la vallée de la Wernitz; et celle qui longe le Danube. Il est vrai que le centre avait la faculté de se replier à Donauwerth par le défilé de la Kessel; mais ce chemin détestable était impraticable à la grosse artillerie; enfin cette position, coupée de ravins escarpés, joignait à ce vice radical celui d'un si grand développement, qu'aucun point ne se trouvait à portée d'être soutenu ni fortement défendu.

Décidé à quitter Bœhmenkirch, l'Archiduc n'avait rien de mieux à faire que de se retirer par Gundelfingen dans la vallée de la Brenz, pour se rapprocher du Danube ou le passer. Son intention étant de s'éloigner le moins et le plus tard possible de Wartenleben, il fit bien de s'arrêter au premier parti; mais dès-lors c'était vers sa droite qu'il devait porter toute son attention: au lieu de la refuser à Nœrdlingen, d'établir sa gauche à Gundelfingen; et le centre à l'angle saillant de Neresheim; il convenait de

réunir le gros de son armée sur ce dernier point, et de le placer ensuite en avant de Nœrdlingen, faisant occuper les montagnes jusqu'au Danube, par un corps volant formé d'une partie des troupes de Frœhlich, qui se trouvaient à Pfuhl. De cette manière il aurait eu une position sûre et conforme à ses vues; car l'armée autrichienne n'éprouvant pas la moindre gêne dans ses mouvemens, et Ferino étant encore éloigné de plusieurs marches de l'Iller, l'Archiduc n'avait rien à craindre de ce qui pouvait venir par la rive droite du Danube, et toutes les chances se déclaraient en sa faveur. En effet, voulait-il livrer bataille? de Neresheim il tombait sur Moreau avec toutes ses forces, lorsque celui-ci déboucherait des défilés de Heidenheim, sur la Brenz. Jugeait-il plus prudent de ne pas s'engager? sa retraite était assurée sur Nœrdlingen, où le pays ouvert lui permettait de développer sa cavalerie : avantage incalculable au cas que l'ennemi lui eût offert la bataille. De ce point il pouvait encore se retirer sans combattre, ou sur Donauwerth et Wemdingen, ou sur Monheim et Neuburg, dont il se trouvait plus près que l'ennemi, tant que ce dernier n'aurait pas dépassé Neresheim. Enfin, s'il visait à se rap-

procher de Wartensleben, la route d'Œtingen lui était ouverte.

Dans ces différentes hypothèses, on ne voit pas ce que l'ennemi aurait pu tenter contre lui. S'il l'avait attaqué, ce n'eût pas été sans danger pour sa propre retraite, vu qu'il laissait sur ses derrières des défilés considérables. Il pouvait bien passer le Danube entre Ulm et Gundelfingen, et s'avancer vers le Lech, mais l'Archiduc l'aurait pris à dos ou devancé par Nœrdlingen sur Donauwerth; s'il manœuvrait autour de sa droite, le prince Charles était trop près des débouchés des défilés, pour laisser l'armée française achever impunément un semblable mouvement. Il est vrai que rien n'empêchant celle-ci de culbuter le corps volant dans les montagnes, pour se diriger vers le Danube, Moreau, suivant toute apparence, se serait arrêté à ce parti, dont la conséquence immédiate eût forcé les Autrichiens à abandonner Nœrdlingen en toute hâte, afin de ne pas être coupés du Danube.

Le 4 août, Saint-Cyr s'avança contre Heidenheim, et repoussa les avant-postes restés sur la droite de la Brenz. Le 5, il prit Giengen, Hermeringen, Stauffen et Altenberg, et poussa jusqu'à Elchingen, où il ne put se maintenir.

Le résultat de ce mouvement contraignit Riese à se replier de Gundelfingen par Lauingen et Dillingen, et d'établir ses avant-postes sur l'Egg. Le même jour, Ferino arriva à Biberach. Frœhlich se retira de l'autre côté de la Günz. Les Français s'avancèrent aussi vers Bopfingen, Aufhausen et Michelfeld : l'infanterie prit Kirchheim; mais la cavalerie resta en position sur le penchant des hauteurs de Bopfingen, vers ce village. Le prince de Lichtenstein attaqua l'ennemi avec sa cavalerie, le chassa de Kirchheim, et le repoussa jusqu'à Michelfeld et Aufhausen, où ses avant-postes reprirent leurs anciennes positions.

Moreau profita de ce délai pour concentrer ses troupes entre Aalen et Heidenheim, et préparer son mouvement général en amusant les Autrichiens par des escarmouches sur la ligne. L'Archiduc ayant eu connaissance de ces préparatifs, et ne voulant pas s'exposer à être attaqué, se décida, le 9, à retirer à Mœdingen le gros de son armée, et à ne laisser que des troupes légères à Nœrdlingen. Hotze se replia le 8, derrière Forcheim avec 8 bataillons et 12 escadrons; après avoir été forcé, il devait se rendre à Donauwerth, par la vallée de la Kessel : 4 bataillons et 10 escadrons furent mis en réserve à Aufhau-

sen (1); ses avant-postes à Umenheim. Cette position, quoique moins étendue que la première, était encore trop hasardeuse, attendu que la communication entre l'Archiduc et Hotze présentait beaucoup d'inconvéniens : la retraite du dernier par la vallée de la Kessel, ne pouvant s'effectuer que sur des tranchées dans les forêts.

Le 8, la division Duhesme s'avança par Ballendorf contre Gundelfingen; celle de Taponnier contre Neresheim. Le jour suivant, à la suite d'un combat opiniâtre, les Autrichiens furent repoussés d'Umenheim et de Dischingen, sur Forcheim et la maison de chasse d'Eglingen.

---

(1) Il ne faut pas confondre cet endroit avec un autre du même nom, par où les Français dirigèrent leur attaque sur Bopfingen.

CHAPITRE XIV.

Marche de Wartensleben sur Amberg.

WARTENSLEBEN resta plusieurs jours à Zeil, et Jourdan à Schweinfurt. Toutes les routes qui mènent au Danube, et même celles de la rive gauche de la Regnitz, étaient encore au pouvoir des Autrichiens.

Lorsqu'enfin Bernadotte reçut l'ordre de partir d'Aschaffenburg, et fut arrivé le 30 juillet dans les environs de Würzburg, l'armée française se mit en mouvement, selon le système favori de son Général en chef, la gauche en avant, pour tourner l'ennemi; en sorte qu'elle s'étendit encore plus. La division Lefebvre marcha par Lauringen, et celle de Collaud la remplaça; celle-ci le fut à son tour, derrière Schweinfurt par Grenier. Championnet prit la même direction, et Bernadotte le releva entre Kitzingen et Dettelbach. Le 31, Collaud pivota sur Lefebvre, de manière que le gros de l'aile gauche arriva à

Bellingshausen. Les autres divisions gardèrent leurs positions. Les avant-postes de Grenier s'établirent à Gochsheim et poussèrent des reconnaissances jusqu'à Unter-Euerheim. L'avant-garde de Lefebvre investit la place de Kœnigshofen, qui se rendit le 1er : sa division s'y établit le jour suivant.

Les manœuvres de l'ennemi menaçant les Autrichiens de tous côtés, les dépêches de l'Archiduc firent sentir plus vivement à Wartensleben la nécessité de se rapprocher du Danube, et le décidèrent enfin à quitter Zeil le 1er août, après midi, et à se rendre à Bamberg. D'ici pour remplir les vues de son Général en chef, son intention était de se porter le long de la Regnitz, par Nürnberg, à Neumarkt, et de détacher un corps de 12 à 14 mille hommes sur les frontières de Bohême.

Ce mouvement se fit sur quatre colonnes : trois marchèrent sur la rive droite du Mein jusqu'à Doerfles, où elles passèrent cette rivière sur deux ponts de bateaux ; la dernière cotoya sa gauche par Bamberg, pour se rendre derrière cette ville, où 19 bataillons et 26 escadrons, formant le gros de l'armée, furent placés. Ce camp appuyait sa droite à Hallstadt, et sa gauche vis-à-vis de Buch. La route de Forcheim, place occupée dès le 30 par un bataillon, courait devant le

front; 2 compagnies et 2 escadrons l'observaient de Cronach, d'où ils pouvaient se retirer sur Egra. Les avant-postes qui s'étant repliés le soir sans être inquiétés, formèrent une chaîne de Kirchlautern à Eltmann, Kloster-Eberach et Neustadt, qui se lia sur la Brenz par des partis avec l'armée de l'Archiduc.

Jourdan resta le 1er août dans la position du 31 juillet. Le 2, la division Grenier passa le Mein à Schweinfurt, et vint à Ober-Euerhaim; son avant-garde à Dürfeld et Wohnfurt. Bernadotte s'avançant par Bamberg, sur la route de Würzburg, repoussa dans un combat opiniâtre, les Autrichiens de Burgwinheim, où il s'établit, mais échoua devant Burg-Eberach.

Le 3 août la division Lefebvre entra à Kœnigsberg, son avant-garde se plaça en avant de Bromberg; Collaud délogea l'ennemi d'Ebelsbach; Grenier s'établit derrière Limbach, après s'être emparé d'Eltmann; Championnet à la même hauteur, et Bernadotte à Burgwinheim, soutenu de la grosse cavalerie aux ordres de Bonnaud.

Kléber à qui Jourdan remit, le 2 août, le commandement de l'armée pour cause de maladie, sentit combien il gagnerait à livrer bataille aux Autrichiens, et fixa l'attaque de Bamberg au 4. La division Championnet soutenue de celles de Bernadotte, Grenier et

Bonnaud, fut chargée d'en chasser l'ennemi; quelques bataillons devaient couvrir, sur la Rauhe-Eberach, le flanc de cette colonne. Il enjoignit à Collaud de se porter à l'embouchure de la Regnitz, pendant que Lefebvre tiendrait Baunach, passerait l'Ils, et s'avancerait jusqu'au Mein, en poussant des patrouilles vers Coburg.

Ce plan était excellent, car il visait à forcer l'ennemi au point qui lui enlevait la route de Forcheim, et à lui rendre la retraite sur le Danube, sinon impossible, du moins très-difficile. Toutes les troupes dont la réunion pouvait s'effectuer sans trop attirer l'attention de l'ennemi, devaient opérer exclusivement au point décisif; Lefebvre et Collaud au contraire, qui n'y pouvaient arriver à l'insu des Autrichiens, à cause de leur grand éloignement, furent destinés aux accessoires.

La marche des Français sur Bamberg redoubla les inquiétudes de Wartensleben; il abandonna sa position dans la nuit du 3 au 4, et se retira derrière Forcheim. Les coureurs de Championnet ne trouvèrent à Bamberg que l'extrême arrière-garde, qui évacua la ville après un léger combat; son avant-garde la traversa, et porta le même jour ses avant-postes à Altendorf, en face de ceux de l'ennemi: le gros de sa division et celle de Grenier res-

tèrent à Bamberg. Les troupes légères de Bernadotte occupèrent Nieder-Pomersfelden; Collaud poussa jusqu'à Dœrfles et Baunach; Lefebvre vint à Ebern, et fit à Zell, passer l'Ils à son avant-garde.

Wartensleben appuya sa gauche à la Regnitz; son front couvert par la Wisent, s'étendait sur la croupe des hauteurs de Boxdorf et Pinsberg, jusqu'en arrière d'Ober-Ruth et Nieder-Ruth, en avant du pont de la Wisent; sa gauche était protégée par Forcheim. Cette petite forteresse, traversée par la route de Bamberg, est à l'abri d'un coup de main. Son enceinte consistant en dix bastions, en partie revêtus, se trouvait armée de quelques pièces d'artillerie; quoiqu'elle eût sous son canon un pont sur la Regnitz, on en jeta un second près de Hausen. La chaîne d'avant-postes qui couvrait l'armée courait d'Ebermansdorf à Altendorf, et depuis Sassenfurt sur la Reiche-Eberach, jusqu'à Bechhofen.

Ce cordon fut rectifié le 5 août; une avant-garde de 5 bataillons et 22 escadrons prit position derrière l'Aisch, entre Weppersdorf et Willersdorf; néanmoins on continua d'occuper Sassenfurt, Bechhofen, Hochstædt et Neustadt. Lorsque le détachement du général Elsnitz eut rejoint l'armée par Hochstædt, on envoya

le 4, 400 chevaux à Eichstædt, afin d'entretenir la communication avec l'armée de l'Archiduc, qui se rapprochait de Nœrdlingen.

Wartensleben avait si bien disséminé ses troupes, qu'il ne lui restait que 19 bataillons et 32 escadrons dans la position principale. La bonté de celle-ci, le décida à y séjourner du 5 au 7, malgré qu'il y eût cinq marches de Forcheim à Nœrdlingen et Eichstædt, trois ou quatre à Neumarkt, et qu'il ne pût espérer que l'Archiduc, arrivé le 4 à Nœrdlingen, fût en état de résister long-temps aux forces supérieures de Moreau. Tant de motifs ne purent le déterminer à se porter à Nürnberg, à l'embranchement de toutes les routes du Danube: il croyait bien faire d'attendre Jourdan à Forcheim, sans se douter que, dans cette occurrence, le gain d'une bataille ne le mènerait à rien; mais que sa perte l'exposerait au contraire, aux plus grands dangers, et que le moindre inconvénient de cette résolution lui enlevait un temps presque irréparable.

Si la position où l'on attend l'ennemi est un champ de bataille choisi d'avance, en raison des avantages que la nature du terrain procure contre l'agresseur, nulle ne peut être réputée tenable, dès que sa sûreté dépend d'un point extérieur facile à enlever par lui. Telle était

cependant celle de Forcheim; malgré les obstacles qui en hérissaient le front, on pouvait aisément la percer sur l'Aisch, par où l'ennemi avait la facilité de se porter sur la gauche de la Regnitz, et de gagner Nürnberg. La ligne de l'Aisch se trouvait trop étendue et trop faiblement gardée. On est toujours battu par un ennemi supérieur en nombre, lorsqu'on veut s'étendre en proportion de la ligne qu'il embrasse.

Le 5 août se passa tranquillement. Kleber arrêta son plan d'attaque pour le lendemain. Il employa plus de troupes sur la droite que Jourdan; mais du reste il suivit son système, en avançant sur un grand front par divisions marchant à la même hauteur. Afin de poursuivre l'ennemi dans une direction parallèle à sa retraite, il fallut pivoter à droite, en sorte que Lefebvre et Collaud décrivirent un grand arc avant de tomber dans l'alignement de l'aile droite. Celle-ci ne s'avança que très-peu le premier jour; Grenier, Championnet et Bernadotte arrivèrent le 5 seulement sur la Rauhe-Eberach. L'avant-garde de Grenier attendit à Bamberg que la gauche eût achevé sa manœuvre, car Lefebvre n'arriva que le 5 à Rentweinsdorf, près d'Ebern; ce qui fit perdre ainsi deux jours fort inutilement.

Rien n'est plus dangereux pour une armée

qui bat en retraite, que de faire un changement de front en arrière, perpendiculairement à la première direction de la ligne, et de manière à former avec elle un angle droit, car le pivot se trouve tout juste dans le prolongement de la ligne ennemie, et reste ainsi seul en prise à tous ses efforts, durant tout le temps que le mouvement s'exécute; ce qui permettra à l'ennemi d'écraser le flanc avant que la manœuvre soit terminée.

Un seul avantage de cette nature a souvent décidé du sort d'une campagne : on ne saurait douter que l'ennemi poursuivant, comme il vient d'être dit, une armée en retraite, ne découvre la partie faible si apparente de la ligne de son adversaire; ni présumer qu'il la laissera intacte pour la suivre parallèlement.

En se portant de Bamberg à Forcheim, Wartensleben ne fit autre chose qu'un changement de front en arrière. Si Kleber, dès qu'il en fut informé, avait dirigé les 3 divisions et la cavalerie qu'il avait sous la main à Bamberg, sur la gauche de la Regnitz, contre un seul point de la ligne autrichienne, elles auraient atteint l'Aisch le 5, et se seraient trouvées le lendemain sur le flanc de l'ennemi, trop faible pour leur résister. La division Collaud pouvait même coopérer à cette manœuvre, en passant la rivière à Bamberg, et suivant

les autres divisions. Lefebvre, il est vrai, était encore à une grande distance; mais rien n'empêchait Kleber de le faire venir en toute diligence sur la Regnitz, et de lui en faire longer la rive droite, pour échelonner le flanc des colonnes, et amuser Wartensleben sur son front. La marche d'une aussi forte masse, le long de la Regnitz, aurait coupé la ligne autrichienne sur l'Aisch.

Au lieu d'une manœuvre si simple et si efficace, Kleber résolut d'attaquer toute la ligne; aussi ne parvint-il qu'à tourner l'aile gauche des Autrichiens, et à les obliger de se retirer. En cela Kleber jugea mal, ou se conforma avec trop de ponctualité aux intentions de Jourdan, qu'il remplaçait momentanément, et du système duquel il ne lui fut peut-être pas permis de s'écarter.

Le 6 août, les coureurs français attaquèrent les avant-postes autrichiens. Les divisions Bernadotte, Championnet et Grenier passèrent la Reiche-Eberach, entre Burgwinheim et la Regnitz. Bonnaud suivit l'aile droite avec la cavalerie. Les troupes légères des Autrichiens furent repoussées jusqu'à l'Aisch, qu'elles bordèrent alors, de Hochstædt à Schlamersdorf. Les Français prirent position sur la Reiche-Eberach, de Schlüsselfeld, jus-

qu'à son confluent. L'attaque fut moins vive sur la rive droite de la Regnitz. Collaud et Lefebvre chassèrent l'ennemi de Strullendorf, Hirscheid et des hauteurs les plus voisines qui commandent la vallée de la Regnitz.

Persuadé que l'occupation de la rive gauche de cette rivière était de la plus haute importance pour sa position, Wartensleben renforça, le 7, le général Kray qui y commandait, de deux brigades qui arrivèrent à Schlamersdorf à l'instant où la division Championnet, après avoir passé l'Aisch, emportait Willersdorf, et où Grenier débouchait d'Adelsdorf. Néanmoins, après un engagement rigoureux, les Français furent rejetés de l'autre côté de la rivière. Sur ces entrefaites, Hochstædt ayant été tourné par la cavalerie, et forcé par Bernadotte, la ligne fut débordée et prise en flanc; ce qui contraignit Kray à marquer la retraite de ses troupes par le pont de Hausen; elle s'effectua sans être inquiétée, à la faveur du terrain qui était très-coupé.

Lefebvre ayant attaqué l'ennemi sur la rive droite de la Regnitz, l'avait repoussé d'Ebermanstadt à Wiesenthau; Collaud qui aborda de front sa position, ne put qu'en faire replier les premiers postes.

Préparé par de meilleures dispositions, ce

combat aurait pu devenir décisif; cependant son résultat fut assez important pour décider l'ennemi à une retraite totale. Wartensleben quitta la route de Nürnberg pour suivre celle d'Amberg, où il ne voulait s'arrêter que quelques jours, parce qu'entre celle-ci et la première, les montagnes ne laissaient pas de communication directe vers le Danube. Il partit en conséquence dans la nuit du 7 au 8, et se replia à Neukirchen sur le Brand. Toutes les troupes légères postées entre Boxdorf et Grœfenberg, formèrent, sous Kray, l'arrière-garde; Nauendorf fut détaché à Altdorf, avec six escadrons, comme flanqueur de gauche: il devait observer la route de Nürnberg, et entretenir la communication avec l'Archiduc.

Jourdan reprit peu de jours après le commandement de l'armée, et séjourna le 8 août entre l'Aisch et la Wisent. Le 9, les divisions Lefebvre et Collaud s'avancèrent au-delà d'Erlangen; la première poussa de la cavalerie jusqu'à Steinbach, où il y eut des escarmouches; les coureurs de l'autre se montrèrent dans les environs de Nürnberg; la droite de l'armée passa l'Aurach, et prit position en avant de ce ruisseau entre Herzogen-Aurach et Frauen-Aurach.

Le Directoire avait ordonné à Jourdan de

poursuivre l'ennemi sans relâche, et de lui livrer une bataille décisive; mais il en perdit la meilleure occasion, car les montagnes où Wartensleben se trouvait désormais engagé, rendaient cette opération difficile. Les défilés où de petits détachemens peuvent arrêter des armées entières, sont favorables à celui qui les passe en colonne, sous la protection de ses arrière-gardes, lorsqu'on le poursuit sur un front parallèle; mais dans le cas contraire, il y serait sûrement défait, si on le prenait en flanc et qu'on l'y culbutât après une bataille perdue, sans lui laisser le temps de se former en ordre de marche et de poster ses arrière-gardes.

Les Autrichiens se mirent aussi en mouvement le 9 août. Wartensleben se dirigea par Lauf, établit sa gauche à Reichenschwand, sur la Pegnitz, et la droite au pied du fort de Rothenberg, dans lequel on jeta un bataillon. Schneitach, Steinbach et Bullach furent gardés par les avant-postes. Le 10, la division Collaud se porta à Neukirchen sur le Brand, flanquée sur sa gauche par celle de Lefebvre; Grenier et Championnet passèrent la Regnitz près d'Erlangen, et campèrent sur deux lignes derrière la route de Neunkirchen à Dormitz, leur droite appuyée à la Schwabach; Bernadotte se

rendit à Nürnberg. Dans la soirée, il s'engagea entre Neuhof et Bullach, des escarmouches assez vives qui n'eurent cependant aucun résultat.

Le 10, Wartensleben partit de Reichenschwand pour se rendre à Hartmanshof, d'où après avoir fait une halte de quelques heures, il poursuivit sa route par Sulzbach, sur Amberg qu'il garda jusqu'au 18. L'arrière-garde commandée par Kray, prit la même route, s'arrêta dans la position de Sulzbach, et tint les défilés de Hartmanshof et Velden. Une colonne de flanqueurs tirant par Happburg et Poppberg, alla s'établir à Ochsensohms, afin d'observer la route de Neumarkt et le chemin de Lauf par Augsberg à Amberg; deux escadrons furent détachés à Castel pour la lier à la brigade Nauendorf, qui était encore le 10 à Neumarkt. Indépendamment de ces détachemens, Wartensleben avait envoyé deux bataillons à Ratisbonne, pour s'assurer du pont.

Jourdan suivit les Autrichiens dans cette position. Le 11, les deux divisions de son aile gauche se portèrent vers Rothenberg; Lefebvre s'établit à Loch, Collaud entre Schneitach et le château de Rothenberg, qui avait été évacué; le centre se dirigea sur Lauf, où Championnet s'établit en première ligne et

Grenier en seconde; Bernadotte se porta entre Letten et Odensoos. Le 12 se passa à reconnaître les environs de Hersbruck, où l'armée devait se réunir le lendemain, derrière la Pegnitz et la Happbach; Lefebvre campa entre Abfaltern et Worra; Collaud à gauche de Hersbruck, à cheval sur la chaussée de Sulzbach; Grenier entre Wetter et Zantag; Championnet près de Happburg : les villages de Pommelsbrunn et Hartmanshof furent occupés par les avant postes; la division Bernadotte était en marche sur Altdorf, pour gagner la route de Nürnberg à Neumarkt : l'armée séjourna dans cette position le 14 et le 15.

La conduite des généraux des deux partis, depuis le combat sur l'Aisch, prouve qu'ils manœuvrèrent sans plan comme sans génie; mais l'orgueil, ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, nous dissimule toutes nos erreurs lorsqu'il n'en est pas le principe.

Wartensleben avait blanchi sous le harnais; ses longs services et sa valeur personnelle lui conciliant l'estime générale, le rendirent fier de cet avantage; il ne l'était pas moins de sa capacité, car on sait rarement distinguer à quel titre on reçoit des louanges, et c'est au contraire un préjugé bien commun parmi ceux qui ont passé par tous les grades, de pré-

prendre posséder à fond la science de la guerre. Wartensleben était parvenu dans l'armée autrichienne, à une époque où les raisons d'économie l'emportaient sur toutes les autres, et où la guerre se bornait ordinairement au gain ou à la perte d'un coin de terre. Alors on attachait la plus haute importance à couvrir un bout de frontière, à sauver un magasin. Ce vieil officier n'avait rien étudié au-delà. C'est ainsi qu'en se portant sur le Danube, il se trouvait en opposition avec ses principes, et croyait devoir couvrir tous les dépôts d'approvisionnemens formés en Bohême. Il est pénible pour un ancien militaire, plein de zèle et de confiance en ses moyens, qui a la conviction de faire le bien, d'être subordonné à un jeune homme, dont l'habileté n'est pas encore éprouvée, et qu'il a vu naître, lorsqu'il croyait avoir déjà rendu beaucoup de services. Tels étaient les sujets de mortification de Wartensleben : aussi saisissait-il de bonne foi toutes les occasions de justifier la direction contraire de ses mouvemens, malgré les ordres formels que l'Archiduc lui avait adressés les 25, 29, 31 juillet et 4 août, et qu'il lui eut montré toute l'importance de sa marche le long de la Regnitz sur Nürnberg.

Les Autrichiens étaient à Forcheim, à l'em-

branchement des routes qui mènent au Danube et à la Vils par les montagnes et les défilés qui séparent cette rivière de la Pegnitz. En se jetant dans les montagnes, ils perdaient l'espoir de gagner le Danube faute de routes pour se rendre à Amberg. Dès que les Français tournèrent leur gauche à Hochstædt, Wartensleben craignit d'être prévenu sur la route de Nürnberg, et se dirigea vers Amberg. Un Général sans prévention aurait jugé que l'ennemi qui pénétra le 7 à Hochstædt, sans s'avancer simultanément par Willersdorf et le long de la Regnitz, n'arriverait certainement pas le même jour entre Forcheim et Nürnberg, et qu'il n'y avait aucun risque à se mettre en marche dans la soirée, pour être le lendemain dans cette dernière ville; effectivement sa colonne n'aurait été inquiétée que par des partis trop faibles pour l'arrêter. Souvent on croit une route coupée parce qu'on y aperçoit l'ennemi; cependant elle ne l'est réellement qu'autant qu'il vous tourmente sur d'autres points, ou qu'il l'occupe avec des forces telles, qu'on ne puisse s'y ouvrir un passage l'épée à la main.

En se retirant sur Amberg, Wartensleben s'éloigna de nouveau de l'Archiduc, dont le flanc resta en l'air, et rendit à Jourdan

les routes qui facilitaient sa jonction avec Moreau, pour tourner la grande armée autrichienne et gagner le Danube. Il s'engageait dans une contrée où les montagnes gênaient toutes ses manœuvres jusqu'au-delà de Sulzbach, et où sa nombreuse cavalerie lui devenait à charge.

L'armée de Sambre et Meuse pouvait arriver, en quatre ou cinq marches, de Forcheim à Dietfurt, sur l'Altmühl, ou près d'Œtingen; une ou deux divisions qui auraient poursuivi l'ennemi dans le défilé de la Pegnitz, suffisaient pour lui donner le change sur le nombre de troupes lancé contre lui, et le battre, au cas qu'il voulût reprendre l'offensive.

Cette manœuvre eût rassuré Jourdan du côté de Wartensleben comme de celui de l'Archiduc, dont les troupes se trouvaient disséminées depuis Nœrdlingen jusqu'au Danube. Il y a tout lieu de présumer que pressé par Moreau avec une supériorité qui lui ôtait le temps et les moyens de se jeter sur une des armées françaises, en dérobant son attaque à l'autre, le Prince n'aurait été informé que tard de l'approche de l'armée de Sambre et Meuse, peut-être même après la troisième marche. Cela est d'autant plus probable, que le détachement d'Eichstædt était trop faible pour pousser des

reconnaissances au loin; que Wartensleben observé dans le défilé de la Regnitz ne se serait pas aperçu à l'instant même de la marche des Français, et que son rapport n'aurait pu d'ailleurs arriver que par un long détour. Il est donc évident que les Autrichiens eussent été contraints à regagner le Danube en toute hâte. Et qui eût empêché alors Moreau et Jourdan de s'avancer de concert, par la rive gauche, sur Ratisbonne, pour y forcer le passage, amener l'ennemi à une bataille inégale, ou l'obliger à une retraite désastreuse en gagnant son flanc droit par des mouvemens rapides ?

Jourdan perdit l'occasion la plus favorable de toute la campagne de frapper un grand coup; occasion souvent plus décisive que le gain de la bataille même. Connu avantageusement par d'heureux exploits en 1793 et 1794, il ambitionna la gloire de chasser Wartensleben en Bohême, et de prendre pied sur le territoire autrichien avant Moreau. Mais un mouvement qui l'eût conduit directement à se rapprocher de l'armée de Rhin et Moselle plus forte que la sienne, en l'obligeant d'agir de concert avec elle, l'eût subordonné à un autre général : dès-lors le premier rôle ne lui appartenant plus, son amour-propre trop contrarié de se voir borné au second, le fortifia

dans l'opinion qu'il valait mieux poursuivre l'ennemi pied à pied (1).

Il est rare que l'homme sonde les replis de son cœur pour y découvrir les mobiles de ses mouvemens. Il n'appartient qu'aux ames fortes de démêler le principe secret des causes apparentes de leurs actions, et d'agir pour le mieux d'après leur intime conviction. On croit avoir de bonnes intentions, des principes épurés, tandis qu'on est poussé par tout autre motif: tant il est vrai que le vulgaire se laisse entraîner par ses passions!

(1) L'auteur, d'ailleurs si impartial, s'écarte ici de la règle qu'il s'est tracée, en reprochant au général français un défaut qui n'est pas dans son caractère. L'armée lui rend plus de justice, et sait que s'il fut surpassé en talens, par quelques-uns de ses contemporains, personne ne porta plus loin que lui la modestie et le patriotisme.

CHAPITRE XV.

Bataille de Neresheim, du 11 août. — Retraite de l'Archiduc sur la rive droite du Danube.

Le 10 août au matin l'armée de Rhin et Moselle, à l'exception des 22 bataillons et 17 escadrons de l'aile droite, qui marchaient sur Brégenz et l'Iller, occupait les positions suivantes :

La division Duhesme de 5,040 hommes et 590 chevaux, était à Ober-Medlingen, en avant de Gundelfingen; Saint-Cyr avec la division Taponnier de 9,960 hommes et 596 chevaux, entre Neresheim, Umenheim et Weiler-Merkingen; Desaix avec la division Beaupuy et la réserve, formant ensemble 17,430 fantassins et 2,930 cavaliers, derrière Neresheim; Delmas avait 7,470 hommes de pied et 890 chevaux, en arrière de Bopfingen.

L'armée autrichienne indépendamment de 3 bataillons et 4 escadrons passés dans le Vorarlberg, sous les ordres du général Wolf,

était considérablement affaiblie: l'aile gauche de 12,470 hommes et 4,940 chevaux, avait 4 bataillons et 10 escadrons à Krombach, sous les ordres de Froehlich; 2 bataillons, 5 escadrons aux ordres de Giulay, à Günzburg; le corps de Condé, de 3 bataillons et demi et 9 escadrons, marchait pour se réunir à lui; 10 bataillons et 16 escadrons campaient à Hochstædt, sous Riese.

Le centre, commandé par Hotze, avait sa gauche de 4 bataillons et 6 escadrons, sur les hauteurs en arrière d'Amerdingen; sa droite de 3 bataillons et 4 escadrons, derrière Forcheim; 4 bataillons et autant d'escadrons, en réserve à Aufhausen; un bataillon et 4 escadrons, sur les hauteurs entre ce village et Eglingen; enfin, un bataillon et demi et 2 escadrons, en avant-postes à Forcheim, Weilerhof, Eglingen, et près de la maison de chasse. Tous ces corps formaient ensemble 13 bataillons et demi et 20 escadrons, c'est-à-dire, 9,500 hommes de pied et 3480 chevaux.

L'aile droite présentait une force active de 7,770 fantassins, et 4,840 hommes de cavalerie. Le gros de 9 bataillons et 13 escadrons, se trouvait en position à Mædingen. Le prince de Lichtenstein avec 2 bataillons et 22 escadrons, était en avant-garde à Nœrdlingen.

L'armée impériale avait reçu des pays héréditaires, un bataillon et 6 escadrons de renfort, et Moreau 3 bataillons et 2 escadrons du Rhin.

La position du dernier, au milieu de la partie ouverte des montagnes, était des plus heureuses (1); elle commandait la route principale de Nœrdlingen, et vers le Danube. Moreau pouvait donc se jeter sur une des ailes ou sur le centre de l'ennemi, sans craindre de sa part la même manœuvre, vu la dispersion de ses forces dans des montagnes impraticables. Le gros de l'armée autrichienne avait à dos des vallées qui, descendant par Mædingen vers la route de Nœrdlingen et la Wernitz, n'offrent que de mauvais chemins pour une retraite: culbutée au centre, et ses deux ailes étant séparées, elle eût été fort embarrassée; les Français au contraire, ne risquaient presque rien, même en cas d'échec, attendu qu'ils pouvaient se réunir, et se défendre sur les hauteurs avantageuses en avant de Neresheim et d'Umenheim.

(1) Il faut avouer que si la position de l'armée française était aussi avantageuse, c'était l'effet d'un pur hasard, car Moreau qui ne s'attendait point à ce que l'Archiduc allait faire volte-face, ne l'occupait que comme une position de passage.

Les Autrichiens voulurent rectifier leur centre, en refusant à Amerdingen, leur gauche, qu'ils établirent derrière le Kesselbach; cependant l'aile droite donnait toujours prise à l'attaque qu'on aurait dirigée contre elle de Neresheim; et bien qu'elle fût appuyée à des ravins escarpés et d'épaisses forêts, elle n'était rien moins qu'inexpugnable.

Les troupes postées à Mœdingen pouvaient à la vérité être détachées pour la soutenir à Forcheim; mais elles n'y seraient jamais arrivées à temps; car Mœdingen est plus éloigné de Forcheim que Neresheim, où se trouvait déjà une division ennemie. D'ailleurs, la marche devant s'effectuer sur une tranchée dans la forêt, il eût été imprudent de dégarnir Mœdingen, parce qu'en cas d'échec, la route qui y mène de Forcheim, aurait servi aux troupes qui ne pouvaient filer par la vallée de la Kessel. Enfin, l'aile gauche n'était d'aucun appui pour le centre, à cause de son grand éloignement.

L'Archiduc risquait trop d'attendre son adversaire dans ces positions étendues; et l'évacuation des magasins sur le Danube n'était plus une raison plausible pour courir les chances d'une bataille dans des circonstances si défavorables. Il en reconnut le danger lorsque Moreau s'avança près du centre; mais une retraite

en sa présence ne semblait pas moins délicate. Il se décida donc à prendre l'initiative de l'attaque pour repousser l'armée française, afin de pouvoir se retirer tranquillement, et se réunir plus vîte à Wartensleben. On ne doit pas lui supposer d'autre intention; car à cette époque, Jourdan était si rapproché, que le Prince aurait tout-à-fait manqué la jonction qu'il projetait, en suivant son adversaire après le gain de la bataille.

Wartensleben lui ayant donné avis de l'impuissance où il se trouvait d'arrêter l'ennemi, et de la nécessité de se replier sur la Bohême, l'Archiduc craignit qu'il n'eût déjà commencé son mouvement rétrograde, et qu'il ne fût plus temps de se réunir à lui; car dans ce cas, sa marche sur la rive gauche du *Danube* jusqu'au pont de Neuburg ou d'Ingolstadt, eût été trop chanceuse; il résolut donc de passer ce fleuve le plutôt possible, soit pour s'opposer au passage de l'armée de Sambre et Meuse, dont la marche n'éprouvait plus d'obstacle, soit pour opérer sa jonction avec Wartensleben, par Ingolstadt ou Ratisbonne, s'il n'avait pas encore abandonné la Naab.

Telles furent les considérations qui déterminèrent l'Archiduc à effectuer le passage du Danube à Donauwerth, où tous les préparatifs

avaient été faits d'avance, et où il fallait arriver nécessairement par les défilés pénibles de la Wernitz et de la Kessel, dont il s'était assuré.

L'attaque fut fixée au 11 août, aussitôt après qu'une partie des troupes du camp de Mædingen se seraient réunies à celles du centre. D'après les dispositions générales, l'attaque principale devait être dirigée de Forcheim et Amerdingen, sur le centre de l'armée française. On y destina 19 bataillons et demi et 24 escadrons, c'est-à-dire, 13,500 hommes d'infanterie, et 3,000 de cavalerie. Mercantin (1) avait ordre d'attaquer Dischingen, par Kloster-Mædingen, avec quelques bataillons détachés de la division Riese.

La principale attaque devait être secondée par des démonstrations de l'avant-garde aux ordres du prince de Lichtenstein, auquel il fut prescrit de pousser des partis dans les bois entre Neresheim et Nœrdlingen; 4 bataillons et 10 escadrons restèrent au camp de Mædingen pour lui prêter la main en cas de besoin : il n'y avait pas moins de 4,000 baïonnettes et 4,300 sabres pour cet accessoire.

Les instructions de Riese portaient qu'il s'avancerait avec l'aile gauche, de Dillingen

(1) Ce Général avait passé depuis peu de l'armée de Wartensleben à celle de l'Archiduc.

par Giengen sur Oggenhausen; qu'il rejetterait l'ennemi sur Heidenheim et Natheim, et menacerait son flanc droit et ses derrières. 6,900 hommes d'infanterie et 2,400 chevaux étaient à sa disposition pour cet objet. La totalité des troupes en action s'élevait à 24,000 hommes et 10,600 chevaux. On avait prescrit à Froehlich de passer le Danube, de longer la rive droite de la Brenz, par Stozingen et Giengen, et de favoriser ainsi le mouvement de Riese. Les Autrichiens s'ébranlèrent le 10 au soir, pour atteindre dans la nuit, le point de départ des colonnes d'attaque.

Cependant Moreau fidèle à son système de circonspection, et voulant forcer son adversaire à la retraite par de petits combats, avançait peu à peu dans le pays fourré qu'il ne connaissait pas. L'avant-garde du centre, soutenue de la division Taponnier et de la cavalerie de réserve, attaqua le 10 après midi, les troupes légères autrichiennes postées derrière Eglingen, et les repoussa sur Amerdingen et Aufhausen. Au même moment, la division Beaupuy pénétrait dans la forêt, entre Schweindorf et Forcheim, et celle de Delmas faisait une fausse attaque sur Bopfingen. Un orage épouvantable, qui obscurcit le ciel et dura jusqu'à la nuit, sépara les combattans.

Moreau établit le même jour sa droite à Dischingen, sur les hauteurs avantageuses de l'Eggebach; sa gauche derrière Schweindorf, à la forêt épaisse traversée par la route de Neresheim à Nordlingen; son centre à Dunstelkingen. Quoique les bois de cette contrée soient coupés de ravins profonds et impraticables, il établit la cavalerie de sa réserve sur la route de Nordlingen, en arrière du bois où le terrain s'ouvre vers Umenheim et Neresheim, afin de mieux assurer sa gauche. Les divisions Delmas et Duhesme restèrent dans la position de la veille.

L'armée française, placée au nœud des vallées qui s'inclinent vers le Danube, et du côté de la Wernitz, n'avait rien à désirer sous les rapports de la tactique, et pouvait manœuvrer facilement; au lieu que les Autrichiens, séparés par ces vallées mêmes, rencontraient à chaque pas des obstacles à leurs mouvemens. Moreau avait refusé son aile droite, protégée d'ailleurs par le château et le village de Dischingen, susceptibles d'être mis en état de défense. Le centre était établi à Dunstelkingen, sur des hauteurs propres à toutes les armes, mais principalement à l'artillerie; le gros de son infanterie posté en partie sur ces

hauteurs, et partie en réserve. Son aile gauche se trouvait aussi refusée. Une attaque dirigée contre elle aurait coûté trop de monde et exigé trop de temps, pour n'être pas repoussée à propos par les troupes du centre. La cavalerie de réserve placée derrière les forêts empêchait l'ennemi d'en déboucher. L'infanterie, postée à Bopfingen, était assez près pour le prendre en flanc, et faire échouer ses tentatives

— Le seul défaut qu'eut l'établissement de l'armée française, était le grand éloignement de la division Duhesme du centre; elle ne pouvait de Medlingen, prendre part à aucune opération offensive, ni protéger l'aile droite; car quoique le terrain fût découvert, elle n'avait que 8 escadrons.

En plaçant son infanterie en arrière de Dischingen, vers l'Egge, on aurait bien mieux couvert le flanc droit de l'armée, et l'ennemi ne l'eût jamais devancée sur la route de Heidenheim : la position du corps de bataille eût acquis beaucoup plus de solidité par l'appui de ces bataillons, et quelques détachemens de cavalerie étaient suffisans pour éclairer la contrée jusqu'au Danube.

Les avant-postes des deux armées restèrent,

la nuit du 10 au 11, dans les positions où l'orage les surprit.

La colonne dirigée de Mœdingen à travers les bois contre le centre, trouva le chemin si défoncé, qu'elle employa neuf heures, et son artillerie quatorze, pour se rendre à sa destination, où elle aurait dû arriver en trois heures. On perdit ainsi tout l'avantage d'une attaque imprévue; et bien que cet accident fut irréparable, les Français joignant la supériorité du nombre à celle de la position, l'Archiduc dut courir le risque d'attaquer; car il y avait trop de danger à se retirer en leur présence, ou à s'établir dans les vallées dont ils occupaient le nœud.

Les avant-postes tiraillèrent dès le point du jour; mais les colonnes ne furent prêtes à entrer en action qu'à sept heures seulement. Voici quelles étaient les dispositions contre le centre. *La première colonne de 6 bataillons et autant d'escadrons, après avoir été formée à Amertingen, fut partagée en deux sections : la première marcha à gauche d'Osterhofen, le long de la forêt, vers la maison de chasse d'Eglingen; la seconde sur le chemin d'Amertingen, à Eglingen, où après s'être réunie à la précédente, elle devait attaquer Dischingen, de*

concert avec elle. La seconde colonne de 7 bataillons et 8 escadrons, se rassembla à Aufhausen, et marcha en deux sections : l'une de ce village à Eglingen ; l'autre de Weilerhof à Hœstelkingen, où elles durent se réunir. Après avoir emporté ce dernier poste, la seconde colonne avait ordre de rester à Katzenstein, jusqu'à ce que la première section de la précédente eût occupé Neresheim, et que la seconde se fût emparée de Dischingen. Une troisième colonne de 6 bataillons et demi et 10 escadrons, fut rassemblée à Forheim et dirigée sur Umenheim, partie par Kœssingen et Hœllestein, et partie par Schweindorf.

Les colonnes ainsi formées s'ébranlèrent aussitôt pour l'attaque (1). Après avoir délogé l'ennemi de la forêt d'Aufhausen, de Weiler-

(1) On reconnaît dans ce plan l'esprit du système de Mack, qui consistait à étendre la ligne pour déborder celle de l'ennemi, et à multiplier les colonnes pour le tenir dans l'incertitude du vrai point d'attaque : système dangereux dont le prince Charles n'osa peut-être pas encore s'écarter, mais auquel il renonça à Stockach, trois ans après. On l'a vu depuis manœuvrer sur d'autres principes à Caldiero, à Esling, à Wagram même, et obtenir de plus heureux résultats de ses combinaisons.

hof, d'Osterhofen, d'Eglingen, ainsi que de la maison de chasse; elles emportèrent les villages de Reistingen et Trugenhofen : les Français se replièrent dans la position centrale, déterminés à y faire une vigoureuse résistance.

Saint-Cyr garnissait les hauteurs de Dunstelkingen avec 18 bataillons; Dischingen était défendu par les brigades Lecourbe et Laroche. (1).

La première et la seconde colonne, réduites à 8 bataillons après ces premiers combats, s'établirent vis-à-vis de cette position. L'Archiduc se contenta de canonner et d'attaquer faiblement Dunstelkingen, en attendant l'arrivée de la troisième colonne, qui eut à lutter contre les difficultés sans nombre du terrain, et l'opiniâtreté des Français. Il fallut de vigoureux efforts pour emporter Kœssingen; Schweindorf résista, et l'attaque

(1) Laroche gardait avec 9 bataillons, les hauteurs de Dunstelkingen. Lecourbe avec trois autres, était en réserve à Dischingen. Le reste de la division Saint-Cyr, culbuté la veille entre Aufhausen et Amerdingen, par l'avant-garde de l'Archiduc, n'avait point encore été rallié. Ainsi les efforts du centre des Impériaux furent dirigés contre ces 9 bataillons français.

de l'aile droite dans la forêt, sur la route de Nordlingen à Neresheim, ne fit aucun progrès : ce ne fut qu'à la gauche où les Autrichiens réussirent complètement, et parvinrent sur le flanc droit et les derrières de leurs ennemis. Riese repoussa la division Duhesme de Medlingen et de Giengen, et la poursuivit avec sa cavalerie; elle ne se retira pas sans peine par Bœhmenkirch à Weissenstein, et perdit deux pièces. Riese poussa jusqu'à Oggenhausen, occupa Heidenheim, et dirigea sa cavalerie légère à Hausen et Gerstetten. Les équipages, le trésor et les munitions se sauvèrent à Aalen dans le plus grand désordre. Au même moment, Frœhlich passa le Danube à Günzburg, et s'avança jusqu'à Langenau, portant son avant-garde à Albeck. Mercantin gagna la hauteur de Balhausen, occupa Altenberg et Stauffen, d'où il se mit en communication avec Riese, sur le flanc de l'ennemi.

La situation de Moreau ne paraissait pas rassurante; toutefois l'excellence de la position et sa supériorité numérique dissipèrent ses inquiétudes; car il pouvait opposer toutes ses forces réunies aux Autrichiens dispersés : il jugea avec sagacité que ceux-ci n'auraient porté qu'un faible détachement sur Heiden-

heim, et se borna à y envoyer un bataillon et 2 escadrons pour le reprendre. N'envisageant ce qui se passait sur sa gauche que comme une simple démonstration, il prescrivit à Delmas de marcher sur Merkingen, après avoir laissé un détachement à Bopfingen. Toute la réserve s'ébranla (1) : Saint-Cyr renforcé, reçut ordre de défendre Dunstelkingen à toute extrémité. Desaix attira des renforts à Schweindorf, rejeta la troisième colonne autrichienne, et réoccupa la forêt de Kœssingen, au moment où l'on débusquait celle qui s'était avancée dans la forêt que traverse la route de Neresheim.

D'un côté, la faiblesse des Impériaux, de l'autre la crainte de manquer de munitions, firent cesser le combat à deux heures après midi; car les Français ayant consommé la plus grande partie de celles qu'ils avaient amenées sur le champ de bataille, désespérèrent d'en tirer de leur parc qui était en fuite.

(1) L'auteur a puisé ces renseignemens dans une relation publiée en France, et qui n'est pas toujours exacte: on nous assure que la réserve française ne bougea point de ses positions, que Moreau n'envoya aucun renfort à Saint-Cyr, et que Desaix n'engagea qu'une brigade durant toute la journée.

Le centre des deux armées passa la nuit dans les positions qu'il avait à la fin de la bataille. L'aile droite des Autrichiens revint au camp de Mædingen, et la gauche s'arrêta à Dillingen.

Le 12 au jour, l'Archiduc quitta également le champ de bataille pour se rendre à Mædingen avec 6 bataillons et 8 escadrons; il y laissa 16 bataillons et 19 escadrons sous le général Hotze, auquel il prescrivit de se retirer pied à pied par la vallée de la Kessel. Moreau resta dans sa position sans inquiéter la retraite de l'ennemi.

Le 13 août, l'Archiduc partit du camp de Mædingen avec 15 bataillons et 18 escadrons, se dirigeant par Harburg sur Donauwerth, où il passa le Danube; il prit position à Nordheim, où la colonne de Hotze vint le rejoindre. Trois bataillons et 15 escadrons, outre 8 bataillons placés en avant d'Harburg, couvrirent la retraite sous le prince de Lichtenstein. La chaîne des avant-postes s'étendit d'Erlingshofen par la montagne, sur Deggingen, Balgheim et Heroldingen : des partis coururent jusques à Œtingen et Nordlingen. Le 14, l'arrière-garde passa le Danube, et ne laissa qu'un poste à Donauwerth.

Riese effectua son passage le 13, à Dillingen,

se porta à Burgau, et détruisit tous les ponts. En même temps, le prince de Condé se retira de Mindelheim à Schwabmünchen, à la suite d'une affaire assez chaude avec l'avant-garde de Ferino, qui le déposta (1). Frœhlich prit sa

(1) Ici le prince Charles passe sous silence un combat malheureux où les Français s'entr'égorgèrent, et dont jusqu'à présent l'on n'a pas connu les détails.

L'avant-garde de Ferino, commandée par Abatucci, partie le 12 août de Memmingen, atteignit l'arrière-garde du corps de Condé en arrière de Wettersheim, et l'ayant ébranlée par une vive canonnade, la fit charger par le 4e régiment de dragons qui la ramena l'épée dans les reins jusques dans le camp d'Erckheim. Ici la canonnade recommença de nouveau, et se soutint jusqu'à ce que la 3e légère, qui avait fait un long détour, parût sur le flanc des émigrés, et menaça de les couper. Alors le duc d'Enghien ordonna la retraite, qu'Abatucci fit harceler par ses dragons jusqu'au-delà de Kamlach, où s'établirent ses avant-postes.

Cependant le prince de Condé, qui avait réuni son corps à Mindelheim, reconnut bientôt l'impossibilité de se maintenir dans cette position; la prudence lui conseillait de battre en retraite, mais pour venger sa réputation que les Impériaux s'efforçaient d'obscurcir par leurs malins propos, il ne voulut pas se retirer sans combattre. L'attaque fut donc résolue pour la nuit même, et calculée sur une surprise.

Le premier coup devait être frappé par l'infanterie, qui pour cet effet fut divisée en deux colonnes, en tête de chacune desquelles marchaient des détachemens d'infanterie

direction sur Duessen. L'embarras de Moreau, après la journée du 11, l'empêcha de poursuivre les Autrichiens, et de punir l'archiduc de sa témérité.

noble, conduits par les aides-majors-généraux de Solémy et d'Hoffeliz. La cavalerie sous le comte d'Ecquevilly suivit immédiatement aussi sur deux colonnes, qui devaient se réunir et se déployer dans la plaine en cas de succès. Le prince de Condé commandait la colonne de droite, le duc d'Enghien celle de gauche.

Le 13, à deux heures du matin, les avant-postes de la 3e légère sont abordés par la colonne d'Enghien, et se replient sur les bataillons placés à la tête du bois en arrière de Kamlach. Ceux-ci avertis par le feu, étaient déjà prêts à recevoir les émigrés. Le combat s'engage et devient bientôt une affreuse mêlée où l'on combat corps à corps. L'infanterie noble fit des prodiges de valeur. Plusieurs gentilshommes joignant la ruse à l'audace, se glissent derrière les républicains, et essayent de porter le trouble et le découragement parmi eux, en criant : *nous sommes tournés ! sauvons-nous !* mais reconnus malgré l'obscurité, ils sont tués ou pris.

La surprise manquée, la partie n'était plus égale. En vain le prince de Condé cherche à gagner avec sa colonne la gauche de la 3e légère, il est repoussé avec perte par la 89e de ligne, placée en échelon de la première. Après avoir vu tomber l'élite de sa noblesse dans trois attaques successives, il ordonna la retraite vers dix heures du matin. Elle s'effectua avec peine, mais en ordre. Dès qu'elle fut prononcée, Abatucci lança contre l'ar-

L'affaire de Neresheim fournit matière aux observations : elle prouve évidemment qu'on ne doit livrer bataille que lorsqu'on y est forcé par l'enchaînement des événemens de la guerre, ou qu'on a l'espoir fondé de remporter la victoire; or la résolution de l'Archiduc ne provenait ni du premier ni du second cas. Son intention était d'assurer sa jonction avec Wartensleben, pouvait-il espérer d'y parvenir en livrant bataille, après en avoir laissé échapper l'occasion favorable le 3? Des démonstrations, le gain de plusieurs marches, et au pis aller l'abandon d'une forte arrière-garde dans les pénibles défilés de la Kessel et de la Wernitz, l'auraient mené plus sûrement à son but, ayant sur-tout affaire à un adversaire aussi circonspect que Moreau. On peut même dire qu'il l'eût plutôt atteint; car il perdait, dans les préparatifs de la bataille, et par la bataille même, des momens d'autant plus précieux,

---

rière-garde le 4^e^ régiment de dragons, et une compagnie d'artillerie légère, qui la reconduisirent jusqu'à Mindelheim, lui tuant beaucoup de monde, et lui faisant des prisonniers.

Cette journée, tout à la fois glorieuse et funeste pour les Français, coûta plus de 500 gentilshommes au corps de Condé, qui eut en outre un grand nombre de blessés. La perte des républicains fut moins considérable.

que Wartensleben montrait l'envie de précipiter sa retraite en Bohême. A la vérité, le passage du Danube à Donauwerth, en vue d'un ennemi victorieux, n'était pas exempt d'obstacles ni de dangers; mais la position du général autrichien était-elle donc si désespérée, et son flanc droit courait-il de si grands risques, qu'il dût se décider à l'effectuer? Un détachement de 400 chevaux courait encore d'Eichstædt, le long de l'Altmühl; par conséquent, Jourdan n'avait point encore de troupes sur le fleuve; aucune même n'y pouvait arriver sans être aperçue. Nauendorf occupa Altdorf le 9, et Neumarkt le 10; le général Kerpen était à Ingolstadt avec 4 bataillons, arrivans de l'intérieur de l'Autriche, et 5 escadrons de la grande armée; ce qui suffisait pour y assurer le passage. L'Archiduc n'aurait jamais été prévenu au pont de Neuburg, ni à celui d'Ingolstadt; et dans le cas même qu'il eût manqué sa jonction avec Wartensleben, Jourdan n'aurait pas pu l'empêcher de gagner la rive droite : On ne voit donc pas de raison pour justifier la préférence qu'il donna à Donauwerth. En effet, combien ne retarda-t-il pas sa réunion avec Wartensleben, par sa marche sur la rive droite du Danube, et un second passage de celle-ci à la gauche?

Cette ruse, faite à dessein d'engager son adversaire à poursuivre l'armée autrichienne dans cette direction, atteignit, il est vrai, son but. Mais ce calcul était-il bien naturel, bien militaire ? ne devait-on pas plutôt croire que le général français, connaissant le plus grand de ses intérêts, celui de longer la gauche du fleuve pour se joindre à Jourdan, ne manquerait pas de prendre cette route ? Et une telle manœuvre n'eût-elle pas renversé tout le plan de l'Archiduc ?

Ajoutons que l'attaque de Neresheim n'avait aucune probabilité de succès, attendu que Moreau supérieur en forces, se trouvait concentré dans une position favorable, et que c'était tout l'opposé du côté des Autrichiens.

L'Archiduc espérait déjouer tous les projets du général français ; il voulait d'empêcher ou de passer le Danube au-dessous de la Brenz, ou de s'avancer par la vallée de la Kessel, sur la Wernitz, ou enfin de rapprocher son aile gauche de l'armée de Sambre et Meuse ; c'est d'après ces hypothèses, qu'il divisa son armée sur toutes les routes par où l'ennemi pouvait atteindre ces trois objets, sans penser qu'un seul étant décisif, tous les autres lui étaient subordonnés, et qu'il ne s'agissait que de le saisir et d'en écarter son adversaire.

L'événement le plus funeste qui pût arriver aux Impériaux étant la jonction des deux armées françaises, l'Archiduc aurait dû l'empêcher avant tout : le point le plus important étant alors à sa droite, il convenait d'y concentrer toute son armée, et d'occuper faiblement le pays jusqu'au Danube.

Moreau n'eût pas osé s'avancer entre le Danube et le prince Charles. Si, enhardi par sa supériorité numérique, et couvert par les montagnes qui séparent la Brenz de la Wernitz, il avait risqué une telle manœuvre, il eût renoncé à la faculté de se réunir à Jourdan, ou de se rendre maître de la rive droite du Danube; et l'Archiduc aurait toujours facilement gagné Donauwerth ou Neuburg par une marche forcée. On doit conclure de là que le choix de la position des Autrichiens, et le temps qu'ils y perdirent jusqu'à ce que Moreau fût sur le point d'en enfoncer le centre, décèlent un manque de jugement qui devait amener une bataille malheureuse.

Les dispositions de l'attaque n'étaient pas moins défectueuses. Il est vrai que la position par son grand développement depuis Bopfingen à Dillingen, nécessitait une multitude de petites attaques; cependant l'Archiduc pouvait facilement restreindre son front, au moyen

des dispositions qu'il ordonna le 10, lorsqu'il fut décidé à prendre l'initiative.

Le gros de l'armée française, de 33 bataillons et 46 escadrons arriva le même jour aux environs de Neresheim; le 11, l'armée campa entre Dischingen et Schweindorf, refusant sa gauche, qui s'appuyait à la route de Nordlingen.

Si l'Archiduc ne laissant que de la cavalerie seulement à Kloster-Mœdingen et Dillingen, eût attiré, dès la veille de la bataille, toute l'infanterie de ce dernier endroit à Amerlingen et Aufhausen, ou à Christgarten et Edesheim afin de la réunir à son centre, il aurait pû attaquer avec supériorité l'angle saillant de la position française, ce qui eût donné quelque espoir de succès. Loin de là, les colonnes isolées, qui le 11 s'avancèrent contre elle, étaient non-seulement trop faibles pour cette opération, mais leur éloignement les eût encore empêchées de se secourir et de se retirer en bon ordre, si les Français s'étaient jetés sur l'une d'elles. L'Archiduc, il est vrai, espérait surprendre l'ennemi en attaquant au point du jour, et se promettait beaucoup de la manœuvre qu'il avait préparée pour tourner son aile droite; mais un orage retarda l'attaque, et la sagacité de Moreau fit échouer ses dispositions. On doit donc rejeter comme vicieuse, toute manœuvre qui ne met

pas assez de forces en action au point décisif et dont la réussite dépend de la coïncidence d'événemens incertains; car de légers accidens peuvent changer l'état des choses, et enlever au général la faculté d'y porter de prompts remèdes.

La conduite de Moreau, le jour de la bataille, fut prudente et habile : ni la perte de Heidenheim, ni la manœuvre qui menaça de tourner son aile droite, ni les démonstrations sur Bopfingen, ne lui firent prendre le change; sa présence d'esprit fût admirable; il tint ferme sur le point qu'il avait choisi avec discernement.

Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est de ne pas s'être porté en avant, lorsque les Autrichiens furent chassés de la forêt de Schweindorf, dès qu'il s'aperçut qu'ils étaient trop faibles pour appuyer leur attaque. S'il eût laissé une division et la réserve à Dischingen et Dunstelkingen, et se fût porté avec les trois autres entre Schweindorf et Forheim, l'ennemi aurait été coupé, culbuté et forcé à se retirer dans la vallée de la Kessel et sur le Danube. Le corps qui opérait de Mædingen contre Bopfingen et Neresheim, se fût trouvé entièrement coupé.

La fuite du parc d'artillerie de Heidenheim, et la crainte de manquer de munitions, empêchèrent vraisemblablement Moreau de profiter

de cette belle occasion de battre l'ennemi, et de l'inquiéter le 12, quand il se retira devant lui en plein jour. Un général entreprenant n'eût certainement pas manqué de mettre à profit les fautes de l'Archiduc, en faisant barceler sa retraite par une partie de son armée, qui aurait eu suffisamment de munitions, pour le moment.

Finalement, si l'on compare les manœuvres de Moreau et de l'Archiduc, depuis la fin de juin jusqu'à la mi-août, on s'aperçoit qu'elles sont directement opposées aux principes qu'on a établis (1). Un mouvement offensif tenté à la suite d'un succès, avec des forces supérieures, doit être exécuté avec vigueur et rapidité; la retraite d'une armée inférieure en nombre, au contraire, doit être faite avec calme, à pas mesurés, mais sans haltes inutiles, et dans des positions sûres. La marche de Moreau fut trop circonspecte, la retraite de

(1) Eugène et Frédéric sont quelquefois convenus de leurs fautes, mais un aveu semblable ne serait pas sorti de leur bouche: l'Archiduc fait plus; guidé par l'amour de l'art et de la vérité, il perpétue le souvenir des siennes en les gravant dans l'histoire, et se montre ainsi supérieur aux sentiments d'orgueil, si prompts à s'élever dans le cœur d'un Général qui a fait de grandes choses.

l'Archiduc trop lente; il mit de la témérité dans ses manœuvres et dans le choix de ses positions. Les motifs d'une conduite si différente se trouvent dans le caractère des deux Généraux.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

INTRODUCTION. *Pag.* x

CHAPITRE I^er. Coup d'œil sur les campagnes de 1792, 1793, 1794 et 1795, en France, dans les Pays-Bas et sur le Rhin. 1

CHAP. II. Force des armées opposées, à l'ouverture de la campagne de 1796. — Plans d'opérations. — Positions des armées. 10

CHAP. III. Bonaparte fait la conquête de l'Italie, et pousse jusqu'aux frontières du Tyrol. — Wurmser vole au secours de Mantoue. — Retraite des Autrichiens sur la rive droite du Rhin. 25

CHAP. IV. Marche de l'armée de Sambre et Meuse sur la Lahn. 35

CHAP. V. Combat de Wezlar le 15 juin. — Retraite de Jourdan. 68

CHAP. VI. Passage du Rhin près de Kehl, et combats subséquens. 98

CHAP. VII. Marche de l'archiduc Charles sur le haut Rhin. — Combat de Malsch le 9 juillet. — Retraite des Autrichiens à Pforzheim. 124

CHAP. VIII. Deuxième passage de Jourdan sur la rive droite du Rhin. — Bataille de Friedberg, le 10 juillet. 150

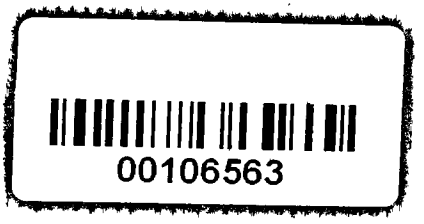
CHAP. IX. Marche de l'Archiduc sur la rive droite du Necker. Page 179
CHAP. X. Les Français entrent dans Francfort. — Wartensleben se retire à Wurzburg. 191
CHAP. XI. Combat de Canstadt et d'Esslingen; retraite de l'Archiduc sur Bohmenkirch. 210
CHAP. XII. Marche de Wartensleben à Zell. 221
CHAP. XIII. Marche de Moreau sur la Brenz. 236
CHAP. XIV. Marche de Wartensleben sur Amberg. 249
CHAP. XV. Bataille de Neresheim, du 11 août. — Retraite de l'Archiduc sur la rive droite du Danube. 286

FIN DE LA TABLE.

ERRATA DU TOME II.

Pages.	Lignes.	
18	11	*au lieu de* sans routes praticables, *lisez* ayant peu de routes praticables.
21	18	laissant le Glan au centre, entre Pirmasens et Deux-Ponts, *lisez* ayant la Glan au centre, en courant jusqu'à Pirmasens et Deux-Ponts.
29	15	les pertes qu'il avait pu faire pour se rendre en Italie, *lisez* la perte des troupes envoyées en Italie.
36	10	vallons, *lisez* ravins.
38	15	perce, *lisez* trace.
54	19	Diest, *lisez* Dalz.
71	20	sur l'aile gauche ennemie, *lisez* contre l'aile droite ennemie.
77	10	côtoyer, *lisez* éviter.
81	22	lui donner le temps, *lisez* donner à l'infanterie le temps.
83	20	et barra le chemin aux, *lisez* et mit un terme aux progrès des.
84	24	sur Neuwied, *lisez* sur la direction de Neuwied.
87	3	la faire jalonser des, *lisez* donner des inquiétudes aux.
112	7	de Bühl, *lisez* près de Bühl.
115	11	d'Huningue à Brisach, *lisez* entre Huningue et Brisach.
126	17	dans le Tyrol, *lisez* pour le Tyrol.
129	22	15 juillet, *lisez* 3 juillet.
145	1	*supprimez le mot* le.
149	5	*au lieu de* ses divisions, *lisez* leurs divisions.
152	25	sur le Rhin, *lisez* le long du Rhin.
161	12	et cherchent, *lisez* de chercher.
—	13	*placez un point à la fin de la ligne.*
—	25	*au lieu de* qui lui, *lisez* ce qui lui.
164	13	déployer, *lisez* d'étendre.
166	4	retirer, *lisez* replier.
191	22	ligne, *lisez* lignes.

Pages.	Lignes.	
198	1	*au lieu de* entre, *lisez* depuis.
200	8	étendue sous Mayence, *lisez* étendue jusque sous Mayence.
—	20	dans un camp, *lisez* s'établirent dans un camp.
204	11	qu'attendre, *lis.* que devait-on attendre.
—	28	agissait, *lisez* agit avec prudence en hâtant.
205	10	remarque, *lisez* observe.
207	10	sous la première, *lisez* sous la seconde.
225	4	et ne rien, *lisez* sans rien.
—	6	sans songer, *lisez* enfin, on songe rarement.
238	24	*supprimez les mots* de montagne.
241	13	*au lieu de* très-basses, *lisez* très-profondes.
244	12	autour de, *lisez* dans le but de tourner sa droite.
245	24	Forcheim, *lisez* Forheim.
—	25	après avoir été, *lisez* s'il y était.
246	14	Forcheim, *lisez* Forheim.
257	3	l'ennemi, *lisez* les Autrichiens.
259	22	cette position, *lisez* dans la même direction.
262	22	tourmente, *lisez* contient.
—	28	rendit, *lisez* livra.
267	2	*supprimez ces mots* de 12,470 hommes et 4,940 chevaux.
—	14 et 18	*au lieu de* Forcheim, *lisez* Forheim.
268	16	*au lieu de* culbutée au centre, etc. *lisez* si son centre eût été culbuté, les deux ailes se trouvaient séparées.
269	11, 13, 18,	*au lieu de* Forcheim, *lisez* Forheim.



Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019